

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-VINGT-TROISIÈME ANNÉE

TOME XCI

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE : Chez tous les libraires.

PARIS : LE SOUDIER, 176, Boulevard Saint-Germain.

FISCHBACHER, 33, rue de Seine.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Charing Cross.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & Co, 151-155 W. 25th Street.

BUENOS-AIRES

H. IMSAND, 3574 Corrientes.

1918

Tous droits réservés.

147914

2 / 1 / 19

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

WILSON

LA GUERRE ET LA PAIX¹

Il y a deux ans il fut question déjà de commémorer à Genève, par une manifestation publique, l'anniversaire de la réunion de la première conférence de La Haye. Le projet lancé alors se heurta à l'indifférence des uns, à l'hostilité des autres, à la méfiance ou au scepticisme de tous. Aussitôt formé, il dut être abandonné.

Il a été repris cette année par la Société genevoise de la Paix, et réalisé, grâce à l'énergie des initiateurs, à la bonne volonté de leurs collaborateurs et à l'empressement enthousiaste du public genevois.

Contraste frappant et plein d'enseignements ! Que s'est-il donc passé dans l'intervalle ? Pourquoi ce qui paraissait suspect et inopportun au plus grand nombre, il y a deux ans, apparaît-il aujourd'hui à tous comme heureux, comme utile, comme nécessaire ?

La guerre a duré. La guerre dure toujours. Elle a étendu ses ravages et multiplié ses victimes, sans atteindre son but qui, pour les deux groupes de belligérants, était la paix par la victoire. Si nous nous sentons aujourd'hui plus près de l'épuisement général et de la

¹ Discours prononcé le 18 mai 1918 à la Salle de la Réformation, à Genève, devant une assemblée convoquée par la Société genevoise de la Paix.

révolte universelle, nous ne voyons pas poindre encore à l'horizon de l'avenir l'aube d'une décision militaire. Si la défaite du militarisme et de l'impérialisme conquérant nous paraît plus nécessaire, plus indispensable que jamais à l'établissement d'une paix juste et durable, elle nous paraît, hélas ! toujours aussi lointaine.

Mais ce n'est ni la prolongation, ni le cours extérieur de la guerre qui nous a réunis ; ce n'est pas non plus la lassitude, ni le découragement, ni l'impatience. C'est au contraire une ferme confiance et un grand espoir. La victoire des victimes du militarisme nous paraît toujours plus nécessaire. Mais elle nous paraît aussi toujours moins suffisante. Pour que le triomphe de la justice soit complet et définitif, il faut, mais il ne suffit pas, que la défaite de l'injustice soit une fois assurée.

La guerre a duré. La guerre dure toujours. Mais, depuis deux ans, et malgré l'atrocité toujours croissante de ses méthodes, elle s'est modifiée et épurée, sa signification s'est précisée et son but s'est à la fois élargi et défini. Elle a cessé d'être nationale, pour devenir humaine. Elle n'est plus un simple conflit de forces antagonistes, comme il pouvait encore paraître il y a deux ans. Elle est bien clairement devenue une lutte de principes.

Le changement qui est survenu est dû en première ligne à l'intervention dans la guerre mondiale d'un nouveau belligérant et à l'intervention dans le débat mondial d'une voix nouvelle. Ce belligérant, ce nouveau champion de la liberté et de la démocratie, c'est la jeune et généreuse république américaine. Cette voix prophétique, c'est celle d'un apôtre d'un vieil idéal, rajeuni et vivifié par son éloquence, d'un héraut d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité, c'est la grande voix du président Wilson !

C'est de l'idéal et de l'action pacifistes de Wilson que je veux parler ici. Mais il est nécessaire au préalable de rappeler quelques faits relatifs à la nation dont il est à la fois le chef et le serviteur. Il est en effet un chef si représentatif et un serviteur si fidèle, que nul ne saurait comprendre vraiment sa pensée sans connaître et la tradition nationale, dont elle est issue et qu'elle prolonge, et les sentiments nationaux dont elle s'inspire et qu'elle traduit, tout en les enrichissant d'un apport original.



L'évolution de la politique étrangère des Etats-Unis est dominée par deux grands principes.

Le premier de ces principes a son origine historique dans la fameuse adresse d'adieu du président Washington de 1797 et dans le non moins fameux message du président Monroë de 1823.

Parvenu au terme de sa glorieuse carrière, le libérateur des colonies américaines et le fondateur de la république nouvelle rédigea ce que l'on peut considérer comme son testament politique. Dans ce document remarquable, où ses successeurs ont si souvent puisé leurs inspirations, Washington exhorta ses concitoyens à détourner résolument leurs regards des champs de bataille de l'Ancien-Monde et à cultiver en paix leur magnifique domaine américain.

« Respectez la justice et la bonne foi, leur dit-il, dans vos rapports envers toutes les nations, cultivez la paix et la concorde avec toutes.... Contre les perfides artifices de l'influence étrangère, la jalousie d'un peuple libre devrait être constamment en éveil, car l'histoire et l'expérience montrent que l'influence étrangère est un des plus néfastes ennemis des gouvernements républicains. Mais ce soin jaloux, pour être efficace, doit être impartial; autrement il deviendrait l'instrument de

cette même influence au lieu d'être un rempart contre elle. Une partialité excessive envers une nation étrangère et une antipathie excessive envers une autre conduisent à ne voir du danger que d'un côté et servent à voiler et même à seconder les artifices de l'autre.... La grande règle de conduite pour nous, au regard des nations étrangères, est que, tout en leur offrant nos relations commerciales, nous ayons avec elles aussi peu de rapports politiques que possible.... L'Europe a des intérêts primordiaux qui n'ont avec nous sinon aucun rapport, du moins qu'un rapport infime. Par conséquent, l'Europe doit se trouver fréquemment engagée dans des controverses dont les complications nous sont complètement étrangères. Il n'est donc pas prudent pour nous de nous impliquer par des liens artificiels dans les vicissitudes politiques, combinaisons ou différends, amitiés ou inimitiés ordinaires de l'Europe. »

« L'Europe aux Européens », voilà la formule de la politique extérieure que Washington légua à son peuple au moment de sa retraite. Un quart de siècle plus tard, un de ses successeurs à la présidence compléta cette formule, en y ajoutant son corollaire naturel : « L'Amérique aux Américains ! »

« Les continents américains, déclara le président Monroe le 2 décembre 1823, en raison de l'état de liberté et d'indépendance qu'ils ont acquis et qu'ils maintiennent, ne pourront désormais être considérés comme des territoires propres à être colonisés à l'avenir par une puissance européenne quelconque....

» En conséquence nous devons à la franchise amicale des relations qui existent entre ces puissances et les Etats-Unis de déclarer que toute tentative de la part de ces puissances d'étendre leurs institutions jusqu'à cet hémisphère serait considérée, par nous, comme dangereuse pour notre paix et pour notre sécurité. Nous ne sommes pas intervenus en ce qui concerne les colonies et les dépendances actuelles de ces puissances et nous n'interviendrons point. Mais, quant aux gouvernements

qui ont déclaré et maintenu leur indépendance et dont nous reconnaissons l'indépendance après mûre réflexion et en raison de justes principes, nous ne pourrions voir aucune démarche ou intervention de la part d'une puissance européenne, en vue de les opprimer ou de contrarier en quoi que ce soit leur destinée, sans considérer une telle intervention comme une démonstration de dispositions hostiles envers les Etats-Unis¹. »

Le premier principe de la politique étrangère des Etats-Unis est donc un principe d'isolement.

« Ne nous mêlons pas des choses d'Europe ! » avait dit Washington à la nation américaine, à un moment où ses sympathies pour la France risquaient de l'entraîner dans le sillage sanglant de celui qui allait bouleverser tout l'Ancien-Monde². « Ne vous mêlez pas des affaires américaines ! » avait ajouté vingt-cinq ans plus tard le président Monroë, en s'adressant à l'Europe de la Sainte-Alliance, à un moment où l'Amérique latine semblait tenter certaines convoitises impérialistes.

L'histoire d'un siècle montre que ce n'était ni la haine de l'Europe, ni l'ambition de s'assurer l'hégémonie en Amérique qui inspirait cette politique d'isolement, de non-ingérence réciproque. Elle ne s'explique que par la volonté de la jeune république de faire du Nouveau-Monde un monde véritablement nouveau, en le mettant à l'abri des rivalités nationales et des cupidités dynastiques qui avaient de tout temps ensanglanté la terre d'Europe et asservi ses peuples.

Aussi la seconde idée maîtresse de la politique étrangère des Etats-Unis est-elle étroitement apparentée à

¹ J'ai emprunté ces deux citations à l'intéressant ouvrage que Sir Thomas Barclay vient de faire paraître sur *Le président Wilson et l'évolution de la politique étrangère des Etats-Unis*. Paris, 1918, p. 70 et suiv.

² Cf. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 14^e édit., Paris, 1864, t. II, p. 104.

la première. C'est l'idée démocratique, libérale et pacifique.

La guerre est une survivance de la féodalité. Parfois favorable aux rois et aux nobles, qui la courtisent, elle est toujours cruelle aux peuples, qui la maudissent. Permettez donc aux peuples de s'émanciper de la tutelle monarchique et de se grouper en nations indépendantes, suivant leurs affinités naturelles et leurs intérêts économiques. Laissez-les régler leurs différends par de libres accords ou par la voie de l'arbitrage. Ainsi vous rendrez les guerres inutiles et les armées dangereuses.

Tel a été le sentiment dominant de la démocratie américaine. Tous les observateurs attentifs en ont été frappés. De la foule des témoignages historiques que je pourrais citer à ce sujet, je n'en retiendrai que deux, l'un des plus anciens et des plus curieux, et l'un des plus récents et des plus autorisés.

En 1786, alors que les Etats-Unis émergeaient à peine de la révolution à laquelle ils durent leur liberté, Condorcet déclarait :

« Les Américains serviront... à maintenir la paix en Europe par l'influence de leur exemple. Dans l'Ancien-Monde quelques philosophes éloquents, et surtout Voltaire, se sont élevés contre l'injustice, l'absurdité de la guerre.... Mais, dans l'Amérique, ces mêmes opinions pacifiques sont celles d'un grand peuple, d'un peuple brave qui a su défendre ses foyers et briser ses fers. Toute idée de guerre entreprise par ambition, par le désir de la conquête, y est flétrie par le jugement tranquille d'une nation humaine et paisible. Le langage de l'humanité et de la justice ne peut y être l'objet de la risée, ni des courtisans guerriers d'un roi, ni des chefs ambitieux d'une république. L'honneur de défendre la patrie y est le premier de tous, sans que l'état mili-

taire pèse avec orgueil sur les citoyens : et que pourront opposer à cet exemple les préjugés guerriers de l'Europe ?¹ »

A plus d'un siècle de distance, ces observations du philosophe français ont été confirmées par un grand publiciste écossais. Dans l'ouvrage le plus érudit et le plus pénétrant qui ait jamais été écrit sur les Etats-Unis, M. James Bryce, maintenant lord Bryce, disait :

« Aux Etats-Unis le simple citoyen est, à mon avis, plus dégagé que dans aucun des grands pays d'Europe de cet égoïsme importun, de ce chauvinisme et de ce cynisme qui font toujours déclarer les propres intérêts nationaux supérieurs à ceux des autres Etats. On est plus généralement disposé à y admettre que la justice et l'équité doivent régler les rapports entre les nations comme entre les individus. Dès que l'humanité est en jeu, le cœur du peuple américain est sain.... Les Américains sont et ont toujours été essentiellement pacifiques dans leurs conceptions internationales.... La démocratie leur a appris la fraternité.... Aux Etats-Unis la bonté, le sens de la solidarité humaine, la conscience des services d'entraide que l'homme doit à son prochain sont plus développés que partout dans l'Ancien-Monde, plus développés à coup sûr que dans les classes supérieures et moyennes de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne.... La démocratie américaine est favorable à la fois à la paix et à la justice entre les nations. Malgré l'admiration qu'elle a parfois professée pour les exploits militaires, il n'est aucun pays si foncièrement imprégné de haine pour la guerre que les Etats-Unis, et si convaincu que l'honneur national repose tout entier sur la justice nationale². »

¹ *De l'influence de la révolution d'Amérique sur l'Europe*. Œuvres complètes. Paris, 1847, t. VIII, p. 27.

² *The American Commonwealth*, 3^{me} éd. New-York, 1905, t. II, p. 371, 522, 604 et suivantes.

Ce sentiment et cette volonté pacifiques, qu'il est impossible de méconnaître aux États-Unis, n'ont pas toujours suffi à leur épargner des guerres, dont l'une au moins, celle de 1848 contre le Mexique, ressemble singulièrement à une guerre de conquête. Mais ils les ont certainement empêchés d'exploiter leurs victoires, d'enfler leurs prétentions et de multiplier les provocations, comme leur force le leur eût permis et comme les grandes puissances européennes leur en ont si souvent donné l'exemple.

C'est à ce sentiment et à cette volonté pacifiques que les États-Unis, dont l'armée avant la guerre était plus faible que la nôtre, doivent la confiance de leurs sœurs latines qu'ils se sont peu à peu acquise. Guidé par ce sentiment, lié par cette volonté et fort de cette confiance, le gouvernement des États-Unis a graduellement réussi à étendre sur tout le Nouveau-Monde un réseau serré d'ententes, d'accords, de conventions et de traités internationaux. Le principe de l'arbitrage obligatoire y trouve une application si générale que, dès aujourd'hui, une guerre paraît presque impossible entre les États américains qui forment déjà une véritable société des nations¹.

L'idée de la paix par le droit s'est affirmée toujours plus fortement aux États-Unis, si bien que, les arrachant à leur isolement traditionnel, elle les a amenés à s'associer toujours plus activement aux diverses initiatives européennes destinées à la réaliser dans le monde. Aussi est-ce avec raison que mon collègue M. Edgar Milhaud,

¹ Voir à ce sujet l'intéressant ouvrage du pacifiste autrichien Alfred H. Fried, *Pan-Amerika. Entwicklung, Umfang und Bedeutung der zwischenstaatlichen Organisation in Amerika (1810-1916)*, dont la seconde édition vient de paraître. Zurich, 1918.

étudiant en 1915 l'œuvre des conférences de La Haye et comparant l'attitude des différents Etats, a pu déclarer : « Les Etats-Unis sont le pays qui a fait ces dernières années le plus grand effort pour organiser la paix ¹. »

Au cours du dix-neuvième siècle le second principe de la politique américaine l'a ainsi emporté peu à peu sur le premier. Mais en 1914 il était encore bien loin de l'avoir aboli. Pour le montrer, il suffit de rappeler la déclaration officielle de détachement et de non-ingérence dans les affaires d'Europe que les délégués des Etats-Unis avaient tenu à faire en toute solennité à La Haye, en signant la première convention relative à l'arbitrage.

Au début de la guerre mondiale la politique étrangère des Etats-Unis se trouvait donc encore dominée par deux principes traditionnels. Le premier commandait la non-ingérence, c'est-à-dire la neutralité impartiale. L'autre, le rétablissement de la paix par le droit, c'est-à-dire la médiation amicale.

Il était indispensable de résumer ici ces généralités historiques. Elles seules, en effet, permettent de comprendre la politique du président Wilson et de reconnaître, à travers les hésitations apparentes et les fluctuations inévitables, la logique fondamentale de sa conduite et l'unité véritable de ses vues.



En présence de la guerre et du branle-bas général de la vieille Europe, que fit le président Wilson ?

S'inspirant directement de la double tradition nationale, il proclama la neutralité de son pays le 4 août 1914 et, dès le lendemain, offrit aux belligérants ses bons offices de médiateur. Depuis lors, si paradoxal que cela

¹ *Du droit de la force à la force du droit*. Genève, 1915, p. 96.

puisse paraître, une étude attentive et impartiale de sa conduite montre qu'il persista sans fléchir dans ce double effort.

Suivons-le tour à tour dans ces deux voies, celle de la neutralité pacifique et celle de la médiation bienveillante. Nous verrons qu'elles ne devaient pas rester longtemps parallèles. Mais, loin de diverger, elles convergent au contraire vers le vaste carrefour où s'élève aujourd'hui, dominant le monde, la haute citadelle de l'idéal américain.

La neutralité, telle que le président Wilson en définit les obligations au début de la guerre, est une notion incompréhensible à quiconque ignore les préceptes de Washington que nous avons rappelés plus haut.

Le 18 août 1914 le président s'adressa à ses concitoyens pour les conjurer de ne prendre parti pour l'un ou l'autre des belligérants ni par leurs actes, ni dans leurs paroles publiques, ni dans leurs conversations privées, ni même en pensée !

— Nous devons être impartiaux, dit-il, en pensée comme en acte, nous devons refréner aussi bien tout sentiment que toute manifestation qui pourrait être interprétée comme le signe d'une préférence.

Il observa lui-même cette rigoureuse consigne et fit une même réponse à l'empereur Guillaume, au président Poincaré et au roi Albert, qui avaient tour à tour protesté auprès de lui contre les illégalités de leurs adversaires. « Le gouvernement d'une nation, déclara-t-il, heureusement étrangère au conflit, agirait d'une manière imprudente, prématurée et même inconsistante avec sa situation de neutre, s'il formait ou exprimait un jugement décisif ! »

Il est manifeste qu'au début de la guerre le président

Wilson était résolu à tout tenter pour demeurer en dehors et au-dessus de la mêlée. Il alla même, en automne 1914, jusqu'à repousser diverses initiatives destinées à augmenter la puissance militaire de son pays.

Mais au cours de l'année suivante la politique maritime de l'Allemagne l'obligea à modifier ses vues et à envisager la possibilité d'une rupture.

Le torpillage du *Lusitania*, survenu le 8 mai 1915, provoqua dans tous les Etats de l'est un violent mouvement interventionniste. Wilson n'y céda point, mais la fermeté dont il témoigna à l'égard du gouvernement impérial suffit à le priver de la collaboration de W. J. Bryan, son ministre des affaires étrangères, et de l'appui d'une partie de ses anciens électeurs dans l'ouest du pays.

Pendant la seconde moitié de 1915 les torpillages et les notes de protestation se succédèrent avec une régularité presque monotone. Mais la patience du président et celle de la majorité de ses concitoyens s'épuisaient visiblement. Le torpillage du *Sussex*, le 24 mars 1916, provoqua une note qui ressembla singulièrement à un ultimatum. L'Allemagne y répondit en s'engageant conditionnellement à suspendre la guerre sous-marine sans restrictions. Il en résulta une trêve de presque un an.

Dans l'intervalle Wilson fut réélu à la présidence, après une campagne électorale caractérisée par la plus extrême confusion. Si difficile qu'il soit d'en dégager une idée claire, il est certain que la politique dilatoire et pacifique du candidat à la réélection était approuvée par la majorité de ses concitoyens. Les fanatiques du germanisme l'avaient combattu, il est vrai, avec non moins d'ardeur que les germanophobes belliqueux. Mais l'opinion moyenne lui était reconnaissante de sa longanimité

et de sa patiente fidélité au principe traditionnel de la neutralité.

Le président était cependant le premier à se rendre compte de l'instabilité et de la fragilité de cette neutralité. Le gouvernement impérial allemand ne tarda d'ailleurs pas à le délivrer de ses perplexités.

La reprise de la guerre sous-marine, le 1^{er} février 1917, détermina la rupture immédiate des relations diplomatiques, puis la neutralité dite armée, puis enfin, au début d'avril, la guerre.

Guerre et neutralité, les deux termes s'excluent l'un l'autre. Et cependant, tout en devenant belligérant, le président Wilson resta le grand champion de la neutralité. Tout en intervenant dans une guerre mondiale, il n'abandonna qu'en apparence le principe d'impartialité à l'égard des rivalités et des ambitions territoriales des États d'Europe, qui avait de tout temps été celui de son pays.

Il avait lutté pour la neutralité par la plume, jusqu'au moment où les provocations d'un ennemi implacable l'obligèrent à renoncer aux avantages de la neutralité, pour mieux en défendre le principe par l'épée.

La guerre dans laquelle s'engagèrent les États-Unis en avril 1917 n'était en effet ni une guerre européenne, ni une guerre nationale, mais une guerre humaine. Son but n'était ni la conquête, ni la défense d'un territoire, mais d'un droit, du droit à la neutralité¹, c'est-à-dire du droit à la paix.

Et c'est ainsi que la tradition américaine de la neutralité s'unissait à la tradition américaine de la paix par le droit, dont la politique du président Wilson ne s'était pas davantage écartée.

¹ « Les maîtres militaires de l'Allemagne nous déniaient le droit d'être neutres », déclara Wilson le 14 juin 1917.

Dès le début de la guerre il avait offert ses offices de médiateur aux belligérants. Et s'il avait tant tenu à une neutralité scrupuleusement impartiale, c'est qu'il y voyait la condition nécessaire d'une médiation fructueuse. Combattant, en août 1914, les excitateurs de l'opinion publique, il leur reprocha de créer des divisions intestines et, poursuivait-il, « de telles divisions parmi nous... pourraient nous gêner sérieusement dans l'accomplissement du devoir qui nous revient comme à la seule grande nation qui reste dans la paix, comme au seul peuple qui se tienne prêt à servir de médiateur impartial et à prononcer des paroles de paix et de conciliation, non pas en partisan, mais en ami. »

Les provocations de l'Allemagne rendaient cette amitié bien difficile et bien précaire. Mais le président Wilson chercha à la maintenir jusqu'à la fin de sa neutralité et même au delà, pour ne pas renoncer au rôle d'arbitre, que lui imposait son idéal pacifique.

C'est cette amitié voulue qui inspira sa note du 18 décembre 1916 par laquelle il demanda à tous les belligérants de préciser leurs buts de guerre. C'est elle encore qui dicta ses paroles sur la « paix sans victoire », dans le message historique du 22 janvier 1917, où sa conception de la Société des Nations s'affirme pour la première fois. Et c'est elle encore que, rompant en visière avec le gouvernement impérial, il reporta sur le peuple allemand dans son message de guerre du 2 avril et dans la plupart de ses déclarations postérieures.

En agissant ainsi, le président Wilson n'est ni un indécis, comme le lui reprochent certains de ses concitoyens, ni un hypocrite, comme le proclament ses adversaires, ni un visionnaire utopiste, comme le craignent certains de ses alliés.

Moraliste autant qu'historien, il a reconnu qu'il ne saurait y avoir de paix durable sans une Société des Nations et qu'il ne saurait y avoir de Société des Nations dans un monde frémissant de passion, crispé de haine et exaspéré par la violence.

La guerre au militarisme, c'est-à-dire la guerre à la guerre, il la fera courageuse, déterminée, inexorable, jusqu'au bout. Mais la paix avec le peuple allemand, il la fera amicale, confiante et généreuse, le jour même où ce peuple, en s'émancipant de ses maîtres, adorateurs obstinés de la seule force brutale, se montrera à la fois désireux d'amitié et digne de confiance et de générosité.

La distinction que le président Wilson a établie, qu'il a tenu à établir et persisté à maintenir entre le gouvernement impérial allemand et le peuple allemand, lui a valu bien des critiques et bien des sarcasmes. De la part des ennemis de toute paix juste et durable, ces critiques et ces sarcasmes ne sont pas faits pour surprendre. Mais que des partisans sincères d'une Société des Nations aient pu s'y associer, c'est ce qui me paraît inconcevable.

Ne voient-ils donc pas qu'il serait aussi impossible d'imposer la participation à une ligue pacifique à un adversaire humilié, piétiné et, par conséquent, assoiffé de revanche, qu'il serait chimérique de constituer une véritable Société des Nations à laquelle demeureraient étrangers et, par conséquent hostiles, plusieurs des grands États de l'Europe ?

Ce n'est ni une faiblesse, ni une naïveté, c'est au contraire le grand mérite du président Wilson de vouloir vaincre le militarisme prussien, non pour punir le peuple allemand de sa docilité, mais pour le libérer de sa servitude.

Si cette tâche devait demeurer inachevée, le sort de la

Société des Nations serait bien compromis, car sa réalisation véritable serait pour le moins ajournée. Sans doute on peut concevoir la persistance et même la consolidation des alliances actuelles après la fin des opérations militaires. Mais ces groupements hostiles mériteraient-ils le nom de Sociétés des Nations ?

Leur but immédiat ne serait ni la paix, ni le droit, mais au contraire la guerre économique, c'est-à-dire un état chronique d'irritation et d'antagonisme mutuels, interrompu seulement par les éclats de violence militaire que cet état engendrerait fatalement.

Le président Wilson l'a mieux compris que bien de ses concitoyens et bien de ses alliés. Dans son message du 22 janvier 1917, que M. Edgar Milhaud a appelé « ce premier grande acte de civisme humain », il a déclaré :

« Un juste état d'esprit, d'équitables dispositions chez les peuples à l'égard des autres peuples sont aussi nécessaires pour une paix durable qu'un juste règlement des questions territoriales, des questions de races ou de nationalités.... Le monde ne peut vivre en paix que si la vie y est stable, et il ne peut y avoir aucune stabilité là où la volonté est en rébellion, là où il n'y a ni tranquillité d'esprit, ni sens de la justice, de la liberté et du droit. »

Les partisans d'une Société des Nations destinée à obtenir de l'Allemagne, par la pression économique, ce que la force militaire et la contrainte intérieure n'auraient pu lui arracher, n'auront jamais en la personne du président Wilson qu'un allié résigné.

« Des indemnités pénales, lisons-nous dans sa réponse au pape du 30 août 1917, le démembrement des empires, l'établissement de ligues économiques, égoïstes et exclusives, ce sont là, à nos yeux, des expédients inopportuns et, en définitive,

plus qu'inutiles; ce sont des fondements impropres à l'établissement d'une paix quelconque et surtout d'une paix durable. »

L'impression que le président Wilson ne se résignerait qu'à contre-cœur à ce que la guerre militaire fût suivie d'une guerre économique me fut confirmée par l'entretien qu'il eut la bonté de m'accorder le 1^{er} novembre dernier, et dont j'ai rendu compte ailleurs¹. Si la guerre n'aboutit pas à une paix dont la justice s'impose à tous, la guerre économique reste sans doute une possibilité d'avenir. C'est une possibilité que le peuple allemand aurait grand tort de ne pas envisager avec effroi et qu'il tient à lui d'écarter. Mais pour toute l'humanité libérale ce serait une immense déception. Pour notre pays une véritable catastrophe. Et pour la Société des Nations une faillite anticipée.

C'est une raison de plus de souhaiter une paix qui tourne à la confusion du militarisme. Et c'est une raison de plus de gagner l'opinion de notre pays à l'idée d'une véritable ligue des peuples, largement ouverte à tous ceux qui désirent sincèrement la justice, la liberté et la paix.

Je n'ai pu faire ici l'exégèse complète des messages wilsoniens. Je n'ai pu, en particulier, ni chercher à déterminer la nature juridique de la ligue internationale que le président américain propose, ni examiner les problèmes innombrables que soulèvent ses projets. Aussi bien n'est-ce pas là l'essentiel.

— La constitution d'une Société des Nations, me dit le président Wilson, est, à mes yeux, affaire de persuasion morale plus encore que d'organisation juridique. Lorsque les hommes de bonne volonté, quelle que soit

¹ Dans *La mission suisse aux Etats-Unis*, Genève, 1918, p. 29 et suivantes.

leur patrie, auront compris leurs véritables intérêts communs, le plus redoutable des obstacles qui barrent la route à l'établissement d'un ordre international nouveau sera surmonté.



Genève, carrefour des peuples au vingtième siècle, se devait de collaborer à cette grande œuvre de persuasion morale, entreprise par celui en qui elle est fière de reconnaître un fils de sa Réforme,

Genève, qui donna aux Etats-Unis, en la personne d'Albert Gallatin, un grand ministre démocrate et un grand diplomate pacifique,

Genève, berceau en 1830 de la première Société de la paix du continent européen et en 1867 de la Ligue internationale pour la paix et la liberté,

Genève, siège du tribunal de l'*Alabama* et patrie de la Croix-Rouge,

Genève ne saurait se désintéresser de cette œuvre de liberté, de justice et de paix.

Elle ne s'en désintéressera pas. Et elle veillera à ce que la Suisse s'y associe.

La Suisse qui, en 1883, s'était déclarée prête à conclure avec les Etats-Unis un traité général et inconditionnel d'arbitrage et qui à La Haye s'est montrée indigne d'elle-même,

La Suisse, en qui, il y a trente ans déjà, le professeur Woodrow Wilson voyait « un des Etats les plus intéressants de toute l'histoire, qui avait su montrer au monde comment des institutions libérales et fraternellement fédératives permettaient à des Allemands, à des Français et à des Italiens de former ensemble une communauté politique à la fois stable et indépendante¹ »,

¹ Woodrow Wilson, *The State*. New-York, rev. ed., 1898, p. 251, 301.

La Suisse, dont toute l'histoire est une lutte *contre* l'autocratie despotique et *pour* la démocratie libérale et fédérative, la Suisse reconnaîtra clairement sa mission.

La neutralité, que lui impose une triple fatalité historique, géographique et économique et qui, jusqu'à la fin de cette guerre, est une condition de son indépendance, la neutralité lui interdit de participer à la lutte des armes, dont elle est heureuse de pouvoir au moins reconforter les victimes.

Mais l'idéal que lui a légué son passé lui commande d'intervenir hardiment dans la lutte des idées, pour propager dans le monde, dans l'intérêt commun de l'humanité tout entière, les généreux principes de liberté et de fédéralisme démocratique, qu'aucune neutralité ne saurait l'empêcher de proclamer.

Principes qui ont fait notre raison d'être et notre union nationale dans le passé. Principes qui, depuis un siècle, nous apparentent étroitement à la grande république américaine. Principes qui, nous en avons le confiant espoir, seront demain à la base de cette Société des Nations, ennemie de toutes les oppressions sournoises ou violentes, respectueuse des droits de tous les Etats, grands ou petits, de cette Société des Nations démocratique, pacifique et fraternelle, que propose le président Wilson et à laquelle doivent aller, unanimes, les vœux du peuple helvétique !

Valavran près Genève.

WILLIAM-E. RAPPARD.

LA FERME DE LA DAGUE

—◆—
ROMAN
—◆—

QUATRIÈME PARTIE ¹

Vers la revanche.

Quinton Honeywell s'en retourna chez lui rongé par son frein. Ah ! comme il eût voulu prouver qu'il était pourtant bon à quelque chose, et même à quelque chose de glorieux ! Mais nulle route, aisée ou difficile, ne s'ouvrait pour l'instant. Il se fit d'abord l'effet d'un bon garçon à qui l'on aurait donné le fouet, puis d'un bon garçon qu'on aurait fouetté sans cause....

Décidément, il ne voyait rien. Mais, ce même soir, son inquiétude et son irrésolution s'en allèrent du même coup : un incident illuminait l'avenir d'une clarté où l'amour mettait son charme délicieux.

Roger Honeywell souffrait d'une violente attaque de goutte, provoquée par la rage effroyable à laquelle il s'était abandonné après le verdict de Moretonhampstead. Il souffrait dans son corps de l'impuissance de sa colère. Mais que son esprit lui fît entrevoir le moyen de se mesurer avec John Newcombe, et de nouveau il serait sur pied.

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons d'avril, mai et juin.

Quinton, à sa table de travail, composait un poème tragique, — en vers héroïques, le seul genre d'héroïsme qu'il eût encore déployé, — quand on lui apporta un billet de son oncle. Il laissa aussitôt sa poésie et descendit au bureau de M. Honeywell. C'était une pièce sombre, et sombre était la figure qui se tourna vers le jeune homme à son entrée. Roger Honeywell était assis auprès d'un feu de tourbe, son pied goutteux posé sur un tabouret. Une large chaise écarlate, garnie de clous de laiton, contenait son petit corps enveloppé d'une robe de chambre de laine rouge. Derrière le maître apparaissait la face ronde et blanche de Dury Hext, — lune malsaine luisant dans les ténèbres de la chambre. Sur la table, il y avait un livre, une chandelle jaune dans un chandelier d'argent, des mouchettes et un plateau. Dans l'âtre bouillottait une nourriture de malade ; près du feu, un vieux chien-renard décrépît, héros des chasses d'autrefois, clignotait des yeux en regardant son maître. Ce curieux homme, mû par un sentiment qu'on ne lui eût jamais soupçonné, prenait grand soin de cet animal fini, âgé d'au moins vingt ans et presque aveugle.

— Allez-y, Hext, dit M. Honeywell aussitôt que son neveu fut entré ; assieds-toi là, Quinton, et écoute. Parlez sans crainte, Dury Hext ; personne ne vous touchera pour ce que vous avez fait ou pour ce que vous allez dire.

— Eh bien, voilà, maître. Je suis comme le prophète Elie, qui était jaloux pour son Seigneur ; moi aussi je suis jaloux pour vous. Un jour que je traversais la vallée, revenant de Bellaford, j'ai vu votre neveu qui se promenait avec un jupon. Bon, que je me fais, qu'est-ce que c'est que ça ? Bah ! les garçons sont des garçons, je me dis ; et j'ai passé sans plus d'histoire. Mais, un mo-

ment après, maître, j'ai entendu en moi-même une petite voix ; elle me disait : Qu'est-ce que cette jeune fille qui était avec le neveu de ton maître ? Et j'ai répondu à la petite voix : Comment diable est-ce que je pourrais le savoir ? (Comme ça, avec impatience.) Et la voix, parlant encore, m'a dit : Tu devrais le savoir. Tu es le maître valet de Vitifer, qu'elle m'a dit, tu as la confiance de ton maître et tu sais qu'il n'aurait qu'à lever le doigt pour que tu donnes ta vie pour lui avec joie ; donc, qu'elle m'a dit, tu dois à la famille de voir que le jeune maître ne fasse pas descendre au tombeau avec douleur les cheveux gris de son oncle. Voilà ce que la petite voix m'a dit ; alors j'ai arrêté ma marche, j'ai remonté en secret la vallée — comme en rampant — pour voir ce qui en était. Et j'ai vu une chose qui a fait saigner mon cœur fidèle, maître ; notre jeune monsieur avait les bras autour de la fille de cette vilaine canaille ! Ma parole, il embrassait Eve Newcombe, de la Dague ! Quand j'ai vu ça, une terrible sueur m'a coulé par tout le corps ; j'avais le cœur comme si M. Quinton Honeywell y avait planté un couteau...

— C'est bon, dit son maître ; maintenant vous pouvez vous en aller.

— Mais vous m'avez promis d'abord, maître, que le jeune monsieur ne me fera aucune violence. Il est si emporté, un vrai Honeywell, quoi ! et Dieu sait que je n'ai fait que mon devoir, ainsi que ma conscience l'ordonnait.

— Je ne vous toucherai pas même du bout du doigt, dit Quinton. Vous êtes mouchard par nature. Ne pas moucharder est au-dessus de vos forces. Des hommes comme vous sont nécessaires, sinon comment s'expliquer votre existence ? Mais êtes-vous assez ignoble ! Allez et laissez-moi parler à mon oncle.

— Je me fiche des sales choses qu'on dit contre moi, aussi longtemps que je fais mon devoir et que j'ai le Seigneur pour moi, déclara Hext en se retirant.

— Maintenant, dit Roger Honeywell, tu as la parole. Inutile d'user ta salive à mentir. On ne m'en conte pas, à moi.

— Ce n'est pas mon habitude de mentir, oncle. Mon intention était de vous dire ces choses moi-même, mais Dury a facilité ma tâche. Il semble qu'il y ait là une sorte de fatalité. J'ai rencontré Eve Newcombe, par hasard, en juin dernier. Aujourd'hui nous vivons l'un pour l'autre. C'est la plus aimable....

— L'aurais-tu mise à mal ? demanda vivement son oncle, — et ses petits yeux lançaient des éclairs.

Le garçon fut saisi d'indignation et d'horreur.

— Dieu bon ! Je rosserais l'homme qui aurait d'elle une mauvaise pensée, je l'assommerais de mes mains ! Eve est un ange du ciel. Comment avez-vous pu me poser une pareille question, monsieur ?

— Mille excuses. Si.... Mais dis-moi ce que tu as à me dire.

— J'ai bien peur que mes paroles ne soient pour vous que du vent, oncle Roger. Je suis amoureux, voilà tout. Je ne me fais pas plus sage que je ne suis, ni moins. Je veux rendre ma vie utile. Je veux être digne de cette jeune fille. Depuis que je suis épris d'elle, mes yeux se sont ouverts et je vois que je suis un inutile, guère bon à grand'chose. Mais j'amenderai tout ça. Laissez-moi renoncer au droit pour devenir fermier. Je ne plaisante pas. Je désire passer ma vie ici, je désire être plus qu'un neveu pour vous. Laissez-moi apprendre mon métier sous votre direction. Je promets d'être un bon élève.

— Voyez ce que peut faire l'amour ! Et c'est la fille de John Newcombe ?

— Ah ! vous ne le croiriez jamais. J'ai rencontré l'homme aujourd'hui.

Les joues maigres de Roger Honeywell s'enflammèrent.

— Vraiment ? Et tu t'es abaissé à lui parler poliment, sans doute, un coquin qui m'a presque assassiné ! Mais mon tour viendra. Ce sera à lui de souffrir.

— Allez-vous étendre votre haine à sa fille innocente, monsieur ?

— Je l'étends à tout ce qui le touche, à tout ce qui lui rend la vie bonne : à ses enfants autour de lui, aux bêtes de son étable, à l'argent de son coffre, à la semence de son champ. Si j'en avais le pouvoir, je ferais souffrir cet homme pis que Job. Je le frapperais, je lui crèverais les yeux, je lui broierais les os. Toutes les malédictions, tous les malheurs de la terre, je l'en écraserais. Je lui ôterais tout, l'espérance, la joie, la raison, la vue, l'ouïe, tout, sauf sa vie damnée ; et je le laisserais vivre jusqu'au bout, torturé par une agonie sans nom. Je ferais que son ombre même ruine le sol. Je détournerais les hommes, je détournerais Dieu de lui ! Qu'il tombe en mon pouvoir, c'est tout ce que je demande au ciel et, à défaut du ciel, à l'enfer !

Tremblant de fureur, oubliant son mal, Roger Honeywell s'était levé de sa chaise et, de son pied endolori, frappait lourdement le parquet. Quelque chose des angoisses qu'il appelait sur son ennemi sembla le déchirer à présent. La goutte, qu'il venait de si durement traiter, se mit à le tennailler, à le tordre. Il jeta des cris horribles, s'abîma sur sa chaise, à demi mort. La sueur ruis-

selait sur sa face luisante ; il tendit les bras vers l'armoire, où Quinton prit en hâte une bouteille d'eau-de-vie. Honeywell en avala une lampée, après quoi il demeura tranquille une dizaine de minutes pendant lesquelles son tourment diminua.

— Que Dieu ait pitié de moi ! gémit-il. Un être de chair et de sang a-t-il jamais pu souffrir ainsi et vivre ?

— Oh ! monsieur, comme je voudrais vous délivrer de vos souffrances ! C'est terrible de vous voir.

— Une pincée des maux que je souhaite à John Newcombe. — Ainsi, tu aimes sa fille ?

Le visage de Roger Honeywell semblait avoir déposé toute sa férocité. Les yeux tournés vers le foyer, les mains jointes, le nez en bec d'oiseau contracté nerveusement, l'homme ruminait quelque chose. Il se demandait si cet amour des deux jeunes gens ne lui fournirait pas l'occasion désirée. Ah ! frapper cet homme dans sa fille ! Quel coup ! Quel acompte sur le reste ! Le problème requérait de la réflexion et, pour l'instant, les souffrances physiques de Honeywell ne lui permettaient guère de s'y livrer. Il ne pouvait mettre le garçon dans sa confiance ; mais il s'apprêta — chose facile — à le tromper.

— Etonnante nouvelle, ma parole ! Je m'explique maintenant les parties de pêche et les paniers vides.

— Je rencontrais mademoiselle... je rencontrais Eve au bord de la rivière.... Oh ! elle est si différente de... une douce petite jeune fille, intelligente, honnête, de l'or pur....

— Comme ma montre, dit M. Honeywell. Si ton enjôleuse pouvait obtenir de son père... mais qu'important ces détails ! Pour ce qui est de ta proposition, on y pensera.

— Si vous voulez bien la considérer, je vous en aurai une reconnaissance éternelle, monsieur.

— Je ne suis pas de ces étroits d'esprit qui font retomber sur les enfants les péchés de leurs pères. Mais ne t'imaginer pas que deux jeunes créatures puissent me réconcilier avec Newcombe. Pas de ces bêtises-là ! Cependant, je n'agirai pas en impulsif. Que t'a dit notre homme ?

— Il m'a traité de crapaud, de je ne sais quoi, et m'a sommé de ne plus revoir sa fille. Il nous espionnait — comme Dury Hext — et nous a surpris. A vrai dire, je venais d'embrasser Eve quand il nous est tombé dessus.

— Je vois d'ici sa tête. Ah ! la brute ! — Voilà, si je suis pour vous, vous l'avez contre vous.

— Qu'importe, si vous m'encouragez, mon oncle ? Elle est comme la prunelle de son œil. Ce sera terriblement difficile ; mais, avec vous pour ami, nous ne désespérons pas.

Est-il besoin de dire que Roger Honeywell eût déshérité son neveu plutôt que de le voir épouser Eve Newcombe ?

— Eh bien, dit-il, du moment que tu te décides pour l'agriculture, soit. Je suis votre ami à tous deux. Ayez confiance en moi. Sur ce, va te coucher, et envoie-moi Hext en passant. Il faut qu'il baigne mon pied malade.

Quinton remercia son oncle avec effusion et se retira. Rêvait-il ? Il en croyait à peine ses sens. Une fortune si imprévue ! Un tel rayon d'espoir ! Il déchira son poème tragique, puis, tombant à genoux, rendit grâces à Dieu de son puissant secours. Ah ! s'il avait pu lire dans l'esprit de son oncle !...

Quand Hext arriva :

— Qu'est-ce que cette Eve Newcombe ?

— Une fille comme une autre, maître. Une pâle jeune femme, sans grande valeur, à mon avis. Pourtant une figure pas ordinaire, je vous garantis, un œil gris qui sait faire ses dupes.

— Est-ce que son père met grand espoir en elle ?

— Pour ça, oui ! C'est la seule personne qu'il supporte, à ce qu'on dit, car la canaille hait tout le monde. Il sait s'il a le cœur noir, et pense que les autres sont faits, par-dedans, sur le même vilain modèle. Un vil morceau de viande d'enfer ; j'espère que la main du Seigneur pèsera encore lourdement sur lui, maître.

— Baigne-moi le pied ; et surtout vas-y légèrement, ou je fais un malheur. Ma goutte est plus mauvaise ce soir. Tout à l'heure j'ai frappé le plancher avec mon pied malade.

D'une main soigneuse, Hext s'acquitta de son devoir. Et quand Honeywell fut de nouveau seul :

« Sa fille ! réfléchit-il. Tout ce qu'il aime ! Si je pouvais le frapper là, en plein cœur ! Un beau sujet de travail ! Il s'agit de bien s'y prendre. »

Longtemps il rumina son projet, tenu éveillé par la souffrance. Quand, aux approches de l'aube, la douleur — ainsi qu'il arrive dans cette maladie — se fut un peu calmée, Honeywell avait ébauché tout un plan de basse coquinerie.

Alors il goûta un sommeil réparateur.

Des murs de pierre ne font pas une prison...

John Newcombe fit comme il avait dit. Dès son retour à la maison, Eve reçut l'ordre de monter à sa chambre et de n'en plus bouger. Elle avait son nid là-haut sous le chaume. De sa lucarne elle pouvait voir

l'aube donner au Dart le baiser matinal, la rivière s'empourprer à l'aurore, ou, par les matins brumeux, le soleil dégager lentement la vallée de son réseau de vapeurs. Pendant un temps indéterminé, elle ne pourrait plus contempler la nature que de loin ; son jeune cœur aurait, pour tout réconfort, du pain et de l'eau. Eve se souciait assez peu d'une telle punition ; c'en était la raison qui lui pesait.

M^{me} Newcombe n'avait pas voix au chapitre. Elle pleurait beaucoup, servait elle-même son enfant ; à force de supplications, elle obtint du fermier la permission de faire avec sa fille une heure de promenade chaque soir après le coucher du soleil, à condition qu'on ne dépasserait pas les limites de la Dague. Quant à la nourriture, la troisième nuit de l'emprisonnement M^{me} Newcombe passa en contrebande un peu de poulet ; mais sa fille, bien qu'affamée, lui coupa son triomphe : elle refusa la viande qui n'avait pas reçu l'estampille du maître.

— Je ferai sa volonté, mère. Je l'ai toujours faite quand je le pouvais. Mais Quinton, c'est différent. Père devra me garder ici pour la vie, si son intention est de me séparer de mon cher amour. Jamais, jamais je ne l'abandonnerai.

— Si tu dis cela au maître, c'est sûr qu'il te tiendra ici jusqu'à ce que tu te fanes comme une fleur. Tu n'as que dix-sept ans, et tu ne seras libre de tes actions qu'à vingt-et-un. Trois ans au pain et à l'eau ! Seigneur Dieu ! tu serais morte bien avant. Et tout ça par ma faute ! C'est moi qui l'ai excité contre toi, — méchante femme que je suis !

— Mourir n'est rien. Mais laisser mon cher Quinton, ...plutôt mille morts. Ne vous tourmentez pas, mère ; vous avez agi pour le bien, je sais.

Ce fut dans cet esprit tout spartiate qu'Eve endura les longs jours d'été; elle sut par expérience ce que doit ressentir l'alouette dans sa petite cage. Elle s'étonnait que l'oiseau, reclus, chante encore.

Il arriva, un matin, que Newcombe avait affaire à Ashburton et sa femme à Postbridge. Eve, tout en rêvant à la vallée et à certain pêcheur, observait Ned Prowse qui travaillait à cinquante mètres de là. Il bêchait la terre, mais se reposait beaucoup, et constamment lançait un coup d'œil vers la fenêtre de la prison.

Bientôt, il laissa tomber sa bêche, s'assura du regard que M^{me} Newcombe était partie pour le village, puis s'approcha.

— Venez causer un peu avec moi, Ned, cria la jeune fille. Il n'y a pas de mal à ça, à moins que mon père ne vous l'ait défendu.

— C'est terrible comme une mauvaise action en amène une autre, répondit Ned. Le mal ronge plus vite que les lapins. Vous avez fait une faute, et voici que je viens... Pour sûr que si ce n'était pas vous...

— Je serais fâchée, Ned, de vous faire faire une mauvaise chose.

— Attendez que je vous dise, mademoiselle. L'autre jour, j'étais à la vallée, et...

— Vous l'avez vu ! O mon cher, mon petit Ned, vous l'avez vu !

— Quand ça serait ! C'est pas une raison de sauter par la fenêtre. Oui, je l'ai vu.

— Sincèrement, n'est-ce pas qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer ?

— Un jeune homme bien honnête. Mais il coule du mauvais sang en lui, y a pas à tortiller.

— Alors, je ne veux plus vous écouter, Ned ; vous

n'êtes plus mon cher Ned, vous êtes un vieux renard, et je vous déteste !

— Hé ! hé ! le pain et l'eau ne vous ont pas gâté l'esprit, à ce qu'il paraît. Ce jeune homme est un monsieur, ça se voit et s'entend, je veux bien. Ecoutez-moi, il le faut, sans quoi j'aurai encore un crime sur la conscience. J'ai promis de vous apporter un message, et il m'a donné une pièce d'or pour ça. Je suis un traître, comme qui dirait, mais j'aurais pu faire pis, car le jeune homme voulait-il pas me charger d'une lettre ?

— Et vous... O Ned !

— Non, il y a plus de méfait à une lettre qu'à un message. Je ne pourrais pas dire la sorte de mal qu'il y a dans une lettre, mais un message, c'est une chose franche et honnête pour les lèvres ; et puis on est trois, comme ça rien à craindre. Et même si ç'avait été un très mauvais message, j'aurais rendu la pièce et refusé de le porter. Dieu me damne si je l'aurais fait.

— Mais il ne pourrait envoyer un tel message. Il est celui que j'aime, Ned, et homme d'honneur. Jamais héros pareil ne s'est encore vu dans le pays.

— Naturellement, vous savez ça mieux que personne, dit Prowse d'un ton sec. Voici le message, toujours, quoique ça me remue dans ma conscience de le dire. Vous voyez ce cerisier, en bas, dans la vallée ? Vous pouvez le remarquer de votre lucarne, je crois ?

— Je sais exactement où il est, Ned ; mais je ne puis affirmer que je le vois. Il est à plus d'un mille.

— Eh bien, de cet arbre on peut très bien voir ce côté de la ferme, ainsi que votre fenêtre. C'est là que j'ai rencontré votre monsieur ; il avait une longue-vue, et il m'a laissé regarder à travers. Terre et ciel ! vous auriez pu compter les brins du chaume ! Voilà, c'est là

qu'il se poste, et quand il a su que c'est ici votre fenêtre, il en a eu quasiment une attaque de surprise et de joie ; il m'a arraché la lunette, il se l'est appliquée à l'œil comme s'il ne voulait plus l'ôter. A cette minute, il est là-bas, sans doute, avec un œil collé à un bout du tube et votre figure à l'autre bout. De m'entendre vous dire ça, vous rougissez comme une rose rouge !

Elle regardait au loin ; puis, avec frénésie elle envoya vingt baisers dans la direction de l'arbre où pouvait être son amoureux ; après quoi la pauvre fille se mit à pleurer.

— Là ! là ! ma chère, dit Prowse, y a pas de raison de pleurer comme ça. Tout ira bien si Dieu le veut ; et puisqu'Il le veut toujours, ça tournera bien, avec ou sans votre jeune homme. Ça devrait rudement vous consoler. Il ne faut pas qu'il vous voie pleurer, autrement, le sexe masculin est si fou dans ces cas-là, qu'il fera quelque affaire qui gâtera tout. Allons, il demande un mot de vous, et comme il ne faut pas compter sur moi pour le porter, il viendra lui-même vous parler.

— Lui-même ! O Ned, quel courage !

— Je ne dis pas. Il viendra, à l'ombre de la nuit, quand tout le monde sera couché et qu'il n'y aura pas de risque. Et si vous lui permettez de venir sous votre fenêtre samedi matin à trois heures, vous devez agiter un drapeau rouge demain à midi ; si vous ne permettez pas, alors c'est un drapeau blanc.

— J'ai une jupe d'hiver rouge, dit Eve.

— Il regardera avec sa lunette demain à douze heures précises. Et moi, je suis un pécheur ; faut plus rien me demander, car, ma parole, c'est fini.

— Vous avez fait une bonne, une noble action, et vous n'avez pas besoin de prendre un air si misérable,

dit Eve. Il en résultera un bien, je suis sûre. On doit faire ce que la Providence exige.

— Ce n'était pas la Providence, avoua Prowse, pas tout à fait ; c'était... c'était la pièce d'or, et aussi mon désir de vous voir heureuse. Maintenant, il faut que je m'en aille. Je devrais placer un de ces féroces pièges à loup dans la haie par où il passera.

— Pour l'amour de Dieu, Ned !...

— Je devrais. C'est l'ordre strict du maître. On a volé quatre gros canards la nuit dernière. Mais j'attendrai qu'il soit de retour, quoique je risque ma réputation. Voilà comme ça va : on commence par une pièce d'or et on finit par le gibet, très probablement. Dites-lui bien qu'il ne me parle plus, car à présent je suis tout pour le maître et tellement pour lui que je n'aurai de confiance en personne. Tenez, je ne veux pas voir cet argent, parce que c'est pas une chose ordinaire que des gens comme moi gagnent de l'or honnêtement d'un seul coup. Et je pourrais presque vous détester, vous, belle comme vous êtes, pour m'avoir amené là.

Il retourna, l'air sombre, à sa bêche, et la prisonnière se mit en quête de sa jupe de flanelle rouge.

Le lendemain, à l'heure dite, le signal flamboyait ; à un mille de distance, Quinton l'aperçut avec une grande joie. Il avait craint un moment que Ned Prowse n'événât sa rencontre. Il était rassuré. La nuit d'après, à la clarté d'une lune déclinante, notre amoureux se glissa hors de Vitifer, traversa le Dart et bientôt se trouva sous les murs blancs de la Dague. Il leva les yeux et vit, dans le chaume, la lucarne ouverte. Le vacillement d'une chandelle s'éteignit, sa chère Eve parut. D'invisibles baisers volèrent sur un rayon de lune ; puis il se

mit à parler avec passion, et elle, levant un doigt, le conjura pour sa sauvegarde de baisser la voix.

— O ma douce, douce Eve, emprisonnée pour l'amour de moi ! J'en ai le cœur brisé, — et je ne puis rien pour vous !

— Nous sommes jeunes, cher Quinton ; il nous faut attendre patiemment, et montrer ce que vaut notre amour. Il en sera plus fort. Quelle chance que ce soit moi la prisonnière, et non vous, car vous, vous êtes poète ; il est juste que vous alliez dans votre domaine, que vous soyez le roi de notre belle vallée. Mais je sais très bien qu'il y a moins de joie près de la rivière que lorsque je pouvais m'asseoir à côté de vous.

— Moins de joie ? Il n'y en a plus du tout. Vous rappelez-vous cette vieille chanson si jolie que je vous disais : « Des murs de pierre ne font pas une prison », ainsi commençait une strophe. Oh ! j'en ai compris la vérité en me promenant seul le long du Dart. Le monde est une prison quand vous n'êtes pas à mes côtés. Vous êtes toute ma pensée, toute ma vie. Et cependant, cependant, des murs de pierre font bien une prison pour vous, douce Eve. Songer que vous voilà enchaînée dans ce donjon de granit !

— Non, chéri, la chanson dit vrai. Ceci n'est pas une prison tant que je sais que vous êtes libre. Ces pierres ne me font pas de mal tant que je sais que vous m'aimez. Le meilleur de moi ne peut pas être enchaîné ; on ne le met pas dans des entraves, comme les criminels. Il s'envolerait vers vous par la cheminée ou par le trou de la serrure. Il est toujours près de vous.

— Oh ! votre cher, votre fidèle, votre éternel amour !

— Oui, mon amour pour vous. Et votre amour pour moi est pareil. Il vaut mieux que de la viande et du vin.

Je puis en vivre. Mais reprenez-le, et ma force mourra ; l'air sera trop lourd à respirer, et vous pourrez faire une prison assez forte avec des ailes de papillon. Votre amour perdu, je ne suis qu'une pauvre fleur coupée qui s'incline vers la mort.

— Jamais, jamais ! Mon amour pour vous, c'est moi-même ! Il est mon esprit, ma vie, mon excuse de vivre. Si seulement je pouvais souffrir davantage, donner la moitié de ma vie pour votre délivrance ! Pauvre et faible fou que je suis ! Je devrais venir avec une échelle de corde et un poney, ou plutôt un grand cheval pourvu d'une selle pour vous prendre en croupe. Alors nous laisserions Amour nous tenir la bride et nous conduire. Mais, en ces jours sordides, il n'y a pas ombre de roman. Impossible d'être romantique sans une bourse bien garnie, — et je suis sans le sou. Ah ! je ne suis qu'un misérable petit rimailleur. C'est un homme d'action que vous devriez aimer.

— Jamais ! Vos chers poèmes valent mieux que des actions rudes et grossières. Les livres sont tout. Peut-être écrirez-vous un livre héroïque quand nous serons mariés.

— Mieux serait de faire un acte héroïque pour me marier. Est-ce que ce sont les rimes qui vous sortiront de cette boîte ? Mon inspiration, — elle est morte. Mon oncle l'a tuée.

— A-t-il vraiment été cruel, impitoyable ? Je suis sûre que oui.

— Tout le contraire. C'est ce qui m'a désarmé et m'a fait me suspendre à une vague espérance, au lieu de compter sur moi seul. Il a dit qu'il ne vous jugeait pas sur votre père. Il a ragé, tonné contre M. Newcombe ; contre vous, pas un mot. Si je pouvais vous mettre en

liberté, il applaudirait réellement. En fait, il est pour nous.

Ils cessèrent un instant de causer ; tout près d'eux un renard glapit.

— J'aurais plutôt cru que votre oncle Roger était contre nous, reprit Eve. Peut-être bien qu'avec son aide les choses seront plus faciles ; mais, mais... eh bien, non, je ne veux aucune bonté de l'ennemi de mon père. Il y a de la trahison à être secourue par un homme qui n'aime pas mon cher père. Je suis méchante envers lui, dans cette affaire, je le blesse terriblement ; mais je ne permettrai à personne autre de lui faire du mal, si je puis l'empêcher, et je n'aurai aucune obligation à quiconque est contre lui.

— Je le conçois. Je vous reconnais là, vous ne pourriez penser autrement. Voici une poésie. Je suis presque honteux d'apporter des rimes au lieu de raison. Oui, ce serait pour vous raison d'enjamber cette fenêtre et de tomber dans mes bras. Mais, à ma prochaine visite, je serai homme d'action aussi. Je vous ferai voir que je suis moins faible qu'il vous semble. Attendez-moi mercredi soir, et tenez-vous prête à voyager.

Il froissa un papier qu'il lança vers la fenêtre.

— Merci, doux amour ; je serai prête. Il doit en être ainsi. Je me confierai à vous corps et âme !

— Je n'écirai plus de vers que vous ne soyez ma femme. Oh ! si seulement je pouvais toucher votre main ! Cela m'inspirerait de grandes choses, ce serait comme un coup d'éperon à mon pauvre cerveau. Mais ayez confiance en moi. Je...

La détonation soudaine d'un fusil lui coupa la parole ; une balle siffla au-dessus de sa tête et devant la fenêtre

d'Eve. La colline répéta le bruit ; un chien, de l'autre côté de la ferme, aboya furieusement.

Eve regarda d'où le coup était venu ; elle vit son père immobile au coin de la maison. Newcombe avait entendu le glapisement du renard ; bien qu'il ne fût pas sportsman, il s'était levé, avait passé à la hâte quelques vêtements et s'était glissé dehors dans l'espoir de tirer la bête. Des voix qui n'étaient pas celles de la nuit le surprirent ; il entendit fort distinctement Quinton dire à sa fille qu'il viendrait à son secours le mercredi suivant. Sur quoi, pour les effrayer, il avait visé à quelques mètres au-dessus de la tête du jeune homme et lâché son coup.

— Pas touché, ne craignez rien ! cria notre amoureux. Puis il disparut dans les ténèbres, pendant qu'Eve lui répondait :

— Non, non, c'est mon père ; il n'a jamais pensé vous faire de mal ; c'était seulement pour vous avertir.

Pleine d'angoisse, elle s'attendait à voir Newcombe s'approcher ; mais il fit une chose plus dure à supporter que d'amères paroles : il tourna les talons et s'en alla. Elle l'entendit rentrer, mais il ne monta pas chez elle. Des voix résonnèrent dans la maison ; puis la porte se ferma bruyamment. Quelqu'un était sorti. Regardant encore dans l'obscurité, elle distingua la forme d'un homme ; elle reconnut Ned Prowse. Il alluma sa pipe, enfonça ses mains dans ses poches et se mit à marcher de long en large sous la fenêtre de la jeune fille.

Trois fois elle l'appela et lui demanda s'il avait reçu l'ordre de monter la garde jusqu'au matin. Il lança des bouffées de fumée et ne répondit pas.

...ni des barreaux de fer une cage.

Au matin, le sommeil d'Eve ne fut point interrompu par un père furieux. La mère apporta le pain et l'eau du déjeuner. M^{me} Newcombe avait les yeux rouges, et ses mains tremblantes apparaissaient révélatrices d'un nouveau chagrin.

— Père vous a dit ce qui s'est passé hier soir ?

— Oui, et ce matin il est sombre. Il ne montera pas te voir, mais il m'a chargée de te dire que, la prochaine fois, ce n'est pas en l'air qu'il tirera. Il est exaspéré ; il t'appelle une fille sans cœur ; il maudit le jour de ta naissance ; il est décidé à te garder ici jusqu'à ce qu'il ait dompté ton esprit, une année s'il le faut.

— Le cher père n'y arrivera pas. Mon pauvre corps, oui, il peut le briser assez facilement, mais non mon amour. J'ai raison d'aimer Quinton, il n'y a pas de honte. Jamais il n'a eu une mauvaise pensée contre mon père. Il l'aime, — précisément parce que c'est mon père. Et c'est un plus grand que mon père qui a mis cet amour dans mon cœur. Que je vive ou que je meure, cet amour ne passera pas.

— Ce n'est pas l'avis du maître. Tu es toute mon enfant, Eve ; il n'y a pas beaucoup de ton père en toi, à ce qu'il semble. C'est ainsi que je parlais de l'amour quand j'étais jeune fille ; c'est ainsi que j'adorais ton père quand nous avions vingt ans de moins. Il a toujours été sévère, — honnête aussi ; et mon amour le voyait parfait. Ce n'est que par la suite que j'ai compris. Non que je l'aime moins, Dieu le sait ; il est mon bon mari, — mais le mariage fait connaître le vrai cœur de l'homme.

— J'aime mon père, moi aussi, — tout de suite après Quinton et vous, mère. C'est triste qu'il ne puisse pas se souvenir de ce qu'il éprouvait quand il fréquentait. Peut-être que ce n'est pas dans la nature de l'homme qu'il s'en souvienne vingt ans après.

— Une femme le peut cependant. Ecoute : si le garçon est honnête, si ton cœur ne bat que pour lui... je ne voudrais pas....

L'extrémité d'une échelle apparut tout à coup à la fenêtre : M^{me} Newcombe n'acheva pas sa phrase ; elle se retira, fermant la porte à clef. Puis ce fut le fermier qui se montra ; mais non pour une visite. C'était à la fenêtre qu'il en avait, et quand sa fille lui dit « bonjour », il ne parut pas entendre. Elle répéta « bonjour », mais aucun signe n'indiqua que le mot fût parvenu à son adresse. Il prit des mesures, redescendit et enleva l'échelle.

Le sens de ces opérations s'éclaira le soir même, avec l'arrivée de Noé Newcombe. La honte se lisait sur le visage du forgeron. De nouveau on dressa l'échelle et Noé, pourvu des instruments de son métier, monta lentement jusqu'à la lucarne. Il apportait plusieurs barres de fer qu'il avait forgées le matin, sur l'ordre de son oncle. Il se mit en devoir de rendre la fenêtre aussi sûre que celle d'une geôle.

— O Noé ! vous ne devez pas faire ce travail avec plaisir.

— C'est la plus sale corvée de ma vie. Je n'en crois pas mes yeux ; et cependant, c'est pour votre bien, je suppose. Penser que ces barreaux sont pour vous ! pour vous dont la vie est de vous promener au soleil et de cueillir des fleurs ! Dans une quinzaine, je dois aller à la prison militaire pour la même besogne, car les Améri-

cains sont terriblement habiles, à ce qu'on dit, et pas mal ont pris la poudre d'escampette. Mais des barreaux à votre lucarne ! Autant en mettre aux cieux.

— Cela m'est assez indifférent, Noé. A chaque heure mes pensées s'envolent vers la rivière.

— Ne pouvez-vous pas obéir à votre père ? — Vous savez, il m'est difficile de parler, à moi qui suis, n'est-ce pas ? amoureux de vous. Ah ! j'écraserais ce blanc-bec de mes mains, et comme il faut, s'il vous aimait contre votre volonté ; mais dès que vous voilà ici au pain et à l'eau, je suppose qu'il n'en est rien. Et si vous l'aimez plus que moi, je ne dirai plus rien contre lui.

— Je ne vous ai jamais autant aimé que maintenant, Noé, — justement pour cette parole. J'ai toujours eu de l'amitié pour vous, mais non cette amitié qui fait qu'on voudrait épouser. Vous étiez mon bon cousin ; mais ne me laissez pas si je vous dis que je ne serai jamais votre femme.

— Vous haïr ! Je me couperais en quatre pour vous. Bah ! comme que comme, tout s'arrangera. Rayez-moi de vos papiers. Même si je pouvais vous épouser, je perdrais ma peine pour le moment, puisque votre père me garde rancune de ce que j'ai dit au sujet de l'Amérique. Pourtant, je pense à vous, et, en toute raison, je déclare que c'est malheureux que vous aimiez quelqu'un que, par nature, vous devriez haïr.

— Il n'y a que le mal que nous devons haïr par nature.

— Ça devrait être comme vous dites. M'est avis que la nature veut plus le mal que le bien. Enfin, bref, ça ne sert à rien de mettre votre amour là où votre père a mis sa haine. Je me soucie assez peu de l'oncle John depuis qu'il m'en veut si fort à propos de politique ; tout

de même, Roger Honeywell lui a fait beaucoup de mal, et vous ne pouvez pas lui demander de s'unir aux Honeywell par un mariage.

— Mais Quinton est bien différent. Il n'est Honeywell que de nom.

— Quand on veut noyer son chien, on l'accuse de la rage. Ça n'est pas raisonnable, mais le monde est ainsi. Ne courir aucun risque, voilà toute son affaire.

— Ce qui veut dire qu'il vaut mieux pendre un homme juste que de relâcher un coquin.

— Je n'affirmerais pas le contraire, répondit Noé, qui aimait ce genre de problèmes. Supposé qu'on pendre un homme juste : on ne fait pas de tort au monde, ni au ciel. Il va droit au paradis et, Dieu étant la justice même, il reçoit là-haut bonne mesure pour la mauvaise qu'il a eue sur la terre. Ainsi, qu'un homme bon soit expédié à son repos éternel, ce n'est pas un mal sans remède ; si nous croyions au ciel comme il faudrait, le fait d'y être envoyé par un raccourci ne devrait pas nous déplaire. Mais, pour votre coquin, le cas est tout autre : acquittez-le, et c'est une peste que vous élargissez. C'est folie de le mettre au bénéfice du doute quand vous jugez que vous avez attrapé un coquin. Faites-lui son procès loyalement, mais concluez toujours en faveur de l'Etat. Un brave homme de moins, ça ne changera rien ; une canaille de plus gâtera une centaine d'honnêtes gens.

— Vous parlez de canailles, et moi je parle de Quinton Honeywell. Allez le voir, Noé ; ayez avec lui un long entretien. Alors vous le connaîtrez mieux. Son père était pasteur. Est-ce qu'un homme sera insulté parce qu'il a un méchant oncle ?

— Non, bien sûr ; les mauvais oncles sont aussi communs que les mûres sauvages. Ce n'est pas peu en faveur

de cet homme que vous l'aimiez, car des filles comme vous — pures comme neige — ne penchent pas naturellement vers ce qui ne vaut rien. Ça, j'en mettrais ma main au feu. Pourtant, si je connais bien l'oncle Newcombe, il n'y a rien à faire. Et, à vous parler franchement, je ne peux pas trop moi-même souffrir le nom de Honeywell. Le sang ne ment pas, on sait assez qu'un fils tient de son oncle aussi souvent que de son père. La nature a ses mystères, tout comme la religion. Voilà pourquoi j'ai posé en conscience ces barreaux, et nul autre que moi ne pourra jamais les ôter.

— Je puis fuir à travers, cependant. Ils ne retiennent pas mon âme.

— Bien garder le corps d'une jeune fille, c'est bien garder son âme.

— Quelle sottise parole, Noé ! Dieu pourrait envoyer sa foudre cette nuit et briser ces barreaux, s'il lui plaisait.

— Il le pourrait, admit le forgeron ; mais, en tout respect, je parierais ma forge contre un fer à cheval qu'il ne le fera point.

— Il a plus d'une fois envoyé son ange et brisé les barreaux d'une prison.

— Maintenant, c'est l'ange qu'il veut tenir enfermé. Vous voilà, — c'est un malheur pour moi de vous voir ainsi, — et j'espère qu'il ne se passera pas beaucoup d'heures avant qu'on me rappelle pour enlever ces grands barreaux.

— Je l'espère de même, Noé.

— Ça dépend de vous.

— Non. Ils ne m'inquiètent pas. Le cher monde est le même à mes yeux. Je suis aussi libre qu'auparavant. J'ai mes souvenirs qui me rendent libre. Je me rappelle tout, — jusqu'aux mignonnes fleurs bleues qui s'enlacent

dans l'herbe humide. Et Quinton sait que ma pensée est un gentil esprit qui le visite nuit et jour, qui pour lui prie, qui vit pour lui. Il le sait : il l'a mis en de beaux poèmes.

— Vrai ? Ah ! ça demande une rude habileté dans un homme. Trouver des mots pour rimer est déjà une grande chose ; mais faire des vers qui aient un sens — c'est possible, je sais — suppose qu'on a tout le dictionnaire dans la tête.

— Oui, un sens et de la douceur à la fois. Mais ses paroles valent mieux que ce que j'en dirais. Je vais vous les lire, si vous voulez bien ; vous comprendrez pourquoi vos barreaux n'arriveront pas à me briser le cœur. Vous pouvez mettre en cage une alouette, mais non son petit cœur ; autrement elle ne chanterait pas.

— Vous êtes si habile à parler qu'un homme simple comme moi a de la peine à vous suivre. Lisez les vers, quoiqu'il soit probable que je n'y verrai que du feu.

Eve tira de sa poche un morceau de papier chiffonné, qu'elle lissa avec amour.

— Dépêchez-vous, car il faut que je m'en aille ; votre père ne doit pas nous surprendre à bavarder. Il penserait que vous m'avez gagné et que je suis en train de vous montrer le moyen de faire tomber ces barreaux.

— Quant à ça, dit Eve avec fierté, c'est mon cher Quinton qui ouvrira bientôt la porte de ma cage. Il a tant d'esprit ! J'ai cette confiance en lui qu'il trouvera un moyen.

— Un homme capable de faire des vers doit être apte à toute chose, hé ?

— Et il l'est aussi. « A ma Dame », ainsi s'appelle le poème, et Quinton dit que ses meilleures poésies ont toutes le même titre.

— Et c'est toujours la même dame, naturellement ?

— C'est méchant à vous de parler ainsi, Noé. Apprenez qu'il n'a jamais fait même une devise pour une autre fille. Et voici les beaux vers qu'il m'a lancés hier soir. Ecoutez :

A MA DAME

Puisqu'un jour de lumière est levé dans mon cœur,
Je ne frissonne point de l'aube qui frissonne,
Et je ris des efforts du brouillard monotone
Pour tuer du soleil la généreuse ardeur.

Et c'est en vain, ô nuit, que ton réseau moqueur
S'abat sur l'univers, l'enlace et l'emprisonne :
Me plaindrais-je qu'au ciel nul astre ne rayonne
Quand un jour sans ténèbre est levé dans mon cœur ?

Qu'importe le présent et sa dure souffrance ?
Je monte, l'âme gaie, au palais d'Espérance,
De la tour mon œil plonge en l'avenir vainqueur...

Qu'importe l'aube en pleurs et la nuit et son voile,
Puisque, jour adorable, est levé dans mon cœur
L'amour, mon chaud soleil et ma brillante étoile !

— N'est-ce pas que c'est beau, Noé ? Et vrai aussi ?

— Il y a des rimes, je veux bien ; — tout de même je ne conseille pas à cette étoile d'amener le jeune homme par ici. On ne badine pas avec l'oncle John.

EDEN PHILLPOTTS.

Traduit de l'anglais par L.-A. Delieutraz.

(La suite prochainement.)

UN POÈTE DU TRAVAIL

PIERRE HAMP

« A une époque où la société des hommes veut le salut par le travail, un art capable de figurer le labeur humain est à peine commencé.... Depuis que c'est à la sueur de son visage que l'homme doit gagner son pain, la peine qui nourrit tout ce qui est au monde, du baiser jusqu'à la guerre, n'a pas retenti dans la poésie humaine ¹. »

Pierre Hamp a résumé dans ces paroles l'idée qui a inspiré toute son œuvre. A cet « art capable de figurer le labeur humain » qui n'existait pas encore, il s'est efforcé de donner un commencement de réalisation. L'individu et ses aventures sentimentales, l'homme dans ses caractères les plus généraux, qui le font identique à lui-même du haut en bas de l'échelle sociale, ne l'intéresse pas ; toute sa sympathie et tout son intérêt sont réservés au travailleur manuel, à l'homme en proie à l'effort physique, à l'ouvrier faisant corps avec son outil. Une fois, par hasard, il s'est laissé aller à écrire une histoire d'amour. Il s'en est excusé : « Pitoyable occu-

¹ *Gens* (éditions de la *Nouvelle Revue française*, 1917), préface, p. 11 et 13.

pation ! » Le travail est une source d'émotion autrement riche que l'amour. Les romans d'amour sont destinés à disparaître comme les chansons à boire ; l'humanité dans sa marche au progrès en viendra à mépriser l'amour et à reporter sur le travail le culte funeste qu'elle a voué jusqu'ici à la femme. On le voit, ce n'est rien moins qu'une esthétique nouvelle que Hamp annonce et dont il voudrait être l'initiateur.

D'où lui est venue cette conception ? Elle s'explique d'un mot : Hamp est l'écrivain d'une classe. Il n'a point observé le monde du travail du dehors, à la façon d'un Zola, d'un romancier bourgeois qui cherche à se documenter et prend des notes. « Un homme de lettres, soucieux de ses mains propres, que comprend-il à la conscience d'un homme de métier qui conçoit le déshonneur de ne pas travailler de ses mains ? » Hamp refuse au « littéraire » le droit de figurer la conscience du travailleur. « Leur peau diffère, et plus encore ce qui se passe de l'autre côté de leur peau. » Pour lui, s'il en parle, c'est qu'il *en est*. Il sait que « l'âme ouvrière se fait par le choc perpétuel de la dure matière sur la peau durcie », car ce choc, il l'a éprouvé. Né dans le Nord industriel et populeux, de la race la plus rude au travail qui soit en France, il est venu à l'art en sortant du métier manuel, sans stage intermédiaire. D'autres avant lui, un Zola, un Verhaeren, ont puisé leur inspiration dans le spectacle de la vie moderne, ont traduit la puissante et sombre poésie des fourmillantes cités, des docks, des gares, des usines. Mais la vision de ces grands imaginatifs est restée extérieure, générale et lointaine ; et l'on peut dire que jusqu'à présent notre littérature a ignoré l'humanité la plus nombreuse, celle dont le champ de

conscience est perpétuellement envahi par les préoccupations de métier et le retentissement d'un effort des muscles ou de l'attention soutenue de huit à quinze heures sur vingt-quatre. Car ce n'est pas peindre l'âme ouvrière que de la montrer, comme c'est le cas le plus souvent, en faisant abstraction de tout ce qu'absorbe d'elle le travail. L'originalité de Hamp est de l'avoir compris, et d'avoir du même coup introduit dans le domaine littéraire toute une matière nouvelle et illimitée : connaissance précise des mentalités, des habitudes, des conditions d'existence propres à chaque corporation, science méticuleuse de la technique des métiers, etc....

C'est au cours des années 1907-1909 que parut dans les cahiers de l'*Union pour la vérité* la première œuvre de Hamp; elle s'intitulait : *La peine des hommes* et comprenait deux parties : *Marée fraîche* et *Vin de Champagne*¹.

Rien de plus simple que le sujet et la composition de ces deux petits livres. Nulle intrigue ; on ne saurait les classer parmi les œuvres d'imagination. Sortes de monographies où l'auteur s'est contenté de décrire la série d'efforts successifs qu'exigent deux des produits de l'industrie humaine. Un talent très personnel s'y révélait pourtant, dans le don de voir, de saisir et de fixer la vie, d'évoquer les attitudes, les gestes, dans les trouvailles de l'expression heureuses et fréquentes en dépit de ce que la langue a parfois d'obscur, de tourmenté, voire d'incorrect. Mais surtout ce qui fait la beauté de l'œuvre, ce qui l'élève au-dessus de la simple description

¹ *Marée fraîche* et *Vin de Champagne*. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1 vol. Toutes les autres œuvres de Pierre Hamp ont également paru dans la collection de la *Nouvelle Revue française*.

jusqu'à en faire le poème d'une humanité, c'est l'évocation constante, sobre et pathétique de « la peine des hommes. »

La peine des hommes.... Qui songe à se demander ce qu'à coûté de douloureux efforts chacun des innombrables objets nécessaires à la vie quotidienne ? Nous vivons de la souffrance des autres. Pêcheurs perpétuellement trempés, marayeuses aux doigts engourdis par la glace pilée, cheminots surmenés, verriers exténués, cuisiniers brûlés par le feu des fourneaux, « tous gagnent leur vie dans le malaise, souvent dans la torture. » Les uns peinent pour que les autres jouissent, et nos yeux trop habitués n'aperçoivent plus la troublante iniquité de certains contrastes. Les deux récits de Hamp se terminent sur le même effet : après les pages consacrées au labeur de ceux qui triment, quelques lignes décrivent les heureux de ce monde recueillant dans le confort luxueux d'un club chic, d'un grand restaurant parisien, le fruit de ces travaux ; et ce simple rapprochement est infiniment tragique :

« Un coude sur la table les femmes rêvaient. Les épaules des hommes tenaient tout le dossier des chaises. Ce moment leur était doux. La suave quiétude qui suit les bons repas reposait les esprits. Une forteresse de bien-être isolait ces gens, car celui qui digère est redoutable à qui le trouble. Dans aucune tête n'habitait l'idée de la souffrance du monde ;... à dix pas des tables, de l'autre côté de la cloison épaisse, les cuisiniers ruisselants écartaient enfin du fourneau leur visage aux yeux rôtis et buvaient la consolante qui suit le coup de feu ¹. »

De ce poème du travail est-ce donc finalement une

¹ *Marée fraîche*, p. 77.

malédiction qui s'élèvera ? Hélas ! il faut l'avouer, « chaque homme est bourreau des hommes. »

Pourtant l'œuvre de Hamp n'est pas rien qu'un cri d'amertume et de révolte. Déjà dans le *Rail* apparaît un autre aspect de la vérité.

Ce volume, qui complète la série de la *Peine des hommes*, est une étude détaillée de la vie des cheminots. Le début du livre est terne et aride. La multiplicité des personnages trop sommairement évoqués produit une impression de confusion ; leur activité hâchée, trépidante, est difficile à suivre pour qui n'est pas du métier, et le style de Hamp est ici plus elliptique que jamais. Pourtant il ne faut pas persévérer longtemps pour être pris ; et cette vaste fresque enfumée, charbonneuse et grouillante laisse en définitive une inoubliable impression.

C'est que Hamp a su évoquer dans ce qu'elles ont de poignant ces existences d'hommes vouées sans répit à un épuisant labeur. Du chef de gare au simple manoeuvre, tous souffrent des mêmes maux : paie insuffisante, misère, absence de loisir ; « au chemin de fer on est esclave toute sa vie. » Un à un nous apprenons à connaître tous les ennemis du cheminot. Le plus cruel d'abord, le travail de nuit : « deux heures du matin, l'heure mauvaise, les hommes traînent liés par la loi de leur race diurne. Même les vieux alternants endurcis par vingt ans de service sentaient la main de plomb coiffer leur tête. » Autre ennemi, la grande presse qui vous déborde, l'encombrement, rébus toujours renaissant qu'il faut toujours à nouveau résoudre. L'incurie des administrations, l'insuffisance des moyens rend le travail plus compliqué, souvent dangereux, et l'employé est rendu responsable des accidents, quand il n'en est pas la pre-

mière victime. Et puis il y a les exigences tatillonnes des chefs, les reproches injustes des ingénieurs, théoriciens irréalistes « incapables de débrancher la plus facile rame », mais qui ne conçoivent pas que la réalité ne se prête pas toujours aux calculs. Et pour les moins dépendants, l'ennemi, le tourmenteur, c'est la responsabilité, comme pour ce petit chef de station dont la figure porte l'air de « toujours se préoccuper de ce qu'il a bien pu oublier », et qui « revient sans cesse à la vitre comme une mouche », tandis que « son oreille invente aux heures régulières le bruit lointain des rapides. »

Mais voici que sur ce peuple de surmenés passe un souffle de libération et d'espoir. Le comité de Paris a décidé la grève. L'histoire de cette crise forme le centre et constitue l'action du *Rail*. Toutes les étapes en sont notées avec une exactitude presque sèche ; et pourtant comme il est émouvant ce drame de la conscience ouvrière, un instant soulevée dans l'orgueil de sa force, la fierté de sa détermination, pour retomber ensuite d'autant plus humiliée à l'amertume de la soumission !

Puis, quand la défaite est consommée, que l'ouvrier est vaincu, il lui reste tout de même une consolation, et c'est de retrouver « le vieil ami », le métier, sans lequel ses mains étaient tristes, loin duquel il ne pouvait dormir. Car, et c'est là cet autre aspect de la vérité dont nous parlions tout à l'heure, ce métier qui use, qui souvent torture, l'ouvrier l'aime malgré tout. Hamp le sait bien, et cet attachement au métier résonne tout le long de son œuvre, mêlé à ses cris de révolte et à ses plaintes : humaine contradiction qu'il exprime parce qu'elle est, sans chercher à la résoudre.

Les trois volumes de la *Paine des hommes* nous ont

laissé entrevoir ce que pouvaient être les opinions de Hamp en matière sociale. Dans l'*Enquête*, il aborde de front la question et nous livre ouvertement sa pensée. Elle n'est ni simpliste, ni exclusive ; exempte de parti-pris, elle va jusqu'au fond et voit toutes les faces du problème.

Le livre porte comme épigraphe ces mots tirés du code d'instruction criminelle : « Je jure de dire la vérité, rien que la vérité » ; et vraiment la vérité la plus dépouillée constitue sa seule beauté. Œuvre rude, impitoyable, désolée, on y chercherait en vain un petit coin de tendresse ou de fraîcheur.

Un jeune licencié d'histoire a été chargé par M. Pierre Bernar, riche banquier parisien qui s'occupe de questions sociales « comme sa femme joue du piano », de procéder dans la région du Nord à une enquête dont le but est de démontrer (*sic*) que le gain de l'ouvrier peut suffire à une vie saine et que sa misère provient de ce que « le pourcentage de ses dépenses d'agrément est trop élevé. »

L'enquêteur se met donc en route. Dressé à la recherche objective de la vérité, son enquête est d'une probité scrupuleuse. Une âpre et tragique ironie, issue du contraste entre ce qu'il voit et ce qu'il devrait prouver, plane sur ses démarches, et rien n'est terrible comme cette étude de misère prise sur le vif et froidement raisonnée.

La voici tout entière, la grande ville industrielle du Nord, éternellement plongée dans les ténèbres de ses fumées, sous la lame de plomb de son ciel éteint, avec ses murs de suie, ses cités de taudis, ses ruelles puantes, « plaine de misère dans l'autre plaine. » Une population triste défile sous nos yeux : hommes et femmes au rude parler « chuinté », qui ne connaissent pas d'autre joie

que le verre de *ch'nief* chaque matin, ou de martyriser des bêtes le dimanche. Et nous rencontrons aussi ceux qui les exploitent avec une candeur féroce : brasseurs ingénieux à organiser l'alcoolisme ; industriels bornés, trop vite enrichis, qui paient insuffisamment, se réservant de combler le déficit par la bienfaisance, « parce que la bienfaisance se retire quand elle veut, tandis que l'augmentation des salaires ne se retire pas aisément. » Et toute cette misère paraît de l'ordre éternel, « estaminet, estaminet pour les siècles des siècles. » Un cri de révolte jaillit enfin des lèvres du spectateur impassible : « O Dieu ! frappe ce monde d'un astre emporté. Détruis, si nous sommes, pour les siècles des siècles, du fumier d'âme pour nourrir la prière, du fumier de chair pour engraisser le riche. O Esprit ! fais le rêve d'un monde où rien ne soit possible que la Justice ou la Mort ¹. »

Toute la sympathie de Hamp va donc aux prolétaires : « le peuple est digne d'amour, car en lui est la plus grande souffrance. » Mais son salut, qui l'accomplira ? Hamp ne se fait pas d'illusions. Il connaît la masse mieux que personne ; il sait bien que la sainteté n'est pas en elle : pauvres victimes qui ne savent que transmettre les coups que la misère leur donne, et ajoutent « au mal qu'on leur fait le mal qu'elles se font. » « Le peuple est de l'humanité et toute humanité est en lui : mensonge, ivrognerie, luxure. La crasse en plus. La distinction du riche reste qu'il se lave. » Et encore : « Ils disent : révolution, mais en eux-mêmes rien n'est accompli. La cité changera-t-elle sur une humanité toujours semblable qui aime la haine et boit l'alcool ? Ils transportent en eux, flacons d'immondice, vers les temps futurs, la souillure ancienne.

¹ *L'Enquête*, p. 144.

Leur parole annonce la justice, mais rien chez eux n'est l'approchement de sa réalisation ¹. »

Et le livre se ferme sur ces sévères paroles, sans un rayon d'espoir.



L'*Enquête* est la dernière des œuvres de Hamp parues avant la guerre ². Les événements qui depuis ont bouleversé le monde ont plus que justifié l'orientation de son art et donné un intérêt nouveau à sa tentative. Car « le travail a été situé par salut public à sa place exacte » ; la guerre lui a redonné une signification spirituelle, « elle a ressuscité une mystique des mains. » En même temps, sous l'empire des circonstances extraordinaires, les conditions de la production industrielle se modifiaient profondément, les problèmes ouvriers prenaient un aspect nouveau, des questions imprévues surgissaient.

Nul mieux que Hamp n'était préparé à saisir la portée et le sens de ces bouleversements et de ces renouvellements, à mesure qu'ils se produisaient. Dès 1915 et 1916 ils lui ont inspiré trois petits livres : *La victoire de la France sur les Français*, *Le travail invincible* et *La France pays ouvrier*.

Le pessimisme de l'*Enquête* a disparu ; une confiance, une ardeur nouvelle anime ces écrits. Hamp a renoncé à y mettre en scène des personnages, pour exposer directement le résultat de ses observations. Ce n'est pas qu'il

¹ L'*Enquête*, p. 75 et 131.

² Il convient de rattacher à ce groupe deux volumes de nouvelles : *Vieille histoire*, 1912, et *Gens*, 1917 (mais écrit antérieurement à la guerre). Ni l'un ni l'autre n'ajoutent rien à la pensée de P. Hamp, mais au point de vue littéraire il faut signaler quelques-uns de ces contes : *Manifestation*, *Le joyeux*, *L'embaumé*, dans *Gens*, et l'unique histoire d'amour (la première de *Vieille histoire*), d'une sève âpre et vigoureuse qui fait regretter que l'auteur n'ait pas écrit d'autres romans.

abandonne l'art, mais il n'en a évidemment pas la conception habituelle aux écrivains bourgeois : l'art pour lui ne constitue pas un domaine fermé. Le terrain des réalisations lui tient trop au cœur. Son intelligence concrète est sollicitée par les questions positives. Passionnément humain, il lui faut travailler au mieux-être de ses semblables.

Pourtant, et c'est ce qui fait l'originalité et l'attrait des livres dont nous allons parler, même lorsqu'il traite de questions sociales ou économiques avec une compétence indiscutable, tout en appuyant ses considérations de renseignements techniques, de statistiques, Hamp ne cesse pas d'être un poète. Il y a unité profonde entre ce nouveau groupe d'œuvres et les anciennes, et bien que par certains côtés elles semblent à peine appartenir à la littérature, cependant il n'est pas faux de dire que toutes forment les chants divers d'un vaste poème du travail.

La *Victoire de la France sur les Français* s'apparente aux livres de Victor Cambon, de Herriot, de Lysis, à toute cette série d'ouvrages qui ont pris courageusement à tâche de dénoncer l'état d'infériorité économique dans lequel la guerre avait surpris la France. La brochure de Hamp s'attache surtout à en rechercher les causes psychologiques et morales : préjugés, faiblesses, vices nationaux. Les vérités qu'il exprime sont devenues presque banales, mais je ne crois pas qu'elles aient été formulées nulle part d'une façon plus énergique et plus frappante. « Nous avons un gros défaut, conclut-il, l'irréalisme : nous sommes ardents à désirer la vitalité de l'esprit de la France, et nous négligeons qu'il y ait une chair suffisante de la France ¹. » Remarquons que Hamp se place

¹ Hamp a repris cette question dans un récent article de la *Grande*

à un point de vue nettement national. Il est socialiste, assurément, mais la patrie menacée n'appartient-elle pas au peuple avant tout, et le salut de la classe ouvrière se peut-il concevoir sans celui du pays ? Un souffle mystique anime les dernières pages du petit volume : « Nous sommes tous voués par les morts au bien public qui est la justice dans le travail assaini... La France est immensément au-dessus de l'idée que le monde se faisait d'elle et qu'elle se faisait d'elle-même, capable d'un effort énorme et prolongé... Nous portons dans nos poitrines des triomphes endormis. »

Comment ne pas avoir cette foi devant l'admirable spectacle offert par les populations du Nord, accrochées à leur sol tant qu'il ne fut pas devenu le champ même de la bataille ? C'est à les glorifier qu'est consacré le *Travail invincible*. Cette petite plaquette est l'œuvre la plus lyrique de Hamp ; sorte de cantique en prose au labeur héroïque, à la puissance du métier. Emprise irrésistible des besognes ancestrales ! Partout le « front » du travail suit la ligne de feu ; dans les usines bombardées, derrière les fenêtres garnies de sacs, les ouvrières continuent à filer, « l'âme corporative a vaincu la peur... elles pensent fil, elles ne pensent pas guerre. » Ailleurs, dans une fabrique incendiée et démolie, six vieux « peigneurs » sont revenus à leur place exacte. Voués au travail dans l'usine fracassée, ils continuent leur geste antique ; ils sont « enfouis dans l'attention de ce qu'ils font. » — « Ainsi ces humbles conservent pour le salut national les métiers en bon état et la race habile aux métiers » ; — « ils sont les gardiens obstinés de l'énergie qui doit revigorer la

Revue intitulé *Le taudis* (mars 1918). Nous y retrouvons la crudité de description de l'*Enquête*, avec une ironie plus véhément, une sorte de sombre humour qui fait penser parfois à Swift.

France meurtrie. » Et, tel un symbole, au milieu de la plaine flamande verdie de blé nouveau, sous les obus qui s'entre-croisent, un vieux moulin continue à tourner: « La plaine, le blé, le moulin contiennent une invicibilité que la guerre ne réduira pas. »

Mais ce n'est pas seulement dans le Nord, c'est dans tout le pays que l'ouvrier, doublant l'effort du soldat, accomplit le salut de la nation. Au cours de ces quelques années « il s'est créé une organisation du travail, et, avec l'addition des femmes, une composition de personnel comme la France semblait n'en pouvoir attendre que dans cinquante ans. » De la France pays guerrier sortira la « France pays ouvrier. » Dans une étude des plus suggestives et des mieux documentées, Hamp étudie cette transformation, analyse les modifications survenues, ou qui devront encore survenir dans la mentalité spéciale du patron et de l'ouvrier français. Il serait à souhaiter que ces pages fussent lues par tous ceux à qui incombera une part de l'œuvre de reconstitution nationale. Elles insistent sur ce qu'on est trop souvent tenté d'oublier : l'importance dans les questions économiques du facteur psychologique. Une multitude de faits précis, d'observations prises sur le vif, illustrent des idées, des aperçus féconds ; et ça et là passent des évocations qui font penser à des bas-reliefs de Constantin Meunier. Plus intéressantes encore sont les pages consacrées à la question de la main-d'œuvre féminine, aux conséquences qu'entraîne son emploi tant au point de vue industriel qu'au point de vue social. Il faudrait tout citer de l'admirable portrait qu'il trace de l'ouvrière en munitions, « vorace de ce travail bien rétribué d'urgence où elle prend sa revanche de l'ourlage du torchon à deux sous »,

« nerveuse dans les métiers nouveaux pour elle, où elle s'applique si obstinément qu'elle en oublie de respirer » et que « le grand soupir qui dégage sa poitrine n'a lieu qu'en fin de journée », soucieuse de rester attrayante jusque dans les plus durs et les plus salissants métiers, si bien qu'aucune peine « ne la fait désespérer de séduire » et qu'elle « conserve dans l'éreintement du métier les débris de sa beauté et s'obstine à sourire pour le salut d'un monde qui se perd en l'exténuant. »

Ici s'arrête pour le moment l'œuvre de Hamp. Il n'a sans doute pas encore donné toute la mesure de son talent. Mais maintenant ses livres apparaissent comme quelque chose de neuf et d'unique dans la production de ces dernières années. Restera-t-il seul de son espèce ? Est-il un précurseur, et verrons-nous un jour, comme il nous l'annonce, d'autres poètes sortir d'entre les « hommes noirs des fabriques ? »

GENEVIÈVE MAURY.

IMPRESSIONS DE SOLDATS

SECONDE PARTIE ¹

Existe-t-il quelque rapport entre la valeur militaire et la race à laquelle appartiennent les combattants ? Il le semble nettement. Les corps d'armée ou les régiments formés des hommes du nord de la France, de l'est, de la Bretagne, ont une réputation que d'autres leur envient et qui est méritoire. Appartenir au 1^{er}, au 8^{me}, au 10^{me}, au 20^{me} corps est un honneur.

Dans *Ma campagne* (Paris, Perrin), le capitaine Hassler relate le trait suivant :

« Nous avions derrière nous des troupes de Toulouse, des Méridionaux. Effrayés de nous voir partir en avant, ils disaient : « Vrai, ils sont culottés, ces gens-là, pour aller si loin ! »

Ecoutez aussi le glorieux petit chasseur alsacien, Edmond Kuehn (L. Colin, *Reliques sacrées*, Bloud & Gay, Paris) :

« Je ferai du travail fini à sang-froid. Tu pourras être fier de moi, et l'Alsace aussi ma patrie, vois-tu. Ma vraie patrie, quoi que tu dises. Les Français des autres pays n'ont peut-être pas autant que nous dans le sang cet instinct héréditaire qui résiste à toutes les théories philosophiques et à tous les raisonnements à la haine du Schwoob. Voilà. »

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juin.

Dans l'*Ame des chefs* (Perrin), Jean des Vignes-Rouges, l'auteur du beau *Bourru, soldat de Vauquois*, parle ainsi qu'il suit d'un autre Alsacien-Lorrain, le lieutenant Spettel :

« Merveilleuse race ! Plusieurs fois déjà, au cours de cette guerre si fertile cependant en héroïsme, j'ai entendu attribuer aux soldats d'Alsace-Lorraine cette haute valeur de modèle qui me faisait frissonner d'admiration quand j'étais petit. »

Et un beau type de soldat :

« Je vois, Spettel, me dit-il (le capitaine Lagorce), surtout comme l'homme dominé par le sentiment du devoir. La moindre de ses actions exprimait l'état d'âme du soldat qui est « mené » par le devoir. Chez lui, il suffisait que l'idée de l'acte à accomplir se présentât sous la forme d'obligation morale, pour qu'elle fût exécutée invinciblement. « C'est mon devoir », aimait-il à répéter. Recevait-il un ordre ? Il ne se demandait pas une seconde quelles seraient les difficultés d'exécution ; il se mettait tout de suite à l'œuvre. On lui aurait commandé de prendre à lui tout seul une tranchée boche qu'il n'aurait pas présenté la moindre objection : il aimait obéir. Aucun danger, aucune fatigue ne l'arrêtait... « C'était son devoir » d'aller reconnaître les postes les plus dangereux du secteur, « c'était son devoir » de passer des nuits à creuser un boyau, « c'était son devoir » de s'imposer des privations et enfin « c'était toujours son devoir. »

Ecoutez encore ce que Louis Thomas raconte d'un de ses petits chasseurs à la gloire desquels il a écrit *Les diables bleus* (Perrin), et osez dire que ce n'est pas beau :

« Au plus fort de l'action le commandant Devincet interrogeait un prisonnier wurtembergeois qu'on venait de lui conduire : celui-ci, trouvé porteur de trois revolvers et d'un rasoir, suait la peur et pleurait à chaudes larmes tandis qu'on fouillait ses poches. Voici qu'à ce moment un petit chasseur, atteint d'une affreuse blessure au ventre, est apporté mourant dans le

poste de commandement transformé en refuge de blessés. Il aperçoit le Boche en larmes. Et pris d'un sursaut de dégoût : « Tu pleures, salaud ! Je ne pleure pas, moi, et je suis pourtant foutu. »

Un facteur qui joue un rôle capital en ce qui concerne le courage est assurément la tenue morale, l'exemple du chef. C'est l'opinion de tous les témoins de la guerre :

« Je n'ai pas vu que des héros, j'ai même vécu avec très peu de gens à qui je n'ai pas vu avoir peur, au moins une fois au cours de la campagne, mais j'ai vu beaucoup de gens courageux, calmes au feu, tenaces, et j'ai toujours vu les hommes suivre leurs chefs partout où ceux-ci les menaient, et c'était parfois dans des endroits pas très drôles. »

Même note dans le *Carnet de route d'un officier d'alpins* (Paris-Nancy, Berger-Levrault), de G. Bertrand :

« En général le moral des hommes d'une tranchée est moins élevé si celle-ci n'a pas de relations avec l'arrière. L'homme isolé craint ce manque de liaison. Il a peur d'être enfermé dans son trou sans avoir l'espérance de pouvoir même chercher un refuge dans la seconde ligne. Aussi l'action du chef dans une tranchée isolée est-elle plus efficace. C'est vraiment lui qui est la responsabilité. Il a l'impression d'être le véritable potentat d'une tribu de sauvages sélectionnés qui vivent dans leur tanière, séparés du monde extérieur et ne participant pas à la vie nationale... Il surveille en monarque absolu les occupations de son peuple. »

Le chef travaille à donner confiance à ses hommes, mais l'opération réciproque existe, comme le note Marcel Dupont dans son intéressant *En campagne* (Paris, Plon) :

« Ma première bataille ! Je vais assister à ma première bataille ! J'éprouve une véritable ivresse à la pensée de réaliser enfin le

rève de ma vie. Il s'y mêle un peu d'excitation. Je me dis : quel effet cela va-t-il me faire ? Je vais sans doute déboucher en plein combat derrière une de ces crêtes. Vais-je baisser la tête quand j'entendrai siffler les balles et quand les schrapnells éclateront autour de moi ? Je me promets de faire bonne figure. Je sais que Wattrelot est là trottant derrière mon cheval. Il ne faut pas qu'il aperçoive chez moi le moindre symptôme de nervosité. »

Il faut que le chef soit toujours là : sa seule présence est un réconfort. Le capitaine Hassler (*Ma campagne*) raconte :

« Tout à coup un caporal crie à quelque distance : « Mon lieutenant, mon lieutenant Z (il appelle son lieutenant par son nom), les hommes ne peuvent plus tenir et disent que vous n'êtes plus là. » L'officier salue et, allant vers eux au milieu des obus qui tombent autour de lui, leur dit : « Allons les gars, tâchez de vous aplatis plus que cela ! En voilà un là-bas qui n'a même pas la tête couverte. Et que personne ne bouge sans mon ordre ! » Les hommes ont entendu la voix du lieutenant et attendent maintenant avec confiance. »

Le chef agit par l'exemple. Et c'est pourquoi il est si important, pouvant aussi bien donner le mauvais exemple que le bon, aussi bien susciter la panique qu'engendrer l'héroïsme. Et quand un officier parle de « l'inattaquable courage de cette élite qui, dans chaque compagnie, fait aux jours périlleux la valeur de l'unité » (Cap. Z., *L'armée de 1917*), tenez pour certain que cette élite a les officiers qu'elle mérite.

Le soldat peut-il totalement ignorer la peur, ou, au moins l'inquiétude ? Il le semble. Et certains paraissent aimer le danger. Le rechercheraient-ils sous toutes ses formes possibles à la guerre ? C'est douteux. Chacun a sa forme de danger préférée, et en redoutera fort d'autres.

Affaire d'accoutumance, de tempérament, que sais-je encore ? Mais le plaisir du danger est réel.

Ecoutez le capitaine Hassler dont Barrès a dit : « Il trouve du plaisir dans le danger » :

« Enfin on sent qu'on va se battre pour de bon. Et ça me chante. »

C.-Maurice Masson, dans ses nobles *Lettres de guerre*, note l'influence bienfaisante du danger :

« Il n'y a pas jusqu'à la pensée du péril qui ne soit comme un tonique. »

Même note chez le lieutenant Péricard (*Face à face*, Payot) :

« Nous sommes deux, trois, quatre au plus contre une multitude, mais cela même nous est orgueil et réconfort.... Enfin.... nous nous trouvâmes de nouveau les maîtres dans ce coin. »

Et le lieutenant Rédier, dans ses intéressantes *Méditations de la tranchée* (Payot) parle dans le même sens :

« Je savoure dans l'attrait du danger un goût de fruit défendu et peut-être y a-t-il plus de vice que de vertu à s'y complaire. »

Butrel, esquissé par M. Genevoix (*Sous Verdun*), est un type de soldat aimant le danger :

« Sacré grand fou de gosse : on aurait dit qu'il jouait à se faire tuer.

» Un admirable petit soldat résolu, ce Butrel.

» Ancien légionnaire, intelligent, il est le débrouillard-né. Butrel n'a peur de personne. Au feu il devient splendide. Calme quoi qu'il arrive, il est heureux : blagueur sans nervosité, sans fanfaronnade, il se promène parmi les balles comme nage un poisson dans l'eau ; on ne l'a jamais vu s'abriter... Il aime l'im-

prévu et les aventures... Il regrette sa guerre d'Afrique... La guerre que nous faisons, nos combats contre un ennemi invisible... cela lui pèse et sans doute lui semble méprisable. S'il est vrai, comme on le dit depuis quelques jours et surtout depuis ce matin, que nous allons nous terrer en face des Boches... Butrel se gâtera, ou il sera malade, à moins que... Diable d'homme ! il trouvera quand même le moyen de satisfaire intelligemment la soif qu'il a du danger... Car il ne peut pas être de vie assez uniforme pour abaisser Butrel à la commune mesure, assez terne et avilissante pour éteindre l'ardeur qui flambe en lui et qui fait de ce petit soldat au mince visage blafard, aux membres grêles, un magnifique guerrier d'épopée.' »

Et pareil soldat s'étonne naturellement de bien des choses. Parlant par la bouche du capitaine Z. (*L'armée de guerre*), il dit : « Comment un homme jeune, ayant des muscles, des capacités sexuelles suffisantes, un estomac passable, peut-il vivre loin de la guerre, loin du danger, loin du plaisir élégant de risquer son bonheur et sa vie ? »

Dans un livre fort documenté, surtout d'après les anciens, les classiques, les romanciers, mais qui gagnera beaucoup, dans une édition ultérieure, à l'être principalement par les témoins et acteurs de la guerre, dans *Le courage* (Paris, Alcan, 1917) MM. L. Huot et Paul Voivenel donnent un exemple fort bon de cet amour du danger :

« Un régiment de notre brigade, en septembre 1914, établi dans un petit fossé qui lui servait de tranchée, eut la chance d'être particulièrement attaqué par l'ennemi. Dix fois les Allemands tombèrent sans enlever la position d'assaut, dix fois ils furent repoussés. Les hommes regrettaient de ne pas être attaqués une onzième fois et

il demandèrent comme une faveur de ne pas quitter cette première ligne informe où ils s'étaient bien « amusés ». Rudyard Kipling n'a-t-il pas dit que la guerre est le plus grand, le plus passionnant des jeux ? Et n'est-ce pas l'opinion du lieutenant Rédier, quand il écrit dans les *Méditations dans la tranchée* : « Je revenais à la guerre comme au plus passionnant spectacle. L'univers entier la regarde avec avidité. Ceux du premier rang seuls la voient et j'allais reprendre ma place à ce premier rang. »

Et il y faut une âme bien trempée. Car la guerre n'est point une plaisanterie. Comme l'observe fort justement M. Gustave Le Bon dans *Hier et demain, pensées brèves* (Paris, Flammarion) : « Des héros antiques aux barons féodaux, nul guerrier n'osait affronter d'inoffensifs javelots et d'incertaines flèches, sans la protection d'une pesante armure. La tempête de fer à laquelle le soldat moderne s'expose sans protection les eût fait reculer d'horreur... Achille est célèbre depuis 3000 ans pour ses exploits qui, de nos jours, ne lui vaudraient pas la Croix de guerre ¹. » Assurément, les Grecs s'entendaient mieux aux invectives grandiloquentes et aux imprécations sonores qu'aux actes guerriers. Ils faisaient plus de littérature que d'autre chose. L'Iliade n'est plus rien que ridicule à côté des exploits des soldats du XX^{me} siècle : c'est une galopade méridionale, une tartarinade.

Sans doute, les sentiments avec lesquels les combattants font la guerre sont infiniment divers. Et surtout l'aptitude qu'ils ont à exprimer ces sentiments est très

¹ M. G. Le Bon se trompe... Car la Croix de guerre a parfois été donnée de façon bien ridicule ; par exemple pour ce motif : « a été contusionné par des matériaux projetés par l'explosion d'un obus. » Cette croix sera lourde à porter, à côté de tant d'autres attribuées pour des actes autrement héroïques.

inégale. Beaucoup, en tout cas, ont connu et connaissent encore une exaltation véritable du genre de celle qui a inspiré au poète-soldat américain, Alan Seeger, mort au champ d'honneur, quelques pages de vers admirables (Alan Seeger : *Poems*, Constable, London). Et l'exaltation s'engendre volontiers sur le champ de bataille, par l'exemple, la contagion, par la production de cette âme collective qui est le plus solide appui d'une troupe. Le prêtre-soldat P. Dubrulle, dans son œuvre si attachante (*Mon régiment*), décrit l'avance d'une vague d'assaut :

« Ces masses marchaient irrésistibles, d'un pas rapide, mais sans précipitation, la tête haute, la poitrine bombée, l'arme devant le corps, prête à s'abaisser. A la vue de ces colonnes mouvantes... je fus secoué d'un grand frisson, envahi par l'impression de la force immense qui se dégageait de cette foule. A l'instant je fus soulevé d'admiration, d'enthousiasme. Je sentais que je ne m'appartenais plus, que je faisais partie d'un être supérieur indéfiniment grand et, atome infime perdu dans l'océan, je m'abandonnai... J'étais hypnotisé par l'avant... Dans un tel état le danger ne compte plus. J'étais sorti de la douloureuse période d'attente où l'on est moulu par l'appréhension de l'inconnu ; j'étais jeté dans l'action, j'étais soulevé jusqu'à la sphère de l'idéal où la crainte n'a plus de prise. »

Mais pour qu'une troupe se comporte ainsi, marchant d'une même âme et d'un même cœur, il faut évidemment que les éléments de celle-ci possèdent déjà, en partie du moins, cette âme et ce cœur et, par l'exemple, les communiquent au reste. Or ils sont beaucoup dans ce cas. Ils constituent l'élite morale. Ce sont ceux-là qui, ayant tout envisagé, sont résolus à tout, pour des raisons qu'ils se sont clairement données, et qui sont impérieuses pour les hommes de leur trempe. Ce sont ceux-là qui

écrivent, comme le sergent Philbert (L. Colin, *Reliques sacrées*, Bloud & Gay) :

« Si, comme tant d'autres, je dois tomber, demandez que je tombe au champ d'honneur, la face à l'ennemi et en bon chrétien. Si ça doit arriver, ça arrivera : séchez vos larmes. Que pas un murmure ne sorte de vos lèvres. Faites gaiement ce petit sacrifice. »

Il le fait bien, lui, le « petit sacrifice. » Et il est tombé en héros et en saint. Ceux-là, ils y vont de toute leur âme. Lisez ces lignes empruntées à *Combats d'Orient* du capitaine Canudo (Hachette). Un caporal mourant en appelle un autre, un Père blanc, pour recevoir les derniers sacrements :

« Mais le Père blanc demeurait impassible derrière son escouade dont il surveillait le feu. Son lieutenant l'interpella :

» — Dites, H., le caporal A. appelle, il est peut-être mourant. Il riposta : « — Mon lieutenant, je ne puis laisser mon escouade.... La patrie d'abord, la religion ensuite.... »

« La bataille avant tout », a écrit le sergent Philbert : la patrie par-dessus toutes choses. C'était le sentiment de ce Lorrain, Chabrier, dont P. Dubrulle raconte l'émouvante histoire. Chabrier, âgé de soixante ans, venant se battre pour venger son père fusillé sous ses yeux en 1870. C'est le sentiment de la plupart. Écoutons encore P. Dubrulle :

« Je sentais que je ne m'appartenais plus, que je faisais partie d'un être supérieur, indéfiniment grand, et, atome infini perdu dans l'océan, je m'abandonnai. Insensible à moi-même j'étais aimanté par la pointe d'arrivée.... Dans un tel état le danger ne compte plus. J'étais sorti de la douloureuse période d'attente où l'on est moulu par l'appréhension de l'inconnu. Jeté dans

l'action j'étais soulevé jusqu'à la sphère de l'idéal où la crainte n'a plus de prise. »

M. A. Dollé (*La cote 304*, Berger-Levrault) écrit :

« Tout est oublié, dans notre ardeur : famille, liens de la chair et du sang, douceur de vivre, espoirs, projets... rien ne subsiste en notre cerveau que semble envahir la fumée ambiante. On n'a qu'un souci, qu'une idée grise : se battre, et bien se battre ; même le sentiment du danger nous demeure inconnu : il semble qu'on soit invulnérable. »

P. Dubrulle a ressenti l'ardeur du combat, et il l'a observée chez ses soldats (du 1^{er} corps). « Ce qui était beau par-dessus tout, c'était l'attitude des hommes. Je fus saisi immédiatement par cette beauté et porté très haut. Je sentais au fond de moi que je vivais un des grands moments de ma vie, un moment d'épopée, où l'on sort pour tout de bon de l'égoïsme et du terre-à-terre, au service des grandes causes. »

Cette exaltation peut d'ailleurs être agréable.

Dans *Face à face* le lieutenant Péricard s'exprime ainsi qu'il suit :

« Toute la nuit nous nous sommes battus à coups de grenades sous une averse torrentielle qui ruisselait à même la peau, mais nous tenions la tranchée et je sentais mon âme épanouie, dilatée. J'éprouvais une extraordinaire intensité de vie, j'avais le rire à fleur des lèvres. Par deux fois une torpille me renversa, me couvrit de terre et de débris, et je me ramassai en riant comme à une bonne plaisanterie. »

Et plus loin :

« J'étais aussi sûr de ma mort que de la clarté du soleil. Mais quelle sérénité ! La sérénité du moribond qui meurt en état de grâce et qui voit se pencher vers lui les anges. »

C'est l'adjudant (depuis lieutenant) Péricard qui dans l'exaltation du combat a poussé le cri fameux : « Debout les morts ! » C'était en pleine action, et qui ne marchait pas très bien :

« J'aperçois la tranchée sur une longueur d'une trentaine de mètres, interrompue par un énorme pare-éclats. Si j'allais voir ce qui se passe par là ? J'hésite. Puis un coup de volonté et je me décide. La tranchée est pleine de cadavres français. Tout d'abord je marche avec circonspection, peu rassuré.... Peu à peu je m'enhardis. J'ose regarder ces corps et il me semble qu'ils me regardent.... Les Boches redoublent d'efforts. Je me retourne vers les cadavres étendus. Je pense : « Alors leur sacrifice va être inutile ? » La colère me saisit.... J'ai crié à peu près ceci : « Oh ! là, debout.... Qu'est-ce que vous foutez par terre. Levez-vous et allons foutre ces cochons-là dehors. Debout les morts !... » Ce qui s'est passé alors ?... Je dois sincèrement avouer que je ne le sais pas. Il y a un trou dans mes souvenirs : l'action a mangé la mémoire. J'ai simplement l'idée vague d'une offensive désordonnée. »

J. Galtier-Boissière, dans *En rase campagne*, décrit ainsi l'ardeur du combat :

« Soudain le capitaine se dresse devant nous : « — Il y a contre-ordre ; on ne se replie plus. Retournez tous dans la tranchée. Nous tiendrons ici jusqu'au bout.... » A trois cents mètres une ligne de tirailleurs allemands surgit.... Elle s'abat à cent mètres de nous.... Je tire avec une rage frénétique. Mon cœur bat à se rompre, mes oreilles bourdonnent, j'ai la tête en feu ; grisé par la poudre et l'inférieur vacarme de la fusillade, il me semble que je suis dans un paroxysme de vie et d'intense jouissance.... Et soudain la ligne ennemie fléchit, tourbillonne, se débande. Debout sur le parapet nous *descendons* les fuyards avec nos dernières cartouches, hurlant avec une joie féroce : « On les a eus, on les a eus ! »

» ...L'ennemi s'est enfui en désordre.... Après les minutes d'extrême tension c'est une incomparable jouissance que de se sentir vivre. On se détend. On dit les mots sans suite,... A la joie de vivre s'ajoute la joie d'être vainqueurs. »

C'était la victoire de la Marne, sur un espace de quelques centaines de mètres.

Cette joie de la lutte est exprimée encore par G. Bertrand dans son *Carnet de route d'un officier d'alpins* :

« Une grande joie pénètre en mon âme, une joie physique, matérielle ; c'est une bouffée de chaleur qui semble monter du fond de l'être, un frisson qui court tout le long du corps.

» On charge à la baïonnette, on refoule les ennemis, mais ils reviennent.

» Cette fois-ci mes hommes n'attendent pas mon commandement. Nous nous déclanchons tous spontanément et tombons sur les assaillants. C'est de nouveau la mêlée sanglante, le corps-à-corps brutal et enivrant, où l'âme guerrière du soldat français se révèle dans toute sa splendeur. Les vieux comme les jeunes, les trembleurs comme les audacieux, tous, en ces minutes-là, apprennent à mépriser la mort pour eux-mêmes et à la semer chez l'ennemi.... J'avais connu les joies sublimes du corps-à-corps. »

Encore un épisode raconté par J. Galtier-Boissière :

« Le commandant... crie : « — Troisième bataillon à mon » commandement.... Baïonnette au canon ! »

...Un frisson parcourt les rangs. Mon cœur bat à se rompre, mais je n'ai plus l'anxiété de tout à l'heure, alors qu'il fallait sans bouger attendre la bonne volonté d'un obus. Mes camarades goûtent la même ivresse que moi. Tous les yeux brillent d'une joie féroce. Nous sentons intensivement que *rien ne peut nous résister. Tout doit plier devant nous....* On court droit devant soi.... Une seule chose importe, *avancer*. Les balles arri-

vent par rafales.... Encore un bond. Nous sommes à quarante mètres de la crête.... Nous ne sommes plus qu'une dizaine qui tiraillons au hasard. »

Certains de ces combattants, si beaux en gros et dans l'ensemble, sont curieux à envisager dans le détail. Tel Pollieux dont nous parle G. Bertrand encore. C'est la haine qui le tient :

« Pollieux sait qu'il la rencontrera un jour, cette amante implacable, la mort, réconciliatrice de la vie, comme il l'appelle. Après chaque combat d'où il revient indemne, il répète d'un ton lassé, la tête inclinée sur la poitrine, les bras écartés du corps, dans l'attitude humiliante de l'excuse : « C'est décevant, » je ne suis pas encore tombé.... » Cette assurance qu'il a de trouver fatalement la mort en cette guerre n'est pas une angoisse qui lui étreint le cœur.... Il conserve toute sa quiétude morale. Il s'attache en maniaque aux détails de la vie. Il reçoit des journaux.... Il se procure de bon tabac.... C'est une âme sincère mais un esprit violent qu'une haine farouche anime contre le Boche. »

HENRY DE VARIGNY.

(La suite prochainement.)

LES ANCIENS HABITANTS DES RIVES COMPRISES ENTRE MORGES ET VIDY

La contrée située entre Morges et Vidy, sur les rives de laquelle les eaux du lac découpent en lignes harmonieuses une suite de baies et de caps, nous a rappelé par les trouvailles faites dans son sol les principaux âges de l'humanité.

Jusqu'à l'occupation romaine et probablement encore durant une partie de celle-ci, le pays était couvert d'épaisses forêts dont les lisières voisinaient avec les bords du lac. On en voit encore de sensibles vestiges sur les crêtes et les collines aux pentes douces qui le dominent : témoins le Bois de Vaux, dans la partie qui confine à la vallée du Flon, le Bois de Dorigny, et, plus en retrait, le Bois d'Ecublens.

Les premiers habitants riverains de notre lac durent éprouver les bienheureux effets de ces magnifiques remparts naturels, contre lesquels venaient se briser les assauts du vent septentrional.

Les premières agglomérations humaines qui ont laissé des traces plus ou moins importantes de leurs établissements dans le domaine compris entre Morges et Vidy sont celles des stations de palafitteurs.

Celles-ci, au nombre de cinq, s'y échelonnent sur des points très rapprochés ou très distants.

Les plus importantes sont les stations de Morges, fouillées en 1854 par Troyon, Forel, père et fils, et Morlot.

Dans les parages de St-Sulpice, on en compte deux. Elles n'ont guère été signalées jusqu'ici que par les pêcheurs qui en connaissent les pilotis. On leur doit aussi quelques trouvailles.

L'une est située dans l'estuaire de la Venoge, à l'est de celle-ci, et appartient à l'âge de la pierre.

L'autre, située à l'est de la presqu'île de St-Sulpice, au lieu dit *les Pierrettes*, n'est pas encore déterminée chronologiquement.

Nous devons aux savants explorateurs Troyon, Forel et Morlot les riches collections lacustres recueillies méthodiquement et réunies, aujourd'hui, au musée historique de Lausanne. Elles proviennent de la baie de Morges où se révélèrent trois stations importantes."

La plus ancienne, située en face de l'église, — de là son nom de *Station de l'église*, — livra des instruments de pierre et surtout de petites haches.

La deuxième, située près du lieu dit *les Roseaux*, dont elle a pris le nom, accuse la transition entre l'âge de la pierre et l'âge du bronze par ses trouvailles qui relevaient de l'une et l'autre époques.

Cette transition répond à l'*époque morgienne*. Le mobilier de cette station se compose de haches de pierre polie, d'instruments de silex, de poterie fine ou grossière et de haches de bronze.

Enfin, la troisième station, appelée à juste titre *Grande cité de Morges*, s'étendait devant la ville même. Elle a fourni un mobilier considérable qui relève tout

entier du bel âge du bronze : haches, couteaux, épingles de formes très variées, instruments, etc.

Telle est la distribution des populations qui ont occupé les rives de Morges à St-Sulpice, durant les deux âges de la pierre et du bronze.

Pour trouver dans cette contrée des traces de la dernière phase du bronze, où les populations sont devenues exclusivement terriennes, nous devons nous transporter sur l'emplacement même des deux cimetières, gaulois et mérovingien, de St-Sulpice, fouillés de 1910 à 1912, où, au cours de l'exploration, nous rencontrâmes, disséminées, une quinzaine de sépultures à incinération.

Rappelons que c'est entre 1000 et 750 environ que se place ce dernier âge du bronze, auquel succède le premier âge du fer, ou époque de Hallstatt, dont on n'a constaté encore aucun témoin dans la contrée que nous étudions ici.

Mais le VI^e siècle va de nouveau ménager à cette contrée un avenir plein d'intérêt.

« C'est, en effet, au VI^e siècle, d'après M. Camille Jullian ¹, que les Celtes quittent les plaines les plus basses de l'Allemagne septentrionale, leur domicile primitif, suivent le Rhin, le franchissent pour pénétrer en Belgique, puis en Gaule, où ils se fixeront ; d'autres phalanges, d'autres tribus suivent une direction opposée, après avoir franchi le Rhin — peut-être au carrefour de Mayence et du Mein ². Ce sont, avec ce second courant, les exodes vers le sud de l'Allemagne, en Suisse et dans les régions du Danube. »

Quand les Celtes pénétrèrent dans nos contrées, ils y trouvèrent établis les hommes qui peuplaient toutes les régions de l'Occident. C'étaient les Ligures.

¹ Cf. C. Jullian. *Histoire de la Gaule*, I, p. 229, 244.

² C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, p. 296. Note 4.

« Ne considérons pas¹, dit M. Camille Jullian, les Ligures comme les représentants d'une race déterminée. Ils sont les populations qui habitaient l'Europe occidentale avant les invasions connues des Celtes ou des Etrusques, avant la naissance des peuples latin et ibère. Ils ne sont pas autre chose. »

« Il est probable, dit le même auteur, que le principal élément de leur unité était la langue ? »

Les Ligures, en effet, ont donné à des cours d'eau, à des montagnes, à des lacs de pays différents le même nom qu'on retrouve aujourd'hui dans ses dérivés. C'est ainsi que l'*Isara* des Ligures revit dans l'*Isère* des Alpes, l'*Oise* des Belges, l'*Isar* de Bavière.

Il y a une origine commune pour le Léman et la Limagne.

Le nom de l'Aventin — qui, probablement, d'une source, a passé à la colline plébéienne — rappelle celui de bien des ruisseaux de terre ligure : l'Avance gasconne, l'Avenza toscane, l'Avenches helvétique².

L'affluent qui se jette dans le Rhône au-dessous de Bex, perpétue d'une manière frappante aussi son nom de famille ligure. C'est l'Avençon.

« Les anciens avaient maintenu la notion très précise d'une période où les Ligures occupaient tout l'Occident³. »

Sur les bords du Léman, comme dans les autres régions de l'Europe occidentale, les avant-gardes du peuple celtique trouvèrent les Ligures. C'est l'époque où prend fin le premier âge du fer, entre 550 et 450. Un siècle plus tard, l'ancienne population s'est effacée par

¹ C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, p. 120, 121.

² C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, p. 112.

³ C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, p. 115, 116, passim.

⁴ C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, p. 116.

suite de l'affaiblissement définitif du nouvel occupant. C'est, à partir de cette époque, l'avènement du second âge du fer.

En 1912, la découverte d'une nécropole à St-Sulpice, dont 85 tombes furent fouillées méthodiquement, nous a permis de faire entrer dans nos collections un magnifique matériel d'archéologie gauloise appartenant à ce second âge du fer, soit à l'époque de la Tène, qu'on divise en trois périodes, comprises dans l'Helvétie, d'après les récents travaux de M. le Dr Viollier, comme suit : la première entre 450 et 250 ; la seconde entre 250 et 50 ; la troisième, synchronique de l'occupation romaine.

Il n'a été enregistré qu'une seule tombe se rapportant à la deuxième période de la Tène, et le fait que l'exploration du cimetière est restée en suspens nous a empêchés jusqu'ici de savoir dans quelles proportions l'établissement gaulois de St-Sulpice représente cette époque.

Je ne referai pas ici l'énumération détaillée du mobilier, aussi riche que varié, recueilli dans les sépulcres de cette nécropole. Avant qu'il vînt prendre place au musée historique de Lausanne, nous en avons donné, M. Viollier et moi, une étude aussi complète que possible dans *l'Indicateur des antiquités suisses*¹.

Nombreuses fibules de bronze et de fer, dont les formes diverses ont permis de caractériser les phases de la Tène I ; bracelets finement ciselés, élastiques ou munis d'un fermoir ; épingles ; broches ornées de corail ; grands colliers de bronze ; anneaux tubulaires, telles sont, dans nos régions riveraines du Léman, les trouvailles qui y ont attesté la présence de cette civilisation gauloise qui

¹ Fascic. 1914, N° 4 et 1915, N° 5.

nous a donné aux derniers siècles de la préhistoire une si haute idée de son imagination créatrice et de ses goûts artistiques.

L'an 50 avant notre ère répond à la troisième période de la Tène qui se confond, nous l'avons vu, avec le commencement de la domination romaine dans nos contrées.

Jusqu'ici, le sol du territoire de St-Sulpice n'a pas révélé des traces réelles d'occupation datant de l'époque romaine. Le dictionnaire historique de Martignier et de Crousaz cite la découverte, en 1802, d'un grand nombre de tombes qui renfermaient un anneau d'or, une boucle d'oreille, des perles de verre et des glaives de fer.

Cette découverte est située d'après ledit ouvrage dans un quartier de St-Sulpice désigné sous le nom de Vineuve (*Via nova*), quartier que les habitants de la localité ignorent complètement et que je n'ai pu identifier d'aucune manière. La découverte citée par le dictionnaire Martignier est très certainement attribuable à l'époque burgonde.

En revanche, c'est dans la plaine à l'est de St-Sulpice, qu'on atteint en quarante-cinq minutes de marche, que se sont rencontrés de nombreux et importants témoins de l'occupation romaine.

Avant la conquête du pays par César, Vidy — c'est le nom de cette plaine — était déjà le lieu d'une bourgade qui fut, comme les autres cités des Helvètes, incendiée au moment où ceux-ci quittèrent leurs foyers pour émigrer dans les Gaules.

Arrêtés à Genève, vaincus plus tard sur la Saône, ils rentrèrent dans leur pays, ramenés par César qui les força de rétablir leurs villes et leurs villages.

Le domaine de Vidy ne nous a livré aucun témoin de son passé gaulois ou préromain.

Mais une nécropole ou des sépultures isolées datant de cette époque ont pu disparaître et être anéanties de bien des manières dans un sol où l'on rencontre si fréquemment des bases d'habitations romaines. Bien d'autres espaces de ce sol peuvent aussi contenir des sépul-



LAC LÉMAN

Les noms de lieux qui offrent un intérêt archéologique sont soulignés.

Echelle approximative 1 : 100 000.

tures à une certaine profondeur, sans que rien l'ait trahi jusqu'ici, comme ce fut le cas à St-Sulpice, jusqu'au moment où des exploitations de gravières révélèrent dans cette contrée la présence d'une nécropole d'époque gauloise.

Autre hypothèse encore : les Gaulois de Vidy n'auraient-ils pas inhumé leurs morts à St-Sulpice qui n'en est distant que d'environ trois kilomètres ?

Il faut ne pas oublier, d'autre part, que les sépultures de cette époque ne sont pas toujours groupées en nécropoles. Avant la découverte du cimetière de St-Sulpice, une tombe gauloise, isolée, fut trouvée à une notable distance à l'ouest de celui-ci, dans le quartier de Chamagny ; et ce n'est, je crois, pas la seule que la pioche des terrassiers ait rencontrée dans ces conditions.

De même donc qu'à St-Sulpice, les ressortissants du bourg gaulois de Vidy ont pu enterrer parfois isolément leurs morts.

Au cours de ces vingt dernières années, j'ai eu, à maintes reprises, l'occasion de reprendre contact avec le passé romain de Vidy et de la cité qui a occupé d'une manière vivante quatre siècles au moins ce pays de plaine qui s'étend de Cour à la Bourdonnette.

Non loin de la chapelle de la Maladière, lorsqu'on a ouvert et fouillé le sol des chemins de Chavannes qui longe le bas de la campagne du Bois de Vaux pour y établir la canalisation de la nouvelle usine à gaz ; lorsque, quelques années plus tard, on a transformé en terrain de bâtisse le vaste pré triangulaire qui s'étend au sud de ce chemin, j'ai vu surgir dans ces quartiers de nombreux murs de fondations antiques.

D'autres découvertes faites ces dernières années, soit au bord du lac, dans l'ancienne campagne des Figuiers, soit à Champ-d'Asile, proche du cimetière de Montoie, soit au bas du hameau de Cour, ont pu nous convaincre que Lousonne était une cité beaucoup plus étendue qu'on ne se le représentait jusqu'alors.

A Vidy même, à l'ouest de la chapelle de la Maladière, les habitations étaient plus nombreuses et plus serrées, tandis qu'aux environs, du côté de Cour et de Champ-d'Asile, où le sol plus élevé ménage d'agréables échappées sur le lac, des villas espacées, entourées de jardins, abritaient la population aisée et les notables de la communauté. C'est, en effet, dans une carrière de sable exploitée en 1896, à Champ-d'Asile, que nous avons recueilli entre les murs d'un sous-sol de maison, revêtus de stuc, toute une collection d'ampoules de verre et de poteries vernissées, de formes diverses, mobilier dont la

délicatesse attestait bien l'aisance unie au luxe, tandis que, dans le quartier de la Chapelle, les murs d'une robuste habitation entre lesquels s'alignaient une douzaine de rustiques amphores étaient attribuables à quelque bonne métairie.

Champ-d'Asile, ne l'oublions pas, mérite une mention toute spéciale depuis 1894. C'est à cette date, en effet, qu'il faut placer la découverte du fragment de stuc pariétaire, si intéressant, sur lequel est gravé le graffiti :

ΔΗΜΟΔΙΟΣ ΑΡΑ...

ΠΑΡΑΣΟΙΔΙΟΜ.

A propos de cette inscription faite à la pointe, M. Camille Jullian, qui a bien voulu consacrer une notice bibliographique et critique à nos travaux d'archéologie concernant Vidy et le Bois de Vaux, s'exprime ainsi :

« C'est le fameux *versus reciprocus* qu'on retrouve à Pompéï (C. L. L. IV, 2400) et chez Planude (VI, 13), avec variantes. La rareté des graffiti sur stuc en Gaule rend ce morceau fort intéressant et nous y voyons une fois de plus qu'il y avait en Gaule aussi bien des *grammatici Graeci* que *Latini*. »

Cet exercice d'école évoque ainsi le milieu studieux de Lousonne, où l'on apprenait la grammaire et la littérature. C'était l'enseignement du second degré qui, aussi bien dans la province qu'à Rome, s'adressait aux élèves de treize à seize ans, en général, et que professait le *grammaticus*, à l'école duquel succédait celle du rhéteur.

Si intéressantes que soient nos récentes découvertes, elles n'atteignent cependant pas l'importance de celles qui ont été signalées au XVII^e siècle par Plantin et au XVIII^e par Ruchat et Loys de Bochat. Leurs travaux,

malheureusement sans précision, sans données certaines, sans topographie suffisante, ne nous aident guère à reconstituer selon un plan l'ancienne Lousonne. En lisant leurs ouvrages, on regrette de ne pouvoir remettre à leur place exacte cette quantité de morceaux d'architecture si précieux qui se rattachaient à tel ou tel édifice de Vidy : fragments de colonnes, de chapiteaux, parties d'entablements, etc.

C'est Loys de Bochat qui dit avoir vu encore debout — il y a donc aujourd'hui deux siècles — des murailles qui paraissaient des murs d'enceinte.

Il convient de mentionner aussi les principales inscriptions recueillies dans les domaines de Vidy et du Bois de Vaux.

La plus importante atteste la consécration d'un monument ou d'un autel que le nommé Publius Clodius Primus, de la tribu Cornélia, curateur pour la seconde fois des habitants de Lousonne, sévir augustal, curateur des citoyens romains du Conventus helvétique, a fait élever à ses frais, à la suite d'un vœu, au Soleil, au Génie protecteur des lieux, à la Lune, pour le salut des Augustes¹.

La pierre qui porte cette inscription fut trouvée en 1739 dans le pré de la Maladière, à l'ouest et non loin

¹ SOLI . GENIO . LVNAE
SACRVM . EX . VOTO
PRO SALVTE AVGVSTORVM . P . CLOD CORN
PRIMVS CVRATOR-VICANORVM LOVSONNENSIVM
NOR . LOVSONNENSIVM
IMMORTALIS-VIR-AVGUSTALIS . C . C . R
CONVENTVS-HEL-D-S-D

Soli, Genio, Lunae sacrum, ex voto, pro salute Augustorum, Publius Clodius, Corn(elia) (tribu), Primus, curator vicinorum Lousonnensium iterum, sevir augustalis, curator civium Romanorum conventus Helvetici, de suo dedit.

de la chaumière voisine de la chapelle, selon Loys de Bochat. C'est le seul document que la pierre sculptée ait fourni jusqu'ici, où se trahit en toutes lettres le nom de Lausanne et où se révèlent en traits succincts l'organisation régionale et administrative du pays sous Rome, et, enfin, le culte que les habitants continuaient à vouer fidèlement aux divinités gauloises.

Lors de sa trouvaille, cette pierre, qui fermait un tombeau du côté de la tête, évoque, d'autre part, l'époque où Lousonne, déjà abandonnée, offrait les ruines de ses maisons et de ses édifices aux destinations les plus diverses et les plus inattendues.

L'inscription de Primus figure aujourd'hui encadrée dans le mur, côté nord, de la salle des pas-perdus de notre hôtel de ville.

Citons encore deux inscriptions : celle de Bela, femme de Julius, qui adresse à Apollon le vœu de son mari ; celle de Banira et Doninda, Dedalus et Tato, qui adressent les leurs à des divinités topiques.

Innombrables enfin sont les trouvailles d'objets faites à Vidy même, au Bois de Vaux et dans les environs immédiats : Cour, Contigny, Champ-d'Asile, la Bourdonnette.

Nous citerons, entre autres, pour le Bois de Vaux, le superbe taurobole de bronze, représentant le prêtre debout qui répand entre les cornes du taureau l'eau lustrale, pièce remarquable qui reste, hélas ! en perpétuel exil au musée de Berne.

L'emplacement de Lousonne et ses environs ont livré quantité de monnaies qui se sont éparpillées dans toutes sortes de mains. Un bien petit nombre ont pu rejoindre notre cabinet de numismatique. Beaucoup, du-

rant la domination bernoise, ont été confisquées par les agents des baillis au profit du médaillier de la ville de Berne.

On conçoit les précieuses données chronologiques qu'on eût tiré de ces monnaies, réunies en nombreuses séries, contemporaines de la naissance, du développement et de la fin de Lousonne, dans le territoire de laquelle le numéraire de Rome paraît circuler, déjà, depuis les temps de la république jusqu'aux derniers temps de l'empire.

Après la conquête d'un pays, les Romains songeaient aussitôt à en assurer les rapports administratifs, militaires et commerciaux au moyen de routes dont le réseau fût le plus rationnellement combiné.

Lousonne, de ce fait, se trouva située sur la route du Saint-Bernard à Genève qui, à Vidy, donnait naissance à deux embranchements, l'un aboutissant, par Orbe, à Pontarlier et à Besançon, l'autre, par Echallens, à Avenches.

C'est une fois ces voies établies que Lousonne, comme les autres cités du pays : Avenches, Nyon, Yverdon, Orbe, Vevey, put se développer.

L'importance de Lousonne se révèle à une certaine époque dans les noms de *Lacus Lausonio* et *Lacu Lousannete*, sous lesquels l'Itinéraire d'Antonin et la carte de Peutinger désignent le lac Léman.

Rappelons, au sujet de l'Itinéraire, que les érudits se sont rangés à l'opinion que ce travail, entrepris déjà au temps de César, fut remanié successivement jusqu'à l'époque où un géographe inconnu du troisième ou du quatrième siècle lui donna la forme sous laquelle il nous est parvenu.

S'il est permis d'admettre que Lousonne avait atteint tout son développement vers la fin du premier siècle ou

au commencement du second, sa sécurité ne devait plus être d'une bien longue durée.

En effet, dans la seconde moitié du troisième siècle déjà, les quatre peuples envahisseurs — Alamans, Francs, Burgondes, Visigoths — préparent leur ruée sur les pays gallo-romains.

Les Alamans forment le premier ban de l'invasion. Avenches est pillée une première fois vers le milieu du troisième siècle, puis à deux reprises encore. Ammien Marcellin en constate et déplore la ruine en 355.

Les Burgondes, peuple moins brutal que les trois autres, après avoir envahi le pays à leur tour, finissent par s'établir dans une grande partie du Pays de Vaud, comme l'ont attesté les nombreux cimetières qu'on y a découverts.

Durant l'hiver de 1913, on avait procédé dans le terrain gazonné, voisin de la chapelle de la Maladière, à des aménagements du sol pour y construire deux maisons de campagne.

Les tranchées pratiquées dans ce sol laissaient voir, à une profondeur d'environ un mètre, de longs pans de murs pris dans une couche formée d'argile, de brique rouge émietlée et de matière charbonneuse, celle-ci très accusée et bien révélatrice de la dévastation et de l'incendie.

Après le pillage et la ruine de leur cité, les habitants de Lousonne doivent l'abandonner et prendre le parti d'aller s'établir à distance du barbare qui sème la terreur et dont un établissement va se fixer dans le territoire de Renens, limitrophe, au sud, de celui de Vidy.

Les ressortissants d'une cité accoutumée à vivre sous les lois et l'administration de Rome devaient chercher à se retrouver, à se regrouper, dans un lieu qui leur donnât

quelque sécurité et où ils pussent reformer une communauté organisée et conforme à la tradition.

Ce fut donc, après l'abandon du bourg ravagé et pillé, l'exode à travers la vallée du Flon, exode qui devait aboutir, sur les collines prochaines, à l'établissement de la cité qui allait continuer jusqu'à nos jours à porter le nom que lui avait légué l'ancienne Lousonne.

La population de Vidy, une fois campée sur la hauteur, y remplaça peu à peu ses abris de fortune par des maisons construites en pierre.

Les ruines de Vidy lui fournirent bon nombre de matériaux, sans doute, au fur et à mesure que s'élevèrent les quartiers du Bourg et de la Cité, puis la première cathédrale.

Dès leur changement d'existence, ils surent bientôt retrouver pour eux et pour leurs descendants la faculté d'organisation, l'esprit d'ordre qu'ils tenaient de quatre siècles de culture romaine.

La colonie, désormais fixée sur les collines qui dominaient le vicus dévasté, ne comptait-elle pas dans son sein les éléments propres à reconstituer assez rapidement une nouvelle cité ? Ediles, fonctionnaires, pédagogues, commerçants, industriels, artisans, etc.

Elle allait donc constituer un de ces postes destinés dans le pays à défendre et à perpétuer, en liaison avec le christianisme, la tradition latine.

En plus d'un lieu que les habitants avaient dû évacuer, le sol était devenu la propriété du conquérant. Et pour nous en tenir à la région qui nous intéresse ici particulièrement, si nous n'y avons relevé aucune trace révélatrice de résidences proprement barbares, c'est que celles-ci, comme partout ailleurs, n'ont été que des ha-

bitations précaires, dont le temps n'a rien laissé subsister.

Les seules traces matérielles que les barbares nous ont laissées, ce sont leurs nécropoles et les mobiliers de leurs tombeaux.

L'une de celles-ci a été signalée, avons-nous dit, dans la partie de Vidy qui confinait au territoire de Renens, dont le nom est d'origine germanique (*Finis Runin-gorum*).

C'est, cependant, la région de St-Sulpice qui, jusqu'ici, paraît avoir été le plus particulièrement occupée par un des peuples envahisseurs des quatrième et cinquième siècles.

Outre les trouvailles éparses de tombes remontant au siècle passé, la grande nécropole explorée dans les gravières de M. Freymond, de 1910 à 1911, devait dépendre d'un établissement d'une certaine importance, puisque le total des sépultures enregistrées atteignit le nombre de deux cents, outre une vingtaine au moins qui, avant l'exploration méthodique des lieux, furent détruites.

Le mobilier de ce cimetière, composé de fibules, les unes cloisonnées, les autres en bronze ou en métal argenté, de bagues, d'agrafes, de couteaux, de garnitures de ceinturon, appartenait au cinquième siècle et relevait de l'industrie franque. Malgré cela, les données de l'histoire permettent difficilement d'affirmer dans nos contrées la présence d'une tribu d'origine franque.

La *Revue Charlemagne*, fondée et dirigée par M. l'abbé Besson, nous a permis, au cours de l'année 1911, de publier le résultat complet de nos explorations achevées à cette époque-là.

Telles sont, pour Vidy et pour St-Sulpice, les im-

portantes trouvailles surgies du sol qui nous ont remémoré l'époque où les barbares envahisseurs assurèrent par la force leurs établissements au milieu de l'ancienne population gallo-romaine. Le temps, toutefois, atténua leur victoire, puisqu'ils finirent par subir à leur tour les mœurs, les coutumes et la langue du pays conquis.

En résumé, toute la partie de pays riveraine du lac, limitée de Morges à Vidy, offre les traces d'une occupation à peu près continue qui correspond, depuis les premiers établissements lacustres jusqu'aux temps des invasions barbares, à une période d'au moins quarante siècles.

En l'absence de toute histoire écrite, le développement des peuples qui ont habité successivement cette contrée, le degré de civilisation qu'ils ont atteint, leurs mœurs, leurs coutumes, se dégagent à l'étude de l'industrie créatrice de leurs ustensiles, de leurs armes, de leurs parures et, enfin, dans l'ordre spirituel et religieux, des rites funéraires et symboliques qu'ont trahis leurs sépultures.

Voilà donc les précieux éléments au moyen desquels il a été permis de reconstituer et de nous représenter la vie des plus anciens habitants de nos régions : palafitteurs, Ligures, Celtes et, plus tard, peuples barbares, alors que la puissance de Rome est déchue, que l'histoire se tait et fait place à une ère de recul et de ténèbres.

L'archéologie, depuis quatre ans, n'a plus fait parler d'elle dans la contrée de St-Sulpice. Cependant, le sol de cette région est loin d'avoir livré tous ses trésors. Une partie, en effet, du cimetière gaulois qui se prolonge dans un terrain appartenant à la localité n'a malheureusement pu être explorée et étudiée jusqu'à maintenant. Si, comme il le désirait, M. Freymond, entrepreneur, avait pu louer ce domaine pour en exploiter le

sable et le gravier, nous aurions eu son concours utile et vigilant pour y continuer en toute sécurité nos recherches. Car il est bon de rappeler ici que les fouilles de St-Sulpice ont été faites à peu près uniquement dans des terrains privés, loués et transformés en chantiers d'exploitation du sable par M. Freymond.

L'explorateur qui, deux années durant, au prix de longues courses à pied, en toute saison et par n'importe quel temps, a assumé la mission de recueillir méthodiquement, dans une centaine de sépultures, les séries collectionnées et publiées aujourd'hui, peut bien se demander parfois, avec une légitime inquiétude, quel est le sort réservé aux objets renfermés dans les tombes encore inexplorées, étant donné que ceux-ci ne sauraient avoir, dans l'intérêt de notre histoire, d'autre place qu'au musée qui a recueilli les premières séries, dont ils doivent réaliser le complément nécessaire.

D'autre part, dans la contrée de Vidy, Lousonne nous livrera sans doute encore quelques témoins de son passé quand l'Association du Vieux-Lausanne, au profit de son musée installé dans le vieil évêché, fera procéder à des fouilles méthodiques du sol de la campagne du Bois de Vaux, destinée, en partie, à devenir une annexe du cimetière de Montoie.

Depuis les importantes fouilles de St-Sulpice, dont le domaine confine à celui de Vidy, notre intérêt à l'endroit de l'origine et de la fin de Lousonne devait se raviver naturellement, logiquement.

Les deux cimetières voisins, que séparait chronologiquement l'un de l'autre une période d'environ dix siècles, nous ont permis d'évoquer, d'une part, les ressortissants d'une population celtique qui devint à un certain moment la fondatrice de la future Lousonne, d'autre part,

les ressortissants d'un des peuples envahisseurs qui consommèrent sa ruine.

Aujourd'hui, en effleurant seulement notre histoire locale au temps des grandes invasions, on a la vision soudaine du passé susceptible de redevenir le présent, si les Arminius et les Attila modernes eussent envisagé leur plan d'invasion par la Suisse comme plus sûr et plus efficace que par la malheureuse, mais héroïque Belgique.

Suivant la fortune, c'eût été alors l'effondrement de nos libertés, de nos institutions, de notre honneur ; en un mot, la disparition de cette culture latine que nous tenions depuis bientôt vingt siècles et que nous avions fini par imposer aux envahisseurs germaniques qui s'étaient établis parmi nous, comme dans les pays voisins.

Disons, pour terminer, que d'autres rives de notre lac ont été aussi peuplées que celle comprise entre Morges et Vidy durant les quarante siècles environ que cette étude rapide a embrassés.

Néanmoins, Morges, pour les populations lacustres, St-Sulpice et Vidy, pour les populations celtique et romaine, donnent un jalonnement important des groupements ethniques qui se sont pénétrés successivement, pour aboutir plus tard à notre population actuelle.

JULIEN GRUAZ.



LES FRESQUES D'ERNEST BIÉLER

AU MUSÉE JENISCH, A VEVEY

« Le 9 juin 1311, proclamé jour de fête légale, boutiques et ateliers chômèrent ; les cloches tintaient du haut de la forêt des tours, au-dessus des rues étroites où se pressaient les habitants revêtus de leurs plus beaux vêtements. Partout retentissaient tambours, trompettes et fifres. Par ordre de l'évêque, un cortège précédé d'un grand nombre de prêtres et de moines se forma près de la Porta a Stalloreggi et accompagna à la cathédrale le tableau que suivaient les Prieurs des Neuf, les principaux magistrats de la Commune, les citoyens les plus notables, cierge en main ; derrière marchait une foule de femmes et d'enfants. Et l'œuvre de Duccio fut ainsi transportée à la cathédrale au milieu de grandes réjouissances. »

Ce passage de la chronique anonyme de Sienne nous est revenu à la mémoire en lisant, dans les journaux de la première semaine du mois de mai, le récit de l'inauguration des fresques de notre peintre vaudois Ernest Biéler dans le portique du musée Jenisch, à Vevey. Bien que l'enthousiasme avec lequel les Veveysans du vingtième siècle ont accueilli la décoration de leur musée diffère sensiblement de la dévotion émue des Siennois

du quatorzième siècle accompagnant à la cathédrale de leur cité la madone célèbre du peintre Duccio, indice d'un renouveau de la peinture en Italie, nous ne pouvons nous empêcher de fonder un grand espoir sur cet événement. Il semble en effet que dans notre pays un mouvement se dessine en faveur de la peinture, bien négligée depuis quelques générations. Et l'importance des fresques de Biéler justifie, nous semble-t-il, cet espoir. Nous ne saurions par conséquent féliciter assez de sa généreuse initiative la Société des Beaux-Arts de Vevey qui a gratifié sa ville et le canton de Vaud d'un ensemble décoratif qui marque une date dans notre histoire. Des œuvres de ce genre contribuent à donner à notre civilisation cette empreinte de perfection qui lui manque encore et à laquelle notre pays ne saurait prétendre tant qu'il n'aura pas voué aux arts du dessin, comme il commence à le faire pour la musique, une attention passionnée et soutenue.

Ce ne sont pas les artistes qui manquent. Si l'opinion publique a depuis longtemps distingué en la personne d'Ernest Biéler un peintre hors de pair, la décoration du musée de Vevey n'a fait que la confirmer dans cette impression. Les sujets choisis, *L'été* et *L'automne*, susceptibles d'être éternellement renouvelés, étaient heureux. En entrant dans le musée, à notre droite nous distinguons le cortège d'une bacchanale; l'artiste est ainsi remonté aux origines légendaires de la fête qui a rendu le nom de Vevey illustre dans le monde.

Devant nous défile le cortège bachique : en avant, quelques faunes; l'un d'eux tient suspendu par les oreilles un lièvre, animal cher à Vénus à l'instar du bouc et des colombes; un autre au-dessus de lui

engouffre une grappe de raisins ; un troisième compagnon frappe des cymbales à tour de bras tandis qu'un quatrième agite en l'air un pampre et une patère.

A côté de ces figures s'avance le groupe qui donne son caractère à l'ensemble : Silène chauve, au visage illuminé par le large sourire de l'ébriété et brandissant joyeusement les grelots de la folie, s'avance juché sur un âne couronné de feuillage et de bandelettes ; trois faunes préviennent sa chute ; l'un d'eux au profil camus, affublé d'une peau de panthère, soutient Silène d'une main tandis qu'il entraîne le bouc de l'autre. L'animal destiné au sacrifice est le centre d'un second groupe qu'anime un jeune faune qui joue de la double flûte en gambadant ; un compagnon maintient le bouc ; un autre s'évertue à jouer de la flûte de Pan ; le tambourin ne manque pas à l'accompagnement, non plus que le précieux liquide qui coule d'une corne dans la bouche d'un adepte de Bacchus. Une jeune faunesse, quelque peu inquiète de maintenir en équilibre une corbeille de gâteaux, sépare ce groupe de celui de gauche où titube une petite bacchante aux regards attendris, la tête délicieusement ceinte de feuillage, objet des attentions empressées d'un gaillard déluré qui tient une corbeille de fruits : vraie merveille d'attitude et d'expression. Enfin ils hurlent de joie, ces faunes barbus qui tiennent, l'un une couple de pies, l'autre une grande amphore.

Il est difficile de décrire l'entrain de la joyeuse bande dont les attitudes, les mouvements et les gestes dessinent l'arabesque la plus variée qui se puisse imaginer. L'animation augmente dans le haut de la composition où se balancent en une sarabande effrénée des bacchantes et des ménades.

Une série de médaillons faisant fonction de frise décrit les occupations et les divertissements du vigneron : taille de la plante capricieuse, repos après la rude besogne, transport d'une grappe gigantesque, expression du jus, beuverie, danse sur une outre ; ainsi une tranquillité relative se trouve ramenée dans ce rythme d'une puissance irrésistible et l'œil revient sans effort à la rigidité du cadre architectural. Par « rythme », nous entendons l'effet que produisent les contours et le mouvement ; le rythme évoque l'idée de silhouettes souples et onduleuses, de contrastes provoqués par des lignes rompues et habilement opposées.

Cette interprétation nouvelle d'un sujet traité à satiété par des artistes de tous genres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours pouvait facilement provoquer de la part du peintre une exhibition de connaissances archéologiques dont les maîtres les plus illustres, Ingres entre autres, ne se sont pas toujours abstenus. Biéler s'est tiré de la difficulté avec sobriété et infiniment d'esprit. Pas de bric-à-brac fastidieux chez lui ; nous avons goûté tout particulièrement certains détails, d'une exécution charmante, que lui a suggérés son érudition, tels que vase grec et patère, amphore et double flûte, bandelettes, etc. En somme la composition est admirablement équilibrée, sans lacunes, sans remplissage non plus ; tout y est à sa place.

Le dessin est toujours sûr et précis, sans être trop appuyé, dans les œuvres décoratives de Biéler, qu'il s'agisse d'hommes, d'animaux ou de détails pittoresques ; l'âne débonnaire, avec ses oreilles écartées, sa couronne et ses bandelettes, le bouc à l'œil lascif, le petit lièvre aux mouvements narquois, sont de purs chefs-

d'œuvre que nous recommandons à la méditation de nombre d'artistes par trop amateurs de vagues impressions. Biéler se borne en général à la silhouette dépourvue de modelé intérieur ; ici et là cependant une figure s'enlève vigoureusement sur le fond : telle celle de Silène dont l'importance est ainsi mise en relief. Les extrémités sont dessinées avec une perfection qui est le résultat d'une observation minutieuse et atteint parfois à une élégance exquise ; ainsi, les mains du virtuose à la double flûte, du faune qui retient le bouc et de la porteuse de gâteaux.

Quant au coloris, la tonalité générale en est le rouge-brique atténué par des jaunes clairs ; elle nous a rappelé celle de certains vases grecs ; quelques rehauts d'or à la partie supérieure ajoutent à la somptuosité du décor ; nous avons encore remarqué l'effet produit par la peau de panthère peinte sur le plâtre vif en contraste avec la fourrure brun-noir du bouc et le pelage lie de vin de l'âne. Biéler a su trouver des verts qui lui ont permis de nuancer le feuillage de la manière la plus réussie ; dans ce genre, le contenu de la corbeille du faune de gauche nous paraît être un modèle. Enfin c'est une trouvaille que le noir bleuté du plumage des pies produit par la juxtaposition de stries noires et bleues.

Quel que soit l'éclat de cette fresque, plus d'un amateur se sentira peut-être attiré de préférence par l'*Eté* qui décore la paroi opposée. Le sujet déjà par lui-même imposait à l'activité une composition plus calme et un coloris plus doux que dans la bacchanale. Au centre, deux bœufs blancs au regard placide et aux cornes en forme de lyre ; nous les avons fréquemment rencontrés en Italie. Deux campagnards assurent le joug, tandis

qu'autour d'eux la foule des moissonneurs s'acquitte des derniers travaux de la journée : réunir les gerbes, les lier et les transporter sur le char. Mais en même temps la fête se prépare, qui doit terminer la saison et faire oublier au paysan son dur labeur. Des jeunes filles apportent des corbeilles de fleurs ; coquelicots et bluets opposent le bleu clair et le rouge sombre de leurs pétales. Le travail s'achève avec activité, mais sans précipitation ; le calme et la sérénité règnent dans le champ où les gerbes blondes s'entassent. Nous avons affaire à une humanité heureuse, bien éloignée de la résignation ou de l'abrutissement des paysans de Millet. Les gestes sont posés, les attitudes nobles ou gracieuses sans affectation, les mouvements souples. Les draperies sont d'une distinction rare, en particulier celles de la jeune femme qui brandit une glane en manière de salut ; que dire du groupe des jeunes femmes penchées sur leur corbeille et des jeunes filles qui présentent des hottes de coquelicots en offrande aux divinités aériennes ? Plus que jamais ici Biéler s'affirme comme le peintre de la ligne harmonieuse et des extrémités élégantes ; il comprend le charme de la femme en véritable poète.

L'application dans cette fresque de couleurs atténuées telles que le blond des blés, le bleu, le vert d'eau, le rose pâle et le gris bleuté, lui donne une harmonie douce qui, jointe à la tranquillité des grandes lignes verticales, lui prête un attrait particulier. Beaucoup de personnes la considéreront comme un modèle de décoration architecturale. Pour nous, il est certain que les idées y abondent moins et que la composition y est moins serrée que dans la bacchanale ; mais le peintre, qui a exécuté la moisson après la vendange, y a perfec-

tionné ses procédés de coloriste, a fondu ses teintes, les a enrichies et nuancées à tel point que nombre d'amateurs seront dans l'impossibilité d'exprimer une préférence pour l'une ou pour l'autre de ces fresques. Le seul regret que nous éprouvions est que l'encadrement architectural de ces peintures soit d'un aspect terne et froid qui détonne sur l'ensemble ; pour les accueillir, il eût fallu un portique orné de colonnes en *verde antico*.

J'ai écrit le mot « fresque. » En effet, Biéler a adopté un moyen dont peu d'artistes contemporains se sont avisés d'apprécier les avantages. Il est vrai qu'une admiration irraisonnée pour la peinture à l'huile à la fin du XV^e siècle a bientôt fait abandonner la manière d'un Giotto, d'un Ghirlandajo et de tous les grands artistes décorateurs de la Chapelle Sixtine. Et pourtant, outre l'avantage de la solidité (comparer à ce sujet la *Cène* de Léonard, à l'huile, presque totalement ruinée, avec la très médiocre peinture à fresque qui est vis-à-vis, très bien conservée), cette peinture a celui de la transparence et de l'éclat.

La pratique de la fresque exige beaucoup de décision et de sûreté de main ; les Italiens y ont manifestement acquis autrefois une grande supériorité sur les artistes du Nord grâce au caractère de leur architecture ; ils avaient en effet à leur disposition de vastes parois qu'il fallait à tout prix couvrir de peintures. Le procédé a été abandonné peu à peu ; aussi faut-il actuellement un véritable courage et un talent supérieur pour s'y remettre.

La peinture à fresque (*al fresco*) s'exécute sur l'enduit frais d'une muraille. L'artiste délaie ses couleurs dans l'eau. Il n'en a qu'un petit nombre à sa disposition et ne peut se servir que de celles qui sont d'origine minérale.

Au cas où il s'aviserait d'user de couleurs ou de liaisons qui renfermeraient des matières organiques, couleurs et liaisons seraient immédiatement décomposées par la chaux nécessaire à l'existence de l'enduit : elles tourneraient au noir. Ainsi la chaux limite la liberté du peintre ; elle le contraint à renoncer à certains tons. Mais d'autre part, elle fixe les couleurs que le pinceau a déposées sur la paroi et, tandis que la couleur pénètre dans l'enduit humide, il se dégage à sa surface une solution d'hydrate de chaux qui, au contact de l'air, se durcit et produit un glacis assez solide pour supporter un lavage ; capable donc de défendre la couleur contre les intempéries.

Ce procédé connu dans l'antiquité, que les artisans de Pompéi ont illustré et que les Italiens de la Renaissance, en particulier Giotto, ont pratiqué avec bonheur comme on peut le constater encore à Assise, à Florence et à Padoue, était tombé en désuétude. Biéler a contribué à le remettre en honneur chez nous et par un labeur acharné l'a enrichi de ses expériences ; il a trouvé lui-même nombre de couleurs nouvelles et a formé le praticien capable de lui composer son enduit et de le déposer sur la muraille à mesure que le travail de coloration avançait. Il a encore été séduit, et nous ne pouvons que l'en féliciter, par la décoration plate des Vieux Italiens ; celle-ci procède sans trompe-l'œil et sans perspective profonde ; loin de dissimuler les parois en égarant l'œil dans le lointain d'un paysage ou d'une architecture, elle les embellit à la manière d'une riche tapisserie.

Ainsi par l'invention, le dessin et le coloris, par sa technique, par sa conception générale de la grande fresque décorative, Biéler s'est affirmé comme un artiste supérieur ; il l'a fait sans affectation d'archaïsme, sans

exagération dans la recherche à tout prix de l'originalité, porté tout naturellement par son talent et par l'horreur de la banalité. D'autres artistes s'efforcent pareillement de remettre en vogue les procédés anciens et méritent d'être suivis avec sympathie. Dans l'exposition de la Société suisse des Beaux-Arts à Zurich, l'année dernière, nous avons été vivement intéressés par un portrait de M^{me} M. de M., fait à la détrempe. Par ce procédé, les couleurs mélangées avec une substance agglutinante telle que l'œuf, la colle, la gomme, le lait, le jus de figuier, etc., s'appliquent sur un enduit analogue, par exemple une préparation de craie ou de plâtre mélangée de colle. On peut peindre à la détrempe sur bois et sur pierre, sur toile aussi et sur cartonnage, comme l'ont fait les Egyptiens dans leurs coffres de momies ; mais c'est le bois surtout, particulièrement le bois de mélèze, qui, pour ses qualités de résistance et de légèreté, a été adopté par les artistes. Nous savons par les textes de Vitruve et de Pline que les anciens ont connu l'usage des matières liantes que nous venons de mentionner, les mêmes d'ailleurs que celles qu'ont employées les artistes du moyen âge et de la Renaissance. La pratique de la peinture à l'huile a détrôné ce procédé comme elle a détrôné la fresque ; à tort, on s'en aperçoit toujours plus et M. Rivier nous l'a surabondamment prouvé par le beau portrait que nous avons cité plus haut, d'une fraîcheur, d'une transparence et d'un éclat qui seront difficilement surpassés.

Notre canton a donc le bonheur de posséder actuellement des artistes arrivés à la pleine maturité de leur talent, qui ne se sont pas enlisés dans l'ornière de la routine et que la recherche d'un art nouveau à tout prix

n'a pas égarés, traditionnalistes et novateurs en même temps dans des proportions qui nous paraissent très heureuses. C'est le moment de leur donner l'occasion de déployer tout leur talent dans des œuvres d'importance. A Bâle, à Zurich, à Genève, l'Etat, les Sociétés des Beaux-Arts et les particuliers rivalisent d'efforts pour soutenir et encourager les artistes ; si les circonstances actuelles rendent ces efforts difficiles, ils ne sont cependant pas impossibles. Les émotions par lesquelles nous passons presque journellement, loin de paralyser notre activité, doivent l'aiguillonner plus que jamais. Nombre de bons esprits dégoûtés de la réalité, souvent atroce, cherchent dans des préoccupations d'ordre idéal un dérivatif à leur chagrin ou à leur indignation. Ils nous comprendront si nous nous adressons à eux pour leur demander leur approbation, leur sympathie et leur aide matérielle dans le grand projet qui nous préoccupe. Peut-être ainsi réussirons-nous à doter notre ville de Lausanne d'une œuvre, qui sait même d'un chef-d'œuvre, dont les générations futures nous serons reconnaissantes ; pendant qu'un de nos excellents peintres élabore dans le mystère du Palais de Rumine une grande décoration picturale, l'occasion pourrait être opportune de demander à Biéler une « œuvre » telle par exemple que la décoration du grand escalier de notre université ; il y a là, sans compter deux niches qui réclament des statues de bronze, des parois et une voûte oblique en berceau d'un effet glacial, qui paraissent n'attendre que la main d'un peintre décorateur. Notre édifice universitaire offre un champ immense à l'activité des artistes. Ne nous exposons pas à regretter un jour notre indifférence et notre inertie et à en être réduits à nous lamenter, comme le font actuellement nos

voisins, d'avoir tardé à nous adresser à nos forces les meilleures. Les Genevois exhalent leurs plaintes sur la disparition d'Hodler. Trop tard ! Prenons garde d'en être réduits un jour à cette exclamation fatale. Biéler est en pleine force physique ; jamais son entrain au travail, doublé de l'expérience acquise, n'a été plus grand ; il s'est formé des collaborateurs précieux en la personne de MM. René Martin et François de Ribeaupierre ; un long et important labeur ne saurait le rebuter, bien au contraire, et nous y gagnerions une œuvre décorative qui délecterait nos regards et ceux de nos successeurs et retremperait nos âmes en satisfaisant nos aspirations vers un idéal qui, plus que jamais, semble-t-il, doit s'opposer aux banalités de la vie réelle.

E. C. CHATELANAT.



UN POINT D'HISTOIRE

Dans son numéro du 2 février dernier, la *Semaine littéraire* a reproduit, sous la rubrique : *Illustrations, caricatures et documents*, une carte postale allemande portant le titre : *Der Weltkrieg 1914*, Nr. 7.

L'image représente quatre personnages, hommes et femmes, adossés à la façade d'une maison — sans doute une ferme — et protégés par une sorte de palissade. Ces personnages — probablement des paysans, à coup sûr des civils — sont armés d'un sabre, d'un fusil, d'un pistolet et d'une faux, et paraissent résolus à se défendre jusqu'à la mort.

La carte porte une légende en vers dont voici la traduction :

Il n'y a qu'un poltron pour demander :

« Serons-nous vainqueurs ou non ? »

Nous devons vaincre, sans réserve,

C'est le plus sacré des devoirs !

Voudrais-tu peut-être t'agenouiller devant les cosaques,

Mendier et supplier sous les coups ?

Mener une vie qui n'aurait plus aucune valeur

Pour toi et pour les tiens déshonorés ?

Nous préférons mourir, aussi bien les femmes que les

Et que Dieu nous pardonne !

[hommes

La *Semaine littéraire* faisait suivre ce document illustré de la mention que voici :

« Reproduction d'une carte postale largement répandue en Allemagne, surtout à l'époque de l'invasion de la Prusse orientale par les Russes, et qui exhorte les civils : vieillards, femmes et enfants, à combattre, les armes à la main, les troupes étrangères. A remarquer que, pour justifier leurs pires méfaits en Belgique, les autorités allemandes ont donné, comme raisons, des actes de défense semblables des populations civiles. »



La revue genevoise que nous venons de citer a, en quelques lignes, fait justice d'une méthode allemande qu'on ne saurait assez stigmatiser. Notre confrère montre que les Allemands recommandaient à leurs propres nationaux, aux populations *civiles* de la Prusse orientale, de s'armer contre les envahisseurs et de leur résister jusqu'à la mort, — une mort glorieuse, reconnaissent-ils. D'autre part, ils ont légitimé, sous le nom de *représailles*, les atrocités qu'ils ont commises en Belgique — et ailleurs — par le prétexte que les civils auraient tiré sur leurs soldats. Ils se sont élevés avec indignation contre la guerre de « francs-tireurs » qu'on leur faisait ; ils ont conduit au poteau d'exécution ou, plus simplement, fusillé au bord des routes, sur les places publiques, et même au seuil de leurs maisons, des centaines et des centaines de victimes : prêtres, vieillards, femmes, jeunes gens à peine sortis de l'enfance, qu'ils accusaient d'avoir commis... ce qu'ils recommandaient à leurs civils, en Prusse orientale, de faire au nom de la patrie. Ils ont détruit des villes et des villages, porté l'incendie et la ruine dans toute la Belgique — et plus tard en Serbie — pour punir, ont-ils affirmé, les populations hostiles et leur donner un exemple « salutaire. »

Et voici que la carte postale allemande dont nous venons de parler fait tomber cet échafaudage de justification et prend les coupables à leur propre piège.

Que deviennent leurs véhémentes protestations contre « la violation des lois de la guerre » que les violateurs de la Belgique reprochaient aux malheureux habitants de Louvain, de Malines, d'Aerschot, de Dinant, d'Andenne, de Tamines et autres lieux dévastés ?

A supposer que les autorités allemandes n'aient pas provoqué ou même encouragé la diffusion de cette carte postale « largement répandue en Allemagne », il n'en reste pas moins qu'elles ne peuvent l'avoir ignorée, qu'elles l'ont, tout au moins, tolérée, et que ce fait seul les empêcherait de trouver condamnables, chez les Belges, des actes qui honorerait les Allemands....

Conclusion : le prétexte qui a permis à l'état-major impérial de décréter le sac de Louvain, la destruction de Malines, la mise à feu et à sang de nombreuses autres localités, ce prétexte n'est plus de saison, — même s'il était vrai que les Belges eussent commis les actes dont on les accuse.



Mais ce n'est pas vrai : dans un livre que tout le monde devrait avoir lu¹, M. Emile Waxweiler a établi² par des documents irréfutables et des témoins irrécusables qui sont parfois les Allemands eux-mêmes³ que, s'il a pu se produire quelques cas isolés, *exceptionnels*, où des civils belges auraient tiré sur des soldats allemands, il ne saurait être question de résistance concertée de la part de la population. On a assuré que des bracon-

¹ *La Belgique neutre et loyale*. Lausanne, Payot, 1915.

² Pages 197 et suivantes.

³ Voir, par exemple, pages 204, 226, 269, etc.

niers, embusqués dans les bois, avaient attendu les troupes au passage pour leur tuer quelques hommes. M. Waxweiler ne le conteste pas, quoique le fait ne soit pas prouvé. Mais ce qu'il y a eu, surtout, ce sont de simples coïncidences et de fatales méprises. Les Allemands ont souvent pris pour des francs-tireurs des réguliers de l'armée belge, notamment des soldats de la garde civique, armés légalement pour la défense du pays et portant comme uniforme la blouse bleue, la cocarde tricolore et le brassard de même couleur; puis des patrouilles de soldats cyclistes; enfin, des douaniers et des gardes-forestiers. Tous ces hommes avaient été appelés à l'activité par le gouvernement; ils portaient les armes ouvertement et devaient se conformer, dans leurs opérations, aux lois et coutumes de la guerre¹. Ce n'étaient donc pas des civils. Il y eut aussi des meurtres perpétrés sur des officiers par des soldats allemands, et qu'on attribua faussement aux populations jusqu'à ce que l'enquête et l'autopsie eussent fait découvrir des balles allemandes dans les cadavres². Ce qui est certain, c'est que le gouvernement et les communes avaient, *partout*, recommandé aux populations de s'abstenir de prendre part aux hostilités; que des placards ont été apposés *partout* à cet effet (les Allemands ont pu le constater à leur arrivée dans les moindres bourgades); que, du haut de leurs chaires, les prêtres ont également recommandé aux fidèles de ne pas résister, tout en engageant les hommes valides à s'enrôler dans l'armée régulière, ce qui était un devoir patriotique; et qu'enfin les non-combattants ont été sommés partout, par les autorités locales, de déposer les armes qu'ils pouvaient détenir. Nulle part on n'a pu démontrer qu'il y avait eu

¹ Page 211. — ² Pages 222, 263.

résistance organisée de la part des populations civiles ; la destruction de Louvain, de Malines, le sac de Dinant, d'Aerschot, les massacres de Tamines et d'Andenne, la dévastation des Ardennes, de l'Entre Sambre-et-Meuse, du Pays de Wavre et du Pays de Vilvorde, l'incendie de tant de villages paisibles et prospères ont été motivés par des rapports mensongers et perfides.

Il a été prouvé, par ailleurs, au sujet des méprises dont il a été question plus haut, qu'à mainte reprise les Allemands se sont crus victimes d'agressions de civils, alors que, dans la confusion de la nuit ou le désarroi de la retraite, ils se tiraient les uns sur les autres. Il est aussi arrivé qu'un détachement, pénétrant dans une localité, a été reçu à coups de fusil par les occupants allemands qui croyaient à une intervention de l'ennemi. On avait beau jeu, alors, pour excuser la peu reluisante méprise et éviter les conséquences disciplinaires qu'elle pouvait entraîner à sa suite, de rejeter la responsabilité de l'événement sur les civils et de prétendre que c'était la population qui avait tiré.

C'est exactement ce qui s'était passé à Mulhouse, déjà le 10 août 1914, et j'ai été frappé de l'analogie que présentait le récit de certains faits avec ceux dont j'ai été témoin et qui dénotait, de la part des Allemands, une réédition de *procédés* constituant un vrai système.

On me permettra d'apporter ici cette contribution à un *point d'histoire* que l'auteur de la *Belgique neutre et loyale* a déjà élucidé, mais qui pourra intéresser les lecteurs, puisqu'ils verront que les procédés érigés en système à Louvain, à Malines et ailleurs avaient été inaugurés en Alsace, dès les premiers jours de la guerre.



Dans la nuit du 10 au 11 août, au lendemain de la première bataille de Mulhouse, notre maisonnée fut — je ne dirai pas réveillée : on ne dormait guère, hélas ! — mais tirée du calme relatif dans lequel nous vivions après les vingt-six heures consécutives du combat qui venait de prendre fin ; on sonnait violemment à la grille du jardin. Comme nous tardions à ouvrir — il était minuit — une voix impérative ordonnait : « *Aufmachen!* » et, par un volet légèrement relevé, nous apercevions une troupe de soldats arrêtés devant chez nous.

Il n'y avait pas autre chose à faire qu'à leur ouvrir. Le sous-officier qui entre, suivi de ses hommes le fusil en arrêt, nous déclare qu'ils ont leurs quartiers chez nous : « *Einquartierung mit Verpflegung!* »

— Combien d'hommes ?

— Dix-neuf !

— Mais ce n'est pas possible : nous sommes seuls dans la maison et ne pouvons loger et nourrir dix-neuf hommes à l'improviste, au milieu de la nuit....

— Nous *devons* prendre nos quartiers dans cette maison ; c'est l'ordre !

Le sous-officier ajoute qu'ils reviennent de la bataille, qu'ils meurent de faim et de fatigue, qu'on vient de les accueillir à coups de fusil à leur entrée en ville, et que la population paiera cher une pareille réception.... En attendant, ils veulent manger et dormir.

Nos hôtes imprévus s'attablent ; tout en mangeant, ils racontent les épisodes de la bataille. Ce sont des grenadiers de la garde badoise. Ils sont arrivés, après une marche forcée, juste à temps pour prendre part aux com-

bats de la journée et de la veille, autour de Mulhouse. Leur compagnie a été très éprouvée. En outre, ils se plaignent qu'à leur entrée en ville, des habitants (ou des Français embusqués dans les maisons : ils ne savent pas au juste) ont tiré par les fenêtres et leur ont tué quatre hommes, en blessant une soixantaine. Ils ajoutent que le général va faire raser la ville.

Je pris le sous-officier à part et lui demandai ce qu'il y avait de vrai dans ces racontars.

Il me répondit qu'il ne fallait pas prendre à la lettre ces bavardages (*dummes Geschwätz*) ; que les chefs n'avaient évidemment pas fait de confidences aux hommes et que ceux-ci exagéraient certainement les mesures de répression qui seraient prises.

— Mais, ajouta-t-il, il faut cependant vous attendre à des mesures de représailles. La population devra, malheureusement, expier l'agression de quelques écervelés.

Le lendemain, nous apprîmes par nos voisins, qui avaient tous eu à loger des soldats comme nous, — une escouade de dix-neuf hommes par maison, — que leurs hôtes avaient tenu les mêmes propos que les nôtres au sujet des représailles dont la ville était menacée, pour avoir trop bien accueilli l'arrivée des Français, et trop mal le retour des Allemands.

Je crois, pour ma part, que le mot d'ordre avait été donné d'effrayer ou d'intimider la population pour la mater, mais qu'on n'avait jamais eu l'intention sérieuse de « raser Mulhouse. »

Sans vouloir m'arrêter aux racontars des soldats que nous avons dû héberger, je retiens du fait ce qu'il y avait d'exact : ce régiment badois, en débouchant dans les faubourgs de Mulhouse, avait effectivement été reçu à coups de fusil ; mais c'étaient leurs propres camarades

qui avaient tiré, les prenant, dans la nuit, pour des Français qui revenaient à l'attaque.

On a dû faire l'autopsie des soldats tués ; et l'examen des blessés aura révélé l'origine allemande des balles tirées, — ce qu'on s'est bien gardé de publier officiellement. Mais, à défaut de preuve, il y a un indice suffisant pour expliquer que les autorités, renseignées, aient renoncé à sévir aussi durement qu'on l'avait annoncé ; le voici :

Le maire de Mulhouse, M. Cossmann, — un Allemand, — ouvrit une enquête et promit 1000 marks de récompense à qui dénoncerait, avec preuves à l'appui, des civils ayant tiré sur les soldats.

Personne, — et Dieu sait, pourtant, combien les mouchards allemands étaient nombreux à Mulhouse, — personne n'a gagné les 1000 marks offerts.

L'incident est, sans doute, de mince importance, puisque les suites n'en ont pas été graves. Mais elles auraient pu l'être. Ce qui est resté à l'état de menace, en ce qui concerne Mulhouse, a été sinistrement exécuté à Louvain et ailleurs, où les choses se sont passées, à l'origine, de la même façon ¹.

Quoi qu'il en soit, il n'était peut-être pas inutile de montrer que le système de justification employé si souvent depuis, en Belgique, par les Allemands, avait été inauguré en Alsace, et il nous a paru que nous devions cette modeste contribution à l'éclaircissement d'un *point d'histoire*.

HENRI-EDOUARD DROZ.

¹ C'est un incident encore plus futile qui a provoqué les atrocités commises à Bourzwiller.



LA RÉFORME DU CALENDRIER

La Direction de la *Bibliothèque Universelle* a bien voulu publier, dans sa livraison du mois d'avril 1918, mon exposé sur un système combiné d'un calendrier universel et invariable, répondant à la réalité astronomique et aux besoins de la vie pratique.

Cette publication a valu à son auteur de très intéressants échanges de vue. D'une part, des savants compétents ont franchement pris parti pour ce projet ; d'autre part, des hommes d'Etat, des dignitaires ecclésiastiques, et même des chefs d'Etat s'y sont intéressés.

D'autres projets ayant surgi dans le courant de cette année, les lecteurs me permettront d'en donner un bref résumé.

Dans le numéro du 5 janvier 1918 de l'*Illustration*, M. F. Honoré passe en revue les travaux qui ont paru depuis 1910.

En effet, le congrès international de chambres de commerce, ayant eu lieu à Londres cette année-là, s'est déclaré en faveur du système Grosclaude, qui a la priorité du principe des 52 semaines à sept jours, plus un jour hors de compte les années ordinaires, et deux jours les années bissextiles, en plaçant les deux jours supplémentaires à six mois de distance.

Le regretté mathématicien genevois Grosclaude, homme de science et homme de la vie pratique, a, comme professeur de mathématiques à Genève, largement contribué à l'importance mondiale que l'horlogerie de précision, l'industrie principale de la grande cité du Léman, s'est acquise. Grâce à d'excellentes écoles spéciales, cette industrie a pris une évolution scientifique

qui lui a valu la première place au monde. Les instruments de précision, les mouvements astronomiques, les chronomètres genevois sont des merveilles de science appliquée.

De même, le calendrier du professeur Grosclaude est l'expression du bon sens et de l'esprit pratique du regretté savant. Les autres systèmes présentés et discutés au congrès international des chambres de commerce, en 1910, n'entrent plus en ligne de compte.

La question de la réforme du calendrier revint sur le tapis au congrès de Boston, en 1912, puis à celui de Paris, quelques jours avant la déclaration de guerre. Le vœu de cette réforme a, en outre, été formulé par l'Association internationale des académiciens, réunie à Pétrograd en 1913. Finalement, en mai 1914, s'est réuni le premier congrès international « spécial » réclamé par les chambres de commerce du monde entier.

Le congrès de Paris, suivant l'exemple du congrès de Londres de 1910, exprima les desiderata suivants :

Que le nouveau calendrier soit perpétuel, assurant une concordance invariable entre les jours et les dates de l'année ;

Que l'année soit composée de 364 jours datés (formant 52 semaines entières), plus un jour complémentaire les années ordinaires, et deux jours complémentaires les années bissextiles ;

Que la division de l'année en 12 mois soit maintenue ;

Que la fête de Pâques soit fixée à l'un des premiers dimanches d'avril.

Ce programme est l'expression du système Grosclaude, adopté au congrès international des chambres de commerce, à Londres, en 1910.

M. Honoré continue son intéressant travail par un exposé de l'évolution des calendriers julien et grégorien, puis il passe en revue les projets de réforme dès le concours ouvert en 1884 par la revue *Astronomie*, où cinquante projets ont été présentés, tous des variantes du système antérieurement créé par l'illustre Camille Flammarion.

L'impossibilité de rapports en chiffres entiers entre les jours, les semaines, les mois, les trimestres, les semestres et l'année, nous oblige à établir des jours hors des semaines et des mois, pour arriver à un système perpétuel.

En premier lieu, M. Honoré décrit le système Grosclaude, qui, d'ailleurs, n'est plus un projet, mais d'ores et déjà le système classique, appelé à succéder au système grégorien.

M. Honoré passe au projet de M. Robertson, de Kirkcaldy en Ecosse. Cet auteur fait débiter la semaine, le mois et le trimestre par un dimanche, de façon que les quantités correspondent avec les mêmes jours de semaine. L'inconvénient résultant de cette combinaison est l'inégalité des mois ; en effet, chaque trimestre comprend deux mois de 28 et un de 35 jours, ce qui rend ce calendrier inapplicable.

Projet de M. Bigourdan, membre de l'Institut et du Bureau des longitudes. Pour éviter les jours « hors cadre », l'auteur propose douze mois dans l'ordre suivant : les deux premiers mois des trois premiers trimestres ont 30 jours ; le troisième en a 31 ; les années ordinaires, le mois d'octobre a 30 jours, les mois de novembre et de décembre 31 ; les années bissextiles, le mois d'octobre a 31 jours. M. Honoré ajoute : on obtient ainsi jusqu'en novembre ou décembre la concordance des jours et des dates entre les mois occupant le même rang dans chaque trimestre ; mais, d'une année à l'autre, il y a décalage d'un jour pour une même date, et de deux jours après une année bissextile. Le calendrier n'est donc pas perpétuel et immuable. A cette solution transactionnelle on doit préférer sans hésitation celle de Grosclaude.

Projet de M. Meyer. Le calendrier « horotrimène » supprime les mois. L'année commence au solstice d'hiver et se divise en 4 trimestres de 90 jours, qui s'équilibrent sensiblement avec les saisons. Les jours sont numérotés de 1 à 90. L'année se compose ainsi de 360 jours, plus 5 jours formant le jour de l'an et les quatre fêtes liminaires, qui sont placées à la fin de chaque trimestre. Les années bissextiles, on double la fête liminaire d'été.

Au lieu d'un jour supplémentaire, ce système en a cinq, comme celui du calendrier républicain, établi par la Convention en 1793. D'ailleurs, le rouage de la vie pratique ne permettrait pas la suppression des mois.

Le projet Delaporte. L'auteur représentait la Société astronomique de France au congrès de Liège, dont il fut nommé vice-président. M. Delaporte, considérant que la semaine est une coutume invétérée qu'on ne pourrait abolir, la « stabilise. » Il « neutralise » les trois cent soixante-cinquième et trois cent soixante-sixième jours, et répartit les 364 jours qui restent en 52 semaines. Ce nombre n'est pas divisible par 12, et il faudrait, pour conserver le nombre de 12 mois, les laisser inégaux. Il crée 13 mois à 28 jours, formant, chacun, 4 semaines complètes.

Je suis surpris que M. Delaporte ignore que le système des 13 mois à 4 semaines est précisément celui d'Auguste Comte. En effet, le créateur du système de philosophie positive est l'auteur du calendrier à 13 mois, baptisés par le grand penseur français « Moïse », « Homère », « Aristote », etc.

Le système philosophique d'Auguste Comte, « le positivisme », est un monument de la pensée humaine. Quant à son calendrier, il n'a qu'un intérêt académique, et c'est le cas, de même, de la religion positive, dont Comte était le grand-prêtre, vers l'époque où des troubles mentaux commencèrent à se manifester chez l'infatigable penseur.

Le système du calendrier à 13 mois est impraticable. Le monde des affaires, toute la vie pratique, exige un calendrier divisant l'année en semestres, trimestres, mois, semaines et jours ; c'est à ces besoins pratiques que le calendrier de l'avenir devra s'adapter.

M. G. M. Stanoïévitch, recteur de l'université de Belgrade, ancien élève de l'observatoire de Meudon, a fait paraître un intéressant article dans l'*Illustration* du 23 février 1918, concernant le calendrier de M. P. Delaporte, que la Ligue pour la

réforme du calendrier (Paris, 109, quai d'Orsay) a adopté, à l'exclusion de tout autre système (*sic*).

Cette ligue est, évidemment, libre de son choix. Cependant, le calendrier de 13 mois, d'Auguste Comte, qui est celui proposé par M. Delaporte, n'aura aucune chance d'être adopté par un congrès universel. C'est l'année à deux semestres, 4 trimestres, 12 mois, 52 semaines ou 364 jours plus un (deux pour les années bissextiles), qui l'emportera, avec les règles établies par Grosclaude.

Le caractère religieux de l'année ne peut entrer en ligne de compte pour l'établissement du calendrier universel, qui, forcément, sera laïque. Le congrès universel sera obligé de créer un calendrier purement civil ; les nations, selon leurs institutions et leurs croyances, le compléteront d'après leurs besoins.

Les lecteurs qui s'y intéressent sont priés de demander au soussigné son résumé d'un calendrier universel et perpétuel, combinant les systèmes Flammarion et Grosclaude.

Le Castel, Romainmôtier,
(Jura vaudois), Suisse,
31 mai 1918.

P.-V. GERBER.
D^r ès sciences.



CHRONIQUE ITALIENNE

L'Autriche jugée du point de vue italien. — Le pseudo-Machiavelli. —
L'activité littéraire.

Les événements des derniers mois ont prouvé définitivement la vérité du jugement italien sur l'Autriche. Désormais, celle-ci n'est plus considérée par les alliés français, anglais et américains comme une malheureuse victime de la prépondérance germanique, mais comme une complice nécessaire et irréductible du crime allemand. Chacun voit l'avantage, pour l'Italie, d'avoir pu obtenir pleine confirmation de son jugement sur une des plus importantes questions de la guerre.

On a dit et écrit tant de fois — même chez les Italiens — que l'Italie, avant le mois d'octobre dernier, faisait sa guerre à elle plus pour conquérir Trieste, le Trentin et l'Adriatique que pour la défense de la liberté et de la civilisation, plus par vieille haine contre les Habsbourg que par indignation des nouveaux faits et gestes des Hohenzollern ! Il y avait peut-être du vrai dans cette opinion. Mais l'Italie aurait-elle pu sentir et réaliser autrement sa conception de la guerre, — c'est-à-dire l'élargir jusqu'aux limites les plus grandes — si les Alliés se refusaient de leur côté à compléter leur propre conception en étendant à l'Autriche le dédain dont on couvre l'Allemagne et en dressant contre elle les armes brandies contre l'alliée ?

Dans l'union morale et pas seulement militaire de l'Entente subsistaient quelques solutions de continuité mal dissimulées par les silences prudents et les habituelles déclarations officielles. La Russie, en précipitant sa ruine, a causé les dommages qu'on a ressentis sur l'Isonzo et qu'on ressent maintenant en France, mais elle a rendu plus libres et plus pures les raisons de l'Entente. Certes, la Russie était d'un grand secours, mais

elle était, dans la ligue des Etats démocratiques, une contradiction difficilement justifiable.... Et l'idée que les Français, les Anglais et les Américains se faisaient de l'Autriche était aussi, dans la coalition anti-allemande, un continuel danger de froideur et de discorde, un facteur de doutes déprimants et une cause réelle de cordialité atténuée. Les Autrichiens furent toujours très habiles à se créer des sympathies et des amitiés auprès des peuples vis-à-vis desquels ils ne pouvaient point avoir de desseins de conquête ou d'oppression. Vu d'un peu loin, l'aigle bicéphale prenait facilement, par on ne sait quel sortilège, l'air d'une colombe. Aujourd'hui, cependant, l'enchantement s'est dissipé : il faut en savoir gré à la franchise de Clemenceau et, aussi, à la rudesse prussienne. Aujourd'hui, il n'y a plus personne — pas même à Genève — qui ose parler de l'Autriche nouvelle, du jeune empereur doux et libéral. La France a crié, avec cette magnifique sincérité qui lui est propre et qui est si dignement personnifiée par son premier ministre : « On ne peut les croire ! » L'Allemagne a ajouté : « L'Autriche travaille pour moi et avec moi ! » L'Autriche allemande et magyare a murmuré, en baissant la tête : « En fait, que serions-nous sans l'aide de l'Allemagne ? »

Et bientôt nous aurons (on peut s'y attendre avec certitude) un nouvel exemple, encore plus éclatant, de la traditionnelle politique autrichienne ; les Slaves de la monarchie ne verront, hélas ! leurs aspirations réalisées qu'après être sortis vainqueurs d'une dernière épreuve atroce.

Personne ne s'en étonne en Italie. Mais on éprouve un plaisir juste et profond à constater combien, à Paris, à Londres, à Washington, et peut-être aussi à Genève, la thèse italienne sur l'Autriche commence à paraître très voisine de la vérité et digne de toute considération. Et il est même possible qu'une autre vieille thèse italienne finisse par s'imposer : celle relative à l'importance du front militaire italo-autrichien et à la nécessité de tenter contre lui un grand effort commun. Il se pourrait que le chemin, pour entrer dans la forteresse formidable

contre laquelle se sont heurtés en vain les Alliés à l'orient et à l'occident, s'ouvrit au midi.

— *Le retour de Machiavelli*. C'est ainsi que Mario Mariani, ancien correspondant berlinois du *Secolo* et d'autres journaux, intitule son livre. Il faut le signaler, non pas tant pour des qualités spéciales qu'il pourrait avoir, mais parce qu'on y trouve, exprimées sans réticences, certaines idées déjà répandues avant la guerre et faisant de temps en temps leur réapparition, quand les choses semblaient tourner au pire. Un écrivain subtil et élégant, Amadeo Mazzotti, résume comme suit, dans la *Revue des nations latines*, la substance de ce livre : « Nous faisons fausse route ; pour vaincre l'Allemagne, il faut être aussi fort que l'Allemagne et, pour être aussi fort que l'Allemagne, il faut en prendre non seulement les armes et les méthodes de guerre, mais aussi l'esprit. Nous devons nous pénétrer de cet esprit si nous voulons, n'importe quand, aujourd'hui ou demain, à la fin de la lutte actuelle ou au cours de l'avenir, avoir la suprématie, pour ne pas devenir Allemands. Nous devons, en combattant, lacérer le cœur de l'humanité, — ou ce qui n'en est qu'une vague ressemblance, — étouffer en nous sa voix, si la terreur est un résultat efficace. Nous devons croire que l'offense est la raison suprême, et la force le droit suprême. Et croire aussi que les traités sont des chiffons de papier et la foi jurée paroles au vent, en regard d'un succès probable. Enfin, répudions toutes les idéologies malades qui ont conféré à nos Etats la qualité et le renom d'Etats démocratiques, unitaires, pacifistes, optimistes, etc. »

L'immoralité la plus effrénée, donc, pour tout ce qui dépasse les limites de l'activité privée. Il n'est pas non plus bien sûr que la morale privée trouve elle-même grâce auprès de l'auteur. « En somme, écrit-il, depuis les origines, celui qui triomphe, de Caïn ou d'Abel, est toujours Caïn ; je crains que l'Entente n'ait trop raison et ne le dise trop. Le succès sourit toujours à ceux qui ont tort, à ceux qui travaillent contre la morale, à ceux qui offensent la justice et oppriment le droit. »

Pour ce qui concerne Machiavelli, il n'est pas difficile de démontrer (et M. Mazzotti le fait nettement) que la doctrine machiavélique est bien plus claire, riche et délicate que ne l'est ce brutal cynisme négatif, lequel sent la bière du Nord, et non le vin qui a mûri en pleine colline toscane, sous le chaud soleil de la Renaissance. Mais Machiavelli échappera à ces thuriféraires indiscrets, comme il a échappé à tant de calomniateurs acerbes. Ce qui me semble, dans ce raisonnement, plus important et plus périlleux, c'est le charme malsain que l'immoralité politique allemande a exercé et continue d'exercer encore sur les pays de l'Entente. Phénomènes de fatigue et de découragement, dirait-on, si les idées de Mariani et d'autres semblables n'étaient pas en relation étroite avec certaines théories plus répandues en Italie avant la guerre. Qu'il suffise de rappeler les articles et les livres de certain nationalisme très ardemment antidémocratique. L'Allemagne avait réussi à refondre, avec les débris de quelques philosophies vieillottes, des produits à l'apparence singulière et nouvelle, qu'on accueillit très bien, même en pays latins. Ils y provoquèrent un état d'esprit qui, de temps à autre, s'agite et s'affirme dans des clameurs frisant l'admiration : « Voyez-vous cette Allemagne endiablée ? C'est ainsi qu'on fait la guerre ! En foulant aux pieds la légalité, en faisant fi de tout scrupule.... C'est ainsi qu'on a la victoire ! »

C'est ainsi, en effet, que l'Allemagne a réussi à gagner plusieurs victoires importantes. Et elle remporterait probablement aussi la victoire finale si les Alliés, par fatigue ou par impatience fiévreuse, se laissaient aller à nier, ou tout simplement à oublier les buts élevés de leur guerre. Le jour où, dans l'esprit des combattants, diminuerait la conviction d'un droit à revendiquer, d'une civilisation à défendre, d'une loi suprême à respecter, fût-ce même en rendant la lutte plus ardue, — ce jour-là, on commencerait fatalement à se demander s'il ne conviendrait pas, tout bien considéré, de pactiser avec ces Allemands endiablés. Pour les vaincre, il faut des armes égales (et en cela l'Entente a raison de les imiter), mais il faut aussi cet élément de

répugnance qui peut découler seulement d'une profonde différence dans les facteurs idéaux et moraux. Enlevez la moitié de l'indignation que les crimes allemands peuvent nous inspirer, substituez-lui tout autant d'admiration, vous ne verrez pas comment peut avoir tort M. Caillaux, qui aurait précisément voulu que la France et l'Italie s'associassent intimement avec l'Allemagne puissante et dépourvue de préjugés. En supposant que les idées ne valent rien et que tout se réduise aux intérêts, il est certain qu'on ne pourrait aboutir à conclusion plus logique. Mais les idées ont encore et auront toujours une valeur prépondérante dans les luttes humaines.

— En avril ont paru presque en même temps les premiers numéros de deux périodiques qui se proposent un but élevé d'utilité pratique et qui, certes, contribueront puissamment à répandre, même à l'étranger, la culture italienne. *L'Italia che scrive*, c'est le périodique de l'éditeur A. F. Formiggini, de Rome, où l'on retrouve l'entrain de son caractère, et aussi cette gaie liberté d'allures par laquelle (comme ses amis et connaissances le savent bien), il se plaît à cacher son bon sens consommé et sa prudence inaltérable. *I libri del giorno*, c'est le fascicule édité par la maison Treves, de Milan ; il est plus grave et plus tassé. L'une et l'autre œuvre offrent au lecteur de précieux renseignements sur la production littéraire italienne et étrangère, — la production actuelle et aussi future, car, surtout dans *L'Italia che scrive*, on trouve de nombreuses promesses d'auteurs et d'éditeurs. Ces promesses ne se réaliseront pas toutes, mais M. Formiggini fait observer judicieusement que « la bibliographie considérée en elle-même, a aussi, outre un grand charme de curiosité, une notable importance pour donner un tableau plus complet de la physionomie spirituelle des auteurs isolés. »

La guerre, en Italie aussi, et peut-être plus en Italie qu'ailleurs, absorbe toutes les énergies les plus pures et les plus ferventes de la nation et pèse avec ses ombres sur les épaules de ceux qui pourraient encore se considérer matériellement comme

libres. Mais, dans cette quasi-interruption d'activité littéraire, on sent facilement un frémissement intense et profond, qui, à peine la tempête finie, se manifestera en œuvres nombreuses et ardentes. Et ces deux périodiques, dont la tâche devrait être d'annoncer les nouvelles œuvres, ces deux instruments de la réputation littéraire et du succès de librairie, qui sont lancés avant que le besoin s'en fasse sentir, contribuent, eux aussi, à montrer que demain sera un jour d'éclatante floraison dans les champs de la poésie. Espérons que les fleurs en seront agréables et saines.

FRANCESCO CHIESA.

·CHRONIQUE RUSSE

Rêve et réalité. — Causes de la débâcle du grand empire. — *Tout pouvoir au Sovét*. — Le peuple et les faux intellectuels. — L'Allemagne conquiert la Russie. — La France, l'Ukraine et Odessa. — Le duc de Richelieu et l'amiral de Ribas. — La dictature en Ukraine. — Turcs, Arméniens et démembrement du Caucase. — Ce que la paix de Brest-Litovsk a coûté à la Russie. — Il faut sauver le peuple russe. — Programme politique. — Traite des blanches. — Platon, Tolstoï, les tolsotians et la non-résistance au mal par le mal. — L'avenir appartiendra à ceux qui sauront se défendre.

La révolution russe nous permet de voir les hommes dans le spectacle de leurs incurables infirmités et du dualisme éternel de la vie : le rêve et la réalité. Rêver, c'est vivre au-dessus de la vie, mais, dans le domaine individuel, rêver, c'est aussi se créer une existence supérieure à celle qui nous entoure. Il y a des personnes qui rêvent sans le savoir, il en est d'autres — elles sont plus rares — pour qui le rêve témoigne d'une puissance créatrice agissante. Qu'importe si un beau matin on se réveille brisé, anéanti par la réalité ? On a vécu, puisqu'on a rêvé, car, dans le domaine individuel, rêver, c'est toujours vivre et, quelquefois, c'est construire. Il n'en est pas de même dans le domaine social. On ne construit rien de solide socialement

sur un sol incertain dont la consistance n'apparaît qu'en rêve seulement. La seconde révolution russe le prouve suffisamment.

Je ne crois pas pouvoir porter toutes les erreurs commises un peu partout, depuis quinze mois, à l'actif de la révolution. La longue oppression du vieux régime, qui étouffait toutes les saines énergies individuelles ; l'épuisement de toutes les forces matérielles et morales de la nation ; le peu d'aide que Kerensky avait trouvé en Russie et ailleurs ; la collision entre les maximalistes d'un côté, et les Ukrainiens et les races allogènes de l'autre, collision encouragée d'abord, déplorée ensuite par ceux qui, dans leur entêtement inexplicable, refusèrent de voir la réalité bien en face, tout cela a contribué à la débâcle du grand empire.

Je ne regrette pas non plus le tsarisme. Il est indispensable qu'une civilisation vieillie soit livrée à la décomposition. Mais il est permis de regretter que les Russes n'aient pas su rendre possible l'évolution des germes d'une civilisation nouvelle, qui semblaient riches de jeunesse, de sève et d'avenir. Les causes en sont multiples et diverses ; qui pourrait les définir à l'heure actuelle ? En politique, en histoire, comme en science, les causes les plus simples et les plus usuelles présentent parfois d'inextricables difficultés quand on veut les approfondir. Jamais trame historico-politique n'a été si embrouillée.

Avant tout, les Russes ont trop longtemps rêvé et par là-même ont perdu les notions de la réalité. N'est-ce pas un rêve, cette devise, dépourvue de justice et de morale sociale : *Tout pouvoir au Sovêt* ? Rêve, cette croyance naïve à la possibilité d'une miraculeuse régénération démocratique de l'Allemagne ? Lénine et Trotsky ont été les plus précieux auxiliaires de la poussée pangermaniste¹. Rêve, l'idée que la révolution russe se propagera rapidement dans l'Europe entière et régénérera le monde ?

¹ L'offensive allemande sur le front occidental qui se déroule au moment où ces lignes sont écrites est leur œuvre.

On peut rêver un meilleur avenir de l'humanité et se tromper dans le choix des moyens pour y parvenir. D'autre part, nous ne devons pas être trop durs pour le peuple russe, faible et ignorant ; nous ne devons, en tout cas, pas nous montrer plus durs pour les masses que pour les faux intellectuels qui les conduisent. Mais comment ne pas reconnaître que la révolution russe dévie de plus en plus ? Il faut être fou pour demander maintenant au peuple russe d'être le guide spirituel du monde.

Le peu qu'on sait de ce qui se passe en Russie donne le frisson. C'est le chaos, la tour de Babel. L'Allemagne seule en profite : elle conquiert la Russie. Elle a déjà la Finlande, la Livonie, l'Esthonie, la Lithuanie, la Podolie, la Wolhynie ; elle est à Taganrog, à Rostov, en Crimée. La nouvelle dictature en Ukraine a été constituée sous la protection des baïonnettes allemandes. Les Ukrainiens apprennent de plus en plus à leurs dépens que le sabre allemand est une arme à double usage. La dictature de l'hetman Skoropadsky est absolue, sans aucune limite, ni aucun contrôle, elle anéantit la république du peuple de l'Ukraine. Les paysans sont partout en révolte, ils se défendent avec rage contre les envahisseurs. Les réquisitions exagérées effectuées par les Austro-Allemands provoquent partout des émeutes.

Odessa s'est proclamée ville libre, mais la lutte pour ce port continue. La France n'a nulle envie de prendre part à la dépouille de la Russie ; au contraire, elle ferait l'impossible pour la sauver ; mais la France aurait plus de droits sur Odessa que l'Allemagne ou l'Ukraine. On sait l'exclamation de Pierre I^{er} à Paris, devant la tombe du cardinal de Richelieu : « Grand homme, si tu avais vécu de mon temps, je t'aurais donné la moitié de mes Etats pour apprendre de toi à gouverner l'autre. » Moins de cent ans après, nous voyons l'héritier de Richelieu investi d'un pouvoir souverain sur la Russie méridionale. Le littoral de la mer Noire, au moment où il fut atteint et partiellement conquis par les Russes, avait à peine été touché par la civilisation. Lorsque Catherine II visita ses récentes conquêtes, on dut organiser une étrange mise en scène pour masquer le

désert. La fondation d'Odessa — 1792 — fut le point de départ de la colonisation de cette contrée. A l'avènement d'Alexandre I^{er}, Odessa était encore un rassemblement de tentes, de cabanes en terre, de boutiques en plein vent habitées par des marchands italiens, grecs, bulgares. En février 1803 le duc de Richelieu fut nommé lieutenant-général et gouverneur d'Odessa. Lui et l'amiral de Ribas — un autre Français — sont les véritables fondateurs de la ville, dont les deux principales rues portent leurs noms.

La présence des Allemands à Odessa et en Crimée est aussi monstrueuse que celle des Turcs au Caucase, séparé désormais — grâce au traité de Brest-Litovsk — de trois districts : Ardahan, Kars et Batoum. Batoum, c'est le grand port du Caucase sur la mer Noire, la ville des palmiers, des orangers, des bambous et même de l'arbre à thé ; un coin de la zone tropicale, à l'abri des montagnes d'Arménie. Kars, c'est la citadelle qui protège la route de Tiflis, à 1800 mètres d'altitude. Ardahan, également dans les montagnes, est entre Batoum et Kars. La population de ces trois provinces comprend beaucoup d'Arméniens.

Ainsi l'on pensait que l'Arménie turque, conquise par les Russes, était à jamais sauvée des bachi-bouzouks ; au contraire, les Turcs rentrent en Arménie par la volonté de l'Allemagne, et même vont reprendre sous leurs griffes trois provinces du Caucase. Leur appétit n'est pas encore assouvi. Ils visent tout le Caucase. Et le commissaire du peuple aux affaires étrangères proteste toujours par des notes très énergiques....

Si l'on considère la séparation des régions de Batoum et de Kars, assignées à la Turquie, et de la Bessarabie, donnée à la Roumanie, les pertes de la Russie (la Crimée non comprise) par suite du traité de paix de Brest-Litovsk peuvent être ainsi résumées : un million de kilomètres carrés de territoire ; 56 millions d'habitants, soit 32 % de toute la population ; 21 530 kilomètres de voies ferrées, soit un tiers ; 73 % de la production totale de fer ; 89 % de la production de houille ; 268 raffineries

de sucre ; 918 fabriques de drap ; 574 brasseries ; 133 fabriques de tabac ; 1685 distilleries d'alcool ; 244 fabriques de produits chimiques ; 615 fabriques de papier ; 1073 usines mécaniques. Tous ces territoires rapportaient annuellement 845 238 000 roubles et comptaient 1800 caisses d'épargne.

La désagrégation du grand empire ne paraît pas terminée. En Sibérie, chez les Kirghizes, au Caucase, il se constitue des partis et des mouvements séparatistes. Et les Allemands avancent toujours, ils ne demandent qu'à répéter dans le nord le coup d'Etat monarchiste qu'ils ont perpétré dans le sud.

L'Entente se décidera-t-elle à passer de sa politique passive à une politique active, nettement déterminée dans ses buts et dans ses moyens d'action ? Sait-elle seulement ce qui se passe réellement en Russie ou continue-t-elle à se renseigner aux sources d'avant la révolution ? Je ne suis pas dans le secret des dieux. Il ne faudrait pas abandonner le peuple russe, il faudrait lui prêter toute l'aide possible dans le grand travail de restauration, et une pareille assistance ne devrait avoir en vue que le seul intérêt de la Russie.

On dit que l'autorité des bolchevikis s'émiette ; c'est possible : cela m'étonnerait. La Russie est loin de partager toutes les idées des maximalistes, mais l'homme se rattache toujours à ce qui se trouve sous la main. Les bolchevikis s'agitent, tandis que les cadets se cachent et les minimalistes se lamentent. D'ailleurs, aucun parti ne sait ce qu'il veut.

La vie publique est dominée par l'écrasant souci du joug allemand et du pain quotidien. Ce souci a endurci les hommes politiquement et moralement, mais, au lieu de le laisser creuser un abîme entre les partis avancés, toutes les forces vives devraient s'unir pour maîtriser le mal qui ronge les Russes conscients. Voici mon programme : 1° Former un gouvernement provisoire de coalition démocratique. En se surveillant mutuellement, les cadets et les révolutionnaires ne feraient peut-être pas trop de sottises. 2° Convoquer la Constituante de toute la Russie. Limiter la durée des discours politiques à cinq minutes.

On peut dire beaucoup de choses en cinq minutes, même quand on n'a rien à dire. Mais je crois que je rêve et que je prends mon désir pour la réalité. Les partis politiques russes ne se comprennent plus et les Allemands sont les maîtres de la Russie. On ne voit poindre nulle part le moindre salut et aucune nouvelle catastrophe ne doit nous surprendre.

Les rares lettres qui nous parviennent de là-bas relatent des choses monstrueuses. Il paraît que dans certaines contrées du sud les soldats démobilisés font le commerce des êtres humains : les femmes arméniennes, turques et kurdes se vendent à raison de 25 roubles la tête. Où sont-elles, les douces espérances d'hier tout imprégnées de l'idéal dit tolstoïen ?

— La dernière page — *Tolstoï intime* — de ma précédente chronique m'a valu quelques lettres fort intéressantes. Un professeur de philosophie m'écrit : « Vous dites que Platon a plus de mérite que Tolstoï. Vous oubliez que Platon admet la nécessité de l'esclavage. » En effet, pour Platon, la légitimité de l'esclavage n'est l'objet d'aucun doute¹. Thomas Morus, le père du communisme moderne, qui bannit l'argent de la cité, n'y tolère que l'échange et n'autorise d'autres travaux que ceux de l'agriculture et des métiers de première nécessité, Thomas Morus donne aux citoyens de l'île d'Utopie des esclaves pour faciliter leurs travaux. C'est que Platon et Morus acceptent de confiance certains préjugés de leur temps. Tolstoï, au dix-neuvième siècle, avait des esclaves jusqu'à la libération officielle de ces derniers par Alexandre II.

Le même professeur me rappelle que je considérais jadis Tolstoï comme un prophète d'Israël. Je continue toujours à le considérer comme tel. Mais Platon n'est pas seulement l'Athénien qui a inventé l'un des systèmes de philosophie que la Grèce nous a légués. Si Socrate est le plus saint des païens, Platon en est le plus clairvoyant. Par l'étude immédiate de l'état moral des cités grecques, par les recherches des moyens de

¹ Platon reconnaît, cependant, que l'homme ne se prête qu'avec une peine infinie à la distinction de libre et d'esclave. *Lois*, VI, 776.

ramener à la justice une multitude injuste, Platon est parvenu sur certains points de première importance à des résultats qui concordent avec les enseignements des prophètes hébreux.

Un autre de mes correspondants trouve que « Tolstoï s'était trop enfermé à Jasnaïa-Poliana. Il était trop modeste pour voyager et répandre ses idées de vive voix. » Il était très bien à Jasnaïa-Poliana. Je ne vois pas du tout Tolstoï à Paris, dans les salons mondains, aux répétitions générales des Bouffes-Parisiens, du Gymnase, du Théâtre Antoine, du Vaudeville ou même de la Comédie-Française. Je ne me le représente pas siégeant au comité de la Société des Gens de lettres ou faisant des conférences aux universités populaires qui fleurissaient au début de ce siècle. Tolstoï allait avec regret à Moscou, où son succès de propagateur était plutôt médiocre. Non, vraiment, il était très bien dans son domaine de Jasnaïa-Poliana. Chacun prêche où il peut et d'où il peut. Jérémie avait commencé sa propagande dans son village natal d'Anathoth. Ses compatriotes le chassèrent avec des menaces de mort. Il se rendit à Jérusalem, là où était la partie décisive à gagner ou à perdre. Le martyr de Socrate remplit Platon d'une profonde aversion pour la démocratie athénienne. Il comprit que la lutte entreprise par Socrate était inutile. Aussi le voyons-nous quitter la place publique pour les jardins d'Académus.

Quant à la modestie de Tolstoï, il suffit pour s'en rendre compte de jeter un coup d'œil sur ses photographies : à tout âge, à cheval, debout, assis, couché, en blouse de moujik, en kaftan, buvant, mangeant, lisant, labourant la terre, etc. Bien sûr, ce n'est pas Tolstoï qui allait chercher les photographes, ce sont ces derniers qui allaient trouver Tolstoï. Avez-vous jamais vu les photographies des moujiks Bondariov et Sontaïev auxquels Tolstoï doit tant ? Ce sont de pauvres petits daguerréotypes introuvables.

Un tolstoïsant authentique me demande si on trouve chez Platon des traces de la maxime de Tolstoï : *Ne résiste pas au mal par le mal*. Je ne le crois pas. Mais cette conception appartient-elle

exclusivement à Tolstoï ? On l'attribue au Nazaréen, qui n'avait jamais rien écrit. Nous la retrouvons chez plusieurs prédécesseurs de Jésus, chez Hillel¹, chez Philon le Juif, chez Esaïe, que Renan considère avec raison comme le premier fondateur du christianisme. La maxime est en toutes lettres dans le Coran² : « Rends le bien pour le mal, et tu verras ton ennemi se changer en protecteur et ami. »

L'heure de dissenter sur la non-résistance au mal par le mal est bien choisie, n'est-ce pas ? Quand on voit les exploits des gothas et des berthas, croyez-vous que la première idée qui vient à l'esprit est celle de la non-résistance au mal ? Un frémissement d'indignation et de colère s'empare plutôt de l'être le plus doux.... La formule : *ni guerre, ni paix*, qui aboutit au désastre que nous savons, renferme une parcelle du précepte de la non-résistance au mal.

L'histoire de l'humanité est remplie de preuves que la violence ne contribue pas au relèvement moral. Le mal ne peut disparaître que par le bien. L'idéal est de ne jamais recourir à la violence pour atteindre aucun but. Hélas ! l'idéal et la réalité s'accordent rarement, dans le domaine universel comme dans le domaine individuel.

J'admire les tolstoïsants 'qui, grâce à la prévoyance de leurs ancêtres — et sans doute au travail des esclaves de ces derniers, — peuvent passer leur vie aux bords d'un lac bleu. Tout le monde n'hérite pas et tout le monde ne peut pas se contenter de contempler paisiblement la lune.

Un voyageur qui avait longtemps séjourné dans l'Afrique du nord me disait qu'avec un peu de bonté on obtient tout ce qu'on veut des noirs, qui sont très sensibles à la non-résistance au mal par le mal, quand ce sont les blancs qui la pratiquent. Dans nos grandes villes modernes cette maxime n'a vraiment pas cours.

Je connais quelqu'un qui, sans être le disciple de personne,

¹ Talmud, *Sabbath*, 31 av.

² Ch. XLI, 34.

n'a pas cessé, depuis trente ans, de pratiquer loyalement, silencieusement — et bêtement — dans toutes les circonstances de la vie la non-résistance au mal par le mal. Le sourire est sa seule réponse à toutes les vilenies. Il est capable de tendre la main à celui qui l'offense et de rendre des services à celui qui lui fait du mal. Il m'a avoué :

— On sourit, quand bien souvent on a envie de crier, non pas de rage, mais de dégoût. Les méchants et les jaloux font moins de mal à ceux qui savent se défendre qu'à ceux qui ne veulent pas se défendre. Vous avez beau leur tourner le dos et les traiter par l'indifférence, ils cherchent à vous nuire dès qu'ils voient que vous ne leur opposez pas de résistance. Vous ne vous figurez pas quelle somme énorme de volonté consciente est nécessaire pour ne haïr personne et pour ne pas blasphémer. Sourire ne suffit pas, il faut savoir choisir entre les poignées de main mensongères et l'isolement.

— Orgueil !

— Orgueil ? Peut-être. L'orgueil serein est encore la meilleure source où nous puisons les forces morales indispensables à la vie.

En réalité, mon ami est le moins orgueilleux et le plus simple des hommes. C'est un naïf. Or, il n'y a plus de place dans le monde civilisé pour les naïfs. Les naïfs, individus et peuples, sont appelés à disparaître. Nous pouvons le regretter, mais nous devons aussi prévoir que l'avenir n'appartiendra ni aux tolstoïsans, ni aux naïfs : il appartiendra à ceux qui sauront se défendre.

OSSIP-LOURIÉ.



CHRONIQUE ALLEMANDE

La grande crise mondiale. — Les révélations Lichnowsky et Muehlon. — Un essai français sur la formation de l'esprit public allemand. — M. Frédéric Naumann et la liberté allemande. — Les idées de Constantin Frantz et du professeur Lammasch.

Guglielmo Ferrero, qui, avec son surprenant don de synthèse, démêle déjà au milieu des événements actuels, les grands courants de l'histoire universelle, écrivait récemment dans le *Secolo* de Milan que l'Europe vient d'entrer dans la crise la plus terrible de son histoire. La trahison russe, en effet, en donnant carte blanche aux Allemands en Orient, a rendu le parti militaire de nouveau maître des destinées de l'Allemagne. Les masses mécontentes qui, il y a quelques mois encore, réclamaient la paix à cor et à cri sont de nouveau retombées dans un sombre silence. La cour, l'état-major, les junker, les grands industriels et toute la basse séquelle des fonctionnaires, des professeurs, des journalistes qui vivent des miettes de pain tombées de la table, espèrent de nouveau, comme au début de la guerre, vaincre le monde et faire de la terre entière une seigneurie allemande. L'avenir serait des plus noirs si M. Ferrero ne voyait poindre à l'horizon le secours américain de plus en plus réel et qui, comme il le dit, « sera là au moment suprême et à temps. » « Nos faiblesses sont nombreuses, conclut l'historien de Rome. Elles sont même trop. Mais il est vrai que nous sommes plus nombreux, que nous avons avec nous le monde entier, qu'un secours efficace et grandiose se prépare pour nous au delà de l'Atlantique, que nous pouvons partager les pertes et les sacrifices de la lutte entre un nombre toujours plus grand d'hommes et que, par conséquent, nous les ressentons moins. Quant à l'Allemagne, faut-il espérer que de la vanité de tant d'efforts terribles sortira enfin la crise qui libérera le monde ? »

Cet espoir n'est guère en passe de se réaliser et si, outre-Rhin,

nous percevons ici et là quelque voix libératrice, il ne semble pas que la nation y prête grande attention. C'est à l'étranger surtout qu'on fait état des révélations du prince Lichnowsky et du Dr Muehlon, ex-directeur de la maison Krupp. En Allemagne on ne paraît pas avoir senti la portée des témoignages accablants de ces hommes sur la responsabilité de leur pays dans la guerre. Lichnowsky surtout, ce diplomate que le gouvernement s'efforce de représenter comme un esprit faible, a montré une singulière clairvoyance en annonçant que la politique autrichienne de Berlin conduisait droit à un cataclysme. D'autre part, personne n'a établi avec des preuves plus convaincantes les intentions pacifiques de l'Angleterre et tout particulièrement de Sir Edward Grey. Et, en considérant ces faits et aussi celui que l'Autriche était décidée à faire machine arrière à l'ouïe de la mobilisation russe et que l'Allemagne l'arrêta, en prenant la chose à son compte, il conclut avec une grande honnêteté : « Faut-il s'étonner que nos ennemis déclarent qu'ils ne veulent pas s'arrêter avant l'anéantissement du système qui constitue pour nos voisins un danger permanent ? En agissant autrement, n'auraient-ils pas à craindre d'être obligés, dans quelques années, de reprendre les armes et de voir de nouveau leurs provinces envahies, leurs villes et leurs villages anéantis ? L'événement n'a-t-il pas donné raison à ceux qui, prévoyant l'avenir, disaient que le peuple allemand est dominé par l'esprit des Treitschke et des Bernhardi, suivant lequel la guerre est par elle-même un but, et non pas un mal détestable ? »

Il importait que ces paroles fussent dites en Allemagne par un Allemand. Qu'il y ait eu outre-Rhin des mauvais bergers qui ont égaré l'opinion publique, c'est ce dont personne ne doute à l'étranger et, loin de vilipender ceux qui osent dire la vérité, on devrait au contraire leur en témoigner de la reconnaissance.

Parmi les écrivains qui ont tenté de montrer sous quelles influences s'est formé cet état d'esprit qui a conduit à la guerre actuelle, il convient de citer le remarquable essai de M. Jacques Flach, professeur d'histoire des législations comparées au Col-

lège de France, *La formation de l'esprit public allemand*.¹ Le savant historien, connu pour son important ouvrage, *Les origines de l'ancienne France*, applique à son investigation comme Fustel de Coulanges, son maître, la méthode historique qui est à ses yeux le seul guide sûr dans un dédale psychologique aussi ténébreux que celui de la mentalité d'un peuple. Il confesse que ses compatriotes sont souvent allés trop loin dans ce qu'il appelle la « mésestimation de l'esprit allemand. » « Nous ne risquons guère, à cette heure, dit-il, de tomber dans une partialité analogue à celle de Tacite ou de M^{me} de Staël. C'est vers un extrême opposé que l'ardeur de la lutte pourrait nous entraîner. Et nous devons nous en garder. Quelque déloyal que soit un adversaire, nous avons trop en France le sens de l'honneur et l'amour de la justice pour faire céder la vérité à la passion. »

M. Flach ne partage pourtant pas l'illusion qu'il y a un abîme entre l'Allemagne ancienne et l'Allemagne nouvelle. « J'espère, dit-il, être parvenu, en comblant l'intervalle plus que séculaire qui sépare les grands classiques et les philosophes idéalistes de l'Allemagne de son état présent, à déterminer avec une équitable précision la part de responsabilité qu'ils portent devant l'histoire. » M. Flach, qui est né en Alsace, s'est familiarisé dès son jeune âge avec les mœurs, les habitudes d'esprit, le caractère du peuple allemand. Avec Rodolphe Reuss et Charles Schmidt, il appartient à ce groupe d'Alsaciens qui, imbus de culture germanique, ont su se garer des défauts allemands par un contact permanent avec la culture française, dans ce qu'elle a de plus fin et de plus humain. Et, comme il le dit lui-même, il a été tout naturellement porté à faire son champ d'études de « la constitution interne, sociale et politique de l'Allemagne, à scruter les racines qu'elle plonge dans le passé, à démêler ses rapports avec les autres nationalités du globe et les manifestations anciennes et contemporaines de la pensée

¹ Paris, librairie de la Société du Recueil Sirey.

allemande dans les sciences philosophiques, historiques et sociales. »

Le résultat de cette enquête l'a conduit à reconnaître que de tout temps on retrouve dans l'esprit allemand cette tendance « à faire sentir sa force, à vouloir par-dessus tout son propre être, à abandonner tous les concepts abstraits du droit », mais que la conquête prussienne l'a exacerbée et l'a fait pénétrer dans la nation tout entière. M. Flach emprunte à un Allemand du sud, le professeur Théobald Ziegler, la définition de cet esprit : « Despotique et importun, parlant haut et plein d'exigences, le militarisme est devenu le centre de la société allemande. Il lui prescrit, presque en dictateur, de suivre à la lettre ses mœurs et ses sentiments. Il sert de modèle et de patron à toute notre existence. » Et le même auteur montre que si le peuple a acquis par là des vertus militaires, il a aussi contracté de francs défauts. « Il s'est désintéressé de l'éducation morale, les mœurs soldatesques ont envahi les relations sociales, le chauvinisme a développé le verbiage, la vanité arrogante et donné naissance à une exaltation bruyante et irréfléchie (*gedankenlose Hurrastimmung*) qui entrave plus qu'elle ne sert une sérieuse éducation politique et le développement de la personnalité. »

M. Flach, avec raison, insiste sur la part considérable qu'ont eue dans l'évolution de cet esprit les théoriciens du droit, les économistes, les sociologues et les historiens, notamment Mommsen, Droysen, Sybel et Treitschke. Il remarque que Bismarck, le tout premier, reconnut les services que ces hommes ont rendus à l'Etat prussien. « En Allemagne, disait Bismarck, grandit une petite bourgeoisie entretenue avec soin dans une tradition patriotique par des professeurs de gymnase fanatisés. »

C'est ainsi que M. Flach, dans la conclusion de son livre, aboutit aux mêmes conclusions que le prince Lichnowsky, à savoir que « les hommes qui gouvernent à Berlin, avec leur conception médiévale du pouvoir, leur diplomatie surannée et leurs méthodes de guerre d'une époque plus reculée encore,

constituent un anachronisme dans le monde et que cette forme de gouvernement doit disparaître du monde. »

— Une des choses les plus curieuses qu'on voit dans l'Allemagne nouvelle, c'est l'effort que font certains publicistes qui se prétendent encore libéraux pour prouver que leur pays jouit de toutes les libertés modernes, bien mieux, qu'il est le seul à comprendre et à posséder la vraie liberté. Tel est le sens d'un récent article de M. Frédéric Naumann, *La légende de l'absence de la liberté en Allemagne*. Certes, ce publiciste confesse que la liberté telle qu'on l'entend en Angleterre, en France et en Amérique « n'est pas une plante qui a fleuri sur le sol allemand. » « La nôtre, dit-il, n'a pas été arrachée par des révolutions : elle est le produit de compromis entre les princes et les nations. Elle est modeste aussi et n'a jamais servi à des démonstrations théâtrales pour impressionner la galerie. Et la dernière preuve qu'on en puisse donner est la manière toute simple et sans apparat dont a été annoncé le prochain octroi du vote égal en Prusse. »

Il faut certes beaucoup de naïveté pour invoquer ce droit de vote égal en Prusse, cette chose qui irait de soi en d'autres pays et qui en Prusse a été l'objet de négociations laborieuses, sans qu'on puisse affirmer du reste qu'elle soit définitivement acquise. Qui ne voit qu'ici on joue sur les mots ? Par liberté un Allemand entend tout autre chose qu'un Anglais, un Américain ou un Français. Pour ces derniers la liberté politique consiste avant tout à avoir un contrôle sur les affaires du gouvernement. Certes, l'Anglais, le Français et l'Américain se déclarent serviteurs de l'Etat, mais dans la mesure où l'Etat n'attende pas aux droits des particuliers. Ils se cabrent contre tout ce qui peut porter atteinte à leur dignité d'homme, alors que l'Allemand accepte tout de l'Etat, même les choses les plus monstrueuses. On peut avec cela concéder qu'il y a en Allemagne une certaine liberté de presse et de parole, mais à quoi aboutit-elle dans la réalité ? Les discours d'opposition au Reichstag n'ont jamais empêché le gouvernement d'agir comme il

l'entendait. En Allemagne, ce n'est pas l'opinion qui gouverne : c'est le gouvernement qui l'impose, et le peuple, façonné à l'obéissance, l'accepte docilement.

M. Naumann, dans son essai, parle avec ironie de la démocratie occidentale, cette « religion mondiale des Anglo-Franco-Américains. » Il serait pourtant à désirer que les Allemands fussent imbus de l'esprit de cette démocratie, car un grand pas serait fait dans la voie de la paix du monde. « Les vrais démocrates, dit à ce propos un Anglais répondant à M. Naumann, seraient joyeux si les Allemands pouvaient une fois se rendre compte que toute leur éducation politique est depuis quarante ans sur une fausse piste. L'Angleterre et l'Amérique seraient heureuses de voir introduire en Allemagne l'intangibilité des droits de l'individu, car c'est sur cette intangibilité que repose le fondement des démocraties anglaise et américaine. L'Angleterre n'a nullement l'intention d'instituer un tribunal moral du monde contre l'Allemagne; elle aimerait simplement que l'Allemagne se débarrassât elle-même des liens qui font d'elle une puissance du moyen âge. »

— Des Allemands libéraux sur le type des Anglais et des Américains, il en existe pourtant encore en Allemagne. Wilhelm Herzog, du *Forum*, cette revue que la censure supprima après quelques mois d'existence, en est un et le professeur Foerster en est un autre. On sait avec quel talent celui-ci a pris la défense de l'idée libérale, qu'il ne sépare point de l'idée fédéraliste. Dans son livre *La jeunesse allemande et la guerre mondiale* il a réhabilité un remarquable publiciste, Constantin Frantz, dont on vient justement de commémorer le centenaire. Ce Thuringien, qui fut un fonctionnaire prussien, était au courant des questions politiques et sociales qu'il avait surtout appris à connaître dans des voyages d'étude en Europe et en Afrique poussés jusqu'en Turquie et au Maroc. Ayant quitté l'administration en 1856, il se retira à Berlin, puis près de Dresde, et eut jusqu'à sa mort, en 1891, une activité de publiciste considérable. A l'encontre des écrivains politiques du temps, qui presque tous se rallièrent à

la politique prussienne, il combattit Bismarck dans ses écrits. Le premier, il osa dire que cette politique de force qui s'était affirmée sur les champs de bataille conduirait infailliblement à une catastrophe mondiale (*Weltkatastrophe*). Adversaire du militarisme et du centralisme, il préconisait pour l'Allemagne la fédération des Etats. « L'Allemagne, disait-il, est prédestinée par la nature de son sol, par l'histoire et l'esprit individualiste de ses habitants, à devenir un grand Etat fédéraliste qui peut servir d'embryon à une confédération des Etats de l'Europe. » Loin donc d'applaudir à l'exclusion de l'Autriche du corps germanique, il la déplorait comme une grande faute politique. « En se prussifiant, disait-il, l'Allemagne marche au système de grande puissance et par là menace la paix du monde. Le continent, ajoutait-il, deviendra une caserne et la paix ne sera plus possible. »

Constantin Frantz aurait voulu fonder une ligue des nations basée sur le droit. Il disait : « L'éthique doit s'élargir jusqu'à devenir la politique et l'Etat ne doit pas avoir d'autre loi morale que celle qui régit la vie des particuliers. La haute politique doit tirer ses idées directrices de la philosophie de l'histoire. »

Il est intéressant de constater que Constantin Frantz donne la Suisse comme le modèle de cette future confédération d'Etats. « Située au centre de l'Europe occidentale, disait-il, au cœur des grandes chaînes de montagnes dont descendent les grands fleuves qui arrosent cette partie de l'Europe, elle devrait être le siège naturel d'une Académie internationale. N'est-ce pas sur les bords du lac de Lucerne, sur ce sol classique où est née la liberté politique et où la Confédération a posé ses premiers fondements, que les Etats de l'Europe devront un jour se tendre une main fraternelle et signer entre eux un traité de paix perpétuel ? »

Utopies, dira-t-on. Mais qui sait ? La guerre, qui a mis à nu tant de misères, ne pourra-t-elle pas donner naissance à un mouvement puissant de rapprochement des peuples qui s'esquisse

déjà dans cette Société des Nations dont tout le monde parle aujourd'hui. En Allemagne même et en Autriche on voit l'idée de Constantin Frantz surgir de nouveau et les professeurs Foerster et Lammasch s'en font ouvertement les protagonistes. Dans le mémoire secret que ce dernier remit il y a juste un an à l'empereur Charles I^{er}, n'a-t-on pas vu condamner la « Mitteleuropa » parce qu'elle perpétuerait l'état de guerre en Europe?

Qui sait si ces voix, isolées aujourd'hui, ne seront pas légion demain?

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

L'obsession de la politique. — Les questions du jour. — Le coup du charbon. — Les conséquences visibles. — Le rôle de la Suisse romande. — *Le Roman d'un neutre* de M. V. Rossel. — François Guex. — *Le Cours de langue française* de M. H. Sensine.

Pour cette fois, pas de politique, s'était dit le chroniqueur. Parlons du soleil qui nous a fait désirer la pluie; de la pluie qui nous fait regretter le soleil; parlons des forceries de pommes de terre, du fromage qui va reparaitre avec timidité sur notre table, du charbon, du lait....

Parler du lait! Mais c'est de la politique. Et le charbon, et le fromage et le soleil lui-même sont matière de politique, car le soleil bénit ou maudit nos récoltes, et voilà posée la question du blé!

Prenons-en notre parti et ne cherchons pas à fuir inutilement la réalité. Nous ne reverrons pas les jours que nous appelions de beaux jours, les jours de l'insouciance intellectuelle que nous prenions pour la liberté. Comment feront ceux qui vont venir après nous, s'ils vivent dès leur jeunesse sous le poids écrasant des problèmes que nous avons rencontrés dans l'âge mûr et pour lesquels nous n'aurons jamais le regard assez aigu, ni le courage assez viril?

Malheur à eux, toutefois, s'ils ne travaillent de leurs forces rassemblées et d'une âme inébranlable à se refaire une Suisse où l'on respire un air purifié et qui puisse proclamer hautement sa raison d'être parmi les peuples libres et fiers ! Ce sont les hommes de demain qui paieront les fautes d'aujourd'hui. Nous luttons pour nos enfants.

Dans cette lutte où nos intérêts nationaux essentiels sont engagés, la Suisse romande ne s'est jamais démentie, depuis quatre ans que la crise dure. Le 2 juin dernier elle a témoigné encore de son ferme vouloir en rejetant l'impôt direct fédéral à une majorité telle que le sort du projet en a été tranché.

Cette votation, la ratification de l'accord germano-suisse et la décision récente du Conseil national sur la limitation des pleins pouvoirs, tels sont les principaux événements de notre histoire pendant le mois écoulé. Il y en a d'autres, mais ceux-là l'emportent en gravité et le reste s'y rattache aisément.

Le rejet du projet de loi sur l'impôt direct fédéral, dans la signification incontestable que le peuple suisse a voulu attacher à son vote, c'est un halte-là opposé aux tendances centralisatrices. L'étatisme de fait, sinon de droit, auquel la guerre mondiale nous a acculés est un double danger : un danger pour le présent, parce qu'il désorganise la vie publique et privée ; un danger pour l'avenir, parce qu'une fois installé nous le verrons maintenu par ceux qui en sont les bénéficiaires, survivant aux nécessités qui l'ont fait naître et qui en ont été en partie la raison légitime, en partie le simple prétexte.

Il faut, en vérité, nous croire bien naïfs pour venir nous expliquer froidement que le salut de la Suisse c'est l'abandon sans contrôle, à sept magistrats qui siègent à Berne, de toutes nos garanties constitutionnelles et de tous les droits de nos cantons. A défaut des assurances légales, une sûreté du moins nous restait dans la pratique, c'était la pénurie financière qui obligeait le Conseil fédéral à recourir aux chambres pour se procurer des ressources. Les socialistes entendaient nous priver de ce dernier moyen d'action sur le gouvernement central et

l'affranchir de cette dernière dépendance, sauf à lui faire payer cher le cadeau qu'il a eu le bon sens de refuser.

Outre la conséquence immédiate, prévue et voulue, qui eût été la ruine des cantons, il y en avait une autre, non moins certaine : le Conseil fédéral devenait le prisonnier du parti socialiste, lequel, par le jeu naturel et constant de la surenchère, n'eût pas tardé à devenir la proie des exaltés.

Le péril n'est nullement écarté ; il n'est que différé. Aussi longtemps que le Conseil fédéral possédera ce droit de mainmise universel et absolu que les chambres n'avaient pas eu l'intention de lui conférer et qu'il s'est arrogé par une interprétation à la fois abusive et sans réplique de leur geste de confiance, il se trouvera des ambitieux pour entreprendre de gouverner le gouvernement par des intrigues ou des sommations, et des hordes tumultueuses pour accourir derrière les agitateurs. A l'arbitraire d'en haut correspond l'arbitraire d'en bas, comme un député du Jura bernois, M. Jobin, l'a dit au Conseil national, avec autant de force que de raison.

Non, vraiment, la votation populaire du 2 juin n'a pas écarté le péril, car le péril ne vient qu'en apparence des nécessités financières du moment ; il vient en réalité du régime d'exception et d'incohérence sous lequel nous vivons depuis le 3 août 1914.

La preuve en est des plus simples.

Un petit fait tout récent l'illustre à merveille. Cette merveille, savourez-la. L'amitié de l'Allemagne nous a, comme vous savez, doublé le prix du charbon. Or, les marchands de combustible viennent de recevoir l'ordre de doubler aussi le prix du charbon ancien qui leur reste et de le vendre au prix du nouveau. Bénéfice alléchant, mais qui leur passera devant les yeux, car ils devront verser la différence à la caisse fédérale, qui l'affectera à des besoins spéciaux.

« Besoins spéciaux » est délicieux ; ce qui ne l'est pas, c'est le procédé. Voilà le charbon ancien rendu, par une mesure rétroactive, plus cher que le nouveau. Je dis beaucoup plus cher, car les marchands et tous les particuliers qui consommaient

cinq tonnes avaient dû, outre le paiement au comptant, immobiliser des fonds en actions d'une société fondée pour avancer des millions à l'Allemagne. La nouvelle convention qui relève les prix à un taux nettement usuraire ne prévoit plus ces avances. Cependant, on soumet ceux qui les ont faites au même tarif que ceux qui ne les feront pas !

Et que dire de cette mesure rétroactive ? Lors d'une hausse des prix, phénomène que nous commençons à connaître, les marchands ont coutume d'appliquer le nouveau tarif aux approvisionnements nouveaux et de vendre l'ancien stock à l'ancien prix. Ainsi font tous les négociants honnêtes, car cela est de probité élémentaire et il y a une morale commerciale, non codifiée, mais vivante.

Il ne semble pas que le Conseil fédéral ait eu le loisir de s'informer de cette morale, ni que les conseillers habituels du département de l'économie publique ressentent les mêmes scrupules que nos plus humbles fournisseurs.

C'est qu'il fallait de l'argent pour les besoins dits spéciaux. On devrait bien dénoncer ce procédé au tribunal d'exception que le département de l'économie publique vient de créer dans son sein. Mais ce tribunal, sans doute, ne peut connaître que des griefs du département contre les commerçants, et n'a pas qualité pour connaître des griefs des commerçants contre le département. Ce que c'est, pourtant, que l'organisation !

Tout ce que je conclus de là, c'est que le Conseil fédéral peut prendre de l'argent où bon lui semble ; s'il peut s'en procurer, on peut lui en demander ; si l'on peut lui en demander, il n'est pas inutile d'appuyer la demande par des manifestations, par des constitutions de ligues et des sommations. Au lieu des pouvoirs réguliers de la nation, délibérant en public et selon les voies légales, on n'a devant soi qu'un collège de sept magistrats qu'aucun texte ne lie et qui n'ont de guide que la nécessité de fait. Créer cette nécessité à force de menaces, quelle tentation !

Voilà pourquoi la votation du 2 juin ne termine rien ; voilà pourquoi l'adoption du postulat Peter pour la limitation des

pleins pouvoirs peut être l'origine d'une réaction salubre, pourvu que nous ne le laissions pas ensevelir dans des cartons.

Ce sont les députés de la Suisse romande qui sont intervenus ici encore. Ils ne l'ont pas fait par esprit de régionalisme, ni avec une intention d'opposition systématique. Ils l'ont fait par besoin d'ordre, avec la claire conception des nécessités présentes et pressantes dans l'ordre moral et politique. Il leur appartient d'insister; il appartient à toute la Suisse romande de les soutenir; il appartient aux organes de l'opinion publique de ne pas permettre que ces faibles germes de régénération soient anéantis ou recouverts d'une épaisse poussière administrative. L'étatisme tentaculaire est aux aguets : ne nous endormons pas!

On n'a pas tout dit sur le troisième événement du mois. Et d'abord, M. A. de Meuron l'a relevé au Conseil national, ce traité du charbon que l'Allemagne nous a imposé et dont nous avons si peu sujet d'être fiers, le Conseil fédéral s'est empressé de le ratifier deux jours avant la réunion des chambres. Voilà bien de la hâte et l'on ne peut soutenir décemment que, si l'on s'est gardé de soumettre le projet de convention au parlement, l'urgence extrême en a été la cause. Répondant aux critiques, M. le conseiller fédéral Schulthess a déclaré, d'un air détaché, paraît-il, qu'il serait intéressant d'examiner le droit du parlement à connaître des conventions internationales liées par le gouvernement. On ne saurait chevaucher la constitution plus cavalièrement, avec les éperons et la cravache. Jusqu'au jour où la monture par trop débonnaire prendra le mors aux dents.

Sur ce point, gardons-nous de nous taire; rappelons-nous la convention du Gothard, rappelons-la à notre peuple, rappelons-lui le traité germano-suisse du 1^{er} juin 1918 jusqu'au moment où seront dissipées les affres d'un régime qui évoque les mystères du Palais des doges et de la République de Venise.

En second lieu le peu que nous savons de ce traité nous donne à penser qu'il aurait pu être tout autre qu'il n'est. Nous savons mieux aujourd'hui, mais nous savions fort bien à la fin du mois de mai que les Allemands avaient besoin de notre or

autant que de notre neutralité impartiale. Leur change est maintenant à 66,25 et le cours de la Bourse est le pouls du monde financier et commerçant. L'Autriche n'a plus d'encaisse métallique : il a fallu envoyer tout à Berlin. Berlin même n'a plus de couverture en or pour les bons de caisse, et n'en garde que pour les billets de la Banque impériale. Le charbon de l'Allemagne nous est nécessaire, mais notre or est plus nécessaire encore à l'Allemagne. Nous pouvions tenir la partie, nous le pouvions même sans le généreux concours de la France. Et nous pouvions relever le prix de nos exportations de force électrique, d'aluminium, de carbure, de ferro-silicium dans la mesure même où l'Allemagne relevait le prix de son charbon. Ce qui nous attriste beaucoup plus que le prix du charbon, c'est l'infériorité de nos négociateurs. Mais ils n'ont fait que suivre les instructions de M. Schulthess, qui négociait de son côté. Rendons à César ce qui est à César et rendons à notre dictateur cette justice de constater qu'il sait courber la tête : c'est quand le pays lui demande de la redresser.

Redresser la tête, interpréter le mot neutralité dans un sens qui le rende compatible avec les mots liberté et dignité, c'est là toute la morale du nouveau roman de M. Virgile Rossel. Ce roman est digne d'un juge. Sous la forme d'une discussion entre des interlocuteurs d'âge et d'origine — je ne dis point de nationalité — divers, et dans le cadre d'une histoire d'amour en laquelle se répercute et qui, en même temps, symbolise le conflit de conscience où notre Suisse se débat depuis quatre ans, l'élégant et ingénieux écrivain analyse les phases de ce combat étrange. Annie, c'est la Suisse, partagée dans un même amour entre son frère, le militariste Hermann, et son mari, Jean, l'idéaliste. Je crois bien, si j'ose risquer cette indiscretion, que dans le texte primitif Annie mourait de tristesse. Dans la version imprimée, l'espoir la soutient; elle s'efforce de vivre pour son enfant, pour l'avenir. Et les deux beaux-frères consentent près de son chevet à un simulacre de réconciliation.

Œuvre très habile où la fiction se marie à l'histoire avec

beaucoup d'aisance, sinon avec un bonheur exempt de sacrifices. Car, enfin, quelle action concevoir dans un roman sincère où notre situation fait tout l'arrière-plan? Et comment éclairer des flammes d'une passion digne de l'art le résumé de tant de querelles? Hélas! nous n'avons depuis quatre ans que des querelles de ménage et rien n'est plus infécond, et M. Virgile Rossel, si c'est là ce qu'il a voulu montrer, y a certes réussi. Mais comment conclure? Le symbole même ne s'achève pas. Il ne fallait pas faire mourir Annie, mais comment la faire vivre? Le romancier la laisse convalescente et valétudinaire, tandis que le juge ou le moraliste, plus catégorique, énonce les conditions de notre salut : vivre dans la liberté et dans la dignité. Je voudrais que cet appel à tous ne fût la condamnation de personne.

Tel qu'il est, je crois bien que ce roman demeurera l'un des livres caractéristiques de notre temps... et de notre désarroi. Est-il besoin de dire, puisque l'ouvrage est de M. Virgile Rossel, que c'est une œuvre de courage, l'œuvre d'un vrai Suisse et d'un homme de cœur?

Un Suisse excellent, au labeur probe et diligent, au dévouement silencieux et infatigable, à la pensée noble et fertile, François Guex, nous a quittés le 4 juin, après des années de souffrances. Sorti de l'Ecole normale de Lausanne, il avait fait à l'université de Iéna l'étude approfondie des grandes disciplines de la pédagogie. Après avoir enseigné à Lausanne, puis à Zurich, il vint occuper à l'Ecole normale de son canton le poste difficile, le poste de combat où il a usé ses forces. L'espace me manque pour dire ce que nous lui devons. Il est le premier qui soit venu dire à haute voix, dans notre pays, que la pédagogie est autre chose qu'un mélange confus d'instinct et de rhétorique, qu'elle est un art fondé sur diverses sciences, qu'elle peut et doit faire l'objet d'études méthodiques. Oh la méthode! comme on le raillait spirituellement là-dessus.... C'était presque une conjuration de ceux qui se considéraient comme des maîtres parce qu'ils nuisaient à leurs élèves, et l'on pouvait presque

mesurer l'insuffisance de leur enseignement à l'hostilité de leurs sarcasmes. Pensez donc : François Guex ne parlait pas le latin, et n'avait pas, comme eux, le mérite de l'avoir su !

Tout de même, il y a quelque chose de changé depuis 1890. Et c'est à François Guex que nous le devons. On le sentit bien, à l'inauguration de la section de pédagogie de l'université de Lausanne, lorsque M. le professeur Savary lui adressa sur son lit de maladie un hommage pénétré et que l'assemblée éclata en applaudissements.

Lois, règlements, plans d'études, toute l'organisation de notre enseignement primaire et primaire supérieur se ressent de l'action suivie et de l'esprit clair et logique de François Guex. La création de l'école d'application, des cours pour maitresses d'écoles enfantines, des écoles frœbéliennes, la refonte des programmes, quantité de réformes où les directions générales ne suffisent pas et qu'il faut réaliser au prix d'une attention bienveillante et constante, tout cela est son œuvre en grande partie.

Il n'en trouvait pas moins le temps de vaquer à une besogne intellectuelle intéressante et fructueuse. En 1905, il couronnait toute une série de publications techniques par son *Histoire de l'instruction et de l'éducation* dont certaines parties, spécialement celles où il traite de la période moderne et de l'école herbartienne gardent un intérêt immédiat, comme la déposition d'un témoin oculaire.

La retraite et la mort de François Guex sont une grande perte pour le monde scolaire romand et pour celui de la Suisse entière. C'est avec de profonds regrets que nous disons adieu à cet homme de bien.

Est-ce abuser de la confiance de nos lecteurs que de leur signaler une grammaire ? Les manuels scolaires ne passent point pour des monuments de la littérature. Mais combien plus important est leur rôle, bien souvent, que celui d'un roman ou d'un poème dont l'habit jaune s'étale aux devantures des libraires ? Et quand un manuel consacre des innovations judicieuses, long-

temps espérées, présentées de façon intéressante et d'une application commode, pourquoi n'en louerions-nous pas le mérite discret?

A la demande des départements de l'instruction publique des cantons de Vaud, de Neuchâtel, de Genève, du Valais et de Berne, M. le professeur Henri Sensine, avec ses collaborateurs, M. Jayet, M. U. Briod, M. Vignier, a composé un *Cours de langue française*¹ pour le degré supérieur des écoles primaires de la Suisse romande.

C'est pour nous une joie que de constater l'effort continu qui s'accomplit dans notre enseignement populaire. Nos écoles entrent jour après jour en possession d'une collection de manuels bien faits, clairement ordonnés, illustrés même, propres à diminuer l'effort inutile, à exciter l'intérêt, concentrés sur l'essentiel. C'est le cas de la grammaire allemande, du livre de lectures, du cours de langue française.

Songez donc qu'il comprend en un volume la grammaire, le vocabulaire et un cours de composition qui est une manière de rhétorique, et qu'il va à chaque page du concret à l'abstrait, selon l'habitude si sage de M. Sensine; qu'il se multiplie en exemples et en exercices; que ces exercices sont pour la plupart des morceaux de choix. Et que de bon sens exempt de l'odieuse pédanterie, et que d'élévation d'esprit éloignée de toute morgue on découvre avec une satisfaction intime dans ce livre destiné aux enfants du peuple et que je voudrais voir entre les mains de tous ceux dont il faut faire des esprits clairs et droits.

Un bon manuel scolaire, c'est une ressource, c'est une arme précieuse, c'est une garantie. Monsieur H. Sensine, merci et bravo!

MAURICE MILLIoud.

¹ Lausanne, Payot.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Emmagasinage et conservation du charbon de terre. — Flore de champ de bataille; ce qu'elle apprend. — La nécessité du potassium dans l'alimentation. — Les matières azotées et leur rôle dans la nutrition; les amino-acides et les vitamines. Recherches récentes. — Publications nouvelles.

Comment doit-on emmagasiner et conserver le charbon dans les dépôts où il est entreposé en attendant d'être utilisé? Question générale intéressante qui touche de nombreuses et importantes industries, et qui vient d'être étudiée par un ingénieur anglais, M. G. F. Zimmer, d'après la *Revue Générale des Sciences*.

Même au voisinage des houillères les usines sont obligées, pour bien faire, d'avoir une réserve pour 6 ou 8 semaines de travail. Celles qui reçoivent leur charbon par chemin de fer sont obligées d'emmagasiner environ le tiers de leur consommation annuelle; enfin celles qui le reçoivent par canaux susceptibles de geler en hiver doivent avoir en réserve environ les deux tiers de leur consommation. C'est dire que toutes les usines sont touchées par le problème.

D'autre part, il y a diverses manières d'emmagasiner et il s'agit de choisir la meilleure: celle qui rend le plus. Accumulé en tas, le charbon est susceptible de se détériorer par échauffement spontané et de perdre une partie de son pouvoir calorifique. Ce danger provient, semble-t-il, de l'humus et de l'acide humique de la houille, substances cellulosiques qui, à l'air, subissent une combustion graduelle. La combinaison, très lente à la température ordinaire, devient plus rapide s'il fait chaud, et peut aboutir à l'ignition. Comme toutefois la réaction exige la présence d'ozone, elle n'a lieu que s'il y a évaporation d'eau, s'il y a un charbon humide.

Tout tas de charbon humide ne demande qu'à se décomposer

et y tend. Le temps chaud, après la pluie, est dangereux pour les tas de charbon ; et en mer l'air humide et chargé d'ozone est dangereux pour le charbon emmagasiné dans les soutes.

On s'aperçoit du commencement de décomposition à un dégagement de vapeurs contenant de l'acétylène : vapeurs qui ne peuvent échapper à l'attention, étant donnée leur odeur. Le charbon est mauvais conducteur et a une faible chaleur spécifique : aussi la température peut-elle s'élever très vite dans les parties du tas où ne circule pas d'air froid.

En principe il serait bon que l'air circulât dans le tas, surtout l'air froid ou tempéré : aussi convient-il d'éliminer le poussier et les petits morceaux. D'autre part, comme le charbon récemment extrait s'échauffe beaucoup plus vite que le vieux charbon, il est indiqué de remettre en tas le charbon de récente extraction, pour l'aérer et refroidir.

Le tas doit avoir de 5 à 7 mètres de hauteur au plus ; pourtant on a cité des tas de 12 mètres n'ayant subi aucun échauffement. L'emmagasinage en tas, sur un sol préparé, se fait le mieux sous un hangar ouvert de tous les côtés. C'est le mode le plus employé. Il a bien un inconvénient : c'est qu'on prend toujours en premier le charbon déposé en dernier, d'où accumulation de poussier dans le bas, à moins d'opérer à la pelle, sur le côté.

L'emmagasinage en silos, c'est-à-dire en tas maintenus par des murs, d'où le charbon est extrait par le bas, par des ouvertures pratiquées à la base, faisant suite à un conduit souterrain, a des avantages. Le charbon descend et sort par la pesanteur. Chaque fois qu'on en prend, on brise la masse, ce qui réduit au minimum le danger de combustion spontanée, en permettant d'augmenter la hauteur du tas. Il convient toutefois d'installer un drainage pour l'évacuation rapide de l'eau après la pluie.

La meilleure méthode, néanmoins, serait l'emmagasinage sous l'eau. Elle coûte plus cher comme établissement, mais c'est la moins onéreuse, et la plus économique, pour le rendement du charbon.

Il a été déjà parlé ici de ce procédé, qui est récent : les premiers essais datent de 1905. L'expérience montre que le charbon emmagasiné sous l'eau de mer ne subit aucune détérioration, et qu'il se conserve aussi bien dans l'eau douce. L'emmagasinement sous l'eau est maintenant pratiqué industriellement. Une première installation a été établie à Chicago pour 14 000 tonnes. A Pittsburg on en trouve une autre, une fosse en ciment armé de $240 \times 45 \times 8$ mètres pouvant contenir 100 000 tonnes.

: Une preuve tangible de la conservation du charbon sous l'eau a été fournie par le *Maine*, comme nous l'avons relaté récemment : dans ce vaisseau, relevé après quatorze années de submersion dans le port de La Havane, le charbon des soutes s'est révélé presque aussi bon qu'au premier jour : il n'avait perdu que 1,9 % de sa valeur calorifique.

— Un botaniste anglais a raconté dans *Nature* ce qu'il a observé au sujet de la flore spontanée qui a poussé sur le champ de bataille de la Somme après l'été et l'automne de 1916. Ce sol s'élève graduellement vers Bapaume en douces ondulations, tout en culture sauf les parties hautes, couvertes de bois — fracassés et détruits d'ailleurs.

Durant l'hiver et le printemps de 1917 toute la contrée ne fut qu'un lugubre champ de boue et d'eau. Dans les trous d'obus des mares s'étaient installées, à demeure. Le sous-sol est du calcaire recouvert d'une couche d'épaisseur variable de glaise. Le bombardement avait éparpillé l'ancien sol superficiel et en partie mis à nu et désagrégé le calcaire. D'où un mélange des éléments divers, avec arrondissement des crêtes vives, et des rideaux. Ce bombardement a produit l'effet d'une mise en culture, d'un labourage. En effet, toute la contrée était couverte d'herbes dominant à tel point le paysage qu'il apparaissait comme une surface unie. En juillet, ce fut le triomphe des coquelicots ; le coup d'œil était superbe : un manteau d'écarlate couvrait le sol. Ça et là des masses allongées de camomille occupaient quelques arpents ; ailleurs de larges taches de rave-

nelle jaune. Ces trois espèces dominaient, bien qu'en y regardant de près on pût en distinguer quelques autres dans la masse des herbes : les mauvaises herbes accoutumées des cultures. Les ravenelles ne formaient pas seulement des taches : il y en avait partout, mais là où poussaient des coquelicots, elles étaient cachées par ceux-ci. De nombreux petits tertres se détachaient dans le tout : tombes de soldats enterrés où ils étaient tombés, dominées par des croix blanches.

Dans les bois, nul arbre vivant : les troncs demeurés seuls debout étaient criblés de shrapnels et de balles et éclats d'obus ; il y avait même des obus non explosés incrustés dans le bois. Le sol était souvent couvert d'une épaisse végétation d'épilobe à feuilles étroites. Les mares avaient déjà leur faune. En juillet, à moitié pleines d'eau, elles abondaient en insectes aquatiques avec des libellules tout autour. Presque partout, au-dessus du niveau de l'eau, poussait une rangée de jonc annuel, mais là seulement où le sol est relativement humide. Avec le jonc, on trouvait des tiges vigoureuses de *Polygonum persicaria*, et des plantes aquatiques, non fleuries, étendaient leurs feuilles à la surface des mares.

Sur le champ de bataille, outre les mauvaises herbes des cultures, on voyait ici et là des touffes d'avoine et d'orge, du blé même, peut-être semés par les Allemands, mais en partie au moins provenant de graines éparpillées sur le sol à la dernière moisson d'avant la bataille. Par places aussi, des pavots à opium, restes d'une ancienne culture ; çà et là des groseillers et autres arbrisseaux prouvant que là il y eut un jardin.

Le bombardement n'a pas rendu le sol stérile, mais il a souffert, et il faudra du travail pour le remettre en état de porter des cultures.

Sur les talus et dans les fossés des routes restaient des traces de l'ancienne flore permanente, diverses plantes caractéristiques du calcaire : le gaillet, la centaurée, le *Cnicus acaulis*, l'*Eryngium campestre*, etc.

En somme ce qui domine, c'est une masse de végétation composée de mauvaises herbes annuelles communes aux champs de

céréales. Il faut remarquer que depuis 1914 le sol a été couvert de campements et est resté inculte de façon générale ; ni le vent, ni les oiseaux n'ont pu tant transporter de graines ; les plantes viennent donc de graines qui dormaient dans le sol. Ces graines avaient été enterrées avant la guerre par les labours : le bombardement les a ramenées à la surface, et elles ont profité de l'occasion pour germer. La ravenelle abonde spécialement sur les tombes les plus récentes, là où le calcaire forme actuellement la surface, et c'est une preuve nouvelle de la longévité, fâcheuse d'ailleurs, de cette graine, quand elle est bien enterrée dans le sol.

— Dans un ouvrage publié fin 1916, que nous fait connaître l'analyse donnée par le *Bulletin de l'Office international d'hygiène publique*, M. A. Urbeanu a examiné les dangers d'une alimentation pauvre en potassium, à propos de l'alimentation en temps de guerre.

Depuis trente ans l'auteur s'occupe de l'alimentation populaire en Roumanie, et de ses relations avec la pellagre. Pour lui le maïs constitue un aliment trop pauvre en principes minéraux, et c'est ce qui favoriserait le développement de la pellagre. Pour M. Urbeanu le physiologiste s'occupe trop des éléments organiques des aliments : albumine, graisses, féculents, — et pas assez des composés inorganiques, des éléments minéraux. La véritable valeur d'un aliment, pour lui, se mesure à sa teneur en sels minéraux et principalement en potassium, dont la présence garantit celle du phosphore.

Or il ne suffit pas que les sels inorganiques existent dans les aliments : il faut qu'ils s'y trouvent en combinaison avec les substances organiques.

Or lesquelles ? Il ne le dit pas, sans doute parce qu'il l'ignore encore. Pour lui, toutefois, tout s'explique par le potassium. Pratiquement, il considère 70 ou 80 grammes d'albumine comme amplement suffisants par jour. Il conseille beaucoup la pomme de terre, riche en potasse, et qui en exige pour prospérer, et le pain complet.

A quoi servirait le potassium ? A assurer la digestion des

composés organiques, des albumines en particulier. Les animaux nourris d'aliments privés de potasse présenteraient vite des troubles de la locomotion, des paralysies, une dépression générale. Une alimentation pauvre en potasse amène des troubles chroniques de la peau, des voies digestives et des nerfs. Le riz décortiqué donnerait le béribéri, parce que privé de son potassium. Et cette privation expliquerait le scorbut et la pellagre. Et dès lors la nécessité du potassium équivaldrait à celle des vitamines. Les vitamines sont-elles utiles parce que riches en potassium? Il est difficile de le dire : on les connaît encore trop peu.

Quoi qu'il en soit, il y a une question du potassium dans l'alimentation. Et le manque de celui-ci se traduirait à la longue, chez un peuple, par un épuisement progressif (calvitie, mauvaise dentition, neurasthénie) et par une diminution de l'instinct de combativité.

— Existe-t-il quelque connexion entre la question du potassium telle qu'elle vient d'être exposée, et celle des vitamines dont il est beaucoup parlé depuis quelque temps? Cela n'est pas impossible, et, à ce point de vue, comme à celui du minimum azoté nécessaire, un travail récent de M. F. Malengreau — analysé dans le *Bulletin officiel international d'hygiène publique*, janvier 1918 — offre un intérêt particulier.

M. Malengreau fait observer, avec beaucoup de raison, qu'on ne connaît peut-être pas bien le pourquoi de la nécessité de l'alimentation en matières azotées.

Ce qui ressort de plus en plus des travaux sur les albumines, c'est que celles-ci sont nombreuses et diverses de composition. Chacune est faite de proportions variables d'un des aminés. Certaines ne contiennent que quelques-uns des acides aminés, ne possédant rien des autres. Tous ces acides ont ceci en commun : leur radical azoté caractéristique ; ce qui diffère, c'est le résidu carboné. Ces acides aminés, dans l'organisme, sont les aboutissants de la dissociation hydrolytique des aliments albuminoïdes, et c'est avec ces acides aminés que l'or-

ganisme reconstitue son albumine spécifique, ses tissus. Mais, encore une fois, toute albumine ne les renferme pas nécessairement tous, et plusieurs albumines, comme le montre l'expérimentateur, manquent d'acides aminés reconnus indispensables à la vie de certains animaux. Actuellement on connaît dix-huit acides aminés : il en existe probablement davantage. Ce que l'intestin absorbe après la protéolyse des albumines ingérées par les ferments digestifs, ce ne sont sans doute pas les peptones, mais bien les acides aminés. Et le besoin d'albumine est quelque chose d'autre que ce qu'on croyait. Ce n'est pas le besoin d'albumines diverses et quelconques, c'est celui d'acides aminés : de produits plus élémentaires, et plus spécialisés à la fois.

Le rôle des acides aminés dans la nutrition peut être double. D'abord ils constituent les éléments au moyen desquels sont élaborées des albumines nouvelles, c'est-à-dire des complexes caractéristiques et spécifiques d'acides aminés. Comme il ne semble pas qu'un acide aminé puisse se transformer en un autre, il paraît évident que pour élaborer ses propres albumines l'organisme a besoin de trouver dans l'ensemble des acides aminés résultant de la digestion des aliments tous ceux dont il a besoin, et en proportion suffisante. Il ne lui suffit pas d'avoir beaucoup d'albumine, beaucoup de certains acides aminés ; il lui en faut dont il a un besoin absolu, et que d'autres ne peuvent remplacer. Peu importe que l'homme, par exemple, mange une abondante quantité de viande, qui lui fournira, mettons 8 ou 10 acides aminés en abondance. Il a besoin d'un certain nombre d'autres acides aminés, qui peut-être ne se trouvent pas dans la viande. De la sorte un organisme peut sembler recevoir tout ce dont il a besoin, et pourtant manquer d'éléments essentiels.

D'autre part, les acides aminés apportent à l'organisme les chaînes carbonées dont il a besoin pour la synthèse de substances à fonction spéciale du genre des hormones. C'est dire que les acides aminés importent tout autant par leur résidu carboné, qui est variable, que par leur radical, qui est commun à tous.

En somme, l'organisme a à faire un choix entre les divers

acides aminés, et il a à prendre de chacun d'eux la quantité proportionnée à ses besoins. La quantité et la qualité jouent leur rôle ; la variété, la diversité est essentielle. Dès lors on comprend que l'organisme ait besoin pratiquement d'une quantité relativement élevée d'aliments azotés, bien que n'en utilisant qu'une faible partie. Si l'on pouvait déterminer exactement la quantité de chaque acide aminé nécessaire à un type animal donné, et si on pouvait les préparer par synthèse, il serait aisé de composer la dose nécessaire en quantité et en qualité et on verrait qu'elle est peu de chose. Mais cette dose, dans les aliments azotés que nous absorbons, est noyée dans une abondance, un excédent d'autres acides aminés inutiles, ou bien la proportion requise de tel acide aminé ne se trouve que dans un poids relativement élevé d'aliments azotés déterminés ; de là l'opposition entre des besoins en réalité réduits, et surtout qualitatifs, de l'organisme et la quantité souvent considérable de ces aliments qui est nécessaire.

Et les vitamines, demandera-t-on, où sont-elles ? Mais là, précisément, sous notre main. Les vitamines sont, selon toute probabilité, de ces acides aminés indispensables, qui sont peut-être rares dans la plupart des aliments communs ou communément employés, ce qui fait qu'une grande quantité de ceux-ci est nécessaire pour fournir à l'organisme la proportion qui en est nécessaire, même si elle est petite.

Les recherches d'Osborn et Mendel (*Bull. off. int. Hyg. publ.*, oct. 1917) ont nettement établi que diverses albumines alimentaires sont insuffisantes, comme aliments, surtout chez l'organisme en croissance, parce qu'il manque certains acides aminés. Mais on peut compléter les albumines en y ajoutant certains de ces acides. Les acides aminés indispensables seraient, par exemple, la tyrosine, le tryptophane, la lysine, la cystine. On pourrait augmenter la valeur de la caséine par l'addition de cystine ; celle de l'édéstine par l'addition de lysine. Les auteurs ont constaté que le gluten de maïs laisse à désirer comme aliment de croissance ; il est pauvre en tryptophane et lysine. Mais

si on remplace un quart de gluten par de la lactalbumine, tout va bien et la croissance est normale. De même le soja peut compléter le maïs; mais ni la caséine, ni l'édésine ne complètent le maïs.

Dès que l'on sait quels acides aminés sont nécessaires à l'espèce et quels aliments les fournissent dans les conditions les plus avantageuses, on établit l'alimentation sur des bases rationnelles et économiques. Un rat de 60 grammes augmente en trois semaines de 50 grammes avec une alimentation convenable du poids de 150 grammes. Au lieu que si l'on nourrit le rat d'albumines insuffisantes, — quoique théoriquement équivalentes au point de vue des calories, — le rat n'augmente de ses 50 grammes qu'en 6 ou 12 semaines, et pourtant il a absorbé 250, 300, 400, parfois 500 grammes. Bref, il y a, ou plutôt il y aura, une façon scientifique de se nourrir, basée sur d'autres principes que la doctrine simpliste des calories. L'alimentation rationnelle introduira dans l'organisme les acides aminés nécessaires, dans les proportions voulues, en demandant aux aliments qui les renferment de ne pas encombrer le tube digestif de substances inutiles et de rendre l'alimentation en albumine, qui coûte cher, le plus économique possible.

— Publications nouvelles : Un livre d'histoire à signaler, *Les anciennes républiques alsaciennes*, par A. Batiffol (Paris, Flammarion), ouvrage de la *Bibliothèque de philosophie scientifique* dirigée de façon si intelligente par G. Le Bon, montrant quelle est la vérité sur l'histoire de l'Alsace et combien elle s'éloigne des enseignements et prétentions du pangermanisme. La vérité est que les Alsaciens sont non pas des Allemands, mais des Celtes, que l'Alsace consistait en républiques indépendantes dont l'Allemagne a tenté la germanisation sans y parvenir, au dix-huitième siècle, après avoir été au neuvième siècle rattachées par la violence à l'empire germanique, et enfin que l'Allemagne n'est en aucune façon la patrie des Alsaciens. Leur patrie, c'est l'Alsace, et leurs affinités profondes sont à l'ouest et non à l'est. Livre d'actualité, mais livre qui durera aussi, expliquant claire-

ment ce que c'est que l'Alsace et ce qu'elle ne veut pas être. Ce qu'elle fut, c'est un protectorat de la France, comme sous Louis XIII, et elle le fut par sa volonté. Ce qu'elle ne veut pas être, c'est terre allemande. Il faut lire l'œuvre si solidement documentée de M. A. Batiffol. — Dans *La géologie biologique* de M. Stanislas Meunier (Paris, F. Alcan, Bibliothèque scientifique internationale), nous trouvons une étendue d'ensemble intéressante sur un chapitre de la géologie générale, sur le rôle des êtres vivants dans la construction et dans la destruction des roches. Ce rôle est considérable et on comprend que M. S. Meunier proclame que l'ensemble des êtres vivants constitue un organe de l'activité planétaire, un organe biologique associé aux organes chimiques, physiques et mécaniques dont l'action est évidente. Cela est exact et méritait d'être mis en lumière. — Enfin, dans *Chirurgiens et blessés à travers l'histoire, des origines à la Croix-Rouge*, par le Dr Cabanès (Paris, Albin Michel), nous avons un très beau volume, édité et illustré avec luxe (édition unique, tirée à 900 exemplaires numérotés), qui promène le lecteur à travers toute la chirurgie de guerre, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Tour à tour défilent devant nous les grands chirurgiens de guerre, et même les petits, du passé et des temps modernes jusqu'à la campagne d'Italie; et en même temps qu'eux les blessés, dont la physionomie et les blessures changent à travers le temps, par les changements dans l'armement et les procédés de guerre. Les anecdotes abondent, bien entendu, et la lecture de ce bel ouvrage est aussi attrayante et facile qu'elle est instructive. M. Cabanès a la manière : il sait doser les éléments, mêler le plaisant au sévère, obliger à le suivre jusqu'au bout. Et, arrivé au terme de l'ouvrage, le lecteur dit « merci », sincèrement.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

La guerre en France et en Italie. — La crise de l'alimentation. — L'Allemagne et ses alliés. — En Russie.

Mois des batailles, mois sanglant : juin 1918 a accumulé de nouvelles ruines, créé d'indicibles souffrances, augmenté le nombre des mutilés, multiplié les deuils ; il laissera un souvenir sinistre. Pourtant nous ne voyons pas que, sauf l'usure que de pareilles tueries provoquent dans les forces vives des peuples, il ait rapproché la fin de la guerre.

Dès les derniers jours de mai, l'attaque allemande a repris. L'état-major impérial a procédé comme il l'avait fait, en mars et avril, en Picardie et dans la Flandre. Il ne s'agit plus, comme au début de la guerre, de rechercher l'enveloppement d'une aile insuffisamment soutenue : l'extrême prolongement des fronts garnis de tranchées qui couvrent toute la largeur du pays a rendu cette méthode illusoire.... Il faut donc chercher un point faible de la ligne ennemie, en anéantir la défense en jetant contre elle cinq, dix divisions ou plus, de façon à produire à tout prix une brèche par où l'attaque progresse de vive force jusqu'au centre des communications de l'adversaire. La percée une fois faite est prolongée sans répit et la brèche primitive est élargie par une pression continuelle contre les deux branches de la ligne rompue qui courent risque d'être entourées si elles ne se retirent pas à temps.

Cette tactique de l'enfoncement au centre a fait merveille en Russie et en Italie ; elle est en train de donner sa mesure en France. Généralement aucune unité, si solide soit-elle, n'est capable de résister au premier choc. Elle fléchit et cherche, dès qu'elle est soutenue par des réserves, à enrayer par des contre-attaques les progrès de l'ennemi. Mais, pour l'arrêter, il faut opposer à ses masses d'autres masses à peu près aussi nom-

breuses. C'est l'affaire du commandement en chef que de faire apparaître à temps ses réserves éloignées, tout en prenant bien garde de ne pas se laisser tromper par l'adversaire, de ne pas prendre une feinte pour l'attaque principale.

A ce jeu les Allemands ont positivement des avantages. Non seulement ils gardent le privilège de l'offensive, mais, se mouvant à l'intérieur de l'immense équerre que décrivent leurs troupes du Pas-de-Calais aux Vosges, ils ont, pour opérer leurs concentrations, des facilités que les Anglo-Français sont loin de posséder.

C'est ce qui explique que les Allemands ont pu, malgré l'activité incessante de l'aviation, surprendre les Alliés au Chemin des Dames, puis, poussant leur attaque du nord au sud, atteindre en quelques jours la Marne. Après quoi la pression s'est tournée contre l'ouest, tendant à emporter le massif boisé de Villers-Cotterets qui couvre Paris. Elle a été suivie d'un autre mouvement offensif, partant du secteur Montdidier-Noyon et se prolongeant en direction de l'Oise. Les assaillants ont fait beaucoup de prisonniers et ramassé du matériel. Ils ont régulièrement, dans un espace de peu de jours, été arrêtés par l'entrée en ligne des réserves ennemies et la bataille s'est « stabilisée » pour dégénérer en coups de main locaux de fortune diverse.

Que conclure de cette tentative aussi vigoureusement menée que les batailles autour d'Amiens? Faut-il croire, avec les journaux allemands, que Ludendorf a pleinement atteint son but qui était de marteler encore un peu plus la ligne anglo-française, de l'enfoncer sur de nouveaux points, de l'affaiblir partout, pour briser dans une ruée prochaine toutes les résistances qui subsistent et terminer la campagne? Convient-il de se réjouir avec les Français d'avoir vu l'offensive germanique se briser, après des succès passagers, contre un obstacle invincible et manquer une fois de plus son but?

Il semble bien que l'état-major impérial, sans fixer ses objectifs de façon trop rigide, attendait plus des sanglants efforts qu'il a imposés à ses troupes. Malgré le bruit extraordinaire

fait autour de ses offensives, il n'a, ni en avril, ni en juin, obtenu la décision de la campagne. Quant à la décision de la guerre, c'est encore tout autre chose. Du côté allié, la situation n'en est pas moins très grave. L'ennemi approche Paris à 60 kilomètres : il va certainement recommencer ses attaques. La fameuse armée de manœuvre du général Foch a été, selon toute apparence, distribuée sur les divers fronts au fur et à mesure des nécessités; elle se reconstitue constamment avec des éléments fatigués; mais elle ne doit pas être en état d'entreprendre un mouvement indépendant, sans cela les Alliés ne continueraient pas à subir la volonté de l'adversaire. M. Clemenceau l'a d'ailleurs dit l'autre jour devant la Chambre : avec la défection russe, l'heure des épreuves tragiques est venue; le tout est de tenir, tenir jusqu'à l'arrivée en forces des Américains.

Sur le front italien, aussi, l'offensive longtemps annoncée s'est produite. Des montagnes qui bordent le pays de Trente au rivage de la mer, du plateau d'Asiago aux lagunes du Piave, les Autrichiens ont attaqué. C'est, dit-on, sur l'ordre nettement exprimé de l'allié allemand qu'ils se sont exécutés; car, dans la monarchie danubienne, la guerre a perdu toute justification depuis que la menace russe a pris fin. Attaquer sans conviction et sans ardeur, ce n'est pas le moyen de vaincre. Il semble que les généraux impériaux s'en aperçoivent aujourd'hui.

L'Autriche a pourtant de bons soldats; la plupart ont fait bravement leur devoir. Si, dans la montagne, ils se sont promptement heurtés à des obstacles infranchissables, ils ont, en plaine, franchi sur plusieurs points le Piave, emporté les premières lignes italiennes et fait, à les en croire, un nombre respectable de prisonniers. Mais la résistance a été tenace, les contre-attaques n'ont pas tardé : plus rien dans l'armée du général Diaz qui ressemble à l'affaissement de Caporetto.... Aujourd'hui, les Italiens ont repris la plupart des positions perdues; ils serrent de près l'ennemi contre la rivière, dont les pluies ont fait un fleuve impétueux. Des bruits de victoire courent de proche en proche : dans le royaume la joie est immense.

— J'ai dit plus haut que ces sanglantes batailles ne rapprochaient pas la fin de la guerre. Pourtant les empires centraux y ont jeté toutes leurs ressources et leurs chefs militaires ont déployé tous leurs moyens d'action. Gouvernements comme généraux ont de bonnes raisons d'être pressés : l'opinion publique s'énervé et les approvisionnements tarissent.

Malgré les alléchantes perspectives qu'ont évoquées les paix de Brest-Litovsk, la situation alimentaire s'aggrave au lieu de s'améliorer. En Allemagne, il a fallu diminuer la ration de pain et les hauts fonctionnaires en sont à ne pas savoir comment assurer la « liaison » avec la prochaine récolte. Les journaux socialistes opposent la triste réalité aux promesses dont le gouvernement a été si prodigue, ils constatent que la guerre avance peu, signalent les ambitions pangermanistes plus ardentes que jamais, dénoncent par surcroît l'opposition obstinée que font les conservateurs à la réforme électorale prussienne et, malgré l'extrême complaisance de leur naturel, ils se répandent en propos amers.

En Autriche, la situation est pire. Les villes souffrent de privations multiples ; la famine s'étend sur les campagnes. Parmi les nationalités asservies, qui meurent littéralement de faim, l'irritation est extrême : la guerre qu'on a toujours détestée devient criminelle puisqu'elle impose de pareilles souffrances. Des émeutes éclatent dans les villes ; à Vienne même de bruyantes manifestations ont eu lieu. Le ministère Seidler qui, depuis longtemps, ne dominait plus la situation et ne pouvait, faute de majorité, plus rien faire d'utile, a remis sa démission au souverain. Son départ ne remédiera à rien : ce n'est point des fautes d'un homme que souffre l'Autriche.

A mesure que le temps s'écoule, il est plus visible que la monarchie danubienne n'était pas de trempe à supporter la terrible épreuve de la guerre. Affaiblie par des querelles de races et des oppositions de classes, elle devait vivre bien calme et chercher une forme de décentralisation politique et administrative qui lui permit d'éviter la crise et de continuer à faire

figure de grande puissance. La guerre entreprise contre la volonté de la majorité des sujets de l'empereur et roi a obligé l'Etat à entrer dans une voie de violence où il ne pouvait plus s'arrêter. L'oppression des nationalités au dedans a conduit à la sujétion vis-à-vis de l'allié. L'Autriche, qui combat sur le Piave dans une entreprise de domination, ne se soutient plus chez elle : elle demande aujourd'hui à l'Allemagne du pain ; demain elle lui demandera des gendarmes.

— Mais l'empire germanique est-il en état de faire face à des charges toujours nouvelles ? Ne va-t-il pas lui-même au-devant de sérieux dangers, pour peu que des succès décisifs n'interviennent pas en Occident ?

Grâce à un effort prodigieux, à la mobilisation civile, à l'utilisation de prisonniers de guerre et de déportés, l'Allemagne est arrivée à mettre en ligne, sur le front occidental, plus de soldats que la France et l'Angleterre, alors même que la population des deux nations réunies, sans parler des peuples d'outre-mer, dépasse sensiblement la sienne. Mais, malgré la supériorité d'organisation qui rend si fière la race germanique, de tels efforts ne se prolongent pas indéfiniment. Les effectifs allemands n'augmenteront plus : ils ne peuvent que baisser et le nombre des ennemis s'accroît.

Les Américains viennent.... Ç'a été, des mois durant, la constante espérance des nations occidentales en présence des mauvaises nouvelles qui arrivaient de partout. Et maintenant c'est une réalité.... L'Allemagne aurait bien voulu l'empêcher : elle a tenté, de l'autre côté de l'Atlantique, une offensive sous-marine qui a fait passer de vie à trépas un certain nombre de bâtiments de commerce et a excité encore un peu plus l'irritation et l'esprit belliqueux de la grande république ; mais elle n'a pas trouvé le moyen d'arrêter les transports de troupes. Or, s'il faut en croire M. Tardieu récemment revenu d'Amérique, les Etats-Unis ont actuellement 800 000 hommes en France, et ce chiffre va augmenter régulièrement à raison de 250 000 hommes par mois.... Dans ces conditions, l'équilibre sera bientôt rétabli ;

puis ce sera le tour de l'Entente de disposer des gros effectifs.

Pourtant l'Allemagne a besoin d'hommes pour les envoyer à la tuerie. Si désireuse qu'elle soit de finir la guerre au moment où elle lui est le plus favorable, il n'est pas en son pouvoir d'arrêter le tourbillon qu'elle a elle-même déchaîné.... Peut-elle compter sur ses alliés ?

Nous avons vu que l'Autriche est hors de cause. Avec son armée rompue, elle ne pourra de longtemps faire autre chose que de résister à la pression italienne et, pour peu que l'agitation de ses peuples s'aggrave, c'est elle qui devra, une fois de plus, faire appel à sa voisine du nord ; pour de la besogne intérieure, il est vrai.

Et les Balkaniques?... Une bouffée d'orgueil et de désirs passe sur eux. La Bulgarie est irritée... contre la paix de Bucarest. Elle ne comprend pas que la Dobroudja dans sa totalité ne lui ait pas été immédiatement livrée. L'idée qu'une partie de la Besarabie va être rattachée à la Roumanie lui est insupportable. Elle s'indigne de l'appétit des Turcs qui réclament une rectification de frontières le long de la Maritza. M. Radoslavof, germanophile irréductible, n'est plus l'homme de la situation. Il vient de faire place, comme président du conseil, à M. Malinof, chef des démocrates, qui s'était signalé, au mois de septembre 1915, par sa courageuse opposition à la guerre. M. Malinof doit être revenu à des sentiments plus normaux, car on attend de lui une attitude plus énergique dans la défense des justes revendications nationales. Quant aux Turcs, le succès paraît leur avoir tourné la tête. Ils ne se préoccupent plus des Anglais qui tiennent la Mésopotamie et la Palestine. Ils se hâtent d'occuper les territoires que la paix de Brest-Litovsk a mis à leur disposition, tout en massacrant sur leur passage les Arméniens qu'ils trouvent encore vivants. Ils couvrent le Caucase de leurs agents, pénètrent la Perse, regardent par delà la Caspienne vers le centre asiatique musulman. C'est le grand rêve panislamique qui séduit et égare la bande sanglante des gouvernants de Stamboul.

Visiblement les deux peuples prétendent réaliser. La guerre leur est à charge. En voyant l'espace s'ouvrir brusquement devant leurs ambitions, il ne songent plus qu'à la curée ; quittes à se quereller entre eux.... En Allemagne, où l'on a d'autres soucis, on s'efforce de les calmer d'abord, pour les utiliser ensuite. Ce n'est pas précisément facile.

Peut-être l'empire germanique aura-t-il ailleurs une tâche plus aisée. On parle d'une convention militaire qu'il est sur le point de conclure avec la Finlande et d'une autre avec la Pologne. Quand le sort des provinces Baltiques et de la Lithuanie sera fixé, le premier soin des nouveaux souverains sera apparemment d'obtenir de la servilité de leurs ministres un décret fixant le mode de recrutement.... Alors il s'agira d'enrégimenter de force des malheureux paysans et de les jeter dans une guerre qu'ils détestent. Mais tout cela est de réalisation lente et les Américains arrivent....

— Une chose est certaine, pourtant : réduite aux abois, l'Allemagne, plutôt que de s'avouer vaincue, prendra des mesures extrêmes, utilisera tous les moyens connus et inconnus. Cela, ses généraux et ses hommes d'Etat n'ont cessé de le dire depuis le début de la guerre et la façon dont ils ont procédé jusqu'ici permet de tout augurer pour l'avenir. Or, l'Allemagne dispose de l'Est ; l'Est est la région des surprises.... Et toujours mieux apparaît la nécessité d'une action de l'Entente sur ces terres immenses.

A vrai dire nous savons mal ce qui s'y passe. Il semble qu'en Ukraine le gouvernement de l'hetman Skoropadsky n'ait d'action que là où il est soutenu par les baïonnettes allemandes ; mais nous ignorons les sentiments des masses en face du grand conflit qui divise le monde : le plus simple est d'admettre qu'elles n'ont pas de sentiments du tout. Nous ne savons même pas si les hommes dirigeants des nouvelles républiques, celle de la Géorgie ou celle du Don, appartiennent à la clientèle de l'empire germanique ou s'ils luttent contre son influence.

Les meilleurs alliés de l'Allemagne en Russie sont les Bolche-

viki. Ils lui livrent la flotte de guerre de la mer Noire ; ils renoncent en faveur de la Finlande au dernier port libre de glaces qu'ils possèdent sur la côte mourmane ; ils se déclarent prêts à reviser le traité de Brest-Litovsk : ce qui signifie que la secte de Moscou est disposée à céder au germanisme tout ce qu'il lui plaira de prendre, pourvu qu'il lui permette de poursuivre quelque temps encore son œuvre de destruction.

Mais ce « gouvernement » bolcheviste n'est qu'une ombre. Les procédés auxquels en est réduit le sieur Lenine, qui arme des bandes d'ouvriers de villes pour les envoyer piller les paysans, sont un signe précurseur de la fin. Le congrès des Soviets n'en impose plus à personne. La Sibérie ne reconnaît plus son autorité. Des détachements de Tchéco-Slovaques, qui préfèrent supporter toutes les fatigues et côtoyer constamment la mort plutôt que d'être livrés à l'Autriche, s'étalent sur les gouvernements de l'est, coupent les communications, tiennent en échec toute la révolution russe.

N'est-ce pas le moment pour l'Entente de faire quelque chose, de prévenir le germanisme dans l'œuvre de reconstitution qui ne peut tarder beaucoup ? Si les Japonais lui paraissent des alliés suspects, elle peut utiliser la foule des réfugiés russes qui, comme autrefois les bannis des cités antiques, sont prêts à tout risquer, car ils n'ont plus rien à perdre. C'est le grand travail d'assainissement qui s'impose ; c'est aussi le moyen, en enlevant aux empires centraux leurs derniers espoirs, de marquer un terme à la guerre.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 25 juin 1918.



L'IDÉAL SUISSE

I

Un grave malaise moral pèse sur notre pays. Aurait-il des causes plus profondes peut-être que nos vœux divergents et nos sympathies contraires dans la guerre européenne ? Si l'on a pu craindre qu'il n'y eût « deux Suisse » dans la Suisse de 1914, ne serait-ce point parce qu'il est des valeurs essentielles que nous ne comprenons plus de même ? Ou ne serait-ce pas plutôt que, sans nous en rendre compte, par cet effet de dépréoccupation indolente qu'engendre l'habitude, nous avons moins jalousement veillé sur toutes nos traditions historiques et toutes nos aspirations nationales ? Pendant la longue période de paix armée qui s'est achevée le 1^{er} août 1914 nous avons trop souvent imité ce que faisaient les autres ; comme la république était sagement conduite, comme nous allions à plus de bien-être et même à plus de richesse, nous avons jugé que tout était pour le mieux.

Nous ne nous sommes point demandé si nous ne renoncions pas insensiblement à être nous-mêmes, des fils de notre sol, des héritiers de notre passé, des confes-

seurs de nos principes, et si de fâcheuses perspectives ne s'ouvriraient pas devant une Suisse qui s'abandonnait aux courants de l'utilitarisme ou du mercantilisme contemporain. Sans doute, les affaires sont les affaires, et les bonnes affaires sont les meilleures de toutes; mais elles ne suffisent pas à nourrir la foi d'une collectivité humaine dans ses destinées, ni à justifier la sainte nécessité de la patrie.

Un Etat tel que le nôtre, avec ses mœurs, ses races, ses religions diverses, avec tous les ferments d'opposition et de lutte qui sont en lui, ne se maintiendra dans une altière indépendance que s'il représente un idéal commun à tous ses membres. Cet idéal commun, le représentons-nous? Et quel est-il? Ou que devrait-il être?

On a gémi, non sans quelque raison, sur le prosaïsme envahissant de notre époque. La *Realpolitik* n'avait-elle pas fait le tour et la conquête du monde? Nous n'en avons été ni plus, ni mieux préservés que nos voisins. Nul ne contestera que l'œuvre civilisatrice soit liée à l'essor de la fortune publique et privée. Nous avons accompli des progrès qui ont exigé un immense travail et qui sont loin d'avoir épuisé leurs virtualités : rachat de nos voies ferrées, réorganisation de nos milices, unification de nos lois civiles, assurances ouvrières. Ce serait commettre la plus criante des injustices que de méconnaître ou de condamner le labeur parlementaire des trente dernières années. Il y aurait néanmoins quelque fatuité à nous figurer qu'en suivant des mouvements inaugurés par d'autres, nous nous en soyons émancipés assez pour doter la Suisse d'institutions nettement marquées de notre empreinte. Ce n'est pas dans ces efforts,

si méritoires soient-ils, que s'est affirmée et continuée notre initiative créatrice.

Avouons-le en toute sincérité et en toute humilité : nous avons un peu cessé d'être un type distinctif de nation, et comme une première ébauche des peuples futurs, pour n'être plus qu'un Etat pareil à tous les autres et dont les originalités anciennes tendent à s'effacer lentement. Ce qui nous manque surtout, à cette heure, c'est de ne plus être autant que nous le fûmes un symbole et une promesse.

A bien nous pénétrer de nos devoirs envers nous-mêmes, nous aurons déjà remporté une inappréciable victoire ; car on n'a pas trop de peine à combler des lacunes, à corriger des défaillances qu'on est décidé à ne point ignorer. Pour combler les unes et corriger les autres, n'aurions-nous pas, tout uniment, à marcher dans les pas de générations plus enthousiastes que nous de ces idées qui sont proprement des idées suisses : l'idée fédérative, l'idée républicaine, l'idée démocratique et, les couronnant toutes, l'idée de liberté ?

Ces idées, elles sont dans l'air que nous respirons, elles vivifient le sang qui coule dans nos veines. Ont-elles conservé tout leur accent et toute leur couleur ? Et puis, après nous être retrempés en elles, n'aurons-nous pas le noble souci d'en diriger l'évolution à la lumière de la conscience moderne ? La Suisse nouvelle renouerait alors avec la Suisse d'autrefois, sans la copier et en la rajeunissant.

Bâtie sur le roc des siècles, la maison helvétique n'a besoin que d'intelligentes et pieuses restaurations. Nous étions en train de construire tout autour d'elle des annexes qui nous en cachaient un peu la vue. Il s'agira

de considérer dorénavant le vieil édifice central comme la demeure préférée de notre esprit. Notre alliance fut une merveilleuse gageure, qui a trop bien réussi, en dépit de maintes traverses, pour que nous y touchions sans des précautions infinies.

II

Quand un nuage se montre à l'horizon, les hommes ne s'inquiètent pas outre mesure de ce qu'ils pourraient bien faire si l'orage éclatait soudain. De même les peuples, quand rien d'anormal ne se passe au delà ou en deçà de la frontière, s'imaginent complaisamment qu'il n'y aura pas d'interruption dans l'agréable monotonie de leurs jours.

Après 1870, nous eûmes notre moment de fièvre et notre sursaut d'énergie, qui ne durèrent point. Qu'en sera-t-il après 1914 ? Pour l'instant, nous nous bornons à faire cette constatation curieuse que, si la guerre franco-allemande nous précipita dans la voie de la centralisation, la conflagration actuelle nous vaut une montée de sève fédéraliste.

Il n'est que de réfléchir un peu pour se convaincre que l'instinct national ne s'est trompé ni en 1914, ni en 1870. La constitution de 1848 n'avait été qu'un timide essai d'adapter l'Etat suisse aux conditions de la vie européenne. Nous dûmes inopinément nous familiariser avec cette évidence, qu'en face de l'unité allemande et de l'unité italienne, sans parler de la française, nous étions mal préparés à conjurer des influences ou des pénétrations autrement redoutables que jadis. Etant bien résolus à ne chercher notre force qu'en nous-mêmes, nous n'avions pas le choix des moyens. Nous

resserrâmes puissamment le lien fédéral ; nous n'eûmes pas à nous en repentir. S'il n'est pas impossible que nous ayons, en l'occurrence, incliné aux unifications superflues ou prématurées, nous pouvons, somme toute, nous décerner un prix de clairvoyance. Quelques erreurs ne furent que négligeables accidents.

La réaction qui se manifeste dans une partie de la Suisse contre l'œuvre du demi-siècle qui vient de s'écouler n'en est pas moins opportune. Il est probable que, si nous n'avions pas été avertis par de récents événements et de dures expériences, nous eussions glissé sur la pente qui mène à l'Etat unitaire. Or, l'idéal unitaire n'est pas, ne peut pas être un idéal suisse.

Notre Alliance repose sur le respect d'un pacte renouvelé à travers les âges. Malgré ce qui nous divisait, nous avons formé une patrie parce que tout nous le conseillait, l'intérêt comme la nécessité, et notre raison comme notre cœur. Nous n'étions, nous n'entendions être ni des Allemands, ni des Français, ni des Italiens. Mais si nous supprimions entre nous les barrières ethniques et les barrières confessionnelles, si nous mettions loyalement notre main dans la main de nos frères, si nous acceptions, avec les bénéfices, les charges et les risques de notre communauté, les petits n'abdiquaient pas en faveur des grands, la minorité catholique en faveur de la majorité protestante, la minorité romande en faveur de la majorité germanique. L'égalité des droits restait consacrée par le libre choix des volontés.

Toutes les nationalisations qui ne sont pas commandées par les buts suprêmes de l'Etat sapent le régime d'équitable parité entre les races, excitent des méfiances et des rancunes funestes à l'amitié fédérale. La Suisse

perd en union ce qu'elle gagne en unité. On a pu écrire que, dans notre pays, centraliser beaucoup c'est germaniser un peu. Comment, dans toute centralisation, la part de la majorité ne serait-elle pas prépondérante ? Et l'on ne peut infliger à la minorité, même la plus patiente, un régime de perpétuel renoncement.

Convierait-il de songer, dès aujourd'hui, à d'autres unifications que celles opérées successivement depuis l'entrée en vigueur de la constitution de 1874 ? La question est oiseuse.

Il est néanmoins permis d'affirmer qu'une trêve est hautement désirable. Que certaines réformes secondaires, auxquelles les cantons ne peuvent procéder utilement, soient faites par la Confédération, rien de mieux ; et je ne vois pas, pour m'en tenir à ces exemples, en quoi les caisses d'épargne postales dont l'activité heureuse est célébrée d'un bout à l'autre de l'Europe, ou en quoi un code pénal suisse pourraient sérieusement alarmer les plus déterminés de nos fédéralistes. Le fédéralisme est une conception politique, non pas un dogme. Il est dans la ligne de notre histoire et nous ne le renierions point sans dommage pour notre avenir. Mais *est modus in rebus*.

Au surplus, et pour dix ou vingt ans, toutes les centralisations qui seraient contraires aux bases mêmes de notre Alliance n'aboutiraient qu'à de lamentables échecs ou empoisonneraient la vie de l'État.

Avant tout, nous aurons à rétablir l'équilibre de nos finances. Ce ne sera pas la besogne de quelques mois. Jusqu'ici personne, si je ne me trompe, n'a insisté sur le mot de la situation : des économies. Le service de notre dette absorbât-il quarante, cinquante, soixante

millions, il serait bien extraordinaire que la conclusion de la paix ne fût pas suivie d'un large désarmement dont les Etats, ruinés par la guerre, devront s'accommoder bon gré mal gré, et que nos dépenses militaires ne pussent être notablement réduites ; d'un autre côté, en restreignant constructions et subventions fédérales, en simplifiant la lourde machine administrative, en revisant notre tarif des douanes (tous les Etats feront du protectionnisme), nous nous procurerons des ressources suffisantes ; il serait inique d'écraser une génération plus durement éprouvée que toutes les autres. Et puis, après avoir assaini notre budget, nous aurons à décongestionner toute notre économie nationale, à déposséder la bureaucratie au profit de l'initiative individuelle, à sortir de l'exception pour rentrer dans la règle. Ceci, à titre de parenthèse.

Que si le fédéralisme n'a pas à devenir soupçonneux et agressif, il n'en est pas moins une doctrine nécessaire dans un Etat comme le nôtre. Ainsi que l'a montré Eugène Rambert :

« Notre histoire est celle d'une alliance, d'un pacte volontaire. Le lien qui unit les Vaudois des bords du Léman aux Thurgoviens des bords du lac de Constance, les citoyens de Genève aux montagnards des Grisons, les Bâlois aux Tessinois, les Valaisans aux Schaffhousois, est un lien tout spirituel. Il représente l'intérêt le plus élevé qui ait jamais présidé à la formation d'un Etat. C'est une alliance de liberté par laquelle nous sommes mutuellement garanti le droit d'être, et d'être nous. C'est par là que la Suisse est digne de fixer l'attention de l'Europe. Elle prouve par le seul fait de son existence que la paix est possible entre des races qui n'ont cessé de s'entredétruire.... La Suisse n'a de raison d'être qu'autant qu'elle réa-

lise cet idéal. Si jamais elle venait à l'oublier tout à fait, elle ne mériterait plus d'exister, et bientôt, en effet, elle n'existerait plus. »

Que serait l'Helvétie germanique livrée à elle-même ? Un grand-duché de Bade, sans grand-duc. Que serait l'Helvétie romande livrée à elle-même ? Un département français hors de France. Et le Tessin livré à lui-même ? Un coin de province italienne. C'est par notre alliance que nous sommes un peuple, et, tout petits que nous soyons, un grand peuple. Mais cette alliance ne prospérera que par et dans l'autonomie morale de tous les Etats confédérés.

Il est des domaines dans lesquels le pouvoir central ne devrait s'ingérer qu'avec une extrême réserve : l'Eglise et l'école. Il en est un dans lequel il n'interviendra pas : la langue, par où s'expriment le génie et l'âme des races.

Rendons ce témoignage à nos concitoyens de la Suisse allemande qu'ils n'ont pas abusé de leur supériorité numérique pour diminuer le champ d'influence de notre idiome et sa force de rayonnement. Une stricte neutralité est de rigueur, ici. La concorde serait irrémédiablement troublée si, par sa législation, par ses fonctionnaires, par le jeu mal réglé de telle ou telle institution, la Confédération favorisait l'une de nos langues nationales au détriment des autres. Laissons la puissance d'expansion du milieu germanique et la puissance d'assimilation du milieu latin se déployer sous une loi de probe concurrence !

III

Si le fédéralisme est inséparable de l'idéal suisse, il en est de même de l'esprit démocratique et républicain.

Que l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, l'Angleterre se trouvent bien de la monarchie, nous ne les envions pas. Il n'y a, pour nous, qu'un gouvernement possible, qui est le nôtre. Nous sommes et nous voulons vivre entre égaux. Un empereur, un roi, des princes, une aristocratie, rien de cela n'est fait pour nous. De rudes leçons nous le rappelleraient au besoin : la Suisse dégénéra bientôt, lorsque nos ancêtres d'avant 1798 se furent rapprochés des cours étrangères ; ils apprirent à y ployer l'échine, à y tendre la main et à confondre leurs satisfactions d'argent ou de vanité avec le bien de l'Etat.

Montesquieu affirme, au troisième livre de son *Esprit des lois*, que « dans un Etat populaire, il faut un ressort de plus (que dans un Etat « despotique »), qui est la vertu. » Mais une vertu qui n'est pas un peu farouche n'est pas très solide, et le luxe ne lui est pas propice.

Pour le bonheur de la Suisse, nos magistrats ont été fidèles aux sévères coutumes d'une démocratie d'où toute parade et tout faste sont proscrits. Ils n'ont pas eu d'autre ambition que celle d'être les premiers serviteurs de l'Etat. Aux honneurs, ils ont préféré l'honneur de faire tout leur devoir.

Et pourtant, le visage de la Suisse a changé. Nous n'avons pas été épargnés par le mammonisme qui a sévi en Europe. S'il n'a pas trop relâché les mœurs des classes dirigeantes, il n'en est pas moins un péril qui ne peut être conjuré que par la résistance du milieu natio-

nal aux effets corrupteurs de cette opulence dénoncée par Jean-Jacques Rousseau, dans sa *Lettre à d'Alambert*, comme l'ennemie des peuples libres. Il a même exercé, sous l'une de ses formes les plus insidieuses, quelques ravages dans notre pays : nos hôtels, en se pliant aux goûts et aux caprices d'une clientèle cosmopolite, au lieu de les plier à nos habitudes, ont attiré chez nous non seulement les admirateurs d'une Suisse honnête et d'une sublime nature, mais l'oisiveté internationale en quête de plaisirs ou d'émotions que nous n'avions pas à lui offrir.

N'auraient-ils pas contaminé la population de maintes de nos villes, de presque toutes nos stations climatiques importantes et même de régions entières ? Si l'atroce aventure de la guerre pouvait nous mettre désormais en garde contre ce qu'il y eut d'antisuisse dans ce que nous avons appelé d'un mot inconsciemment cruel : « l'industrie des étrangers », il est bien des désastres qui n'auront pas été vains. Une démocratie républicaine ment à ses principes, si elle recule devant un peu d'ascétisme.

Revenons à la politique ! A l'égalité des Etats confédérés s'ajoute, en Suisse, l'égalité des citoyens. Quoique le suffrage féminin n'ait pas encore vaincu des préjugés que la catastrophe de 1914 aura profondément ébranlés, le souverain de l'Helvétie est S. M. Tout le monde. De par le bulletin de vote, nous sommes un peuple de rois. L'autorité, qui dépend de nous, gère nos intérêts, sans nous gouverner : elle est anonyme, au demeurant. Ne manque-t-elle pas un peu de ce prestige dont le pouvoir ne saurait se passer ?

Ainsi, notre Conseil fédéral ne gagnerait-il rien et la

Suisse n'aurait-elle pas tout avantage à ce qu'il fût moins exclusivement un collège d'administrateurs? Un Etat n'est pas une société industrielle ou commerciale. « L'idée de nos derniers présidents, a dit le chef actuel de l'Union américaine, c'est qu'ils étaient les présidents d'un conseil d'administration. Cette idée-là, ce n'est pas la mienne.... Je veux être le président du peuple des Etats-Unis. » Conseil fédéral et peuple suisse ne voient pas assez; même il est surprenant que, ne se connaissant pas mieux, ils ne s'entendent pas plus mal. On peut, toutefois, exagérer la modestie, comme le silence, et d'ailleurs toutes les vertus négatives. Le régime de dictature forcée que nous subissons depuis tantôt quatre ans n'eût-il pas inspiré moins de méfiance, provoqué moins de mécontentement, si le Conseil fédéral avait recherché un contact permanent avec l'opinion suisse? Un gouvernement populaire a besoin de popularité. Et cette popularité ne s'acquiert que dans une intime collaboration avec le souverain.

Comme il est naturel, le citoyen est très jaloux de ses prérogatives. Mais des droits aussi étendus que ceux dont il jouit ont leur corollaire d'obligations. Une démocratie telle que la nôtre ne conviendrait point à une nation qui n'aurait pas le sens de ses responsabilités. Elle n'est une réalité que par ce qu'elle révèle d'esprit public. Tolérance pour les idées, quelque vives que puissent être les compétitions électorales ou les campagnes référendaires, intégrité des consciences, quelques sacrifices que l'Etat impose à ses membres, inflexible application des lois sans aucune considération de personnes, mandats et fonctions n'allant qu'au caractère et au talent, l'affarisme impitoyablement banni de la vie

civique, voilà ce qu'elle exige de chacun de nos partis et de chacun de nous.

IV

L'une des plus incontestables supériorités du gouvernement de tous par tous est qu'il unit au culte du droit le culte de la paix. La démocratie se défendra ; elle n'attaque point. Ni la gloire des armes, ni l'appât des conquêtes territoriales ne la détourneront de sa route. Sa soif d'indépendance la garantit contre tout dessein d'attenter à l'indépendance des autres.

Elle ne peut vivre que dans la liberté. Liberté réfléchie, qui n'a rien de commun avec la licence, qui accepte les disciplines fécondes et qui entend les pratiquer. Pas d'arbitraires contraintes, pas de tutelles déguisées, pas de désordre non plus. Comme l'Etat remplira d'autant mieux sa mission qu'il sera soumis à un contrôle plus intense, la liberté de la critique est l'une des plus indispensables qui soient. Un parlement qui serait le docile instrument du Conseil fédéral ¹, une presse qui aurait la vénération superstitieuse de la pensée officielle, un peuple qui se courberait sans mot dire devant tous les messages ou tous les actes d'en haut, — et la Suisse ne serait plus la Suisse très longtemps. Les excès mêmes de la parole ou de la plume ne sont que péchés véniels dans une

¹ Je signale au passage une grosse question : celle de l'initiative parlementaire. Il est, pour le moins, bizarre que, dans la plus démocratique des démocraties, l'autorité législative, qui est le pouvoir suprême, après le peuple, n'ait pas le droit de légiférer sans l'agrément préalable du Conseil fédéral ; elle n'est pas même libre d'accomplir la principale de ses tâches, en dehors de la tutelle de l'Exécutif et sans recourir à ces « motions » ou ces « postulats » qui constituent souvent les plus platoniques des sommations.

république de civisme intact. En dernière analyse, la démocratie repose sur la confiance, mais il n'y a de confiance que dans la clarté.

La raison d'Etat, qui est l'argument favori de tant de princes ou de ministres, n'est qu'une mauvaise raison pour un gouvernement d'opinion. Nous aurons soin de ne pas l'invoquer, ni pour excuser, ni pour dissimuler une atteinte quelconque aux principes qui sont notre patrimoine idéal.

« Je voudrais, disait Louis Ruchonnet à un journaliste de mes amis, que le Palais fédéral fût une maison de verre ; nous n'avons rien, il faut que nous n'ayons rien à cacher. »

Jusqu'au mois d'août 1914, la Suisse avait eu le privilège d'échapper aux pièges de la diplomatie secrète. Depuis lors, nous avons changé tout cela. Etait-ce une fatalité ? Je ne le crois pas.

A ne plus avoir derrière soi ni le parlement, ni le peuple, lorsqu'il traitait avec les gouvernements de l'Entente ou des Empires centraux, le Conseil fédéral ne s'est-il pas exposé à être moins armé contre les inquiétantes prétentions de l'étranger et désarmé tout à fait contre les ombrageuses susceptibilités de l'opinion suisse ? Quand les petits doivent négocier avec les grands, ils n'ont pas trop de tous les concours, — et le concours du pays reste le plus puissant de tous.

Mais aurait-on admis notre point de vue démocratique ? Ne nous aurait-on pas objecté : « Nous sommes impliqués dans un conflit où se joue notre existence même, et il est des choses pour lesquelles le plus impénétrable mystère est la condition primordiale de tout arrangement entre vous et nous. Songez que nous n'avons pas à ren-

seigner nos ennemis sur ce que nous pouvons vous offrir et sur ce que nous attendons de vous en échange ! C'est à prendre ou à laisser. » Il est probable qu'on aurait commencé par nous tenir ce langage.

Nous aurions répondu : « Notre constitution fait du citoyen suisse le souverain dans l'Etat, et du parlement notre juge ; nous n'avons pas le droit de rien soustraire à leur information. Acquiescez donc à l'inévitable ! Comme il va de soi, cette attitude à laquelle nous ne sommes pas libres de renoncer, nous l'observerons envers vos adversaires comme à votre égard. Nous n'avantagerons ni l'un des camps, ni l'autre, en sorte que ni l'un ni l'autre n'auront sujet de se plaindre. »

Ne nous aurait-on pas écoutés ? Les pourparlers se seraient-ils rompus pour l'unique motif que nous nous serions refusés à violer l'une des lois fondamentales de notre république ?

Que l'on se rappelle la convention germano-suisse de 1915 ! Elle nous a valu toutes les entraves, toutes les servitudes dont nous traînons la chaîne, et bien des privations. Elle n'eût pas été ce qu'elle fut, si la nation et ses mandataires, dûment renseignés, avaient pu jeter le poids de leur volonté dans la balance. La seule crainte de leur opposition aurait soutenu la faiblesse de l'un des contractants et réduit les exigences de l'autre.

Souvenons-nous encore de ceci : notre réputation de gens peu maniables ne nous a pas nui dans le passé. Gardons-la, méritons-la ! C'est une calamité, pour un peuple que le renom d'avoir un trop bon caractère.

V

Fidélité au pacte de loyale union qui nous lie les uns aux autres, fidélité aux traditions, aux pratiques et aux vertus républicaines, fidélité aux institutions de la démocratie et à leur esprit, politique d'air pur et de plein jour, politique internationale ferme et fière, politique de paix et de fraternité entre les Etats, c'est là ce que la Suisse doit signifier dans le monde sous peine de descendre à une grasse et veule médiocrité, qui ne l'empêcherait point de mourir, et d'une mort peu glorieuse....

Peut-être y a-t-il quelque imprudence à franchement avouer ce qu'on ressent dans une heure comme celle-ci ; mais il est des imprudences dont on n'a pas à rougir. Quand je pense un peu avec mon cœur, je suis obsédé par la vision du geste sublime qui aurait pu être celui de ma patrie, et qui n'a pas été fait.

« Si ceux-là se taisent, les pierres parleront », a dit le Pascal des *Pensées* en paraphrasant les Evangiles. Elles ont parlé à Liège, à Louvain, à Dinant, à Ypres, tandis que nous nous taisions. Si, au mois d'août 1914, la Suisse avait été une Suisse unanimement éprise de toutes les justes causes et rebelle à toutes les suggestions de l'intérêt ou de la peur, si elle avait été la Suisse, non pas même de Morgarten, de Sempach ou de Neuenegg, mais simplement la Suisse de 1856 ou de l'affaire Wohlgemuth, si le Conseil fédéral avait pu nous croire tous saisis d'un noble frisson de révolte lorsqu'un petit pays, neutre comme nous, scrupuleusement respectueux comme nous de sa neutralité, protégé comme nous, plus que nous, semblait-il, par la signature de cinq grandes puissances,

fut mis à feu et à sang pour des raisons d'utilité stratégique, si de Berne, et quelles qu'en pussent être les conséquences, était partie une calme et digne protestation contre un inqualifiable abus de la force, nous nous serions élevés si haut dans notre propre estime et dans celle de l'univers que nous en aurions été grandis pour un siècle ou deux.

Mais comment le Conseil fédéral aurait-il été cette voix de notre conscience dans une Suisse lamentablement divisée ? Du moins M. Motta, dans son éloquent discours de Genève, n'a-t-il pas hésité naguère à rendre le plus chaleureux hommage de sympathie et d'admiration à l'héroïsme de la Belgique.

Nous n'avons plus assez le courage d'être nous-mêmes, parce que nous ne sommes plus assez nous-mêmes. Nombre d'entre nous, parmi les intellectuels et les gens d'industrie ou de négoce, en sont venus à raisonner ainsi : « Pourquoi nier l'évidence ? Le *struggle for life* est la loi des Etats non moins que des individus. Notre planète est dominée par les brutales fatalités de la bataille économique. Les Etats de premier rang annexeront ou absorberont les autres. Soumettons-nous ! » Ceux qui en sont là ne seraient-ils que des isolés ?

Ne fussent-ils que deux ou trois centaines, que deux ou trois milliers, ils nous font toucher du doigt une plaie mortelle : la progressive dénationalisation du sentiment suisse dans trop de milieux. On est fasciné par le colossal épanouissement de vastes empires, on se dit qu'il y aurait tout profit à n'être pas exclu de leur sort magnifique. Dans le fond de l'âme, on a déjà cessé d'être des Suisses.

Les leçons de la guerre seront-elles perdues ? Nous

avons pu voir quelles étaient les tragiques rançons de victoires passagères, achetées au prix de la santé morale. Et le prochain avenir n'est-il pas gros de déceptions et d'expiations plus impressionnantes encore ?

Développons toutes les formes du travail national. Mais, si la Suisse ne veut point périr, qu'elle n'abdique pas en faveur d'une *Realpolitik* qui ne lui laisserait plus rien de ce qu'elle fut, ni de ce qu'elle doit être ! Plutôt être pauvres et libres que riches et asservis.

Il serait presque ridicule d'espérer, avec le poète, que

la Suisse dans l'histoire aura le dernier mot.

Elle pourrait bien avoir l'avant-dernier, car, si nous sommes, avec nos trois millions et demi d'habitants, les minuscules Etats-Unis de l'Europe centrale, nous annoncerons, par la réussite de plus en plus frappante de notre expérience, les Etats-Unis de l'Europe tout court.

Ayant la conscience d'être le peuple précurseur, et l'étant, fortifiés dans notre amour de l'indépendance par la joyeuse ferveur de notre patriotisme, persuadés que la démocratie sainement comprise est tout à la fois la meilleure éducatrice de l'esprit public, la réformatrice par excellence des institutions sociales, et, par définition, l'ennemie de toute violence, nous conserverons la foi en nos destinées parce que nous aurons recouvré notre foi en nous-mêmes.

VIRGILE ROSSEL.



LA FERME DE LA DAGUE

—♦—
ROMAN

—♦—
CINQUIÈME PARTIE ¹

Le « Waterwitch. »

Le matin après la visite nocturne de Quinton, un messager spécial apporta un paquet à l'adresse de Roger Honeywell.

— C'est de ton oncle Merriman, dit le fermier. On équipe son navire à Plymouth pour la guerre. Il partira pour la côte américaine dans un jour ou deux. J'aurais aimé aller visiter le *Waterwitch*, une belle frégate, déjà fameuse ; mais c'est impossible. Il faut que Merriman vienne ici, pourtant.

Quinton se souvenait de son oncle : un homme agréable, toujours de bonne humeur, excellent marin, passionné de guerre. Il avait gagné ses galons à Trafalgar ; maintenant il brûlait de courir sus aux Américains. Cet officier de valeur connaissait bien le Dartmoor. Il y avait passé la majeure partie de son enfance ; et sa joie était de battre le marais à chasser le pluvier et la bécasse en hiver, ou, durant la saison d'été, à pêcher le saumon.

— J'espère qu'il viendra, dit le neveu.

¹ Pour les quatre premières parties, voir les livraisons d'avril à juillet.

— Il faut qu'il vienne. Sa visite me ragaillardira. Il y a de l'air marin dans sa nature. Dis qu'on fasse manger un morceau à ce messenger. Je vais écrire un mot de réponse à Merriman.

Une heure plus tard, Roger Honeywell envoya chercher Quinton.

— J'ai réfléchi, dit-il. Je ne puis aller moi-même à Plymouth ; mais qu'est-ce qui t'empêche d'y aller pour moi ? Merriman apprécierait le compliment et accepterait d'autant mieux l'invitation.

— Puis-je prendre le cheval noir, oncle Roger ?

— Parfaitement. Tu débrides au *Joyeux roulier*, à Mutley, en dehors de Plymouth. C'est près d'une corderie, à deux pas de la ville. Puis tu te rends en diligence ou à pied à Devenport. De là, sans doute, un bateau te portera vite à bord de la frégate.

Ravi à la pensée d'un tel voyage, Quinton entra dans les vues de Honeywell. Sans tarder il fit ses préparatifs. Avant midi il se mettait en route et en moins d'une heure atteignait la prison militaire de Princetown. Comme il passait, un grand bourdonnement montait de la colonie. Il retint un instant son cheval pour s'informer du motif de cette agitation. Une commère désigna du doigt un cortège de prisonniers.

C'étaient des Américains. Partis le matin même des galères de Plymouth, ils n'avaient fait qu'une halte durant cette marche de dix-sept milles à travers la montagne, et maintenant ils touchaient à leur morne destination. Oh ! le muet désespoir de ces matelots lorsqu'ils aperçurent la hideuse prison dont la nudité s'exhibait, repoussante, au milieu de la solitude ! Quelques-uns boitaient douloureusement ; tous étaient couverts de haillons. Le spectacle de ces infortunés remplit le cavalier de

tristesse. Ils semblaient marcher à la mort, les montants de granit de l'immense portail prenaient l'aspect d'un monstre affamé prêt à les recevoir dans sa gueule béante. Quinton entendait le brouhaha de la foule à l'intérieur des murailles. Huit mille Français occupaient une bonne partie de la ville-prison ; les Américains allaient être internés dans le bâtiment portant le numéro 4. Deux cents provenaient de la galère *Hector*. Le cœur du jeune Honeywell se gonfla de pitié à la vue de ces hommes traînant leurs vêtements en loques et leurs membres harassés. Ils s'étaient noblement battus pour la patrie ; leur seul crime était leur défaite. L'un d'eux attira l'attention de Quinton : plus grand que les autres, il faisait impression avec sa figure énergique et son maintien distingué. Sur le visage hâlé, nulle marque de désespoir. Le gaillard avançait joyeusement, et Quinton l'entendit qui disait à son voisin de misère :

— Voilà donc l'hôtel ? Un joli pavillon, hé, Gédéon Porter ? Mais le mur qu'un homme a bâti, un homme peut le franchir.

— Et puis après, Coffin ? Reluque autour de toi : c'est la prison, ma vieille, autant d'un côté du mur que de l'autre.

Ils passèrent. L'homme à la haute taille se retourna et rit. Il avait le visage régulier ; toute sa personne, quoique solidement charpentée, était souple et agréable. La vie semblait émaner de lui et reconforter les camarades. Son rire était irrésistible et éveillait de faibles échos en plus d'un esprit abattu. Des prisonniers qui en ce moment se trouvaient près de Quinton remarquèrent ce rire :

— C'est Dan Coffin, le gars de Nantucket. Il ne s'épate de rien. Quand notre vaisseau, le *Chesapeake*,

s'est rendu, lui riait, — non parce qu'on se rendait, mais parce qu'un matelot était furieux et prétendait que le capitaine Lawrence avait tort !

— Coffin se sert du rire pour cacher sa pensée, comme d'autres se servent du silence. C'est un rude luron. M'est avis que si quelqu'un de nous peut s'évader de ce maudit trou, ce sera lui.

Tout en parlant, les hommes s'étaient mis en file, car la tête de la colonne était maintenant à l'entrée de la prison. On les soumit à certaines formalités, après quoi le cortège s'ébranla de nouveau, et la porte, l'ayant englouti, referma ses mâchoires de fer. Les gens se dispersèrent et Quinton rendit la bride à son cheval. Mais longtemps il fut hanté par la contenance de Daniel Coffin; longtemps le rire du marin retentit à son oreille.

Ces deux hommes étaient destinés à se revoir dans le cours de l'année. L'Anglais devait bénir du fond du cœur l'Américain ennemi de sa patrie. Mais, entre le présent et cette étrange rencontre à venir, il fallait que Quinton subît un temps d'épreuve.

Le jeune homme galopait. A trois heures, tandis que son cheval se reposait à l'écurie du *Joyeux roulier*, à Mutley, il marchait à grands pas vers Devenport et bientôt atteignait ce port historique. Il eut tout de suite le spectacle d'une activité intense dans un paysage merveilleux. Partout, sur la côte, sur la mer, le va-et-vient, l'animation ; au large, sur les nobles eaux de l'Hamoaze, une vieille frégate de trente et un canons brillait de tout l'éclat de sa peinture fraîche et de ses voiles neuves. Des bateaux allaient à la frégate, d'autres en venaient, et tout cela produisait un tel éblouissement que Quinton, surpris, se frotta les yeux. Sûrement il allait se passer quelque chose.

Le garçon apprit bientôt que c'était le *Waterwitch* lui-même qu'il avait devant lui. En cinq minutes il fut à bord. Il ne fallait pas compter voir le capitaine en ce moment de fièvre, — par bonheur Merriman Honeywell vint à passer. Il reconnut avec plaisir son beau neveu.

— Enchanté, petit ; mais, mille tonnerres ! pourquoi venir maintenant ?

— Mieux vaut tard que jamais, mon oncle. Nous autres paysans nous sommes toujours en retard. C'est ce matin seulement, et par votre lettre, que nous avons su que vous étiez si près.

— J'en avais assez d'attendre. Arrivé de quinze jours, et pas un mot !

— L'oncle Roger souffre de la goutte ; voilà des semaines qu'il n'ouvre pas un journal. J'espère bien que vous allez venir à la maison avec moi : le Dart est plein de saumon.

Quinton tendit au capitaine une lettre que Merriman Honeywell lut rapidement. Il changea de figure, réfléchit un instant, et :

— Ceci est intéressant, dit-il. Mon frère Roger me la baille belle ! Il faut que je lui écrive. Nous partons dans une heure, à la marée haute. Descends, neveu Quinton, prendre un verre de vin et un biscuit.

— Je voudrais visiter le navire, si vous le permettez, oncle Merriman.

— Tu as bien le temps. Descends d'abord à ma cabine. Et comment vas-tu ? Et ce droit ?

— Je le déteste. C'est un sale métier.

— Pour ça oui. Un travail qui exige toute la cervelle et point de corps. Et que feras-tu si ton oncle te retire des études ?

— Je serai fermier.

— Fermier ! C'est une occupation pour la fin de la vie, ça, non pour le commencement. Tout le travail d'un fermier, c'est de se promener à droite et à gauche les mains dans les poches, et de jurer contre le temps. Ses ouvriers triment pour lui. Bois et mange, et ne dis plus rien jusqu'à ce que j'aie écrit un mot de réponse à Roger. L'écriture, ça n'est pas trop mon affaire.

Elargissant les coudes, il se mit à l'œuvre, tandis que Quinton engloutissait un plat de biscuits et buvait un vin qui avait été à la bataille de Trafalgar.

— Là ! dit le marin en achevant sa lettre et la cachetant avec grande satisfaction. Attends-moi ici ; je ne serai pas long. Voici le billet de l'oncle Roger. J'aimerais que tu en aies connaissance, il te surprendra. Ah ! c'est un homme étonnant. Il l'a toujours été, d'ailleurs. Donc, au revoir.

Le capitaine remonta sur le pont, appela un lieutenant et, lui remettant la lettre qu'il venait de rédiger :

— Jackson, dit-il, de la besogne pour toi. Très pressé. Tu vas aborder. Tu prends une voiture et file à toute vitesse au *Joyeux roulier*, à Mutley. Là, tu demandes un individu nommé Dury Hext. Il t'attend. Tu lui donnes ceci. Puis tu reviens promptement. Dans une demi-heure la marée sera là ; si nous sommes partis, tu nous rejoins en bateau.

Le jeune officier salua ; il était déjà en route que Merriman Honeywell parlait encore.

Pendant ce temps, Quinton lisait la lettre de Roger Honeywell.

« Vitifer, Dartmoor, juillet 1813.

» Cher Merriman,

» Ta lettre me dit que tu mets à la voile aujourd'hui même. C'est tant mieux pour mon dessein, quoique je regrette de ne

pas te voir. Tu reconnaîtras que tu me dois quelque retour pour certains services rendus autrefois. Voici une occasion de t'acquitter. Notre neveu Quinton te portera ces lignes, mais il doit en ignorer le contenu ; il suppose que je t'écris pour te prier de venir à Vitifier. C'est un triple fou que ce garçon-là. Il en a assez du droit, il veut être fermier. En attendant, il gaspille sa vie, mange le pain de l'oisiveté, fait de misérables vers, et passe son temps avec une fille. Il prétend qu'il l'aime, mais elle est au-dessous de lui à tous les points de vue, et c'est la fille de la plus abjecte canaille qui soit au Dartmoor. Eh bien, un peu de travail sur mer au service du Roi fera, de ce clampin, un homme, si possible, et balayiera de sa tête toutes ces folies. Je t'en prie, emmène-le combattre les Américains.

» Ton frère affectionné,

» ROGER HONEYWELL.

» P-S. — Veille à ce que ses lettres me soient adressées à moi. Il faut le sortir au plus vite de cet emberlificotage. Ecris-moi un mot au *Joyeux roulier*, à Mutley. Ton messenger demandera un certain Dury Hext. C'est mon valet ; il suit Quinton à distance : il me rapportera ta lettre en me ramenant ma rosse que j'ai prêtée à notre amoureux.

» R. H. »

Quinton demeura un instant comme pétrifié ; puis, sautant sur ses talons, il se précipita vers la porte de la cabine. Elle était fermée à clef. Il courut au sabord : impossible de fuir par là. Au-dessus de sa tête, il entendit une sorte de chanson lancée par de nombreux gosiers, le cliquetis d'un cabestan et le piétinement des matelots. Une demi-heure plus tard, il regarda de nouveau par le sabord : les vertes clairières et les bois profonds de Mount Edgcumbe Park glissaient avec lenteur. Le *Waterwitch* profitait de la marée. Autour du bâtiment grouillaient encore des nuées de bateaux qu'il semblait entraîner au large, mais qui bientôt et comme un à un s'en détachèrent. Des marchandes, volées, proféraient des jurons,

lesquels se mêlaient aux bénédictions des veuves, des parents et des amoureux. On poussait des hourras en l'honneur du roi, et l'on maudissait de tout cœur les événements qui précipitaient le départ. Puis, très lentement, le grand navire parut régler sa route. Quinton devina que, tout là-haut, un nuage de toiles se tendait sous les brises du pays et rougeoyait au soleil couchant.

Une seule pensée torturait l'âme du jeune homme. Son aventure, il s'en souciait assez peu. L'oncle Roger lui eût ordonné de partir, au lieu de le prendre dans un piège, il eût obéi d'un cœur ferme et cherché une voie nouvelle d'existence pour justifier l'amour d'Eve. Mais il se rappelait avoir promis à la jeune fille d'aller vers elle ce soir-là : elle veillerait sûrement, elle s'étonnerait, elle déplorerait son absence.

Il se possédait tout à fait quand le capitaine Honeywell revint.

— Eh bien, garçon, en voilà une affaire ! Comme de juste, tu ne me le pardonneras jamais, dit le marin avec un clignement d'yeux.

— Si, monsieur. Et j'essaierai de faire mon devoir, puisqu'on me l'impose. Je m'y appliquerai, autant que cela sera possible à un homme qui n'a jamais foulé que le plancher des vaches. Mais, oncle Merriman (laissez-moi vous appeler encore de ce nom, ce sera la dernière fois avant notre retour), il y a une chose....

Un coup frappé à la porte l'interrompt. Un jeune officier entra.

— M. Jackson est à bord, monsieur.

— Très bien. Dites à M. Jackson qu'il me fasse le plaisir de dîner avec moi. Et maintenant, neveu, que voulais-tu dire ?

— Premièrement, je vous demanderai de tenir cette

histoire secrète, car je ne veux pas qu'on se moque de moi ici ; secondement... ce post-scriptum, oncle. Vous ne me refusez pas le droit d'envoyer mes lettres ? Cela pourrait tuer ma petite. Nous nous aimons bien ; nous ne sommes l'un à l'autre qu'un cœur et qu'une âme. Notre amour est aussi honnête, aussi honorable qu'un amour peut l'être. Est-ce que vous allez l'empêcher de recevoir mes lettres, oncle Merriman ?

— Je veux être pendu si je le fais ! Ce n'est pas là un tour de marin. Ton oncle Roger est le seul homme qui m'ait jamais fait peur ; mais, une fois sur l'onde bleue, je ne le crains plus. Tu as bravement pris ça. Ecris à ta petite ce qu'il te chantera, et si nous rencontrons un navire en route pour le pays, il prendra tes lettres avec le reste. Quant à moucharder sur la façon dont tu as été pincé, pas de ça, mon vieux, — quoique ce ne soit guère facile de cacher la vérité....

— Je m'efforcerai de bien faire, toujours.

— Je m'en porterai garant... aussitôt que tu auras le cœur prêt à l'ouvrage et à la mangeaille !

... Tandis qu'Eve, heure après heure, attendait Quinton, et vainement regardait, à travers ses barreaux, le ciel étoilé, son ami, debout sur la poupe du *Waterwitch*, observait la joyeuse flamme rouge du phare de Smeaton. Le navire s'avancait sur la vaste mer. Le phare disparut ; et, à mesure que s'en affaiblissait le lumineux message, Quinton sentait son cœur défaillir, comme si se brisait le dernier anneau qui le rattachât à sa maison, ou s'éteignait la dernière étincelle du foyer de sa mère-patrie.

« Dieu te garde tendrement, cher cœur, pria-t-il ; Dieu veille entre nous pendant notre séparation. »

Aménités.

Ned Prowse rencontra sur la route de Princetown Dury Hext qui conduisait cinq gros porcs à la prison militaire. Prowse, qui avait son idée, vint au secours de l'ennemi dans une conjoncture grave. Vous savez que le cochon du Dartmoor possède, à un haut degré, les traits distinctifs de sa race. La rigueur du climat produit, je pense, un effet tonique sur son humeur et fait ressortir les particularités de l'espèce. Il se pouvait aussi, dans ce cas spécial, que les porcs de Vitifer, arrachés à la splendeur de la fange qui représentait leurs plus tendres souvenirs, fussent sensibles à ce changement de leur existence, et, comme il sied à des cochons patriotes, goûtassent peu l'idée d'une société franco-américaine. Dury Hext finit par en concevoir de l'inquiétude et quand, ô surprise ! Ned ferma un portail par où les porcs désiraient entrer, il condescendit à un mot d'entretien :

— Très bien. C'est ce gros gaillard sans queue qui mène la bande. Il sait tout comme moi où il va, et, pour ma part, je ne peux pas lui en vouloir de reculer. Il se doute un peu qu'avant la fin de cette semaine il prendra le chemin des ventres français ; ça blesse ses principes. La peste soit de tous ces mangeurs de grenouilles, — hé là ! — il faut qu'ils aient le meilleur de ce qui marche à quatre pattes, tandis que nos soldats en prison de l'autre côté de l'eau n'ont, pour toute nourriture sans doute, que des escargots et autres saletés qu'on ne donnerait pas à nos cochons, même pour les empoisonner.

Prowse n'était pas un sentimental :

— Ça rapporte pas mal d'argent, toujours. A quelque chose malheur est bon. Un marché est un marché, et le gouvernement c'est comme la Providence : si on ne peut pas voir où il va, on peut se fier à lui.

— Ce n'est pas un acheteur qui paie bien, en attendant. Il marchande tout comme n'importe qui.

— C'est les agents qui font ça, dit Prowse. Regardez ces cochons. Est-ce que vous pensez rapporter à la maison tout l'argent qu'ils vont coûter ? Quelle bêtise ! Ils coûteront à l'Etat beaucoup plus que votre maître n'empochera. Pourquoi ? Eh ! parce qu'il y a une armée de sangsues entre le gouvernement et vous. Pour qui aime l'argent, celui qui aime son pays n'est qu'une bête. C'est comme ça partout.

— Cet argent, où va-t-il ? demanda Dury Hext. Voilà l'affaire. On entend dire que la nation se saigne de centaines de milliers de livres tous les mois. Et où ça file-t-il ? On entend dire que ces temps sont terribles et que l'argent est plus rare que la charité.

— L'argent reste dans le monde, toujours, dit Prowse. Il ne peut pas sortir des coins du globe. C'est encore un de ces mystères que le diable seul peut expliquer.

— J'en ai plein le dos des guerres, en général, sauf quand elles sont justes, — comme celle que mon maître a contre le vôtre, déclara le meneur de cochons. Quand on a le droit pour soi, alors je me battrais jusqu'à ce que mes os tombent en morceaux par le fait de l'âge.

— Et moi donc ! Je hais votre maître plus que vous le mien, parce que j'ai plus de cervelle que vous, répliqua Prowse.

— Votre cervelle ne vous garantira pas de la potence, un jour, si la justice est juste ! — Entre nous, je vous serai obligé, tout de même, d'aller à cette brèche, là-bas,

dans le mur, et de m'aider à empêcher mes porcs d'y passer.

— Pour le bien de l'Etat, je le ferai, dit Prowse en se contenant. Quoique vous ne valiez pas mieux qu'un sac plein de paille pour faire peur aux corbeaux, vous êtes un homme qui a une soumission avec l'Etat, et comme tel vous avez le droit de me demander de tenir vos cochons dans le chemin. Je serais un traître si je vous refusais.

— Pour sûr, quoique ce soit une chose surprenante qu'une tête de veau comme vous puisse comprendre ça.

— C'est mieux que d'être, comme vous, un gros tonneau branlant de gelée de vache. A votre place, je n'entrerais pas dans la prison ; quand ils vous verront, ils pourraient bien vous faire bouillir pour nourrir leurs malades.

— C'est toujours quelque chose que d'être de la viande de table, riposta le gros Dury. Vous, vous empoisonneriez un requin, ma parole. Un crocodile s'étranglerait sûrement avec votre peau.

Tout en échangeant ces aménités, les deux hommes approchaient de la brèche où Dury craignait de voir ses cochons lui fausser compagnie. On cessa un instant de causer. Puis Ned Prowse posa la question qu'il avait sur la langue. C'était Eve qui l'avait conjuré de lui obtenir ce renseignement.

— Et votre jeune maître, qu'est-ce qu'il fiche donc, à présent ? Il ne vient plus conter fleurette à notre demoiselle. Le coup de fusil du fermier Newcombe l'a effrayé, bien sûr.

— Oh ! que non. Seulement il a pensé qu'il y avait mieux à faire qu'à courir après une jeune fille trop au-dessous de sa condition. En fait, j'ai appris que notre

jeune monsieur en avait plein le dos de la fille de votre maître ; et quand son oncle, le grand capitaine Merriman Honeywell, du navire de guerre le *Waterwitch*, lui a fait demander, pour l'amour du roi et du pays, d'aller attaquer les Américains, fît ! le voilà qui part comme un oiseau ! et vous ne le verrez plus.

De triomphe Hext faisait claquer ses doigts.

— Bonne nouvelle ! La meilleure après Noël. C'est tout ce que le galopin aux cheveux bouclés pouvait faire, répondit Prowse. On ne lui aurait pas laissé prendre notre jeune maîtresse, même s'il avait été en or, au lieu d'être en laiton. Il tuera les Américains aussi bien que n'importe qui ; dommage que votre vieille bête de maître, ce bec de héron, n'ait pas filé avec lui, et vous itou !

— Vous seriez un meilleur ami du genre humain si vous étiez muet, dit Hext, car votre langage ferait honte à ces cochons. A présent qu'ils ont dépassé le trou, vous pouvez reprendre votre chemin. Et si, à l'heure de votre mort, vous avez l'espoir fantastique d'aller au ciel, vous ferez bien de l'abandonner, parce que vous vous mettrez le doigt dans l'œil.

— Merci, Dury Hext. C'est un miracle de l'Ancien Testament que de vous entendre : jamais âne n'a parlé plus clairement que vous ne l'avez fait par ce beau matin.

— Attendez seulement la trompette du jugement dernier, Edward Prowse, et vous entendrez alors une chose ou deux qui vous étonneront !

— Il y en a une qui ne m'étonnera pas : c'est ce qu'on lira dans les grands livres quand votre nom viendra.

— Il faut que vous ayez le dernier mot, naturellement, comme une femme, ricana l'autre.

Mais le maître-valet de la Dague avait déjà tourné le dos et pris la route de Postbridge.

Les deux ouvriers poursuivirent leur marche avec satisfaction, chacun estimant avoir remporté l'avantage. L'information de Dury, pourtant, ne tarda pas à rendre Ned soucieux ; il ralentit le pas. Qu'en irait-il d'Eve Newcombe si les faits se trouvaient exacts ? Il résolut donc d'attendre un peu de les révéler : il fallait s'assurer de la véracité de Dury Hext.

Souci en pure perte : à la ferme, la première personne qu'il vit fut Eve elle-même. Elle avait recouvré sa liberté. Ned Prowse devina que ses nouvelles n'en étaient déjà plus.

En fait, tandis que les valets se rencontraient, le hasard rassemblait leurs maîtres, et ce que Prowse apprenait de Hext, John Newcombe le tenait de la bouche même de Roger Honeywell. A peine remis de sa goutte, le maître de Vitifer se rendit, à cheval, à Postbridge pour affaires. Il s'engageait sur le pont lorsque Newcombe apparut à l'autre bout. Les ennemis ne s'étaient point revus depuis leur procès. Le piéton se préparait à passer, les yeux fixés droit devant lui, quand Honeywell arrêta son cheval :

— Un instant, John Newcombe, dit-il. Il paraît que vous gardez votre fille comme un rat en cage, pour la protéger contre mon neveu ?

— Il se peut.

— Je vous approuve. Je n'estime pas convenable que mon héritier épouse votre fille. Mais vous n'avez plus besoin de l'enfermer. Quinton a réfléchi. Il a décidé de se rendre utile, ainsi que tout jeune homme devrait le faire. Voilà quinze jours qu'il s'est embarqué sur le navire de guerre de son oncle pour combattre les Américains.

— C'est une bonne chose que vous me dites là. Merci.

— Il a laissé un message, comme vous pensez bien. Il se croyait très attaché à votre fille. Oh ! il l'était, à n'en pas douter. Mais je pense que, là-dessus, nous sommes, vous et moi, du même avis. La distance se chargera de le refroidir. Les jeunes oublient facilement.

Honeywell se remit en chemin, et Newcombe, que cette nouvelle remplissait d'aise, bien qu'il se creusât la tête sur les intentions de son ennemi, retourna tôt après à la ferme.

Il monta droit à la chambre d'Eve, qu'il informa du départ de Quinton. Il ne dit rien des lettres que le jeune homme avait laissées et qui ne devaient pas aller à leur adresse, mais il donna à entendre que Quinton était parti sur un coup de tête et qu'il ne reviendrait point.

— Oublie-le aussi vite que possible, dit le père. Une vilaine canaille sans cœur ni raison. Hein ! ces pauvres barreaux de fer ! Il n'en a pas fallu davantage pour l'éloigner. De l'amour, ça ? S'il avait été digne de toi, ou de toute autre, des montagnes entières n'y auraient rien fait. Il a eu peur de mon coup de fusil, je parie. Il verra si les Américains tirent mieux.

— Quand est-il parti, père ? demanda-t-elle, très calme.

— Est-ce que je sais ? Il a sauvé sa peau après que je lui eus vidé le canon de mon fusil, sans doute. Eh bien, que Dieu nous en débarrasse ! Te voilà quitte d'un fou.

— Quitte ? Je ne le suis pas plus que le soleil dans les cieux, dit Eve. Jamais, jamais je ne penserai qu'il m'a abandonnée. Il l'écrirait que je ne le croirais pas ; je ne le croirais pas s'il me le disait de sa bouche. Est-ce une erreur que mon amour pour lui ? Non, père, je l'aime pour jamais ; pour jamais je lui reste fidèle.

— A ton aise. Il t'abandonne, et tu penses encore à lui ? Sacrée petite folle, va !

— Il m'abandonne ! Qui le sait le mieux, de vous, de son oncle, ou de... ? Pour dire cela, il faut que vous n'ayez jamais aimé. Il m'abandonne ! Je suis dans sa pensée nuit et jour, sur terre et sur mer ! Je suis tout son espoir ! Et autant que lui je serai brave et patiente. Je ne lui ferai pas honte. A son retour, il trouvera une fille fidèle qui l'attendait.

— C'est bon, c'est bon, va-t'en au grand air rattraper le temps perdu. Et prie le ciel qu'il t'envoie un peu de sagesse.

— Je prierai le ciel qu'il m'envoie la force de prier pour lui, c'est tout ce que je demande, répliqua-t-elle. Quant au reste, j'ai ce qu'il faut : la patience, la foi et l'amour qui ne passe pas.

— Tu parles fort pour une gamine.

— Je fatiguerai Dieu pour mon bien-aimé.

— Tu ne me fatigueras pas, moi, toujours. Assez sur lui. Garde ton Quinton pour toi jusqu'à ce que tu en aies par-dessus les oreilles, et aide ta mère qui n'en peut plus, ayant dû faire tout ce temps ta besogne et la sienne.

— Je l'aiderai. Je suis prête à m'occuper utilement.

— Voilà qui est sage. Je m'étais figuré que tu allais m'étourdir de ton cœur brisé, de....

— Un cœur qui se briserait pour cela ne serait pas digne de mon bien-aimé. Tant que Quinton vivra, mon cœur ne se brisera point.

— Mais il peut mourir.

Elle devint écarlate et regarda son père dans les yeux d'un air qui le mit mal à l'aise.

— C'est vous, père, qui me dites ces choses-là ? C'est donc vous qui voulez me briser le cœur ? Vous, vous,

qui avez dit que je suis la seule chose au monde qui vous fasse aimer la vie ? Que vous ai-je fait pour m'être plus cruel que le renard que vous prenez dans vos pièges ? Pour me traiter ainsi, il faut que vous ne m'aimiez pas.

Ce reproche toucha Newcombe. Eve était, en effet, son unique affection. La cruauté l'avait mené trop loin. Dans un élan de repentir qui surprit sa fille :

— Soyons amis, pour l'amour de Dieu. La vie est courte. Aime-le, si tu veux. Est-ce que je puis l'empêcher ? Mais attends, pour l'épouser, que je sois sous terre. Je n'en demande pas davantage.

Elle s'attendrit aussitôt :

— Ne dites pas cela, cher père. C'est par devoir, je le sais, que vous agissez ainsi à mon égard. Nous n'en parlerons donc plus, et je serai de nouveau votre bonne petite Eve. Le cœur d'une jeune fille serait bien peu de chose, vraiment, s'il ne pouvait aimer à la fois un amoureux et un père.

— Mais l'amoureux d'abord ? Soit. Ah ! tu tiens trop de moi, mon enfant. Je ne puis te briser, et je ne l'essaierai même plus.

EDEN PHILLPOTTS.

Traduit de l'anglais par L. A. Delieutraz.

(*La suite prochainement.*)

LA NOUVELLE ÉGLISE

CONTE DÉSINTÉRESSÉ

Le ridicule tuait autrefois son homme — net.

Il le fait vivre aujourd'hui. La mentalité générale a donc baissé.

Le poète Alfred de Musset avait en horreur la hâblerie des rêveurs professionnels qui excitent les esprits simples à bâtir les cités futures sur des nuées. Son génie clair, bien latin, souffrait des nébulosités de la foule béate se gavant de pâtée verbale et grandiloquente. Un jour entre autres il fustigea de main de maître les grotesques phraseurs. Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis cet accès de raillerie ironique et cependant le temps n'a plissé d'aucune ride, même légère, le délicieux dialogue de Dupont et Durand. Il est encore si vrai, si juste, qu'il semble d'hier, de ce matin et sera vraiment de demain. Tout lettré retient dans sa mémoire cet élégant persiflage. Mais il faudrait mieux encore. Ce morceau, éducateur du bon sens, échenilleur de bêtise, devrait figurer dans les anthologies scolaires, car on n'apprendra jamais trop tôt à notre jeunesse l'art de crever les baudruches sociales et de dégonfler les autres vaniteuses.

Qui étaient ce Dupont, ce Durand, choisis par Musset ? De vulgaires messieurs. « Tout le monde » — mais des types représentatifs d'aspirations au bonheur universel. Personnages tirés à des milliers et milliers d'exemplaires. L'excuse de leur imbécilité était dans une entière bonne foi simpliste. On se tromperait toutefois à les tenir pour de pures entités symboliques. Dupont et Durand ont réellement existé, vécu et joué un petit air de crânerie dans le mouvement socialiste de leur époque. Pas au premier plan, il est vrai, — leur modestie s'en fût effarouchée, — mais, figurants ou obscurs machinistes, ce rôle suffisait à leur besoin de dévouement.

Parmi les idéalistes de 1848, on les retrouve ensuite dans les rangs de la proscription communarde qui s'était réfugiée à Genève au printemps de 1871. Honnêtes et laborieux, sans pension secrète ni subvention occulte ou protection puissante, ils gagnaient le pain quotidien dans l'atelier du père Gaillard qui confectionnait à Carouge une chaussure rationnelle très appréciée des dames genevoises aux petits pieds.

L'existence, dépouillée des reflets de la Ville-Lumière, devint terne, presque monotone, plus repliée sur elle-même. La dernière joie était de contempler le dimanche les grands proscrits : Jules Vallès, auteur de livres vigoureux et révolutionnaires, le colonel Razoua, le général Cluseret, le peintre Courbet qui se glorifiait d'avoir déboulonné la colonne Vendôme et en riait comme un enfant d'une bonne farce, le caricaturiste Pillotet, l'astronome Lefrançais et autres étoiles de première grandeur que le culte de midi moins dix — sous la baguette de la fée verte — réunissait au café du Nord.

Et la chance suprême était d'apercevoir le visage clow-

nesque d'Henri Rochefort, toujours entouré et adulé.

Nos deux Lévites n'osaient guère aborder de telles illustrations tout auréolées de gloire fraîche, mais leur âme se remplissait d'une douce émotion quand parfois et furtivement ils pouvaient serrer une main, du reste rapidement retirée. Ces timides rayons de bonheur — trop espacés — avaient leurs ombres. Sans doute Dupont et Durand ne prétendaient pas s'égaliser à de telles sommités. Ils ne se sentaient pas aptes à affronter le vertige des cimes. Mais ils sentaient leur cœur au même niveau, et ce cœur eût voulu un peu de chaleur enveloppante, un peu de cette fraternité agissante et bienfaisante dont les tribuns avaient si fréquemment rempli les oreilles populaires.

Quelle distance entre la coupe et les lèvres, entre la parole enflammée et la réalité ! Ces manières légèrement — et peut-être involontairement — hautaines envers des frères humbles qui croyaient ferme à une sorte d'égalité mystique entre exilés surprit péniblement les deux ouvriers et les attrista plus d'une fois, mais ils ne s'en plainquirent pas ouvertement. L'enthousiasme s'attiédit, sans s'éteindre tout à fait. Le désir d'affection au sein d'une commune infortune et sur terre étrangère restait inassouvi.

Aux heures de doute et de remous, ils se demandaient de quoi étaient donc faits ces astres flamboyants qui au nom de la sacro-sainte liberté avaient porté les torches incendiaires sur Paris, la ville symbole, la capitale de l'esprit humain, et leur adoration s'affaiblissait. La déception triompha de leurs hésitations. Découragés ils s'embourgeoisèrent insensiblement, renonçant au rêve magique qui avait illuminé leur vie. Ils décidèrent de s'éta-

blir en cette Helvétie qui avait produit Guillaume Tell, un vrai communard celui-là. Bientôt ils régularisèrent l'état civil de leurs familles que l'amour libre avait fondées au souffle émancipateur de l'insurrection parisienne.

Dès lors la vie leur fut incolore et descendit comme un soleil pâli dans une région grise. Ils s'abstinrent. Au définitif adieu, seul le père Babick, ancien frère d'armes échappé aux repréailles de l'armée gouvernementale, créateur de la religion fusionniste du Mapa, qui n'eut jamais que sa logeuse pour disciple, et inventeur d'une liqueur stomachique, prononça quelques paroles laudatives. Puis-je ajouter sans offenser sa mémoire que parmi les cyprès anciens et sous les saules nouveaux l'orateur ne négligea pas de vendre les flacons qu'il avait engouffrés dans les basques de sa redingote élimée ? La cérémonie ne manqua donc ni de dignité, ni de profit. On se serra les mains dans une émotion décente et limitée.

Ainsi s'acheva l'histoire terrestre de deux âmes confondues en une seule âme aimante, déçue par les sécheresses de la vie. Un Bossuet en eût certainement tiré des accents touchants.

Dupont et Durand laissèrent deux fils en qui ils revivent ou plutôt se prolongent. Dépourvus de toute ambition, ces jeunes gens — ouvriers consciencieux — gardent au fond de leur être le souvenir des misères et des déboires supportés par leurs pères et en tirent à chaque instant des enseignements de conduite personnelle. Plus de bon sens que d'imagination. Leur intellect s'est installé dans un prudent scepticisme alimenté par une bonne instruction primaire, entretenue elle-même par des habitudes de lecture, qui les mettent à l'abri des appels de l'éternelle Chimère.

« A l'accoutumée, ils y consacrent les heures du dimanche que n'accapare pas la promenade. Leur existence disciplinée et soumise à la raison les préserve d'emballements. Ils s'attachent à la réalité.

Le bloc a cependant sa faille. L'hérédité n'a pas entièrement lâché sa proie. Au fond du tréfonds les deux rejets conservent une légère et intermittente attraction pour les questions sociales. Sous la poussée d'un instinct imprécis, ils ne dédaignent pas — quand l'ouvrage ne presse pas trop — d'aller entendre les prophètes humanitaires en vogue. « Mais pour se distraire seulement, disent-ils, en discuter et ne pas laisser se rouiller leur sens critique si nécessaire à se protéger des billevesées. » Du reste, ils n'ont pas encore recueilli la grande parole retentissante de vérité depuis si longtemps annoncée, la parole surhumaine, pure et désintéressée qui doit faire lever dans tous les sillons les moissons de la justice. Ils la guettent.

En l'attendant ils dissertent et discutent volontiers, sondant les pronostics et contrôlant les promesses. « Cela ne vaut-il pas autant que d'aller à la brasserie ? » disent-ils prosaïquement.



Or le lundi de Pâques de l'an 1918 le Conseil fédéral et le mauvais temps s'étant accordés à claquemurer la population, avec défense expresse de travailler, Dupont et Durand, réunis chez l'un d'eux, égrenèrent les heures vides et alanguies à fumer moult pipes et à deviser comme feu Pic de la Mirandole de toutes choses et de bien d'autres encore.

Logis quelconque, propre et ordré. A la muraille, des chromos, les portraits de Pasteur, de Gambetta et de

Lincoln. En face une étagère sans style porte de nombreux livres usagés et fatigués. De la fenêtre mansardée, s'étend jusqu'aux monts lointains un paysage reposant.

Le lieu était propice aux propos réfléchis et variés.

— Eh bien, demanda tout à coup Dupont, en lançant une volute de fumée bleuâtre, as-tu été l'autre soir à la salle communale ? Une commande pressante m'a empêché d'y aller.

— Certainement, répondit Durand. J'ai entendu les ...skoff, les ...eff, les ...ski, les ...witz, les ...mann, les ...ber de tous poils. Ont-ils assez bourré les crânes, crié, tonné, tempêté ! Les petites Russes, qui ne comprenaient pas un traître mot, applaudissaient à se rompre les menottes. C'était jour de communion entre Kienthaliens, Zimmerwaldiens, internationalistes et maximalistes. Bonzes et pontifes trônaient à la galerie, graves et sévères, le regard braqué sur l'assistance ou mi-clos sous le poids lourd des pensées. On sentait le Destin planer sur l'assemblée — et à entendre les vibrantes apostrophes on percevait l'éblouissement des éclairs qui déchainent l'orage et déchirent le ciel.

— Tudieu ! quelle mise en scène impressionnante et réaliste ! interrompit Dupont, railleur. Mais le public ?...

— Les hommes, assez froids, malgré quelques battoirs adroitement dispersés. Les chiens de berger ne faisaient pas marcher assez vite le troupeau. Quant aux Genevois véritables, ils étaient plutôt rares, car, ainsi que me le disait l'un d'eux à la sortie, « ils ne sont pas si *bofs* que de tout gober et ils ne croient plus aux alouettes tombant toutes rôties dans la bouche. » Tout au plus quelques candidats à un conseil ou à une place et qui donnaient par leur zèle apparent les gages d'un mérite à récompenser.

— En somme le public habituel et sempiternel. Je vois ça. Et qu'a-t-on dit ?

— Oh ! rien de neuf. Toujours le même cliché, inusable, étant fait pour l'inépuisable crédulité. Les parleurs infatigables qui savent le manier auraient du reste bien tort d'y renoncer et de se congestionner, puisque la clientèle se contente du même menu apprêté à la sauce et au tempérament de l'orateur. L'infamie des bourgeois et la pureté des autres, la cupidité des capitalistes et gens de finance qui ont déclenché les massacres, la monstrueuse Internationale de l'argent, la vertueuse et admirable Internationale des travailleurs, seule capable de détruire la guerre, de sécher les larmes et de réaliser les bienfaits de la civilisation par la suppression du droit de propriété, le bonheur mis à la portée de la main qui saura prendre !! Tu le vois, ce n'est pas hurlant de nouveauté. Musset l'avait déjà étalé il y a près de huitante ans et même bien d'autres avant lui.

Ruminant de Fourier le rêve humanitaire,
ton père exhalait sa plainte :

— A qui rend-on justice ? s'écriait-il.

On ne voit qu'intérêt, convoitise, avarice !

Lui aussi concevait un magnifique chambardement,
entrevoyait une vaste réforme extra-mondiale :

L'univers, mon ami, sera bouleversé.

On ne verra plus rien qui ressemble au passé,

Les riches seront gueux et les nobles infâmes...

— Le projet était admirable, merveilleux. Du moins le cher homme le croyait-il dans son ineffable candeur ! Son cœur tendre ne pouvait supporter le spectacle des maux de la société.

On aime le plaisir, l'argent, la bonne chère,
On voit des fainéants qui labourent la terre,
L'homme de notre temps ne veut pas s'éclairer !

— Les orateurs modernes ne disent pas autre chose. Ayant repris le fonds de la boutique d'autrefois à l'enseignement du *Mécontentement général*, ils débitent la même marchandise, parce qu'elle se vend bien et qu'il y aura toujours des badauds pour l'acheter. Mais ces plagiaires sont moins ingénieux et amusants que leurs prédécesseurs. Plus pédants, ils prétendent tout savoir, tout raisonner. Leur langage même affecte des allures scientifiques qui imposent aux ignorants. Ils ont su mettre l'ennui en doctrine sociale. Omniscients épateurs ! Non, mais ne vois-tu pas quel embêtement régnerait sur la terre quand ces gens domineraient comme des pions inlassables, quand ils auraient étouffé sous des règlements tout ce qui fait la valeur de la vie, aboli le travail, détruit l'individualisme ! Il pleuvrait tout le temps sur nos cœurs quand nous ne pourrions plus rire à volonté, que nous ne serions plus que des pensionnaires et automates de l'Etat avec défense d'avoir des idées personnelles, de l'originalité, de l'initiative. Un immense hospice pour tous — c'est funèbre, brrr ! j'en ai le frisson. Il est vrai que l'Etat nous fournirait le pain, le vin, le fromage, les inhumations gratuites et le cinéma trois fois par semaine. C'est alléchant, je le reconnais, mais en ce qui me concerne je préfère la vie autrement libre, spontanée, aventureuse, à cet aplatissement. La Fontaine a là-dessus une fable significative. Le collier du chien attaché à sa niche dégoûte le loup des reliefs succulents de la table du maître et notre sauvage s'enfuit

pour garder sa liberté. D'idiotes féeries nous ont montré jadis les montagnes en nougat, les chalets en chocolat, les torrents de crème et les torrents de sirop. Mais ce décor fadasse a vieilli, les petits enfants même y bâillent. Il a fallu renouveler la pièce. Aujourd'hui elle est plus brutale. Le piment a remplacé la vanille, cependant le scénario est aussi stupide, car on promet encore de décrocher les étoiles. Les *remparts de l'assiette au beurre* ne s'embarrassent plus d'idéal. Ils visent au ventre. Connaissant les misères criantes et cruelles dont souffrent tant d'êtres innocents, ils ne cherchent point à panser les blessures, à les guérir ou seulement à les adoucir, mais ils les irritent en grattant les plaies ou en y versant des corrosifs. Au lieu de conquérir la justice et d'améliorer la cause de l'homme, ils ne voient que le garde-chiourme, l'Etat despote aux mains des plus adroits devenus directeurs, inspecteurs, contrôleurs, commissaires, etc., à traitements élevés et casuel.... L'Etat, qui n'a jamais rien créé pour l'humanité, qui n'a rien inventé, qui est incapable en science, en art, en littérature, en philosophie, en pensée, écrasera la population. Celle-ci ne comptera du reste plus que deux classes : les fonctionnaires salariés et les pensionnaires de l'asile national. Le moulin de la galette, tel est l'idéal nouveau proposé au génie de l'homme qui sut autrefois arracher le feu de Prométhée et qui devra désormais courber la tête et gratter la terre pour nourrir ses nouveaux maîtres.

Et Dupont s'échauffait à ses lamentations sur la stupidité des foules, toujours séduites par les bateleurs et croyant benoîtement et dur comme fer aux chansons des nourrices berçant leurs espoirs naïfs.

Son ami eût voulu l'apaiser. Mais Jérémie haussait la voix. Il gesticulait pour accentuer sa pensée et marquer son indignation. Il continua donc en s'écriant :

— N'est-ce pas bête à en pleurer ou à s'en réveiller la nuit, ainsi que le disait le professeur Massol ? Ah ! que je voudrais, comme le désirait déjà Figaro au dix-huitième siècle, tenir entre *quatre-z'yeux* un de ces puissants du jour, un de ces minotaures modernes ! Je lui dirais qu'il est un malfaiteur, qu'il accroit la misère des pauvres gens en les persuadant que l'égoïsme des hommes les voue au malheur à perpétuité, en leur arrachant l'espérance et rabaissant leurs aspirations, qu'il les avilit, dégrade et calomnie en les ravalant au sort des bêtes de somme, en leur déniaient le droit et la possibilité de s'élever, en les déprimant au lieu de stimuler généreusement leur âme à monter au niveau des conquêtes sociales réalisées par la civilisation. Je lui dirais encore que ce n'est pas en semant la crainte, l'inquiétude, qu'on exalte le courage, que ce n'est pas en déchaînant les luttes de classes qu'on fortifie et ennoblit une nation, — qu'au contraire, on l'affaiblit et la prépare aux servitudes en détruisant l'esprit d'initiative qui fait la dignité de l'homme sur la terre et la sécurité du citoyen. Je lui demanderais également pourquoi ces bruyants novateurs conservent dans leur projet le gendarme et la prison — afin de rester armés contre les insoumis qui refuseraient l'agenouillement et contre ceux qui gardaient quelque chose au cœur et au front. Malheur à qui voudrait secouer le harnais ! On l'a vu, partout où ces énergumènes sont arrivés à saisir le pouvoir. Ils s'emprisonnaient les uns les autres, presque à tour de rôle, c'était honteux ! D'une main de fer ils répriment l'opposition.

Ce disant, Dupont brandissait ses poings fermés.

Durand, que l'expérience avait assagi et qui connaissait le vide des mots, essaya une fois encore de le calmer.

— A quoi bon s'emballer ? lui dit-il. Vivons notre temps et n'escomptons pas l'avenir en soulevant déjà son fardeau. Que d'êtres ne sont malheureux que parce qu'ils veulent sans cesse dépasser leur propre existence ! Sans doute, à voir les préparatifs actuels, la mobilisation des appétits, nos successeurs assisteront à la grande bataille d'où dépendra le sort de l'humanité pour bien des siècles, ils verront le grand soir précurseur des ténèbres ou la grande aurore annonciatrice de la lumière ; nous ne pouvons maintenant prédire la victoire ou la défaite. Pourquoi s'agiter ? Un peu de fatalisme est le commencement de la sagesse, il enseigne le néant de nos angoisses en même temps que l'impuissance de nos colères. Après les grands animaux féroces l'homme a pris possession de la croûte terrestre — après les prophètes sont venus les rois, après les princes les républiques, puis successivement le conservatisme, le radicalisme, le socialisme, le syndicalisme, l'anarchisme, le maximalisme — tous se subdivisant eux-mêmes en groupes et sous-groupes, s'émiettant en sectes et chapelles, les jeunes voulant culbuter les aînés suivant la devise éternelle : « Ote-toi de là que je m'y mette » — et selon l'adage : « Prenez mon ours. » Actuellement nous en sommes au bolchevisme, — c'est fort intéressant comme une formidable expérience en cours au laboratoire du mystérieux forgeron qui soude les anneaux des chaînes de l'esprit humain. De la décomposition générale surgira autre chose — l'ordre naîtra du chaos, la vie renâtra de ce gâchis de mort, à moins que ne

recommence le cercle et que ne reviennent les fauves, ce qui est très vraisemblable.

— En tout cas il est bien passé, et il faut en faire définitivement son deuil, le temps où l'homme allait vers l'homme et

...cherchait dans ses yeux

On ne sait quoi de grand qui l'égalait aux dieux.

Et Verhaeren ajoutait, ne t'en souvient-il pas :

La foi y soulevait vers le ciel la sagesse

Et dotait la raison des ailes de l'esprit.

— Tout cela a disparu, Durand. La veulerie du méchant siècle où nous sommes devait nous ramener à ces steppes de Sibérie que des gravures populaires nous montrent infestées de bandes de loups affamés lancés à la poursuite de traîneaux fuyant éperdus. L'humanité de demain, déjà à nos portes.

— Allons, allons, Dupont, riposta son ami qui voulait en rabattre. Tu exagères. Je ne désespère pas autant que toi. Sans doute, il est des gens, las de vivre, prêts à tendre le col au joug, comme certaines femmes aiment à être battues. Il en était déjà ainsi dans l'antiquité. Le père Thévenaz nous l'a dit à plusieurs reprises — à l'école; mais c'était trop tôt pour nous et nous ne l'avons compris que plus tard. Il y aura toujours en ce monde une part de rêve dans les âmes sincères, une ardente soif de bonheur dans la poitrine des hommes, et des fourbes pour exploiter ces aspirations. A Rome, ils pétrissaient la plèbe. Actuellement ils en font du butin de guerre sociale pour rassasier leur ambition. As-tu donc oublié nos parents ? Grisés par l'ardeur de leur propre générosité, autant que par l'emphase déclamatoire des promet-

teurs de paradis, on les aurait menés à la lune avec le seul mot prestigieux d' « humanité .» Tu ris. Tu as tort. L'idéal de nos pères était plus élevé que celui actuel. L'aigle planait alors, affrontant les flèches du soleil, tandis que maintenant ce n'est plus qu'un épervier, mangeur de poules, vorace et rapace. Tout a diminué.

Dupont s'arrêta songeur. Mais Durand reprit narquois :

— Bravo ! mon cher, bravo ! Quels coups de fouet ! Quand débutes-tu à la salle communale ? Ton succès est certain. Il suffira de t'échauffer — en apparence du moins — et en tapant sur le rebord de la tribune de redire les vers de Musset, de tout nier et attaquer, famille et patrie :

De magistrats néant, de lois pas davantage.
J'abolis la famille et romps le mariage,
Voilà. Quant aux enfants, en feront qui pourront,
Ceux qui voudront trouver leurs pères chercheront.

Musset s'occupe même du ravitaillement et le résout selon la formule moderne :

On ne verra plus dans les campagnes
Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes,
Chansons que tout cela ! Nous les supprimerons,
Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
Ce ne seront partout que houilles et bitumes,
Trottoirs, masures, champs plantés de bons légumes,
Carottes, fèves, pois, et qui veut peut jeûner,
Mais nul du moins n'aura le droit de bien dîner.

.....Les hommes stupéfaits
Ne verront qu'une mer de choux et de navets ;
Le monde serait propre et net comme une écuelle,
L'humanitairerie en fera sa gamelle,
Et le globe rasé, sans barbe, ni cheveux,
Comme un grand potiron roulera dans les cieux !

— A t'écouter la salle croulera d'applaudissements — surtout si tu ajoutes quelques improvisations violentes soigneusement préparées, quelques incitations à la grève où à casser des vitres, ce qui fait toujours plaisir aux gamins et aux vitriers.... Mais le fin du fin, c'est la haine. Le moteur par excellence dans tout meeting, c'est la provocation à la haine, plus forte que l'amour, car elle peut enflammer une assemblée houleuse, tandis que l'amour se limite à quelques âmes sensibles ou sentimentales. Or, pour susciter la haine il faut éveiller l'envie et prêcher aux gens qu'ils sont très malheureux. Persuadez-les qu'ils sont les victimes de privilégiés dont les caisses regorgent de biens volés aux travailleurs qui y ont par conséquent autant et plus de droit qu'eux. Une restitution, quoi ! Avec ça tes auditeurs marcheront, iront où tu voudras et même plus loin peut-être, ce qui ne doit pas t'arrêter, ni te faire hésiter, l'essentiel étant qu'ils se lancent et sortent de leur indifférence apathique. Aiguillonner le taureau. Basile recommandait la calomnie comme arme redoutable, on a mieux maintenant que tout s'est perfectionné. Une bonne haine sociale, bien présentée au point de vue scientifique, une lutte de classe savamment établie et corsée de convoitise, ah ! mon cher, quelle force irrésistible, quel rouleau compresseur, surtout dans les démocraties soumises à la loi des surenchères ! Mais pour réussir il faut savoir s'échauffer à froid et se tirer les pieds quand la bagarre commence. L'art de l'alibi est nécessaire aux organisateurs de la désorganisation.

Après ces véhémentes apostrophes un instant de silence s'établit. La conversation paraissait épuisée par son excitation même. Elle rebondit cependant et Dupont saisit la balle à son tour :

— Oui, oui, il y a du vrai. Mais ne t'en fais pas, vieux copain. Tu dépenses inutilement de l'amertume. Nos critiques ne changeront rien, parce que tout ça touche aux racines mêmes de la nature humaine, à ses plus chers et anciens préjugés. Au fond ce n'est que de la bondieuserie retournée, un retour aux idoles. Ni Dieu, ni maître, voilà qui était fameux. J'ai acclamé la formule quand on la lança et j'attendis avec confiance la manne promise. Mais elle ne vint pas. Le mirage a cessé et rien n'a été modifié — sauf que notre liberté individuelle s'en est trouvée amoindrie. On nous a répartis, les camarades et nous, dans des compartiments au cadre rigide, appelés syndicats pour ménager notre amour-propre, espèces de cantonnements ou de camps de concentration, pour mieux nous tenir. Nous n'avons fait que changer de singes, à la merci de nouveaux chefs qui n'ont pas de cals aux mains, mais qui disposent de notre travail, de notre pensée, de nos sentiments, de notre famille et de notre pain. Confessons-le, ces nouveaux chefs, parvenus ou candidats aux honneurs et à l'argent, sont souvent plus durs que les anciens. Ils ne nous permettent plus que de voter, pour eux... naturellement. Ils ont inventé la machine électorale pareille à ces bascules où l'introduction d'une pièce de deux sous fait sortir une plaque de chocolat. Nous sommes la machine à voter, sous la pression du pouce du comité nous livrons le bulletin officiel. Les aristocrates et les piétistes n'osaient pas agir aussi ouvertement. Ils avaient la manière — que ceux-ci n'ont pas. Garde à vous ! fixe ! et ne bronchez pas !

Cette fois les deux amis parurent d'accord.

— Tu as raison. Une nouvelle Eglise s'élève, se dresse

et va étendre son ombre autour d'elle. Je dis église et non pas religion, car celle qu'on y célèbre est vieille comme le monde, elle remonte aux premiers hommes, à Caïn. Au surplus as-tu remarqué combien tous ces annonciateurs des temps futurs vivent en bons termes avec les prêtres des autres cultes ? Ils les ménagent — pour les engourdir. Ils ne crient jamais au cléricalisme. Ils n'en ont pas besoin, leur paradis terrestre devant être plus immédiat que l'autre, puisqu'il est logé dans un coffre-fort. Ce qu'il importe, c'est d'entretenir le désir d'un meilleur avenir immédiat, la foi dans sa possibilité. Or, tous les cultes le professent en se servant de formes consacrées et semblables. Vois de près. La nouvelle Eglise a ses papes qui se prétendent aussi infaillibles, si ce n'est plus, que le successeur de saint Pierre. Elle en a même plusieurs, — car aucun ne veut céder à l'autre et ils sont toujours prêts à se traiter d'antipapes. Chacun est entouré d'une cour, desservants et camériers, journalistes et débutants, écrivassiers et bafouilleurs. Elle a ses évangélistes, qui ont dit le mot définitif sur l'humanité en lui annonçant la bonne nouvelle.

— Saint Marx ?...

— Eh oui, mauvais plaisant. Encore un juif, celui-là, comme son aîné de Judée, mais un juif allemand, c'est-à-dire plus tenace, plus matérialiste et despote.

» L'Eglise socialiste se prétend aussi universelle que la catholique, les deux mots ont du reste le même sens. De là son internationalisme qui s'élève au-dessus des nations et les veut annihiler. Quelle piètre psychologie !

» Elle a ses sectes, ses chapelles d'où l'on s'excommunie et s'anathématise réciproquement. Elle a ses orthodoxes majoritaires et ses rationalistes minoritaires, en

perpétuelles querelles, disputes et controverses. Les congrès ne sont que la parodie des conciles. Son calendrier abonde en saints, saintes et martyrs de tous les pays. A côté des vierges rouges, des Jaurès, des Bebel, des Engels, des Singer, des Liebknecht, une foule d'orateurs à l'éloquence fumeuse ou marchands d'illusions.

» Anniversaires, centenaires même, religieusement célébrés ! Au retour du printemps, ainsi que le clergé catholique, et selon le rite païen, elle déroule le 1^{er} mai les rames de ses cortèges piqués d'oriflammes, moins gracieux que les processions de la Fête-Dieu qui ondulent sur des tapis parfumés de pétales de roses. En tête du cortège socialiste s'avance avec ferveur et décorée de rouge la jeunesse, vraie cohorte d'enfants de chœur à la tunique rouge aussi. A travers les rues on conduit les fidèles chantant le cantique des cantiques, celui de l'Internationale, à la salle ou église pour y entendre les grands prédicateurs qu'on a fait venir du dehors, en mission, pour catéchiser la masse et lui inculquer les dogmes et les rites de la foi nouvelle.

» Les premiers apôtres du christianisme, n'ayant pas l'imprimerie à leur disposition, pratiquaient la forme épistolaire à défaut du journalisme pour stimuler le zèle des néophytes. Le socialisme moderne a perfectionné l'outillage. A ses encycliques, circulaires et communiqués officiels il ajoute une presse spéciale qui nourrit du reste fort bien ses rédacteurs chargés de la propagande et du prosélytisme. Et comme pour le prêtre qui vit de l'autel les cotisations remplissent la caisse de la communauté, avec ceci en plus qu'elles sont obligatoires et qu'on gourmande les retardataires.

» Vraiment quelle différence sépare cette nouvelle Eglise des autres ? »

— La différence ? repartit Durand. Je vais te l'indiquer. D'abord la discorde y est plus ardente, ce qui donne un singulier et amer avant-goût du paradis promis. Ensuite la contrainte. Catholique, protestant, juif, mahométan, tu as le droit de ne fréquenter ni la cathédrale, ni le temple, ni la synagogue, ni la mosquée, — tandis qu'ouvrier ou travailleur tu es obligé d'adhérer au syndicat de ton métier organisé, si tu veux éviter des ennuis. Tu devras même te montrer momier de la nouvelle Eglise si tu veux avancer. Les chefs et les sous-chefs, leurs diacres, te surveillent. Obéis ! Obédience muette, absolue, totale. Voilà la vraie religion pour le peuple, puisqu'il en veut une. Il a secoué l'ancienne, il en subit une nouvelle. Rien ne se perd dans la nature, — les sentiments se déplacent, mais ils demeurent, en nombre et en étendue. Chacun a la religion qu'il mérite. Il y tient par toutes ses fibres et d'autant plus fort qu'il croit s'en passer. Ce n'est pas la peine assurément de changer de gouvernement si fréquemment. Que nos mains renversent un autel, elles ont tôt fait d'en redresser un autre. Dieux orageux qui « promènent la foudre » ou dieux de la terre, faits de boue ou d'illusions, voire comités, dirigeants, officiers ou sous-officiers, il faut entendre au-dessus de nous une voix qui ordonne, commande, excite ou interdit. Victime d'une éducation séculaire néfaste et faussée, le peuple vaut cependant mieux que ne le croient ses conducteurs. Quand se débarrassera-t-il de ses faux dieux, de ses faux prêtres, de ses aboyeurs ? Quand reprendra-t-il possession de soi ?

Dupont se leva.

Les heures avait fui dans une lumière grise et la chute du jour imprécisait déjà le contour des choses.

Durand secoua les cendres de sa pipe et conclut :

— Ce n'est pas l'instruction incomplète qu'on lui donne qui procurera au peuple la libération à laquelle de toutes ses forces aspire son âme. La demi-instruction est plus dangereuse que l'ignorance, elle leurre, elle égare celui qui s'y livre. La science même sert souvent la mort au lieu de faire éclore la vie ; ne le voyons-nous pas dans la guerre actuelle où elle a multiplié et rendu plus horribles les moyens de destruction ? Sans doute l'instruction est désirable, mais seule elle est inefficace, car elle contribue souvent à pervertir l'esprit, à lui fournir des armes pour commettre le mal. Ce qu'il nous faut, « c'est l'énergie morale », surtout le redressement du bon sens, la pratique de l'observation des faits et de la réflexion personnelle. Nous prétendons combattre toute autorité et, ô ironie ! nous raisonnons par le cerveau des autres. L'autorité des bavards est sans limites. On ne contrôle rien, on accepte tout, surtout ce qui est agressif. C'est l'habitude de raisonner par notre propre cerveau qu'il est urgent de reprendre. Le chemin de la vérité doit passer par nous-mêmes. S'il sait s'y engager, le peuple, courbé sous des malheurs immérités, retrouvera sa maîtrise et les idoles actuelles, jonchant le sol de leur plâtre défraîchi, n'obstrueront plus sa vue.

Durand n'ajouta rien, se bornant à approuver de la tête. Du reste l'air de la modeste chambre, saturé de fumée, était devenu irrespirable. Il fallait sortir.

— Descendons chez la mère Chalut. Son caboulot est peut-être ouvert malgré la loi somptuaire. Nous jouerons trois décis aux dominos. Le jeu favori de nos vieux. Musset l'affirme :

Ma foi, c'est un beau jeu, l'esprit s'y développe.
Et ce n'est pas un homme à faire un quiproquo,
Celui qui juste à point sait faire domino !

Ils sortirent — et ainsi s'acheva pour les deux amis l'après-midi maussade du lundi de Pâques de la mauvaise année 1918.

A l'horizon une bande d'or pourpre soulevait le dôme des nuages accumulés et profilait la ligne onduleuse du Jura. Était-ce l'annonce d'un meilleur lendemain ? l'avant-coureur du retour de la lumière qui féconde la terre et réchauffe le cœur des hommes ? Dupont et Durand avaient en des heures monotones beaucoup disserté et palabré. Sortirait-il quelque clarté de leurs propos attristés, et cependant confiants, et assurément sincères ?

EUGÈNE RICHARD.



LA COLONIE POLONAISE DE PARIS

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'intéressante étude récemment publiée ici-même sur *Un coin de Pologne à Paris*¹. Ce coin, je le connais bien, j'ai longtemps vécu dans son voisinage. J'ai été membre de la Société d'histoire et de littérature polonaise qui se réunissait à la bibliothèque de l'île Saint-Louis jusqu'au jour où le combat finit faute de combattants; c'est-à-dire au jour où la société dut se dissoudre faute de membres actifs et d'associés disposés à s'acquitter d'une cotisation assez lourde pour des bourses généralement assez légères.

Cette bibliothèque présente aujourd'hui avec celle de Rapperswil la plus riche collection de *polonica* en dehors des pays polonais et, si jamais la Pologne venait à renaître, il est à souhaiter qu'elle reste en France à la disposition des savants de tous les pays.

I

L'histoire de cette bibliothèque vaut d'ailleurs d'être racontée et on ne s'étonnera pas de me voir grouper autour d'elle celle d'un certain nombre d'institutions polonaises qui durant un exil, hélas! beaucoup trop long,

¹ Par Louise Georges-Renard, livraison de février 1918.

ont maintenu la vie nationale chez les représentants d'un peuple sans patrie, abominablement exploité par ses vainqueurs et trop souvent persécuté.

A peine arrivés en France, les émigrés de la révolution de 1830 éprouvèrent le besoin — autant que le permettait le gouvernement français — de s'organiser et de se grouper dans quelque institution d'un caractère essentiellement national. On vit se fonder tour à tour une société littéraire, une société historique, une société de statistique, une société de secours scientifique ; chacune d'entre elles eut naturellement une petite bibliothèque. En 1838, sur la proposition du poète-historien Julien-Ursin Niemcewicz¹, ces quatre associations décidèrent de fondre leurs bibliothèques en une seule qui serait ouverte au public et deviendrait en quelque sorte une bibliothèque nationale polonaise.

Parmi les initiateurs de cette innovation figuraient des noms illustres tels qu'on n'en retrouve plus aujourd'hui dans la société polonaise de Paris, un Adam Czartoryski, un Louis Wolowski, qui devait devenir membre de l'Institut de France. On loua un local rue Duphot, à deux pas de l'église de l'Assomption qui était alors et qui est restée la paroisse polonaise par excellence, et le 24 mars 1839 la bibliothèque fut ouverte au public. Elle comptait alors 2000 volumes ; dix ans plus tard le nombre avait décuplé. Après quelques pérégrinations sans intérêt, la bibliothèque alla s'établir dans le local qu'elle occupe encore aujourd'hui et qu'elle partage avec les héritiers du général André Zamoïski.

Au bout de quelque temps les quatre sociétés fondatrices comprirent qu'elles avaient intérêt à grouper leurs

¹ On trouve une étude détaillée sur ce poète dans mon volume *Russes et Slaves*, 2^{me} série, Paris, Hachette.

efforts et se concentrèrent en une seule qui prit le titre de « Société d'histoire et de littérature polonaise. » En 1866, le gouvernement de Napoléon III, qui en réalité ne fit rien de sérieux pour la Pologne, mais qui dans les petites choses aimait à flatter les Polonais, rendit un décret qui reconnaissait le nouveau groupe comme institution d'utilité publique, — ce qui lui donnait le droit d'acquérir et de posséder.

Malheureusement les émigrés de 1830 disparurent peu à peu ; ceux de 1863 avaient été de braves soldats et de bons patriotes, mais ni au point de vue social, ni au point de vue intellectuel ils n'étaient à la hauteur de leurs aînés. La Société historique et littéraire menaçait de périr faute de recrutement. Que deviendrait la bibliothèque ? Les derniers représentants de la Société prirent une résolution héroïque. Pour sauver la bibliothèque, il s'agissait de la mettre sous la tutelle du grand corps scientifique qui représentait alors la vie intellectuelle de la nation. Ce corps était l'Académie des sciences de Cracovie établie en 1871 par l'empereur François-Joseph, lequel, en flattant les Polonais, n'était pas fâché de tenir en échec les sympathies russes qui se développaient chez les Slaves de son empire. C'est à Varsovie qu'aurait dû être le siège de cette compagnie. Mais on peut le dire, hélas ! aujourd'hui : Pétrograd, suggestionné par Berlin n'a jamais fait que des sottises dans ses rapports avec les Polonais de ses Etats. Toute sa conduite vis-à-vis d'eux peut être caractérisée par le mot de Talleyrand : c'est plus qu'une série de crimes ; c'est une série de fautes.

L'Autriche, par une sorte d'amnistie qu'au fond elle ne méritait guère, se trouva donc en possession des trésors longtemps amassés par l'émigration. La biblio-

thèque devait d'ailleurs rester à Paris et l'Académie cracovienne établissait auprès d'elle une station scientifique à l'usage des Polonais qui seraient appelés en France par leurs études ou leurs travaux.

La bibliothèque était donc devenue un établissement autrichien. En cette qualité, au début de la guerre actuelle elle aurait dû être placée sous séquestre. Mais elle a bénéficié du régime de faveur accordé aux Slaves : Polonais, Tchèques, Jougoslaves. Elle continuera évidemment à en bénéficier lorsque la paix aura rétabli l'harmonie entre les Etats, et, ce qui vaudrait mieux, entre les nations.

II

La Société d'histoire et de littérature a disparu. Quelques autres se sont créées depuis qui n'ont pas eu la prétention de la remplacer. Je citerai en première ligne la Société littéraire et artistique fondée en 1910, dont les débuts ont été assez brillants, mais que les événements des dernières années ont nécessairement mise quelque peu « en sommeil », comme disent les francs-maçons ; puis des sociétés de bienfaisance ; celle des dames polonaises qui a son siège dans l'île Saint-Louis à l'hôtel Lambert, propriété de la famille Czartoryski ; l'Institut du Pain et de l'Honneur ; qui a son siège à la bibliothèque et dont le titre dit assez l'objet ; la Société de bienfaisance des dames polonaises dite Claudia en souvenir d'une Claudia Potocka qui rendit les plus grands services aux blessés de 1830 et plus tard aux pauvres de l'émigration.

Pour abriter les vieillards, les infirmes et soigner les malades, des sœurs de charité venues de la Pologne fondèrent en 1846, dans un quartier assez misérable aux

environs de la gare d'Austerlitz, une maison placée sous l'invocation de saint Kazimir. En 1861 une libéralité de la comtesse de Montesny adjoignit à cet asile une maison de campagne sise à Juvisy. Le gouvernement français accorda un subside annuel de 4000 francs. En 1888 les deux établissements entretenaient 136 pensionnaires, dont 93 à Paris, 43 à Juvisy. Mais la double maison était trop lourde et il y a quelques années on a dû liquider Juvisy. Tel qu'il est, l'hospice a abrité la vieillesse d'illustres combattants, de littérateurs distingués.

La plupart des colonies étrangères possèdent à Paris des églises nationales où la liturgie est célébrée, l'enseignement religieux donné dans leur langue respective, l'espagnol, le grec, le roumain, l'arménien.

Au fond, ce n'est pas à l'église de l'Assomption, c'est à celle de Montmorency — comme nous le verrons tout à l'heure — qu'est le véritable sanctuaire national des Polonais.

III

Les émigrés de 1830 ne savaient point quand les circonstances leur permettraient de rentrer dans leur patrie et, sauf quelques rares amnistiés, beaucoup d'entre eux n'y sont jamais revenus. Un certain nombre avaient épousé des Françaises; la génération à venir risquait d'être complètement dénationalisée si des mesures sérieuses n'étaient pas prises pour lui assurer une éducation polonaise.

En 1842 on constitua un petit groupe polonais dirigé par un compatriote dans un pensionnat français situé non loin de Paris, à Châtillon.

Deux ans après on établit à Paris, rue des Fossés-Saint-Jacques, une école spéciale qui comptait trente-cinq élèves.

A la fin de l'année 1844 cette école fut transférée dans un local qu'elle devait occuper jusqu'à l'année 1872, au n° 56 du boulevard des Batignolles. Le quartier des Batignolles¹, qui est aujourd'hui l'un des plus peuplés de Paris, constituait alors une commune indépendante. La vie matérielle et les loyers y étaient à meilleur compte que dans la capitale. La nouvelle école permettait d'entretenir dans des conditions essentiellement hygiéniques un certain nombre d'internés. Le fonds de roulement fut constitué par des offrandes de l'émigration, par des souscriptions recueillies en Posnanie et en Galicie; le gouvernement français accorda une subvention qui, à dater de 1849, fut portée à vingt-quatre mille francs. Les élèves les plus laborieux suivaient les cours du lycée Bonaparte. Ils portaient un uniforme à parements amarante et avaient pour coiffure le bonnet national de la *Confédération*. Leur présence dans la cérémonie officielle ne manquait jamais de donner lieu à des manifestations enthousiastes de la jeunesse française. L'Empire faisait présider les distributions des prix de l'école par des hommes distingués qui entretenaient les illusions généreuses. L'émigration comptait absolument sur le concours de Napoléon III et sur les sympathies de son cousin, le prince Napoléon, dit le prince-rouge, qui, à ce que l'on prétendait, apprenait le polonais.

Au cours de l'année scolaire 1868-1869 le nombre des élèves s'était élevé à 309, celui des professeurs et maîtres à 34. Mais la guerre de 1870 allait porter un coup mortel à une institution qui paraissait si florissante. Un certain nombre d'émigrés polonais avaient pris part à la Commune dans les rangs des insurgés. Les sympathies

¹ Ce nom Batignolles représente un mot bas-latin : *bastiliola*, les petites villas, les *bastides*, comme on dit dans le Midi.

françaises s'étaient refroidies. Le gouvernement français ne payait plus la subvention. En 1872 le nombre des élèves était tombé à 75. Il fallait absolument liquider la situation. La maison du boulevard fut vendue à l'Etat français, qui la fit occuper par l'Ecole normale des filles ; l'Ecole polonaise émigra au fin fond des Batignolles, dans une ruelle obscure où elle mène désormais une vie purement végétative. La grande école avait formé une bibliothèque comprenant plus de 10 000 volumes. « Ce sera pour Wilna », me disait-il y a un demi-siècle le bibliothécaire. Le temps n'est pas encore venu de réaliser ce pieux désir. En attendant, la bibliothèque a trouvé un abri, que nous voulons espérer provisoire, dans un château de la Pologne prussienne.

Les anciens élèves de l'école ont formé une association amicale qui publie en français une petite revue mensuelle intitulée : *Le Bulletin polonais*. Ce bulletin sera quelque jour précieux pour l'histoire de l'émigration. Naguère — en haine de la Russie — il prêchait l'alliance des Polonais avec les Turcs. Les récents événements ont dû nécessairement changer l'orientation de sa politique.

J'ai fait allusion plus haut au cimetière de Montmorency. Les touristes en quête de jolies villas et de charmants paysages ne manquent guère, en allant à Enghien, de gravir la colline sur laquelle s'élève la délicieuse église de Montmorency. Bien peu savent quels souvenirs polonais s'y rattachent et quelles circonstances ont mis l'émigration polonaise en relation de piété patriotique avec la coquette cité.

Montmorency est aujourd'hui la villégiature favorite du haut commerce et de la banque parisienne. Vers 1830, c'était un village assez modeste, célèbre par la beauté de la forêt qui porte son nom, par la pureté de l'air

qu'on y respire, par l'agrément de ses paysages. Un des représentants les plus illustres de l'émigration, le général Kniazewicz, — celui qui, en 1799, avait apporté au Directoire les drapeaux de l'armée d'Italie, — avait choisi Montmorency pour sa résidence d'été. Kniazewicz était lié d'une vieille amitié avec le poète lithuanien Julien Niemcewicz. Niemcewicz s'éprit d'un pays dont les coteaux ombragés lui rappelaient ceux de sa patrie et quand il mourut, en 1841, le général le fit enterrer au cimetière de Montmorency en exprimant le désir de reposer auprès de lui. Les compatriotes de ces deux illustres défunts résolurent d'honorer leur mémoire par un monument que l'on voit encore aujourd'hui dans l'église exquise de la commune.

C'est un délicieux édifice gothique qui se dresse sur une terrasse d'où l'œil embrasse un merveilleux horizon. Le monument des deux amis, dû au sculpteur Wladyslaw Oleszczynski, fut placé dans l'église à gauche du portail.

Sous une niche assez profonde reposent côte à côte le poète et le soldat ; à droite, le général, portant le costume du légionnaire et maintenant sur sa poitrine son sabre nu ; à gauche, Niemcewicz, enveloppé d'un large manteau ; à leur chevet se dresse un ange ailé dont les deux mains étendues semblent bénir les deux amis. Sur les murs de la niche deux inscriptions, l'une en latin, l'autre en polonais, rappellent leurs titres de gloire.

Le prince Adam Czartoryski, président de la Société historique et littéraire, avait écrit la vie du poète. Quand il mourut, son corps fut transporté en Pologne dans un de ses domaines ; mais la Société, désireuse d'associer son souvenir à celui de ses amis, lui fit élever dans une niche ogivale creusée de l'autre côté du portail un buste

de bronze accompagné d'une inscription. D'autre part elle décida que tous les ans, le 21 mai, une messe funèbre serait célébrée à l'intention de Niemcewicz et de Kniazewicz.

C'est cette messe qui est devenue l'occasion d'un pèlerinage national. Le sermon est généralement confié à quelque prédicateur renommé. Les thèmes oratoires ne sont, hélas ! que trop faciles à développer.

A côté de Kniazewicz et de Niemcewicz fut enterré en 1856 le corps du grand poète Mickiewicz. Il a reposé là jusqu'au cours de l'année 1890. A ce moment, la Diète de Galicie décida que ses dépouilles seraient transportées dans la cathédrale de Cracovie, où reposent les restes des rois de Pologne et de Thadée Kosciuszko. Une députation vint chercher les illustres reliques et après un service célébré dans l'église de Montmorency elles s'acheminèrent vers l'ancienne capitale de la Pologne. Evidemment, si les vœux du poète avaient pu être exaucés, ce n'est pas là, c'est dans le sein de sa chère Lithuanie qu'il aurait aimé à reposer.

Autour de ces trois tombes illustres sont groupés environ deux cents monuments, parmi lesquels je relève au hasard de mes souvenirs ceux du général Dembinski, du général Zamoïski, du célèbre sculpteur Cyprien Godebski, du diplomate Ordenga qui servit longtemps la France, du poète-professeur Alexandre Chodzko, d'Adam Sienkiewicz qui fut ministre de France au Japon, du romancier Kaczkowski, de beaucoup d'autres éminents patriotes dont les noms chers à leurs nationaux, mais difficiles à transcrire, plus difficiles encore à prononcer, n'apprendraient rien à nos lecteurs. Là repose plus d'un ami de ma jeunesse emporté avant d'avoir vu luire l'aurore du jour tant espéré.

J'étais à Montmorency, il y a longtemps, bien longtemps, à l'époque où l'insurrection de 1863 avait ranimé ces espérances qui ne veulent jamais s'éteindre. J'ai souvenir du sermon qui fut prononcé alors par un des maîtres de la chaire catholique, l'abbé Perreyve. Il avait pris pour texte ces belles paroles de l'Écriture : « La justice et la paix se sont embrassées. » Puissé-je ne pas quitter cette vie sans les avoir vues se réaliser !

Le cimetière de Montmorency n'a point le privilège d'abriter toutes les illustrations de l'émigration polonaise. Quelques-unes d'entre elles sont dispersées dans les nécropoles parisiennes. Le Père-Lachaise garde le tombeau de Chopin. Il porte le médaillon de l'illustre artiste au-dessus duquel est assise une muse éplorée. C'est l'œuvre de Clesinger, le gendre de George Sand. On sait quelles furent les relations de l'écrivain et de l'artiste polonais.

Au cimetière Montmartre reposent deux grands poètes, Jules Slowacki, dont il était question de transporter les restes à Cracovie quand la guerre a éclaté, et Bohdan Zaleski, le chef de l'Ecole ukrainienne. Sur sa tombe se lisent ces deux vers :

Mon Dieu ! Mon Dieu ! je te le demande avec larmes,
Quand je mourrai, donne-moi une Ukraine dans le ciel.

Une Ukraine dans le ciel ! En présence des événements contemporains, j'imagine que le poète formerait aujourd'hui d'autres vœux.

LOUIS LEGER.

DE « ROMANTIQUE » A « ROMANTISME »

Dans une première étude que les *Annales J. J. Rousseau* ont publiée il y a neuf ans, j'ai montré l'adjectif *romantique*, d'origine anglaise, s'insinuant dans la langue française pour distinguer les émotions de l'homme moderne en présence de nature sauvage¹. Cette étude a donné lieu à diverses rectifications dont j'espère faire profiter le lecteur dans une édition nouvelle. Mais auparavant j'aimerais le conduire sur une seconde piste. L'adjectif *romantique* correspond en effet à d'autres goûts que ceux des amateurs de beaux paysages. Ces goûts viennent de loin, eux aussi, mais n'arrivent à la pleine conscience qu'à la fin du dix-huitième siècle.

Ce qui s'éveille alors dans la littérature et dans l'art, c'est la préoccupation du passé national, plus particulièrement du moyen âge chevaleresque représenté par les romans d'aventure, les chansons des trouvères et des troubadours. Il s'agit toujours, comme dans le paysage romantique, du décor d'une idylle, mais d'une idylle qui tire son charme à la fois du recul de l'histoire et d'un

¹ *Romantique*, dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau* de 1909, p. 199 et suiv.

certain caractère conventionnel, merveilleux et courtois. M. F. Baldensperger a excellemment décrit cet aspect du préromantisme français dans son mémoire sur le *Genre troubadour*¹. Nous y renvoyons le lecteur, comme nous l'avons adressé, en parlant du romantisme pittoresque, aux ouvrages de M. Daniel Mornet. A M. F. Baldensperger je dois encore quelques indications très précieuses sur l'histoire même du mot *romantique*².



Ce qui frappe ici encore, c'est combien les deux mots, les deux notions de *romanesque* et de *romantique* sont étroitement enchevêtrées et mettent du temps à se distinguer l'une de l'autre. Toutes deux dérivent de l'idée de *roman*, genre dont les origines françaises sont spécifiquement moyenâgeuses, soit par les vieilles littératures en langue d'oc et langue d'oïl, prolongées ou ressuscitées, soit indirectement surtout par l'Espagne, d'où nous sont venus l'*Amadis* et l'*Astrée*.

On a cité un très ancien exemple du mot *romantique* au dix-septième siècle, servant à désigner ce qu'on appelait aussi, depuis très peu de temps, d'un mot italien : *romanesque*³.

Vous êtes *romanesque* avecque vos chimères,
dit un vers de l'*Etourdi* de Molière, dès 1653 ; et Fure-

¹ *Etudes d'histoire littéraire*, Paris, 1907, p. 110 et suiv.

² *Revue de philologie française*, tome XXV, 1911, p. 53.

³ Remarquez que le mot italien correspondant n'est pas *romanesco*, mais *romanesco*. *Romanesco* est l'adjectif de *Romano* (romain). C'est avec ce sens que le mot *romanesque* apparaît dans le dictionnaire de Cotgrave en 1611 et dans les *Recherches italiennes et françaises* d'Antoine Oudin, en 1640 : *Romanesque* : *romanesco*.

tière, dans son *Roman bourgeois*, écrit en 1666 : « La galante et *romanesque* ville de Grenade. » Mais l'abbé Claude Nicaise, en 1694, parlant des « pastoureaux » de l'Académie de l'Arcade, à Rome, les déclare « bien *romantiques* ¹. » Peut-être y a-t-il eu un premier moment très court où la langue française a hésité entre *romanesque* et *romantique* comme adjectif dérivé de *roman*. Pendant ce temps, l'anglais et l'allemand, qui n'avaient pas le choix, adoptaient carrément le second, dont le type leur était fourni par le latin de la décadence ². *Ex lectione quorundam romanticorum i. e. librorum compositorum in gallico poeticorum de gestis militaribus in quibus maxima pars fabulosa est*, lit-on dans un manuscrit allemand du quinzième siècle, et le premier livre allemand où apparaît l'adjectif *romantisch*, en 1698, s'intitule *Mythoscopia romantica* ³.

En tout cas, l'hésitation du français, si même il y eut véritablement hésitation, doit avoir été bien faible, car, dès 1670, le savant Daniel Huet, dans son traité *De l'origine des romans*, publié avec la *Zayde* de M^{me} de La Fayette, n'emploie que *romanesque* : l'art *romanesque*, les histoires *romanesques*, la poésie *romanesque*.

Ce qui apparemment a fait ressortir l'adjectif *romantique* dans ce sens-là, mais avec une nuance un peu spéciale, c'est sa parenté avec le mot *romance*, fort en faveur dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, tout comme le genre poétique qu'il désigne et qui vient, lui aussi, en

¹ Voir la note de M. L. Delaruelle, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1911, p. 940.

² L'allemand lui-même commença par hésiter entre les trois formes *romanzich*, *romanisch* et *romantisch*. Voyez le dictionnaire de Grimm.

³ *Ibidem*.

droite ligne du moyen âge. Il est d'ailleurs évident qu'entre *roman* et *romance* il existe un rapport spirituel assez étroit, tant au point de vue du cadre historique que des personnages et de l'idéal chevaleresque. Toutefois la romance exprime davantage le caractère idyllique qui paraît avoir fait le fond des préoccupations romantiques à l'origine du mouvement. La romance est du roman courtois, mais plus fade, plus simple, plus naïf, par le langage comme par l'esprit. Et c'est cela qui tout d'abord a dû paraître, dans la littérature du moyen âge, spécifiquement romantique.

Le fait est que la première apparition en français du mot *romantique* appliqué à une œuvre d'un caractère moyen-âgeux se rapporte au développement du genre de la romance. Rendant compte, en 1784, du nouvel opéra de Grétry, *Richard Cœur de Lion*, la *Correspondance littéraire* d'Henri Meister s'exprime ainsi :

« La musique de ce drame est pleine de grâces, de négligences aimables et de réminiscences heureuses ; elle respire partout une naïveté spirituelle et piquante. M. Grétry semble avoir oublié dans cette nouvelle composition sa manière accoutumée pour nous transporter, par la tournure tout à la fois simple et *romantique* du chant qu'il a mis dans la bouche de ses différents personnages, aux temps éloignés où se passe l'action du poème¹. »

Et Meister d'ajouter encore en précisant :

« La romance chantée par Blondel et le roi Richard nous rappelle ces chants si doux et si touchants que l'on retrouve encore dans le fond de nos provinces méridionales comme des monuments qui déposent qu'elles ont été le berceau de nos ménestrels et de nos troubadours. »

¹ *Correspondance littéraire*, édit. Tourneux, t. XIV, p. 61

Un pareil morceau forme une parfaite définition du nouveau sens de *romantique*, mais particulièrement les mots que nous avons soulignés : « elle respire partout *une naïveté spirituelle et piquante*. » Chose curieuse, c'est à peu près dans les mêmes termes que le *Journal de politique et de littérature* rendait compte en 1777 de la *Composition des paysages*, le traité d'architecture paysagiste publié par René Girardin, l'ami de Rousseau, dont il a été longuement question dans ma première étude : « Peut-être aussi qu'en y jetant de la variété, il (c'est-à-dire l'auteur) le rend plus semblable à son objet, et y mêle quelque chose de *Romantik*, de *piquant*. » Piquant par la nouveauté, cela va sans dire, mais aussi, mais surtout par ce « mélange de tons », dont vient de parler le même article. Notion singulière qu'il est surprenant de voir dégager aussi nettement, dès les premiers vagissements du romantisme.

Il en viendra bien d'autres à sa suite, par exemple celle de l'absence des règles, ou même d'opposition aux règles. Elle devait apparaître d'assez bonne heure, car le roman est précisément l'un des genres qui échappent à la législation d'Aristote. C'est le genre libre par excellence, en dépit des efforts des pédants pour lui imposer des règles ¹. Il n'en a pas fallu davantage, du reste, pour

¹ La tentative de Huet est particulièrement instructive : après avoir peiné pour donner au roman des règles d'après des modèles antiques, il est obligé de reconnaître l'existence de deux catégories de romans : les uns réguliers, les autres irréguliers. Ces derniers sont d'une façon générale les romans italiens, espagnols ou vieux français, romans en vers, romans militaires, romans fabuleux, romans sans art, etc. Or c'était précisément ces romans-là qui représentaient la grande tradition du genre aux yeux des contemporains. Voir le traité *De l'origine des romans*, en 1670, déjà cité.

le faire considérer longtemps comme un genre inférieur. Car les genres élevés, les genres nobles, pour les théoriciens de l'âge classique, sont ceux qui restent soumis à des règles. C'est une position analogue à celle qu'on peut observer déjà dans l'apologie des langues vulgaires au seizième siècle. Celles-ci n'acquièrent leur dignité que du jour où il est prouvé qu'elles sont capables d'être réduites en règles, comme le latin et le grec. Tel était l'esprit scolastique de l'ancienne critique.

Il s'en faut de peu qu'au dix-septième siècle déjà, *romanesque* ne soit synonyme de rebelle aux règles et ne prenne par conséquent un sens défavorable. Un fort curieux passage des *Réflexions* du P. Rapin le donnerait à croire. Il s'agit, pour ce disciple d'Aristote, de prouver que « la poésie ne peut plaire que par les règles. » Les Italiens viennent à son secours pour la contre-épreuve, Pétrarque, l'Arioste, le chevalier Marin, « qui n'ont pas connu les règles de la poétique d'Aristote parce qu'ils n'ont suivi d'autre guide que leur génie ou leur caprice. » N'est-ce pas donner déjà une excellente définition du genre romantique ? Le mot, à vrai dire, n'apparaît pas dans le P. Rapin et pour cause, mais il y est presque :

« A la vérité, les esprits étaient alors si prévenus dans l'Italie en faveur de la *poésie romanesque* du Pulci, du Boïardo et de l'Arioste, qu'on n'y connoissoit point d'autres règles que celles qu'inspiroit la chaleur du génie ¹. »

Chose curieuse, dans une traduction anglaise contemporaine, tout ce passage du P. Rapin est rendu comme suit : *The wits of Italy were so prepossessed in favour*

¹ *Réflexions sur la poétique* (1674). De la poétique en général, XI.

*of the Romantick Poetry of Pulci, Boyardo and Ariosto*¹.... Toutes les théories des Schlegel et des Sismondi dirigées, du reste, en sens inverse, semblent ici s'esquisser par avance. Mais il n'est pas encore temps d'y arriver.



La fortune relativement précoce en France du mot *romantique* pour désigner un genre littéraire particulier nous est encore attestée par quelques écrivains secondaires au début du 19^e siècle. Dans une critique anonyme de *Delphine*, parue en Italie à la fin de 1805², il est question des aptitudes littéraires des femmes : « Laissons-leur, dit l'auteur, en entier la gloire du genre épistolaire, et partageons entre elles et nous ce bel empire qu'on nomme *Romantique*. »

Quoique *romantique* soit en italique dans le texte, il ne désigne apparemment rien de plus ici que *romanesque*, c'est-à-dire le genre du roman en général, où les hommes et les femmes peuvent déployer des talents équivalents. Ce sens n'est pas beaucoup moins vague dans le poème des *Helvétiens*, publié quatre à cinq ans auparavant par Charles-François-Philibert Masson :

Ainsi parle la Muse ; et sa voix prophétique
S'épuise avec le sang qu'elle avait échauffé.
Sur les bords du Lignon, des neveux de d'Urfé
Elle anima depuis la verve *romantique*³.

¹ *Reflections on Aristotles Treatise of Poesie*, London, 1674 (cité par Baldensperger).

² *Remarques sur quelques ouvrages modernes, précédées de l'analyse de Delphine de M^{me} de Staël-Holstein*, Milan, chez J.-P. Giegler, 1805, in-8°, p. 101. Suivant Ch. Dejob, *M^{me} de Staël et l'Italie*, Paris, 1890, p. 195, cet ouvrage est peut-être l'œuvre d'un Italien.

³ *Les Helvétiens*, Paris, Pougens, an VIII, chant VII, p. 210.

Mais voici qui mérite qu'on s'y arrête davantage : le même Masson donne en 1805 sa *Nouvelle Astrée ou les Aventures romantiques du temps passé*, où le mot *romantique* nous ramène tout droit au moyen âge et aux héros de romance. C'est ce que démontre nettement la préface avant même qu'on ait abordé l'histoire du *Chevalier, de la Fée et du Troubadour*, l'histoire de *Gonderic et d'Alise*, et bien d'autres histoires aussi caractéristiques.

« Des traditions consacrées sur les lieux, dit Masson, et dans la nature même ; des anecdotes conservées dans les familles, des événements appuyés sur des faits historiques, mais épars dans les chroniques les moins connues, des faits rassemblés de manière à présenter une suite d'aventures pastorales et chevaleresques liées entre elles, ne composent point un ouvrage de pure imagination. J'avoue que je me suis plu à donner à ces aventures, ou, pour mieux dire, à leur laisser ces couleurs *romantiques*, ce voile de merveilleux que leur prêtent les croyances et les mœurs du temps, véritables sources de nos premiers romanciers et de nos premiers poètes¹. »

L'intérêt de ces explications est, bien entendu, dans les termes de *merveilleux*, d'aventures *pastorales* et *chevaleresques*, qui s'accordent avec ce que nous avons pu dire déjà de l'une des principales sources du romantisme. Mais il est aussi dans le rappel d'une tradition littéraire locale, voire nationale. Une note du poème des *Helvétiens* laissait pressentir déjà ce caractère de la *Nouvelle Astrée*, et permet en même temps de faire remonter sa préparation à quelques années en arrière.

« N'est-il pas étonnant, disait Masson en 1800, que la nation qui a produit *Astrée*, *Estelle*, la *Nouvelle Héloïse*, *Paul et Virgi-*

¹ *La Nouvelle Astrée ou les Aventures romantiques du temps passé*, Metz, Collignon, an XIII, 1805, I, p. II-III.

nie, au lieu de cultiver ce genre, qui lui est particulier, s'attache aujourd'hui à imiter ou à traduire servilement le goût et les mœurs de ses voisins, dans ses romans ? Je vais en publier un qui aura du moins le mérite d'être *neuf* et *national*¹. »

De fait, l'auteur de la *Nouvelle Astrée* va jusqu'à faire intervenir dans son roman la tradition populaire, sous forme de chansons, de contes de fées, etc., empruntés au pays de Montbéliard et au Jura bernois. Son roman offre un curieux mélange d'histoire, de romance et de folklore qui permet de classer Masson parmi les plus authentiques précurseurs sans talent du romantisme français.

Mais surtout, et c'est à quoi j'en voulais venir, il permet de supposer l'auteur en rapport très étroit avec le romantisme allemand de fraîche date, qui s'ébauche à partir de Herder et arrive à la pleine conscience aux alentours de 1800, avec les *Romantische Dichtungen* de Tieck.

ALEXIS FRANÇOIS.

¹ *Les Helvétiques*, p. 305.

(*La fin prochainement.*)

SAGESSE

A mon frère.

I

Avril au clair visage exhale en nos pourpris
l'odorante fraîcheur des corolles écloses ;
pourquoi rêver des fruits si le mois veut les roses ?

Aux jours harmonieux sache nouer la vie ;
toute heure a son mystère et cède une merveille :
aujourd'hui les bouquets, et demain les corbeilles.

II

Au clair verger d'avril se mire l'an nouveau.
Ah ! sans toujours pleurer si l'espoir qu'on accueille,
éclos parmi les fleurs, se fane avec les feuilles,
Souris au gai soleil qui verdit les rameaux.

Peut-être un âpre vent flétrira-t-il tantôt
l'éphémère douceur des fragiles couronnes...
Vois l'herbe enrubannée, et la joie qui moissonne !

III

Si l'aurore est limpide et si ton cœur est clair,
voyageur, ceins ton torse et jette sur tes reins
le bissac abondant qui garde pour la faim
le quignon de pain frais et les pommes amères.
Prends le bâton, la flûte, et veille que la gourde
à l'ombre, sur ton flanc, longtemps conserve encor
le parfum de la source et le goût du miel d'or.
Au hasard des chemins, va ! le long du ruisseau,
par le sentier perdu qu'emplissent les abeilles,
sur la route sonore où grondent les troupeaux.
Arrête un beau voyage à midi. Sous un arbre,
savourer des bergers les rustiques agapes,
sommeille au creux de l'herbe ou, couché sur le dos,
réveille un air agreste en tes buis pastoraux.
Mais si ta fantaisie et le soir te ramènent
au pied du roc sylvestre où surgit la fontaine,
blanche de son écume et brune des roseaux,
mirant ton profil glauque au doux miroir nocturne,
les yeux las d'un beau songe et pourtant l'âme égale,
souris au lendemain et défais ta sandale.

IV

Avec la solitude et le vent qui chantonne
en traînant sur les toits un vieil air désolé,
avec le vague ennui des jardins dévastés,
aujourd'hui te voilà revenu, cher automne.

Ensemble accoudons-nous, silencieux ami,
et méditons ces vers suaves que je lis
dont quelque ancien aède a tressé la couronne.

V

Sage qui sut trouver au soir de sa journée
la paisible demeure où venir exalter
naïve sa ferveur et simples ses pensers
dans le recueillement d'une âme inaltérée ;

et qui savoure encor, quand las d'avoir songé
ses yeux autour de lui discrètement se posent,
l'humble sérénité familière des choses.

VI

Jours qui m'apparaissent pareils au jeune fleuve
parmi ces clairs coteaux ruisselants de soleil,
gardez ce beau mirage où mes songes s'émeuvent
quand viendront la vieillesse, et l'ombre, et le sommeil.

Ainsi l'eau fatiguée en glissant vers la mer
mire encor, dans le sable uni des estuaires,
une île harmonieuse endormie au soleil.

MARCEL PAQUOT.
(Armée belge.)



IMPRESSIONS DE SOLDATS

TROISIÈME PARTIE ¹

Les motifs pour lesquels le combattant sait, malgré la peur, se ressaisir, sont divers.

Le lieutenant Marcel Etévé, dans les *Lettres d'un combattant* (Hachette) les expose de façon sommaire dans les termes suivants :

« A commencer par le bas j'aurai certes chaque fois qu'il faudra taper dur et cruellement la griserie aveugle du combat et c'est beaucoup. En remontant un peu l'échelle des motifs, j'aurai aussi l'amour-propre, la tenue nécessaire, et voilà déjà de quoi agir. Enfin... j'aurai conscience d'accomplir une besogne nécessaire et de participer dès cet instant à la « guerre à la guerre. » Et ainsi, cela peut aller. »

A la guerre tous les motifs jouent, les uns plus, les autres moins : affaire de race, de tempérament, d'éducation, de sensibilité, de conditions.

Mais il est certain que dans une troupe bien homogène, d'hommes habitués les uns aux autres, bien dans les mains d'officiers aimés et respectés, en qui on a confiance, une sorte d'âme collective se développe, une sorte d'automatisme, diraient les psychologues qui trou-

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de juin et juillet.

vent au mot « âme » un relent de spiritualisme dont ils sont offusqués. Appelez cela encore « esprit de corps » si vous voulez : le nom importe peu. C'est la chose qui compte, et elle existe. Cette âme collective faite de l'ardeur — fouguese ou tranquille, religieuse ou rationnelle, réfléchie ou instinctive — de chacun des combattants, fait faire des prodiges. Ses racines sont-elles dans les individus seuls ? Il est bien possible que non. Et Gustave Le Bon, qui n'est pas un mystique, la cherche plutôt dans la race, étant entendu d'ailleurs qu'il s'agit de la race morale et non de la race purement ethnique, de la race des anthropologistes. Cette âme collective se développe sous l'influence de la coopération.

Comme l'observe le capitaine F. Belmont (*Lettres d'un officier d'alpins*, Paris, Plon), qui, médecin, a préféré se battre et est mort pour son pays :

« C'est le premier contact qui doit être le moment critique : une fois ce pas franchi on doit marcher beaucoup mieux, on doit être un autre homme, une chose lancée et insensible, poussée par une sorte de force inconsciente, impossible à définir, brusquement surgie des profondeurs inconnues de soi-même, et qui mène la machine domptée jusqu'au moment où elle s'arrête, triomphante ou brisée. »

Dans *Bourru, soldat de Vauquois*, Jean des Vignes-Rouges décrit l'héroïque assaut de Vauquois :

« Bourru agit comme eux. Mais est-ce bien lui qui agit ? Non, c'est la volonté générale. Bourru n'est rien là-dedans qu'un fétu emporté par le vent. Aussi plus tard ne dira-t-il jamais : « J'ai été à Vauquois », mais bien : « Nous sommes montés à Vauquois. » C'est parce qu'il savait que les autres voulaient prendre Vauquois qu'il l'a voulu aussi, et si les autres l'ont voulu si intensivement, c'est que la pensée de Bourru était pres d'eux pour les soutenir et les exalter. »

P. M. Masson a senti, lui aussi, l'âme collective résultant de l'unanime désir identique, de la même ferme volonté conduisant tous les corps :

« Une âme collective passe à travers ce dédale souterrain, âme de vaillance et de fierté, et quand sous le soleil rayonnant de midi on voit monter la torpille ardente, aiguë et légère, on dirait que c'est l'unanime volonté de vaincre qui monte avec elle.

» Ils ne veulent faire que ce qu'ils ont à faire : on ne les sent point tiraillés, comme au repos, par des pensées contradictoires ; ils sont tout à leur service, et l'on voit dans les regards cette expression ferme, une, et décidée qui est, à elle seule, un réconfort. »

C'est cette âme collective qui travaille quand passe le drapeau, l'emblème du culte qui réunit toutes les âmes de la patrie. Le capitaine Canuso décrit un de ces tiraillements. C'est en Orient ; les hommes, éreintés d'une pénible et longue retraite, couchés à terre, mangent :

« Et soudain d'un seul coup toute la chair humaine tressaillit, se redressa. Le clairon avait lancé dans la lumière claire, vers le ciel d'Orient que le vent avait purifié, la sonnerie « au Drapeau. »

» Le miracle d'une volonté collective s'accomplissait à nouveau. Chacun était debout, droit, le bras levé, la main à la tempe. Une foule d'hommes avait surgi, droite, raide, immobile, du sol boueux où elle s'était écrasée. Dans l'espace passait un petit trait de plus vive lumière, une et triple, rouge, blanche, bleue, où l'armée retrouvait sa conscience unique, ainsi que les fidèles dans l'élévation de l'ostensoir, et sa volonté prête encore. »

Les actes d'héroïsme, les exploits merveilleux, les morts admirables, que l'on connaît — et il y en tant qu'on ne connaît pas ! — rempliraient plusieurs gros vo-

lumes. Les journaux, les revues en ont publié beaucoup : sans doute quelque éditeur voudra un jour les réunir et grouper en une publication qui sera — sans littérature — l'*Iliade* de la France du vingtième siècle. Et les autres Alliés pourront rédiger leur *Iliade*, eux aussi....

Il y a évidemment bien des façons d'être courageux, il y a des formes de courage diverses, qui trouvent plus ou moins à se manifester selon les conditions et circonstances de la guerre. Le soldat peut être courageux de façon éclatante, par héroïsme individuel ; il peut l'être par discipline, amour-propre, sens du devoir ; il peut l'être sans l'être, c'est-à-dire plus par peur des châtiements que pour toute autre raison.

Comme héroïsme supérieur, de tout premier ordre, car il y a des nuances et des degrés, il est peu d'actes plus complets que celui de ce lieutenant anglais qui, au milieu de ses camarades, manipule une grenade. Il la laisse tomber. Elle va éclater, et quel dégât ne fera-t-elle pas ? Le lieutenant se couche à plat ventre sur la grenade et saute en bouillie. Mais aucun de ses camarades n'est blessé. On ne commente point un acte aussi complètement beau : qu'il soit permis de faire observer que l'intelligence, mise au service du courage, a fait rendre à celui-ci son maximum d'utilité. Un acte héroïque utile est objectivement supérieur à un acte héroïque qui ne sert à rien. Mais où commence l'acte utile et où cesse l'acte inutile ? Voici un cas cité par Miss Butts, dans *Héros* ; il est relaté par un capitaine anglais. Le fait se passe du côté d'Ypres :

« D'une compagnie d'un de nos régiments de la garde, il ne restait qu'un seul homme. Des centaines d'Allemands s'avançaient sur lui, mais il ne voulait ni se rendre, ni s'enfuir. Les ennemis ne purent s'empêcher d'admirer son sang-froid et lui

crièrent de se rendre. « Me rendre ! Allez au diable. Un soldat de la garde ne se rend pas. Venez me prendre. » Il était posté derrière un arbre abattu. Recommençant de fumer sa cigarette il tira ses dernières cartouches, puis il se dressa de toute sa hauteur et mit la baïonnette au canon. L'officier allemand donna l'ordre de tirer très bas, de manière à blesser notre camarade aux jambes. Alors il tomba à genoux et reçut la décharge en pleine poitrine. »

On peut discuter l'utilité de la fin de ce magnifique épisode. Mais on vous répondra que l'honneur ne se discute pas. C'est vrai. C'est sa force, mais peut-être aussi sa faiblesse.

Voici un fait, qui est le type de beaucoup d'autres. Il a été relaté par J. Dieterlen dans le *Droit du prêtre* (Hachette), et concerne un jeune Saint-Cyrien sortant de l'école, dont on peut dire qu'il était de ceux « qui furent des héros sans le savoir » et semblaient ignorer la peur :

« Il avait gardé de son école, dont il n'était sorti que pour venir se battre, des principes d'honneur dont il faisait les bases de sa conduite. Il avait appris que pour un officier français le culte de l'honneur doit être le premier des soucis, que la mort n'existait pas, et que le combat était la suprême fête.... Aussi ne savait-il pas ce que c'était que de baisser la tête ou d'avoir peur.... Et sur sa tombe on eût pu graver ce que disait de lui son ami le grand L., simple hommage d'un de ses hommes : « Il cavalait en rigolant au milieu des balles. »

Peut-être vivrait-il encore, et serait-il utile, s'il avait été moins téméraire. On ose à peine le dire, tant le beau courage se fait admirer, même parfaitement inutile. Mais dans la vie — et dans la mort peut-être aussi — l'inutile, le superflu, le luxe sont choses nécessaires. Ils

embellissent, mettent de la poésie, de l'idéal. Et il faut de l'idéal pour vivre.

Plus utile, et tout aussi beau, est le courage de l'adjudant R... (pourquoi cet anonymat ?) cité par le capitaine André Pavie dans *Mes troupiers* (Paris, Mann) :

« A l'affût dans son trou il venait d'abattre son douzième Boche. Le treizième s'avance et il le manque, et le Boche continue d'avancer. « Ça, c'est trop de culot », s'écrie R. Et le voilà qui sort du trou pour mieux ajuster son coup de fusil. Au même instant une balle le frappe à la tête. Du sang coule de sa blessure avec de la matière cérébrale. Croyez-vous qu'il s'inquiète ?

» — Je suis fichu, me dit-il, n'est-ce pas, mon capitaine ? Eh bien, allons-y, j'ai le temps de m'amuser encore un brin.

» Et il a continué à se battre avec la même fougue jusqu'à ce qu'une nouvelle balle lui traverse l'épaule. Alors seulement il a consenti à se rendre au poste de secours. Il y est allé tout seul à pied, et est tombé raide mort en arrivant. »

Et n'est-ce pas admirable, l'ardeur à la lutte dont témoigne ce soldat cité par C. Leleur dans les *Feuilles de route d'un ambulancier* (Berger-Levrault). Bien d'autres eussent — légitimement — profité de la « bonne blessure » pour prendre un peu de repos. Lui, non : il veut se battre. Quel est le motif dominant ? Patriotisme, honneur, amour-propre, sentiment du devoir ? On ne sait. Mais il faut saluer :

« C'est un petit réserviste de Gentilly ; il nous arrive avec une main déchiquetée. « Allez-y, nous dit-il, enlevez-moi tout ce qui pend. » Puis quand il a supporté sans sourciller l'inévitable amputation de deux doigts, il ajoute : « Ne me faites pas un pansement trop gros ; ça me gênerait pour tenir mon flingue. » Et malgré nos supplications il repart. »

Combien de fois le geste magnifique du caporal Ber-

beyer n'a-t-il pas été accompli, obscurément, sans phrases, sans témoins ? Le caporal est un de ces chasseurs dont L. Thomas s'est fait l'historiographe affectueux et ému. Il faut évacuer la tranchée :

« Le caporal refusa de partir avec les autres. « Il faut, dit-il, empêcher l'ennemi de nous suivre de trop près. Partez, moi je reste. » Et il resta debout, splendide, baïonnette au canon, tirant à bout portant sur les agresseurs.... »

Qui n'a été secoué d'admiration par le sacrifice du maréchal des logis Maquart de Terline enfonçant son avion dans un albatros allemand, se perdant lui-même pour détruire l'adversaire (juillet 1916) ?

Et Guynemer, le héros de l'aviation, qui ne s'est incliné pieusement devant la magnificence et la continuité de son courage ? Mais tant d'autres devraient être cités, et tant n'ont pas été connus....

Il en est un, toutefois, qu'il faut rappeler. C'est l'héroïque Louis Mallier, clairon réserviste au 30^e bataillon de chasseurs. Sa citation dit ce qu'il a fait. Elle est de février 1917 (14^e corps) :

« 14^e corps. — Mallier, clairon réserviste au 30^e bataillon de chasseurs : atteint dès le début de l'action, dans la nuit du 24 décembre, d'une grave blessure, est tombé entre l'ennemi et nos réseaux de fils de fer, à quelques mètres de nos tranchées ; a entonné la *Marseillaise* et a crié à ses camarades, qui n'osaient tirer de peur de l'atteindre :

» — Qu'est-ce que cela peut bien f..., tirez ! Tirez ! Nom de D... ! Vive la France !

» Après la rafale, a répondu à ses camarades, qui lui demandaient s'il était toujours là :

» — Oui, je viens de recevoir une de vos balles, mais je n'y

suis pas encore, cette fois les voilà qui reviennent, ils sont tout près de moi : allez-y ! tirez ! Vive la France !

» Est mort au point du jour, à la même place. »

Louis Mallier se sait condamné à mort. Il s'y condamne lui-même et ordonne à ses camarades de tirer, de tirer à travers lui sur l'ennemi. Il sait que la balle peut traverser quatre et cinq corps d'hommes sans perdre de son efficacité : il veut qu'à travers lui les balles françaises aillent tuer les Allemands qui sont derrière, tout près de lui. Il est perdu ; mais que lui importe !

C'est encore aux chasseurs qu'appartient ce brave Reygrobellet, mineur de la région de Lens, 47 ans, cinq enfants, qui se bat comme un enragé alors que des hommes de 30 ans et moins, ni pères, ni mariés, restent soigneusement embusqués dans des postes sans péril, à l'arrière. C'est Louis Thomas (*Les diables bleus*) qui relate l'épisode :

« Un coup de sifflet retentit et la charge commence. Alors on entend Reygrobellet dire à son voisin :

« — Pousse-moi vite, tu vois bien que je suis trop gros pour monter seul sur le parapet.

» Puis il se lance.... »

Le même est obligé de passer à la visite. Le major veut l'exempter. Il refuse :

« — Monsieur le major, le bataillon attaque aujourd'hui, ce n'est pas le jour de me soigner : nous verrons demain, si je reviens. »

Faut-il rappeler la mort de Charles Péguy, après celle de son collègue, le lieutenant de la Cornillère ? Écoutons M. V. Bourdon (*Avec Charles Péguy*, Hachette). Le lieutenant de la Cornillère,

« Crâne, toujours ganté, et, comme Péguy, la lorgnette à la main allant de long en large.

» — A 500 mètres, feu à vo... commande-t-il.

» Mais une balle lui coupe la parole et le renverse à terre....

» Quelques hommes s'écrient :

» — Le lieutenant est tué.

» Alors, se redressant à demi, dans un suprême effort d'énergie, l'héroïque officier exhale dans un souffle :

» — Oui, mais tirez toujours.

» Et il expire.... Péguy est toujours debout, malgré nos cris de : « Couchez-vous », glorieux fou dans sa bravoure. La plupart de nous n'ont plus leur sac qu'ils ont perdu à Ravenel, et le sac, à ce moment, est un abri précieux et efficace. Et la voix du lieutenant crie toujours avec une énergie rageuse :

» — Tirez, tirez, nom de Dieu !

» D'aucuns se plaignent.

» — Nous n'avons plus de sac, mon lieutenant, nous allons tous y passer.

» -- Ça ne fait rien, crie Péguy dans la tempête qui siffle, moi non plus je n'en ai pas, voyez : tirez toujours.

» Et il se dresse comme un défi à la mitraille. »

Une balle l'atteint, le tue sur-le-champ,

Couché dessus le sol, à la face de Dieu,
comme il l'a dit.

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre,
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés !

C'était la mort qu'il rêvait.... Dans *Solvuntur objecta* (p. 313 de l'édition définitive en cours de publication), il avait écrit : « On voit très bien la fin de la vie de Péguy. » Il n'avait pas entrevu celle-là, en écrivant ainsi. Mais c'était la plus digne de lui. Nul de ceux qui ont eu l'honneur de le connaître n'est étonné de la fin qu'il eut, de sa disparition héroïque dans la gloire, dans l'accom-

plissement de son devoir de fils de la France. Ils en sont même très fiers. Leur Péguy a grandi jusque dans son dernier souffle et ils se savent gré de l'avoir aimé, admiré et compris. Quelque chose d'eux meurt avec lui, mais ce qu'il en reste apprécie plus hautement encore ce qui leur a été arraché.

Ils sont beaucoup, chefs ou soldats, qui sont morts de la même façon simple et héroïque que Charles Péguy. Combien en faudrait-il citer, à côté de celui-ci, qui ennobliissent la guerre ?

Nous avons parlé plus haut de Louis Mallier. Il n'a pas été le seul à faire son geste héroïque. Miss Butts (*Héros*) raconte ce qui suit :

« Une colonne allemande partait à l'attaque du pont de Drie-Drachten défendu par des zouaves en poussant devant elle des zouaves prisonniers et en criant :

» — Cessez le feu !

» Un instant nos soldats et leurs mitrailleuses interrompirent le tir, lorsque des rangs allemands partit ce cri poussé par un zouave prisonnier :

» — Tirez donc, n. de D....

» Une décharge générale part alors de nos rangs, couchant à terre les assaillants et l'héroïque zouave dont le dévouement avait permis aux nôtres de déjouer la ruse. »

Il n'est pas inopportun de rappeler qu'en maintes circonstances les Allemands, les « héros allemands », ont mis entre eux et l'adversaire un épais rideau de prisonniers civils, femmes, enfants et vieillards. Le fait s'est passé sur tous les fronts, en dernier lieu sur le Piave. Il est bien connu, il est même avoué : un Allemand a cru devoir le confesser par écrit, en exprimant l'admiration qu'il éprouve pour la « bonne idée » qu'il a eue. C'est le

lieutenant A. Eberlein, de l'armée bavaroise, et c'est dans un journal allemand qu'il a publié son récit (reproduit dans *Les violations des lois de la guerre par l'Allemagne*, tome I, p. 195 (Berger-Levrault). Voir aussi p. 7 et 35 des *Documents relatifs à la guerre et Rapports et procès-verbaux d'enquêtes* (tome III-IV). Les cas sont très nombreux : ils ont été relevés à Courtacon, Senlis, Néry, Cambrai, Maulde, Mouzon, Tilloy, Dixmude, etc. Ils sont d'un intérêt extrême pour qui veut se rendre compte du courage et de l'honneur allemands. A ce propos, le petit récit qui suit, emprunté à *Héros*, de Miss Butts, est à lire. Il est d'un officier allemand :

« Un jeune Alsacien appartenant à une de ces sociétés de gymnastique ou de boy scouts qui arborent les rubans tricolores, un pauvre gamin qui dans son infatuation s'était mis en tête d'être un héros.... Il se dirigea d'un pas ferme vers le poteau du télégraphe, il s'y adossa... et il reçut la volée du peloton d'exécution avec un fier sourire. Le petit poseur ! C'est pourtant dommage de voir du courage ainsi gaspillé. »

Le pauvre homme, d'avoir pu écrire cela ! N'est pas la *margarita ante porcum* ?

Les sentiments qui provoquent de tels héroïsmes sont divers. On se tromperait fort en attribuant à tous les combattants les mêmes raisons de se battre et de se faire tuer ; pas plus qu'ils n'ont tous les mêmes raisons de vivre. Et, leur posât-on la question, ils répondraient de façon très diverse : certains seraient même embarrassés de la réponse à faire. Tous n'ont pas la même psychologie, ni la même aptitude à discerner et faire ressortir les motifs. Il faut évidemment une culture, une éducation assez développée, pour se bien rendre compte des motifs auxquels on obéit.

Le motif dominant est à coup sûr le devoir, plus ou moins reconnu et avoué. Le noble poète américain Alan Seeger, qui se fit tuer pour la France, après avoir écrit cet admirable :

I have a rendez-vous with Death¹,

sans compter le reste, Alan Seeger a exprimé de façon très précise ce sentiment (p. XXXVII) dans une lettre à sa mère :

« Que je sois du côté des vainqueurs ou des vaincus n'est pas ce qui m'importe : c'est d'être du côté où sont mes sympathies et je suis prêt à aller jusqu'au bout. Le succès, dans la vie, c'est de faire la besogne auprès de laquelle on n'en peut concevoir de plus noble, de plus satisfaisante, de plus profitable, et je puis dire en vérité que je suis dans cet état enviable, car eussé-je eu le choix, je ne serais nulle part ailleurs au monde que là où je suis. »

On le retrouve chez tous les témoins de la guerre.

Par exemple dans les belles *Lettres d'un soldat*, éditées par Chapelot :

« Il serait honteux de songer un instant à se conserver quand la race demande le sacrifice. »

Ou encore :

« Toute ma pensée se concentre vers un devoir laborieux. »

A. Rédier, dans *Méditations de la tranchée*, se demande :

« Que fais-je donc à la guerre ? Mon devoir. Sauf exception, nous n'allons vaillamment à la mort ni parce que nous la méprisons, ni pour les lauriers qu'on jettera sur nos tombes, mais en esprit de discipline. Le premier fruit de cette tuerie aura été

¹ Voir Alan Seeger, *Poems*, avec introduction par W. Archer. Constable, Londres, 1917.

de nous rendre la connaissance et le goût depuis longtemps perdus de nos devoirs. »

De H. René, dans *Lorette* (Paris, Perrin) :

« L'infanterie est sortie courageusement et résolument de ses tranchées. Qui mesurera jamais la prodigieuse dose d'héroïsme, d'abnégation, de sacrifice à l'idée de devoir, d'empire sur soi-même, de courage surhumain que contient un tel geste ? »

De J. Avray, *Journal d'un officier de liaison* (Paris, Jouve) :

« Mon brave C. est malade. Il a la fièvre.... Comme je lui parle d'une évacuation possible, il se redresse sur son lit :

» — Ah ! non, pas de ça ! Je veux bien me soigner, mais moisir dans un hôpital, me la couler douce comme un salaud pendant que les autres se font casser la gueule, jamais.... Je serai bientôt là, mon lieutenant. »

HENRY DE VARIGNY.

(*La fin prochainement.*)

LA DERNIÈRE HEURE

DU

PAPE INNOCENT III

C'était le 16 juin 1216, par un chaud après-midi. Dans le palais archiépiscopal de Pérouse, le grand Innocent agonisait sur sa couche exhaussée en face des fenêtres ouvertes. Le mal s'était abattu brusquement sur le vigoureux pontife et l'avait arraché à de vastes projets, à une table couverte des dictées encore humides qui allaient gouverner le monde, pour le précipiter dans la mort. Une orange prise mal à propos, la fièvre, un médecin qui perd la tête, et la mort. C'avait été l'affaire d'une demi-journée.

Appuyé sur ses coussins, il voyait la vallée du Tibre jeter des lueurs vers ses croisées, et, sur le versant opposé, tels des nids, les villes minuscules d'Assise, Spello, Foligno et Trevi, qui semblaient lui faire signe du haut de leurs pentes.

Mais le mourant ne pouvait plus ni parler, ni écrire, ni même indiquer du doigt. Il gisait là, roide et silencieux. Sur le pavé, au-dessous de ses fenêtres, il entendait le

piétinement des chevaux, le roulement des voitures qui s'arrêtaient devant la porte, le galop des estafettes descendant la colline dans une course folle vers Rome. Il entendait les médecins échanger des injures en arabe, et le froissement de leurs longues robes. Et il entendait les domestiques et les prélats chuchoter : « Il descend d'une riche maison et fut fort économe. Qui connaît son testament ? Que nous lègue-t-il ? » Le souci qu'on prenait de certaine clef de bahut ajoutait à ces paroles une note pénible. Ce qui était plus détestable encore, c'était d'entendre ce pieux murmure de voix anxieuses : « Dieu, que deviendra notre sainte Eglise ? L'empereur si jeune, le musulman si puissant ! Notre pape aussi nécessaire que le soleil au ciel. Qui va occuper son siège ? Le monde tombe en ruine. »

Cela et tous les mille bruits qui accompagnent le départ d'un grand et l'arrivée de son successeur, il le percevait avec l'ouïe affinée des mourants. Mais il riait au fond de sa grande âme. Ah ! que tout cela était insensé ! Sur le versant opposé brille Assise. L'homme que réclame cette heure vit là-bas. Où est François le mendiant ? Qu'on fasse venir François. Ah ! que ne peut-il l'appeler ?

C'est lui qui se tenait jadis devant son trône à Rome, disant :

— Messire le pape, nous est-il permis d'être pauvres ?

Le jeune pape étonné avait alors secoué sa tête aux boucles brunes. Mais les courtisans se moquaient tout haut.

— Nous est-il permis de vivre d'indigence ? répétait François encore plus humblement.

Innocent avait eu un sourire subtil. Quelle nourriture

était-ce donc, la pauvreté ? Quelle nouvelle espèce de richesse, le dénuement ?

— Messire le pape, voici ma requête : M'est-il permis de fonder une famille composée uniquement de prétendants ? Ils n'aspireront pas à la main de filles nobles, à des mitres d'évêques ou à des baronies. Oh non ! mais à la belle et pure et bienheureuse dame Pauvreté. Nous est-il permis de vivre d'aumônes ? Et en outre d'habiter la forêt comme les oiseaux et les écureuils, de choisir cette bien-aimée terre, si commode, pour chaise et table et lit, pupitre et pâturage ? Et d'avoir pour musique le bourdonnement des bestioles, et l'eau pour jouer ? Et nous permettez-vous de jouir ainsi sans souci de la nature et de son architecte ? Et puisqu'une telle pauvreté est assurément la vraie richesse, nous est-il permis de prêcher à d'autres notre précieuse vocation, peut-être à ceux qui suent et qui sont lourdement chargés, aux mécontents et aux avarés, et aux débauchés ? Afin que tous deviennent simples ? Car être simple, c'est être comme l'Évangile, c'est être bienheureux. Cela nous est-il permis, messire le pape, dis, le permets-tu ?

Ces paroles chantaient et pénétraient dans le cœur du saint-père comme des voix d'oiseaux. Il y a peu d'années de cela. Comme il s'en souvient encore ! Il voit toujours distinctement devant lui, parmi ses compagnons gazouillants, ce jeune moine pâle à la face rayonnante, dans son froc poussiéreux, mendiant avec tant de joie qu'il semble avoir le ciel bleu dans les yeux et un ange sur la langue.

— Mais vous serez à charge aux hommes avec votre mendicité ; vous souffrirez alors du besoin, et vous n'y tiendrez pas longtemps.

— Laissez-nous faire, messire le pape, cela ira bien. Si les oiseaux ignorants, même un moineau et un bouvreuil, y arrivent, pourquoi pas nous, créatures subtiles et naïves ?

Alors Innocent les laissa faire. Et quand les frères mineurs avec leur superbe odeur de forêt et de résine eurent quitté en courant la salle de marbre du Latran, ne laissant derrière eux qu'une légère vapeur parfumée et bleue, qui flottait sur le plancher et s'évanouissait dans l'air tranquille, le saint-père sentit pour la première fois depuis qu'il portait la blanche soie pontificale qu'il y avait quelque chose de plus grand que la gloire éclatante de son règne : la simplicité d'âme, la simplicité de François, le saint sans avoir.

Maintenant enlevé à l'enchevêtrement, aux recoins cachés de ce monde de négoce, transporté près de la mort, il sent comme une nostalgie un souffle de cette simplicité passer sur lui. Son regard anxieux s'en va par-dessus le pied du lit là-bas, vers Assise où le saint vit maintenant depuis plusieurs années en compagnie des oiseaux, des renards et de ses disciples, Adam d'une nouvelle création.

Que n'est-il là maintenant, ce pauvre François, pour lui parler de la paix de l'âme dans ces quelques minutes si considérables !

Son entourage voit la sueur couler du front froid et livide du pape, et son regard chercher anxieusement quelque chose. Que peut-il bien vouloir ?

Voudrait-il de l'eau fraîche ou l'archevêque Baldi, ou son fidèle chapelain ?...

Non, non, non, rien de semblable. Ah ! s'il pouvait crier ce nom !

Faut-il dire des prières devant lui ?

Ses grands yeux noirs de la Campanie disent oui. Mais c'est le saint mendiant qui devrait dire les prières. Ce serait comme une prière de géant.

A la lueur des cierges on chante autour du lit l'imposante liturgie.

Le centième psaume ébranle la salle :

Ne m'enlève pas du milieu de mes jours.

Puis c'est le dix-neuvième :

Les uns se vantent de leurs chars,

Les autres de leurs chevaux,

Mais nous du nom de l'Eternel !

Oh ! tout cela ne délivre pas. Innocent voudrait une langue plus douce, il voudrait entendre le mot *figliuolo* de la bouche suave de François et *padre* et *patria* prononcés avec cet accent familier que lui seul possède. Ses regards mécontents errent alentour pour revenir se fixer aux murs lointains et brillants d'Assise.

Finalement un ecclésiastique s'avise de dire que le merveilleux François de là-bas se trouve en ce moment à Pérouse.

On l'a vu le matin même jouer sur la Piazza avec des mendiants. C'est un fou et un saint. Peut-être que celui-là pourrait être utile. C'est peut-être ce que cherche le mourant.

— Faut-il quérir le Poverello, votre sainteté ?

Les yeux d'Innocent ont étincelé de joie. Un archiprêtre de San-Lorenzo se précipite au dehors et se met à la recherche de François dans tous les méandres de la ville. En vain. Il entre, ah folie ! dans tous les cabarets, et finit par retrouver le frère dans la cour reculée

de l'hôpital, en train de servir la soupe à un infirme, et accompagnant chaque cuillerée d'une magnifique sentence.

— Dites au pape, répond François, tournant vers le prélat son visage serein, que je ne peux pas venir, que je dois m'occuper des malades... Notre grand pape a une centaine de serviteurs. Mais voici Nazaro, l'aveugle, qui n'a personne pour le servir avec courtoisie.

Le saint-père acquiesça du regard à cette nouvelle, et attendit patiemment. Lorsqu'il jugea terminé l'office courtois du frère auprès de son aveugle infirme, il envoya un nouveau messager. Cette fois, ce fut un archevêque.

Il fallut chercher longtemps en tout sens. Enfin, on atteignit François près de la vieille enceinte à la Porta Bella au milieu d'une bande de gamins. Il leur distribuait des oranges, des figues et des petits pains qu'il avait mendiés, et tandis que leurs belles dents blanches mordaient avec plaisir dans toutes ces friandises, il leur racontait les histoires des nobles et puissants enfants de la Bible : David, le gaillard berger et frondeur, Samson, le garçon d'une force surnaturelle, qui étranglait des lions ; puis Daniel, bien plus mignon et terriblement malin, et les sept fils Macchabée aux cheveux clairs qui se riaient des couteaux et du feu comme de misérables jouets.

Et toujours les petits auditeurs applaudissaient de leurs mains sales, criant :

— *Bravo, Davide ! Bravo, Daniele ! bravissimo, piccolo figlio Maccabeo.*

Puis suppliaient :

— Encore une petite histoire, plus qu'une, père Fran-

çois ! C'est si beau tout ce que tu sais ! Nous voulons faire de même, pour sûr ! Alors qu'était-ce donc que ce petit frisé de Jean-Baptiste ?

— Dites au pape, répondit François, interrompant ses enfants pour s'incliner devant l'archevêque, que je ne peux vraiment pas venir, qu'il me faut instruire des enfants. Notre saint-père est plus sage que tous les enfants et tous les vieillards. Et quand il veut se faire dire quelque judicieuse devise, il a bien douze docteurs de Paris et de Bologne à ses côtés. Et maintenant, mes chers espiègles, attention ! Le petit Jean-Baptiste...

La bouche fine d'Innocent se contracta douloureusement quand on lui rapporta ces paroles et il attendit que François eût raconté aux gamins sous les murailles de Pérouse toutes les histoires de saints et valeureux enfants. Il était donc pour le frère moins qu'un aveugle à l'hospice ou que n'importe quel grossier vaurien de la rue. C'était fort affligeant. Mais Innocent s'humilia, croyant que François avait raison d'agir ainsi. Et lorsqu'il jugea que les enfants avaient entendu toutes les belles histoires, la respiration lui manquant presque et son cœur étant près de s'arrêter, il dépêcha en toute diligence ses messagers auprès du saint. Au nom du ciel, François devait venir maintenant. S'il différait, le pape allait mourir. C'est pourtant une chose d'importance d'être appelé pour un pape. — Cette fois, ce furent des cardinaux en longues robes à traîne de pourpre flamboyante.

Mais François ne se trouvait plus auprès des enfants, il s'était promené dans les jardins du riche Baglioni comme si c'était son bien. C'est là qu'on le trouva, dans une étroite allée entre les hauts échalas, en train de con-

soler une araignée dont il avait par mégarde déchiré le pont suspendu d'un massif à l'autre. Maintenant les restes flottaient tristement au vent.

François tirait de ses manches tout usées des fils aussi longs, aussi minces qu'il pouvait, et s'appliquait à les entrelacer et à les réunir par les bouts pour restaurer convenablement le chemin de l'araignée vers l'autre bord.

— Dites au pape qu'il me faut en vérité réparer le dommage causé à cette petite araignée. Le saint-père n'a pas autant besoin de moi. Cent successeurs attendent sa mort pour continuer sur sa grande trame à tisser le filet de Pierre, ou pour le réparer comme il leur semblera bon. — Et toi, petite araignée, finement tachetée, tu comptes par centaines ceux qui détruisent ta toile, mais tu n'as personne qui te la raccommode. Il faut bien que le stupide François s'y mette.

Et il continua à tirer de ses manches des fils très fins qu'il reliait et tendait sur les feuilles tandis que l'araignée, du bord denté d'une feuille, suivait de ses cent yeux reconnaissants, étincelants et noirs, chacun des doigts de son étrange assistant, se délectant à cette lourdeur humaine.

Cette fois les messagers n'osèrent pas revenir annoncer que François avait préféré une vilaine bête à sa sainteté trois fois couronnée. Ils attendirent donc, retirant parfois leur traîne quand une limace faisait mine d'y ramper, ou écartant une mouche de leur poitrine, où la croix dorée étincelait au soleil doux et jaune de l'Ombrie. Puis ils tendaient l'oreille vers San-Lorenzo, épiant le premier son du glas qui tomberait de là-haut.

Enfin François termina son délicat travail de tisserand.

L'araignée remercia par un joyeux frémissement des pattes, en donnant à ses cent petits yeux un éclat extraordinaire.

— Allons maintenant ! dit gaiement François, ne voyant aux alentours ni un infirme, ni un enfant, ni une bestiole, ni aucun être besogneux auquel il aurait pu faire du bien.



Cependant Innocent était étendu sur les coussins élevés, tourné vers les fenêtres et les montagnes d'Assise. Et le soleil de six heures, le soleil jaune sombre de l'Ombrie frappait la tiare papale au chevet du lit. Les bijoux flamboyaient comme un autre soleil, plongeant tout l'appartement, jusqu'au coin le plus reculé, dans une étrange buée d'or.

Le pape épiait chaque bruit de pas retentissant sur le pavé de la rue, sous la fenêtre. Soudain il ouvrit les yeux et sourit. Parmi les autres pas, il distinguait le bruit léger des semelles en bois du frère sans avoir. Il respirait déjà le parfum de forêt et de bruyère et le souffle de paradis qui émanait de François. Ses lèvres exsangues et minces s'ouvrirent un peu comme pour adresser un salut.

Mais sur le seuil, François s'arrêta court et se couvrit le visage de ses deux mains, comme aveuglé, disant :

— Messire le pape, je ne peux entrer ici.

On s'exclama, on le pressa, on le poussa. Qu'était-ce encore ? Pourquoi faire de nouveau l'original ? Était-ce l'humilité du serviteur de Dieu de se comporter ainsi ? Qu'est-ce donc qui l'empêchait d'entrer ?

— La terre m'aveugle par ici, répondit simplement le Poverello.

Alors on enleva la tiare, la salle prit une lumière crépusculaire et François put entrer. Devant le pape il s'agenouilla comme un enfant, sur les deux genoux. Et Innocent souriait comme il ne l'avait plus fait depuis la victoire de Tolosa. Il lui semblait qu'un chérubin s'agenouillait à son côté. Mais François disait :

— Bienheureux saint-père, maintenant vous dites : « Adieu, monde ! » Mais le monde murmure et bruit et vous environne de ses flatteries, si bien que le ciel ne peut s'approcher.

A ces mots il ôta au pape, dont le regard s'illuminait de plus en plus, son camail de soie et sa chaîne d'or et même sa lourde étole brodée d'or. Tous les assistants s'indignaient à ce spectacle sans oser intervenir. Puis François se dépouilla de son manteau brun, empoussiéré par tant de voyages de mendicité, sali par tant de gamin des rues, et le mit sur les épaules et la poitrine du pape.

Ensuite ils se regardèrent longtemps dans les yeux et, par ces fenêtres ouvertes jusqu'au fond le plus secret de leur âme, le régent suprême et le plus humble valet tous deux se comprirent.

— Parle-lui donc, ordonna le cardinal-évêque d'Ostie. C'est ta consolation qu'il veut avoir.

— C'est de la bataille de Navas de Tolosa qu'il faut lui parler. Cent mille païens morts ! Dis-lui ! cria le comte de Bénévent.

— Ou de la croisade de Byzance, opina un baron flamand.

Mais François enleva de ses doigts fins et délicats quelques fils d'araignée dans sa barbe et les passa dans les cheveux du pape encore bruns et frisés, maintenant

mouillés par l'agonie. Il fit cela avec tant de recueillement que les fils gris semblaient le bien le plus précieux.

— Voyez, messire le pape, dit-il ensuite gaiement, il ne vous reste rien de tout Rome et de l'empire universel. Oui, de tous vos fils déroulés, de tous vos desseins tissés laborieusement au delà des Alpes et de la mer, il vous reste maintenant moins qu'à ma sœur l'araignée, là-bas, dans la tonnelle.

— Ce n'est pas le discours qu'il faut tenir, gronda le chevaleresque évêque de Pise. Parle-lui plutôt des foudres d'excommunication lancées par-dessus le Gothard dans les neiges d'Allemagne, des reines de Paris et de Léon consolées, et d'autres choses pareilles. Voilà qui est agréable pour la vie et la mort.

— Et pourtant, poursuivit François, sans tenir aucun compte des courtisans, quelque chose de précieux vous est demeuré, messire le pape, ce qu'il y a de meilleur, la pure pauvreté. Tenez ce lambeau de fil d'araignée. Telle est votre pauvreté. Un mendiant de Trastevere est un Crésus à côté.

— *Basta!* parle du concile du Latran, exhorte le gouverneur de Spoleto.

— De la guerre contre les hérétiques, renchérit le jeune cousin de Monfort.

Mais François, voyant l'allégresse croissante du saint-père épandue comme un clair dimanche sur son front, continuait, imperturbable, son babil :

— Oubliez tout ce que débitent vos braves seigneurs et remontez plutôt à votre jeunesse. Alors, tu as écrit, reprit-il en tutoyant soudain le pape, tu as écrit un petit livre, mon cher frère, t'en souviens-tu ?

Maintenant le visage du pape ne révélait plus rien de politique, rien de l'homme d'Etat. Un sourire jeune et pâle recouvrait toute la dureté de cette tête de marbre. Le grand Innocent avait l'air d'un enfant.

Car il se revoyait, garçon fougueux et précoce, fuyant le vin et les chansons d'amour dans le palais de ses parents pour gagner les vignes sur les coteaux de Segni en réfléchissant aux choses plus précieuses que des coupes levées et des chants de troubadour joués sur la harpe, ou que les danses de la Campanie tout à la fois bariolées et mélancoliques. Puis il se revoyait étudiant l'Écclésiaste, la nuit, dans la bibliothèque de son père ; la mèche de sa lampe baissait, ses camarades de la noblesse, fatigués de boire, rentraient chez eux ; il se revoyait assis là, dans les ténèbres, songeant à l'enseignement que le génie d'aucune époque n'a dépassé : être simple ! Le mourant se souvenait bien de s'être mis alors, dans son impétueux enthousiasme, à porter des habits grossiers, à ne manger ou boire que les choses les plus communes, le strict nécessaire, à fuir les chaises molles, à haut dossier, et à écrire une œuvre : *De contemptu mundi*¹. Ah ! il sait maintenant qu'il ne fut jamais si heureux qu'au jour où il griffonnait, avec des battements de cœur, ces quelques pages ! Elles lui donnent aujourd'hui plus de bonheur que les génuflexions de rois et d'empereurs dont s'illustre son glorieux pontificat. Ce n'était déjà plus la sérénité terrestre, c'était un autre soleil, étranger à la terre, qui lui sautait sur son visage pâlisant.

— Ton livre sera en honneur chez tous les fils de la pauvreté, chez toutes les filles de la sainte simplicité, dit François. Le bruit que font tes papiers d'Etat va s'étein-

¹ Du mépris du monde.

dre ; ils seront muets dans les archives comme des cadavres dans leur cercueil. Mais le petit livre restera aussi longtemps que le chemin de la poussière à l'esprit passera par la porte sainte de la pauvreté.

Innocent paraissait en extase.

— Achève donc ton chemin royal, messire le pape, messire le mendiant. Va en paix. Pour l'amour de ce petit livre et de son peu d'éclat, il te sera pardonné beaucoup de bruit.

En parlant ainsi, François saisit la main déjà froide du pape, comme on étreint la main d'un ami qui entreprend au loin un magnifique voyage. Il semble qu'il devrait par amour fraternel nous sortir de notre exiguité si ennuyeuse, nous prendre sur sa route claire et pleine de merveilles.

De la tête au pied du lit, le svelte corps du pape eut un léger frémissement qui fit courir dans la chambre un reflet argenté ; il ouvrit la bouche et laissa joyeusement s'exhaler son dernier souffle. Et personne n'aurait remarqué la mort à son visage plein de clarté, si François ne s'était tourné vers les assistants, disant presque gaîment :

— Voyez, notre cher maître le pape n'a rien laissé à son successeur que ce sourire sur son front et ces quelques fils d'araignée dans ses cheveux. Mais c'est assez.

Et toujours également serein, de ces mêmes mains affables qui avaient précédemment servi l'aveugle Nazaro, caressé les polissons et travaillé pour l'araignée, il ferma la bouche du saint-père, demeurée ouverte, en plaisantant :

— Sois tranquille, tu as fait assez de bruit.

Houleuse confusion dans le palais et la ville de Pérouse. Au-dessus du cadavre passent les fanfares de cui-

vre, le bruit des galops de chevaux, la rumeur d'une élection papale difficile et échauffante. Et dans tout ce vacarme, quelques hommes pieux et tranquilles remarquent seuls le vol d'une blanche colombe inconnue, qui se pose au pied de la bière du pape en l'église de San-Lorenzo, comme autrefois, quand le jeune homme fut élu pape.

En entrant tard le soir dans la salle du couvent à Assise, François dit :

— Notre cher frère Innocent vient de s'endormir à Pérouse dans le manteau que voici, et il a gagné la paix.

Les frères, aussitôt accourus, baisèrent le gros drap brun, et allaient entonner le *Requiem aeternam* pour le mort.

Mais François acheva :

— Priez donc pour la pauvre âme du nouveau pape.

HEINRICH FEDERER.



L'EGYPTE ET LE DROIT DES PEUPLES

Monsieur le Rédacteur en chef de la *Bibliothèque universelle*,
Lausanne.

Monsieur,

Mis en cause dans un article sur *La propagande germano-turque en Egypte* paru dans le numéro de juin de votre estimée revue, je me vois contraint de vous envoyer avec la présente quelques précisions quant à mes opinions et la tendance de la brochure que j'ai publiée dernièrement et qui a été citée dans la *Bibliothèque universelle*.

Je sais trop votre souci de renseigner impartialement vos lecteurs, ainsi que votre courtoisie, pour douter que l'article inclus ne soit publié dans votre prochain numéro, et je vous présente, Monsieur le Rédacteur en chef, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma considération distinguée.

ALY SHAMSY,
député.

La *Bibliothèque universelle* a publié dans sa livraison de juin un article intitulé : « La propagande germano-turque en Egypte. » L'auteur, M. le Dr M. Gallad, en terminant son article, citait deux phrases de ma brochure : *L'Egypte et le droit des peuples*, déclarant les approuver.

Dans leur brièveté et isolés de leur contexte, ces deux passages ne permettent pas au lecteur de se faire une image exacte des opinions que j'ai émises et pourraient peut-être attribuer à ma brochure un sens tout autre que celui que j'ai voulu lui donner. Aussi me permettrait-on d'apporter ici quelques précisions qui me semblent indispensables.

Dans mon *Mémoire* adressé aux représentants de la nation anglaise, j'ai revendiqué l'application à l'Égypte du droit des peuples de se gouverner eux-mêmes, principe dont la justesse a été reconnue par les hommes politiques de presque tous les pays et en particulier par les hommes d'Etat anglais qui ont toujours déclaré que la Grande-Bretagne combat pour le droit et la liberté des petits peuples.

En nous reconnaissant ce droit dès maintenant et avant la Conférence de la Paix, la Grande-Bretagne non seulement confirmerait les déclarations de ses hommes d'Etat, mais aussi enlèverait à ses adversaires tout prétexte sérieux pour soulever la question d'Égypte à la Conférence de la Paix, puisque cette « question » serait résolue à la satisfaction du principal intéressé, qui est l'Égypte.

A mon sens, l'application à l'Égypte du « Droit des Peuples » se justifie pour deux raisons. La première, c'est qu'avant l'occupation anglaise du pays, celui-ci, bien que placé sous la suzeraineté de la Turquie, jouissait d'une complète autonomie que l'Angleterre elle-même avait garantie en signant le Traité de Londres, en 1840, avec la Prusse, l'Autriche, la Russie, et plus tard, la France, qui n'avait tardé à donner son accord que parce qu'elle voulait l'indépendance complète de l'Égypte.

Et cette autonomie, diminuée, certes, par l'occupation anglaise, a cependant été reconnue officiellement par elle, jusqu'à la déclaration du protectorat britannique en 1914.

Les revendications de l'Égypte ont donc une base légale indiscutable, puisqu'elles s'appuient sur un traité international.

La deuxième raison que j'ai invoquée est la capacité du peuple égyptien de se gouverner lui-même.

Issus d'une race antique dont la civilisation subit — phénomène inévitable dans la vie des peuples — une longue éclipse, les Égyptiens sont entrés résolument au début du dix-neuvième siècle dans la voie du progrès. Dès le règne de Méhémet-Ali, les travaux considérables qui sont entrepris, la construction de fabriques et de routes, le creusement de canaux, l'introduction de cultures nouvelles, etc., donnent au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, une impulsion nouvelle et forte.

L'instruction, elle aussi, prend un essor considérable. Quantité d'écoles sont fondées. Des jeunes gens, en grand nombre, sont pourvus de bourses et vont s'instruire en Europe, puis reviennent au pays où, dans diverses branches, ils font fructifier leur savoir.

Dans le domaine de la justice également la marche en avant s'effectue, incessante. Les réformes judiciaires, accomplies sous le règne d'Ismaïl, donnent à l'Égypte des lois modernes et une organisation conforme aux exigences nouvelles du pays. Les tribunaux mixtes qu'on institue alors aplanissent maintes difficultés, facilitent l'accès de la justice aux Égyptiens pour les litiges entre nationaux et étrangers et contribuent à la prospérité de la vallée du Nil. Le code indigène lui-même (qui est

calqué sur le Code Napoléon) quoique promulgué au début de l'occupation, fut élaboré en 1881, c'est-à-dire une année avant cette occupation.

Certes, au cours de l'immense transformation que subit le pays au siècle dernier, des erreurs ont pu être commises, notamment dans la gestion des finances sous Ismaïl. Mais l'Égypte n'est pas seule à avoir connu ces faiblesses, qu'on retrouve chez presque tous les peuples aux époques de transition. Et il n'en reste pas moins que les Égyptiens, par leur propre volonté, ont réussi à arracher leur patrie à l'anarchie dans laquelle elle se trouvait antérieurement, par la faute du régime qu'ils étaient contraints de subir. Ils ont prouvé ainsi la variété de leurs aptitudes, leur amour sincère du progrès.

Cette capacité, ils l'ont montrée aussi sous l'occupation anglaise, tant dans les fonctions publiques que dans les professions libérales, telles que médecins, avocats, ingénieurs, etc. Les représentants élus du peuple dans les Chambres consultatives ont prouvé, de l'aveu même de personnalités anglaises qu'on ne peut accuser de partialité, telles que Lord Kitchener et Sir Malcom Mac Illraith, qui était conseiller anglais au ministère égyptien de la justice jusqu'en 1916, qu'ils sont à la hauteur de leur tâche.

Cependant, quelle est la situation de l'Égypte, que la déclaration du protectorat du 19 décembre 1914 a maintenue ?

Le régime actuel est bureaucratique. La séparation des pouvoirs n'existe pas entre le judiciaire, le législatif et l'exécutif. Tous trois sont entre les mains du gouvernement, composé de ministres égyptiens, sans doute, mais dont les véritables chefs sont les hauts fonctionnaires

anglais dont le nombre augmente chaque année. D'autre part, la chambre que l'Égypte s'était donnée en 1881, sur le modèle des parlements des pays démocratiques avec voix délibérative et la responsabilité solidaire du ministère devant elle, a été abolie lors de l'occupation anglaise et remplacée par deux chambres consultatives. Ces deux chambres ont été supprimées à leur tour et remplacées en 1914 par une seule chambre, ayant la même compétence que les deux précédentes, ou, pour mieux dire, n'en ayant presque aucune. Le peuple égyptien ne participe donc pas seulement à la confection des lois qui lui sont appliquées ; en outre, l'administration de son pays est exercée en fait par les fonctionnaires anglais, dont les actes ne sont même pas contrôlés par le parlement de leur propre pays.

On voit par là que le régime nouveau, contrairement à ce que beaucoup de gens croient, ne reconnaît pas à l'Égypte les privilèges politiques qu'elle avait acquis au siècle dernier et qui étaient garantis par le traité international de Londres de 1840. Aussi serait-ce faire œuvre de justice que de lui reconnaître le droit de se gouverner elle-même.

« D'ailleurs, disais-je dans ma brochure, la solution que je réclame ne porterait aucune atteinte, ni à l'existence, ni aux intérêts vitaux de n'importe quel pays. Ceux mêmes de la Grande-Bretagne, financiers ou autres, pourraient être sauvegardés par un *modus vivendi* dont la formule ne serait pas difficile à trouver.

» Nous dirons même que cette solution serait à l'avantage de l'Angleterre. En effet, l'Égypte, par sa situation et son histoire, a toujours exercé une influence morale grandissante sur les peuples de l'Orient et notamment de l'Orient musulman. Elle est de

même considérée par ces peuples comme étant le cœur de l'islam. Si l'Angleterre savait, par une politique de conciliation, gagner le cœur des Egyptiens, son prestige en Orient serait de ce fait considérablement augmenté, puisqu'on verrait en elle une puissance libérale et amie. »

Et voici à quoi se rapportent les passages cités par M. le D^r M. Gallad :

« J'ai exprimé en toute franchise nos sentiments et nos aspirations. Ces aspirations, comme on vient de le voir, ne sont ni irréalisables, ni exagérées. Elles sont même conformes au principe proclamé par M. Lloyd George comme une des trois conditions fondamentales pour une paix équitable et durable. N'a-t-il pas dit dans son discours prononcé au congrès des délégués des syndicats anglais, le 5 janvier 1918 : « Le règlement territorial doit intervenir sur la base du droit des nations de décider de leur propre sort et sur le consentement des gouvernés.

» C'est à la nation anglaise, au nom de laquelle M. Lloyd George a fait cette déclaration, que je fais appel en faveur de mon pays.

» C'est de la nation anglaise que nous attendons le geste libéral et libérateur.

» Je puis l'assurer que nous ne désirons rien de mieux que de voir s'établir entre nos deux nations une amitié solide basée sur des liens politiques librement consentis. »

On voudra bien m'excuser de m'être cité moi-même si longuement, mais ce passage, aussi bien que ce qui le précède, était nécessaire pour éviter toute interprétation erronée de ma pensée.

ALY SHAMSY.

Député à l'Assemblée législative égyptienne.

Nous publions volontiers les remarques de M. Aly Shamsy, quoiqu'elles nous parviennent au moment de la mise en pages et que nous n'ayons plus le temps de la soumettre à M. le D^r Gallad.

Nous les publions par souci d'impartialité et aussi parce que la question égyptienne offre un intérêt particulier parmi les innombrables controverses du jour.

Nous les publions par intérêt pour la question égyptienne, mais non pour rétablir le sens de la brochure de M. Aly Shamsy, ni parce M. Aly Shamsy aurait été mis en cause. M. Aly Shamsy n'a pas été « mis en cause » le moins du monde. Deux courtes phrases de sa brochure ont été citées par M. Gallad avec éloge et sans commentaire. Et ce n'était pas de M. Aly Shamsy qu'il était question, ni de sa brochure, quelque intéressante ou importante qu'elle puisse être, mais de la question égyptienne, qu'il nous permettra de juger plus importante encore.

Comme tout ce qui a trait aux principes du droit international futur, cette question nous touche en notre qualité de neutres, de petite nation et de nation libre. Soutenir le « principe des nationalités », c'est pour nous une manière de défendre notre patrie.

Mais nous ne voulons pas être dupes.

On n'arrose pas les roses du jardin quand la maison brûle, et c'est de tout autre chose que de l'autonomie de l'Égypte qu'il s'agit en ce moment.

L'application du principe des nationalités dépend du triomphe des Alliés. Tant que le salut de la civilisation n'est pas assuré, toute propagande qui serait de nature

à ébranler la situation de ceux qui se sacrifient pour elle sera une propagande funeste, qui ne pourrait tourner qu'au profit de ceux qui égorgent les Arméniens et les Grecs d'Asie, et de ceux qui ont rétabli l'esclavage sous sa forme la plus hideuse, en Belgique et dans le nord de la France.

Il ne faut pas nous demander de considérer aucun problème international, ni surtout le problème égyptien, du regard de l'abstraction pure et sans tenir compte des circonstances que je viens de rappeler. Car ce serait là, précisément, la grande duperie.

Il est indispensable, en ce moment, que l'Angleterre domine en Égypte. L'antique grandeur de Rhamsès et de Sésostris, devant laquelle nous nous inclinons avec respect, ne change pas un iota à cette nécessité impérieuse. Il est bon, il est indispensable que les Anglais règnent en Égypte aussi longtemps que la possession de la vallée du Nil sera un élément majeur de succès dans la guerre mondiale. Et cela tout d'abord parce qu'il n'y a aucun espoir d'affranchissement ni de progrès pour le fellah si la cause des Alliés ne remporte pas un triomphe décisif.

Aussi ne convient-il pas de juger l'administration anglaise en Égypte sur les mesures qu'elle a dû prendre depuis le début de la guerre. Tout ce que nous savons des tentatives de soulèvement panislamique fomentées par les agents chrétiens de « Hadji Guilloun » nous montre combien ces mesures étaient urgentes. Elles ont peut-être épargné à l'Égypte des massacres dont on n'aurait sans doute pas eu la loyauté de rejeter la faute sur les auteurs de troubles.

Passée la crise, ces mesures pourront être l'origine

d'un affranchissement progressif. Car elles ont été prises sous le régime du protectorat et l'on sait que le protectorat anglais n'a rien de la fixité d'un dogme et ne ressemble nullement au régime que subissaient les Hereros. Ni les Boers, ni les Canadiens ne se plaignent d'appartenir au Dominion et il y a plus de perspectives de liberté, de justice et d'égalité, sous la férule de lord Cromer que sous le sabre d'Arabi pacha, pour un peuple destiné sans doute à un relèvement admirable, mais séparé par vingt siècles de servitude et d'ignorance du passé glorieux dont il a le droit de se prévaloir.

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE ANGLAISE ¹

Le procès Pemberton Billing. — M. Lloyd George à Edimbourg. — Irlande.
— Augmentation des rations alimentaires. — L'exposition de M. Orpen.
— « *Victoriens* » éminents, par Lytton Strachey.

Il est étonnant, et pourtant vrai, que pendant quelques jours particulièrement importants le cas Pemberton Billing a fait oublier la guerre. Les comptes rendus en occupaient des colonnes de journaux et sans doute bien des gens les lisaient avant toute autre chose. Les esprits les plus réfléchis ne pouvaient se désintéresser de ce qui se passait, et qui attirait invinciblement leur attention. De pareilles scènes suscitent plus d'étonnement et d'émoi chez le peuple anglais que même un retrait momentané du front de France. Un jour que j'étais entré en passant à la Cour, trois individus étaient en train de vociférer à la fois et le juge essayait en vain de se faire entendre dans ce tapage. On eût dit une maison de fous plutôt qu'un tribunal ; et la profanation du temple de la loi paraît presque plus choquante au commun du peuple que celle d'un édifice religieux. A première vue, le cas était aussi préjudiciable que possible pour notre pays. Mais ce ne peut être qu'un jugement superficiel, et toute cette ambiance doit paraître singulièrement hypocrite à l'étranger. Seulement, il faut se souvenir que l'intérêt attristé soulevé par cette affaire était dû à l'élément fondamental de puritanisme dont sont imbuës les classes moyennes et qui forment le secret de la décision et l'énergie britanniques. De semblables procès seraient à peine possibles dans d'autres pays. Mais l'Angleterre, qui chasse *Salomé* de la scène, est aussi le même pays qui a perdu un premier ministre comme Sir Charles Dilke pour un simple soupçon. C'est un curieux, mais réel trait de notre vie

¹ Retardée.

politique, que des carrières puissent être plus aisément compromises pour des affaires de mœurs que pour toute autre raison. Les stupéfiantes révélations mises à la charge de l'accusé, et dont la plupart sont trop impardonnables pour être même rappelées, demandent toutefois quelque explication ; tout ce qu'elles semblent démontrer, c'est que certaines gens ont fait preuve d'une perversité morale qui les rend tributaires du chantage germanique. Mais on a procédé comme s'il était admis que les hommes d'Etat étaient en quelque sorte au pouvoir de l'Allemagne. Le juge Darling a été simplement dérouté au début du procès, sans quoi tout ce côté de l'affaire n'aurait certainement pas été mis au jour. Tout l'épisode est un exemple choquant de la furie aveugle d'intolérance qui a naguère balayé le pays et pourra bien le faire encore.

— La courte visite de M. Lloyd George en Ecosse a été un grand triomphe. D'aucuns l'ont comparée à la campagne de Gladstone dans le Midlothian. Ce n'était pas tout à fait cela, mais il faut constater que le premier ministre n'a jamais pu se mouvoir aussi à son aise et sans défi. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Son exposé de l'affaire Maurice a coupé le souffle même à ses ennemis et les a laissés à sa discrétion. Pour le moment, en tout cas, sa position est plus forte que jamais. Il connaît à fond la Chambre et le degré exact de liberté qu'il peut prendre avec elle. Et il connaît le peuple, peut-être mieux que personne. C'est là, au fond, que réside sa force. Ses adversaires se trouvent dans les rangs de ces organisateurs politiques à la tête dure qui ont combattu si bien pour lui autrefois, mais dont beaucoup l'ont lâché. Il n'y en a guère, il est vrai, qui voudraient garantir qu'il sortirait affaibli d'une élection générale et bien peu qui seraient disposés à le remplacer actuellement. Les derniers événements critiques en France ont rejeté le peuple dans sa résolution première d'aller jusqu'au bout et c'est pour M. Lloyd George une source de force. Quand la *Frankfurter Zeitung* parle de hâter un rapprochement par de « nouveaux coups », elle emploie un langage que personne ici ne comprend. Le genre de

succès que vise le parti militaire allemand retarderait la paix de plusieurs années. Ce n'est que si les Allemands échouent qu'il y a quelque chance de paix pour l'année prochaine. M. Lloyd George donne au pays l'impression qu'il est déterminé à continuer la lutte quoi qu'il arrive et, tant qu'on a cette certitude, il peut faire ce qu'il veut.

— Même l'appel de volontaires en Irlande cause peu de surprise. Il est généralement admis qu'un petit groupe d'extrémistes consentirait à faire alliance avec n'importe quelle puissance pour arriver à ses fins, et aussi longtemps qu'on ne s'en prendra qu'à ceux-là il n'y aura pas de troubles. L'épisode de la Fête-Dieu, jour où le gouvernement anglais, à la requête du pape, avait promis de ne pas bombarder Cologne, a prouvé seulement une fois de plus quelle sorte de gens sont les Allemands. Rien ne pourra convaincre les masses que ce ne fut pas une abominable atrocité de bombarder Paris ce jour-là et, bien que les mêmes masses désirent voir accorder à l'Irlande une autonomie complète, elle montre que, puisque les Irlandais ne sont pas d'accord, il est trop dangereux de permettre à une minorité incendiaire insignifiante de soulever le pays lorsqu'on est engagé dans une guerre contre un ennemi qui voudrait faire de la liberté du monde un vain mot.

— L'état général du pays est peu changé, malgré le grand effort imposé par la dernière offensive. La nourriture est plus abondante; on peut avoir plus facilement de la viande. La ration de beurre a été augmentée; mais il est probable qu'on va rationner aussi le thé. Par contre, les voyages deviennent de plus en plus chers et subiront encore de nouvelles restrictions. Le dernier recrutement a enlevé beaucoup de main-d'œuvre et ce n'est sûrement pas fini. Mais on a assez de tout, peut-être même plus de papier qu'il n'en faut, malgré les plaintes. L'arrivée des troupes américaines et la nécessité d'envoyer des renforts en France n'ont pas eu d'effets appréciables sur notre alimentation, et la construction des navires dépasse réellement les pertes causées par les sous-marins.

— Il y a en ce moment un nombre inusité d'expositions, et celle du major Orpen est très remarquable. Les peintures de guerre de M. Nevinson choquent par leur exagération. C'est presque un défi, qui fait plus admirer l'artiste que les scènes de affolantes qu'il nous dépeint en France. Bien des gens se demanderont plus tard comment les hommes ont pu supporter cette vie, comment ils réagissaient contre son horreur et ce spectacle de désolation. M. Orpen, qui a vu ce qu'il peint, se met davantage à la portée de tous. C'est un parfait artiste et ses tableaux frappent surtout par la franchise de l'expression, sans tendance à l'exagération. Ce n'est pas un apôtre qui défend une thèse et sa peinture fait appel à notre sens de la beauté. Quelques personnes l'ont accusé de « supprimer les horreurs » ; mais ce n'est pas vrai. Ses deux cadavres d'Allemands, par exemple, sont, dans la sobriété des lignes, d'un réalisme saisissant. Et il y a encore le *Réfugié*, qui est tout un drame. On peut le discuter, mais on trouvera difficilement un tableau plus impressionnant d'horreur et d'insondable terreur. C'est la justesse de l'ensemble qui fait la valeur de cette exposition, bien digne à ce seul titre d'être vue.

— Je trouve une singulière confirmation de ce que je disais plus haut, dans cinq courtes biographies publiées sous le titre de *Victoriens éminents*, par Lytton Strachey. Il a voulu cristalliser une époque et il le fait avec un art incomparable. Mais il fait plus encore : il révèle — un peu impitoyablement parfois — quelque chose de la vraie fibre de l'Angleterre. Les types qu'il a choisis sont Manning et Newman, Miss Nightingale, le Dr Arnold, le général Gordon. C'est un choix catholique. Manning et Newman à eux seuls forment une étude de contrastes. Tous deux ecclésiastiques, ils étaient aussi différents que possible de caractère et de tempérament. Miss Nightingale, l'héroïque infirmière, le général Gordon, ce grand soldat, et Arnold, le pédagogue, complètent bien la galerie. Tous, il est vrai, ne sont qu'un par leur profonde vie religieuse et on se demande si c'est pour cette raison que M. Strachey se plaît à les entourer

d'un feu d'artifice d'ironie. On ne saurait le taxer d'injustice, mais c'est un cas où l'on ne peut employer que le mot d'« attaque. » M. Strachey « attaque » ses sujets avec une sorte de souplesse saisissante et, à la fin, vous avez la quintessence d'une phase au moins de l'ère victorienne. Et, comme je l'ai déjà dit, il y a plus que cela dans ce livre. C'est un véritable tableau *anglais*. Vous voyez des hommes pour lesquels — en dépit des éclats d'ironie de l'auteur — vous êtes forcé d'éprouver un profond respect, dans toute leur rigidité compassée, résolus, positifs, égoïstement désintéressés. C'est tout à fait anglais, un peu « sans-culotte » parfois, mais attachant pour quiconque cherche à connaître les hommes et les lettres.

H. C. O'NEILL.

CHRONIQUE POLONAISE ¹

L'attitude de la Galicie. — Fin du Conseil provisoire. — La Pologne et l'Entente. — Le Conseil de régence. — Premières conséquences du traité de Brest-Litovsk.

Au mois de mai 1917, c'est la Galicie qui donna le branle. Il y a trois ans, aveuglée par la lueur de l'incendie mondial et abasourdie par le fracas de la mobilisation autrichienne, elle avait méconnu le sens profond du conflit naissant et attaché ses destinées aux bannières austro-hongroises. C'était le 16 août 1914, jour où les députés galiciens réunis en assemblée spéciale sanctionnèrent la décision du brigadier Pilsudski, qui, dix jours plus tôt, avait quitté Cracovie à la tête de ses légions pour combattre contre la Russie. Maintenant, ce même Pilsudski avait cessé, déçu, de regarder vers Vienne et Berlin et d'en attendre le salut ; ses regards se dirigeaient plutôt vers Stock-

¹ Dans la chronique du mois de juin nous avons abouti à l'analyse de l'attitude des deux groupements se divisant le royaume de Pologne, c'est-à-dire des « activistes » et des « passivistes. »

holm, où siégeaient ses collègues socialistes, vers Pétrograd, où une assemblée de militaires polonais devait peu de temps après l'élire président d'honneur.

La Galicie avait formé ses fameuses légions en grande partie pour pouvoir être réunie à la Pologne russe ; le rescrit de François-Joseph du 4 novembre 1916 lui fermait maintenant en quelque sorte les avenues de l'espérance, en proclamant sa *Sonderstellung* définitive au sein de l'Autriche. Mais elle avait aussi d'autres motifs de mécontentement. Il est avéré qu'après la bataille de Gorlice et pendant la reconquête de la Galicie par l'Autriche (1915), les phalanges victorieuses de Mackensen furent suivies de bourreaux et d'opresseurs et — selon l'expression judicieuse d'un des témoins de leur marche — comme la Révolution française apportait sous ses drapeaux aux peuples la liberté, l'égalité et la fraternité, celles-là leur signifiaient la potence, la disette et l'impitoyable recrutement. Les successeurs des Goluchowski, des Potocki, des Badeni, les trois *Stallhalter* de guerre de la Galicie, le baron Collard, le baron Diller et le comte Huyn, étaient des hommes de valeur fort inégale. Le premier d'entre eux, bureaucrate brutal et borné ; le second, *gentleman* dans toute l'acception du mot, mais désarmé vis-à-vis de la bureaucratie envahissante et pillarde ; le troisième enfin, grand seigneur dédaigneux et à coups de tête, laissèrent le pays dans un état plus mauvais que lors de l'occupation russe. Cette situation aigrit les masses populaires du pays qui, au commencement de la guerre, étaient loyalistes convaincus et influa automatiquement sur la politique du Cercle polonais à Vienne. Les Polonais de Galicie commençaient à se rendre compte que toute la *Sonderstellung* n'avait été qu'un piège pour créer une majorité allemande artificielle au parlement de Vienne, lorsqu'un nouveau coup de théâtre survint : la révolution russe, qui orienta les gouvernants autrichiens vers des solutions parlementaires, et la convocation du parlement sonna le glas de la *Sonderstellung*, car, pour cette mesure anti-slave, il n'y avait pas de majorité à trouver au palais du

Franzensring. Par une de ces complications si fréquentes dans l'enchevêtrement des problèmes nationaux en Autriche, les Polonais se virent tout d'un coup rejetés vers les rangs de l'opposition à outrance. En vain les conservateurs loyalistes décidèrent-ils le jeune empereur à faire une visite à Cracovie (en mai 1917). En conséquence justement de cette visite le président du Cercle Bilinski dut résilier ses fonctions, de même qu'auparavant l'avait déjà fait le ministre Bobrzynski; les nationaux-démocrates, les partis populaire et socialiste prirent désormais la haute main sur les événements. Avec un grand appareil de pétitions, de proclamations, de résolutions, fut préparée et convoquée l'assemblée des députés à la diète et au parlement, qui se réunit à Cracovie le 28 mai. Elle vota la motion du député Tetmajer, tendant à l'établissement d'une Pologne indépendante et unifiée avec accès à la mer, *ein Stich ins Herz* des puissances centrales.

Le vote de Cracovie réagit, comme de raison, sur la position du Conseil d'Etat provisoire, qui redoubla ses efforts fiévreux, afin d'induire les puissances occupantes à réaliser l'acte du 5 novembre. En présence de la sécession de la gauche et de l'abstention de la droite, le conseil amputé voulait absolument aboutir à un essai de trialisme austro-polono-hongrois, avec l'archiduc Charles-Etienne comme régent en perspective, avec l'archevêque de Varsovie, le prince-président Lubomirski et le maréchal de la Couronne comme vice-régents provisoires, avec le comte Adam Tarnowski, ancien ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Washington, comme président du conseil. En même temps s'envenimait la question de l'armée, à cause de la démission de Pilsudski, chef du département militaire, de Pilsudski qui, symbole de l'armée renaissante, ne pouvait d'aucune manière être remplacé par Beseler comme « général en chef de l'armée polonaise », et aussi à cause de chicanes incessantes de la part des puissances d'occupation. La tentative de faire assermenter les légions comme alliées de la coalition austro-allemande échoua piteusement (9 juillet); les légionnaires furent

en partie internés au camp de Szczypiorno, Pilsudki arrêté et déporté à Swinemunde, puis à Magdebourg.

Quels sont maintenant — il faut se le demander — les horoscopes réels d'un règlement avantageux de la question polonaise du côté de l'Entente? Outre les déclarations hautement importantes des ministres dirigeants de cette dernière faites précédemment, telles que celles de M. Bonar Law, de M. Ribot, de M. Sonnino, du président Wilson, une des garanties les plus importantes fut le décret Painlevé du 4 juin 1917, instituant une armée polonaise autonome sur le front de France¹. Les cadres de ce décret sont sans doute excellents; quant aux effectifs, c'est le front russe qui, en cas d'extension du même principe au théâtre oriental de la guerre, aurait pu en fournir à la cause polonaise la grande majorité. Pour cela les Polonais n'auraient eu besoin que d'un peu plus de bonne volonté de la part des gouvernements révolutionnaires successifs, et leur appui, vu l'anarchie des soviets, aurait été pour la cause de l'Entente un secours des plus précieux. Tout ce qui se passe en Russie afflige les Polonais ententistes, car, comme on l'a si justement exprimé, le triomphe de la cause polonaise dépendra probablement de la volonté et de la possibilité pour l'Entente de remporter une victoire également sur le front oriental. Nous autres Polonais, nous ne connaissons que trop bien, de par une longue expérience, ces idéologues brouillons à la cervelle enfumée qui « gouvernent » actuellement la Russie. Voici ce que Mickiewicz écrivait encore en 1844 : « Les hommes qui pensent, en Russie, sont beaucoup plus avancés qu'on ne le croit. Quant au peuple, il a cette ardeur juvénile qui provoque de grands changements, qui veut de grandes actions, et qui préférerait même le despotisme brutal à une forme de gouvernement consistant à parler et à ne rien faire; car, messieurs, la doctrine n'est autre chose que la forme, moins la vie; la doc-

¹ Nous reviendrons sur cet événement capital et sur les conséquences politiques qu'il a entraînées.

trine représente dans la sphère politique ce que le jésuitisme représente dans la sphère religieuse¹. »



Le 15 octobre fut créé, à Varsovie, conformément aux décisions des lettres patentes impériales du 12 septembre précédent, un Conseil de régence, composé de l'archevêque de Varsovie, Alexandre Kakowski, du prince Zdzislas Lubomirski, ancien président de la ville de Varsovie et de M. Joseph Ostrowski. Dans cette trinité, le premier des régents représentait l'influence du clergé, toujours considérable en Pologne, le second était censé garantir l'intransigeance vis-à-vis des prétentions allemandes, le troisième enfin apportait l'expérience politique. Les régents s'adjoignirent comme président du conseil M. Jean Kucharzewski, bien connu à Lausanne, écrivain de distinction et brillant conférencier. •

L'activité du Conseil de régence s'est signalée tout d'abord par deux manifestations, l'une positive, l'autre négative, notamment son voyage à Berlin et à Vienne, y compris le malencontreux discours du prince Lubomirski et la digne attitude qu'il sut prendre lors du partage de Brest.

Il nous faudra revenir encore sur cet événement entre tous mémorable et qui paraissait signifier l'effondrement définitif des influences austro-allemandes en Pologne. Ce traité, qui veut arracher à la Pologne une terre qui lui est unie depuis des siècles par les liens ethniques et un commun sacrifice de sang versé, lors des persécutions de Nicolas I^{er} et d'Alexandre II, la terre où fut scellé en 1413 le pacte fédéral entre la Pologne, la Lithuanie et la Ruthénie, — ce traité inique et déjà caduc a eu pour premier effet de provoquer l'unité intégrale de tous les Polonais, cette unité qui leur faisait tant défaut depuis 1914. Et voilà que toute la Pologne s'est mise en grève : des austrophiles

¹ Les événements qui se sont déroulés en Russie, par rapport à la question polonaise, depuis environ l'été de l'année dernière méritent un exposé spécial.

endurcis crurent bon de renvoyer leurs titres et leurs décorations à l'empereur Charles, le Cercle polonais de Vienne désavoua et stigmatisa la politique du comte Czernin, contribuant ainsi à sa chute, celui de Berlin fit sonner haut les prétentions polonaises, enfin les Polonais de France, de Suisse et d'Amérique s'agitèrent et protestèrent avec unanimité et véhémence. La Pologne une et indivisible se souleva contre les puissances centrales, — *Polonia farà da sè*, — elle se souleva, reconnaissante pour l'appui que se déclaraient prêtes à lui donner, avec un élan si généreux, les nobles démocraties de l'Occident par la bouche d'un Wilson, d'un Lloyd George, d'un Pichon et d'un Orlando.

KAPPA.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Discours et manifestes. — Berlin et Hambourg. — *Navigare necesse est*. — Le cas de M. de Kühlmann. — Confession d'un général. — Un diplomate d'il y a cent ans. — La mort de Peter Rosegger.

On a beaucoup discoursu cet été en Allemagne. Profitant du trentième anniversaire de son avènement au trône, Guillaume II a trouvé opportun de dire pourquoi l'Allemagne était entrée en guerre. Il l'a fait avec une franchise qui a dû mettre en joie l'âme des pangermanistes. Et dire qu'il y avait encore de bonnes âmes en pays neutres qui se portaient garantes des pures intentions de l'empereur ! Au cours de la guerre, il est vrai, Guillaume II a changé plusieurs fois d'opinion. Quand les affaires tournaient mal pour son pays, on lui a entendu dire : « Je n'ai point voulu cela. » Plus tard, quand la défection russe remit le parti militaire en selle et qu'on put procéder à l'est à de vastes annexions, Guillaume II est revenu à sa conception mystique. « Mon peuple, a-t-il dit, n'a d'abord pas compris la signification de cette guerre, mais moi je la comprenais. » Cette signification était que « le peuple le plus capable de l'univers »

devait substituer à la conception matérialiste anglaise, « qui ramène tout à l'argent et qui exige que les peuples de la terre travaillent comme des esclaves pour une race de maîtres, la conception idéaliste prussienne, allemande, germanique (admirez la gradation!) du droit, de la liberté, de l'honneur, de la morale. » C'est, sous une forme hypocrite, la théorie pangermaniste dans toute sa beauté.

A Hambourg, où les grands armateurs avaient convoqué au même moment 175 députés du Reichstag pour leur exposer la triste situation du commerce maritime allemand, on a tenu un autre langage. Un journaliste qui accompagnait cette délégation nous a fait un tableau impressionnant de ce port autrefois si actif et aujourd'hui quasi désert : « Morne, sous un ciel que ne noircit plus la fumée de mille cheminées d'énormes bateaux à vapeur, il est là sans vie; on n'entend plus de bruit, on ne voit plus personne : la navigation est morte! »

On comprend la douleur de ces fiers Hanséates, dont la devise était : *Navigare necesse est, vivere non necesse*. Pour eux la liberté des mers est la condition *sine qua non* de vivre. Mais ils savent bien que cette liberté ils ne l'obtiendront ni par la force, ni par la contrainte. Tous les orateurs qui ont parlé dans une grande assemblée réunissant plus de deux mille auditeurs l'ont dit avec force : d'abord le commerçant Witthoeft, puis le banquier Warburg, puis les directeurs de la *Hamburg-Amerika-Linie*, Huldermann et Ballin. Ce dernier, homme d'affaires génial, a été surtout pressant : « Nous ne pouvons pas, a-t-il dit, mettre des contraintes là où nous demandons à nos ennemis la liberté. » Il a affirmé que si l'empire allemand voulait s'emparer du monde par la concurrence, il faudrait que sa politique fût menée selon les méthodes commerciales : liberté économique au dedans, égalité entre nations sur les marchés du monde. « Donnez-nous de l'air, de la lumière et de la liberté », a conclu M. Ballin.

Ce discours, quand on en pénètre le sens, paraît bien significatif. Il est la répudiation de toute politique militaire de force, laquelle ne peut qu'aggraver le cas de l'Allemagne chez les

grandes puissances commerciales du monde. Les dirigeants l'ont dit à Berlin. Pour écraser par la force tous ses concurrents, l'Allemagne devra appliquer partout ses méthodes militaires : à l'intérieur, la centralisation de l'industrie et du commerce sous le contrôle de l'Etat ; au dehors, l'accaparement des matières premières et des débouchés, sur le modèle de ce qui se passe en Roumanie ou en Ukraine. Une telle politique ne saurait qu'être réprouvée par les gens qui ont à cœur le développement économique de l'Allemagne. « C'est régler, a dit M. Ballin, les conditions économiques du monde dans une cour de caserne. » Eh bien, c'est pour cette politique que Guillaume II a pris parti dans son discours. Voulant la fin, il est bien obligé de vouloir les moyens. Un journal démocratique allemand imprimait récemment en grandes manchettes : « La réforme électorale sous le rouleau compresseur. » L'image ne s'applique pas seulement au problème prussien du suffrage universel. C'est toute l'organisation de l'Allemagne qui est conçue par les maîtres de l'heure comme une immense machine à broyer. « L'Allemagne, disait le socialiste Scheidemann dans un discours récent, est un pays gouverné militairement. »

Ceux qui, à cet égard, pouvaient avoir encore des doutes n'en ont plus après la retraite forcée du secrétaire d'Etat aux affaires étrangères M. de Kühlmann. Il y avait encore, au début de juillet, un homme dans le gouvernement qui était relativement raisonnable et modéré : eh bien, il a dû s'en aller parce que, dans un discours nullement antigouvernemental, il s'est permis de dire que « sans un échange de pensées entre belligérants, l'immensité de cette guerre de coalition et le nombre des puissances qui y sont engagées ne laissent guère attendre une fin absolue par les seules décisions militaires (wird durch rein militärische Entscheidungen allein ein absolutes Ende kaum erwartet werden können).

C'est pourtant la vérité même qu'avait du reste énoncée, peu de temps auparavant et presque dans les mêmes termes, l'officiuse *Gazette de l'Allemagne du Nord*. « Il est bien difficile, à

l'époque actuelle, disait-elle, d'imposer la paix par la force ; ce serait un suicide réciproque que de vouloir continuer indéfiniment la guerre, et il faudra bien un jour ou l'autre en venir à une paix par accord. » Mais autre chose est d'imprimer cela dans un journal, autre chose de le dire dans une assemblée, à la face de tout le pays. La réponse n'a pas tardé à venir : sous les huées des militaires et des pangermanistes, M. de Kühlmann a dû céder la place à un autre, et cet autre, M. de Hintze, est un représentant notoire de la manière forte.

— En attendant, un militaire, le général comte de Montgelas, mis à la retraite, dès les premiers mois de la guerre, pour avoir traité, dit-on, avec humanité les populations de Belgique et des territoires français conquis par ses compatriotes, ose dire dans le grand journal démocratique berlinois, le *Berliner Tageblatt*, que la force, dans cette guerre, ne résoudra rien. Prenant comme point de départ le discours de lord Grey sur la société des nations, il dit que cette idée s'impose à tous ceux qui ont vu de près les horreurs de la guerre. Affirmant aussi que la paix militaire n'est plus possible, il conjure les peuples de préparer dès maintenant la paix économique. « Les barrières douanières entre les peuples, dit-il, devraient être sinon abolies, du moins ramenées au minimum, et les gouvernements devraient s'engager à favoriser, par tous les moyens, les rapports commerciaux et intellectuels entre les hommes, l'échange des biens matériels et des pensées. » Pour lui, le droit du poing doit faire place à la justice. « Il faut, dit-il, qu'au début de cette cinquième année de guerre, les chefs spirituels des pays belligérants et des pays neutres s'apprentent à poser les fondements de nouveaux rapports entre les nations sous la bannière du droit, du droit égal pour tous les peuples, qu'ils soient grands ou qu'ils soient petits. Utopie, dira-t-on. Oui, sans doute, beaucoup le pensent encore, mais il suffira que plusieurs ne l'affirment plus pour que l'idée fasse son chemin. Ce dont je suis certain, en tout cas, c'est que ceux qui en août 1914 sont entrés en campagne avec des désirs impérialistes ont appris, à leurs

dépens, que la puissance et le bien-être d'une nation ne s'accroît pas quand des millions de ses ressortissants ne sont plus que des lambeaux sanglants ou des infirmes, quand des milliards de la fortune publique ont été anéantis ou dissipés dans des buts de destruction, quand le chiffre des naissances a diminué tandis que la mortalité et la criminalité se sont accrus d'autant. Même l'œil d'un homme sans expérience doit voir que dans la guerre, telle que notre temps l'a faite, si un parti peut vaincre, aucun ne peut gagner. »

L'intéressant de ces déclarations est qu'elles émanent d'un militaire qui, naguère encore, confessait qu'il était passionné pour son métier.

— Ce n'est pas seulement dans l'histoire d'aujourd'hui que les hommes de bon sens devraient chercher des leçons : l'histoire napoléonienne, par exemple, nous en fournit en abondance. Les historiens qui maintenant ont des loisirs pour l'étudier font ressortir la grande analogie qui existe entre la situation d'il y a cent ans et celle d'aujourd'hui : c'est ce qu'ont fait M. Seignobos en France, et M. Auguste Fournier en Autriche. Plus près de nous, un jeune écrivain, M. Adrien Robinet de Cléry, nous trace le portrait d'un des diplomates les plus en vue de cette époque, Frédéric de Gentz, qui fut le bras droit de Metternich, ou, comme on l'a dit, son Eminence grise ¹. M. Robinet de Cléry se défend du reste de chercher dans son livre des allusions aux événements contemporains. « La plus grande partie de la présente étude, dit-il, était écrite en 1914, avant que la guerre européenne éclatât. » Il n'en est pas moins intéressant de suivre par comparaison la politique d'un des plus grands adversaires de l'impérialisme napoléonien.

M. Robinet de Cléry s'efforce d'être équitable à l'égard de cet ancien ennemi de son pays. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il tente de réhabiliter sa mémoire ; du moins cherche-t-il à pallier ses fautes ou tout au moins à plaider les circonstances atténuantes

¹ *Un diplomate d'il y a cent ans. Frédéric de Gentz (1764-1832)*, Paris, Payot, 1918.

en faveur de l'homme. On sait que Gentz, fonctionnaire prussien qui se vantait d'avoir du sang français dans les veines (sa mère appartenait à la colonie huguenote de Berlin), fut d'abord un admirateur enthousiaste de la Révolution française. Mais cela ne dura guère : dès 1792, les excès de la Terreur en firent un adversaire acharné. On sait que ce fut le cas de notables étrangers, de Burke et de Niebuhr par exemple, mais ce qu'il y a de particulier dans le cas de Gentz, c'est qu'il ne se borna pas à combattre le despotisme jacobin et l'impérialisme napoléonien, mais qu'il renia ses idées de libéral et passa, avec armes et bagages, dans le camp réactionnaire. Bien mieux, il entra au service de la puissance la plus rétrograde de l'Europe, l'Autriche bureaucratique et policière, dont le despotisme ne laissait rien à envier à celui de Napoléon.

La chose est d'autant plus monstrueuse que Gentz, dans son fond, comme en témoigne sa correspondance, resta attaché aux principes de l'*Aufklärung* qu'il avait puisés chez Kant et les philosophes français du XVIII^{me} siècle. Ainsi donc cet homme portait un masque : il pensait d'une façon et agissait de l'autre. La clef de cette duplicité nous est donnée par l'histoire de sa vie. Gentz était l'une des meilleures plumes politiques d'alors et il était criblé de dettes. L'Autriche paya ses dettes, et enchaîna sa conscience. Chaîne dorée qui pesa d'un lourd poids sur Gentz. Ses contemporains nous l'ont représenté comme un sceptique, un viveur et un blasé. L'historien Ranke, qui le vit en 1827 à Vienne, nous le montre pourtant sous un autre jour : « Il m'a toujours fait l'impression du sérieux, de la profondeur... Je n'ai jamais vu en lui trace de frivolité. » L'homme en tout cas était double. Ce que tout le monde accorde, par contre, c'est que c'était un merveilleux causeur et que personne comme lui ne connaissait l'échiquier politique de l'Europe. Le même Ranke confesse qu'il apprit beaucoup de lui. Chose intéressante à noter, bien que Gentz eût mis sa plume au service de l'Autriche, son cœur était resté attaché à la Prusse sa patrie. Il annonce que de grandes destinées sont réservées à son peuple et il s'en réjouit ; il prévoit même la cons-

titution d'une *Mitteleuropa* dont la Prusse sera l'âme : « Avec autant de qualités et autant d'avantages, dit-il, habitants d'un pays favorisé qui a répandu sa domination et en partie sa culture et ses mœurs dans d'importantes contrées à l'est et au nord, en plus d'une des grandes significations du mot, — *le vrai centre de l'Europe*, — pourquoi ne sommes nous pas le centre de la puissance politique ? » Et dans une lettre à son ami A. H. Müller, il dit : « C'est tout à fait avec raison que vous regardez l'Allemagne comme le centre de la civilisation européenne. »

Sybel, Treitschke et Naumann ont, comme on le voit, un précurseur illustre.

— Le bon poète styrien Peter Rosegger est mort au moment où il allait accomplir sa soixante-quinzième année. Sa popularité était grande non seulement en Autriche et en Allemagne, mais dans tous les pays germaniques. Rosegger fut un écrivain populaire dans le sens le plus large du mot. C'est pour servir le peuple qu'il prit la plume, pour l'instruire et faire pénétrer dans son âme un rayon d'idéal. Il disait que le peuple est inhabile à exprimer ce qu'il éprouve et que le poète doit être son porte-parole. Rien n'était plus étranger à son esprit que la théorie de l'art pour l'art. Jamais il n'aurait dit comme Flaubert qu'un écrivain ne doit écrire que pour dix ou douze lecteurs. Il affirmait, au contraire, que le poète a charge d'âmes et qu'il doit se rendre intelligible au plus grand nombre. « Qu'est-ce que l'art sans les cœurs ou les esprits où on le verse ? disait-il. Un soleil qui ne projetterait pas de rayons et ne donnerait la vie à rien. » Rosegger concevait le métier d'écrivain comme un sacerdoce. Il écrit pour les humbles, les petits, et le ton de ses récits est celui du conte populaire : il est plein de bonhomie, de finesse, de naturel, d'humour. Il est un merveilleux observateur des mœurs, comme en témoignent ses meilleurs livres : *Du temps où j'étais encore petit*, *Dans ma forêt*, *Mon Paradis*, *Sermon sur la montagne*, *Celui qui cherche Dieu*, *La Lumière éternelle*, *Laissez-nous parler d'amour*, mais toujours, au fond de ces œuvres, perce une vérité morale ou sociale. Rosegger, à vrai dire, ne fait pas de

sermons : il se contente de prêcher d'exemple. Je comparerais ses livres à ceux de Benjamin Franklin, mais ils ont plus d'art, plus de fraîcheur et un esprit moins platement utilitaire. C'est que Rosegger était poète, et comme tel il a élevé un monument littéraire à sa petite patrie. Sa littérature pourtant n'a rien de régional : on n'y trouve point le Tyrolien au chapeau à plume, en culotte de futaine, en gros bas de laine et en souliers de montagne ; non, s'il peint ses compatriotes, c'est pour les élever à la hauteur de types humains : sa littérature est essentiellement universelle. L'universalité, du reste, était une des caractéristiques de son esprit. On le voit surtout quand on étudie ses idées religieuses. Né dans le catholicisme, Rosegger, tout en restant catholique, fut dans sa religion un grand hérésiarque. Il combattit le Syllabus et ébaucha le plan d'une Eglise qui devait être une grande république chrétienne où les fidèles de chaque paroisse auraient élu leur pasteur, où les prêtres de chaque diocèse auraient élu leur évêque, où le pape aurait été l'élu de tous les évêques et où l'Eglise n'aurait été tenue envers le pouvoir civil par aucune réciprocité de dépendance. Ce « chercheur de Dieu », comme il se nommait, sentait un peu le fagot pour l'Eglise et il eut dans le haut clergé des ennemis acharnés. Il n'en eut cure : dans son cœur il était rattaché à la grande communauté des croyants, la vraie Eglise catholique universelle, ce qui ne l'empêcha point, quand il sentit sa fin venir, de demander les sacrements de la religion dans laquelle il était né.

Peter Rosegger était une belle âme.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Le deuil national. — Les victimes. — En souvenir du docteur Serge Burnier. — La vindicte prématurée et la discussion nécessaire. — Des professeurs-journalistes, du ronron de R. R., du néant, de l'universalité des choses en général, et particulièrement de nos sous-dictateurs. — M. Dudan et les bolchéviks. — M. Romain Rolland et la Haine. — M. Benjamin Vallotton, *Au pays de la Mort*.

Le fait du mois, c'est la grippe. On la dit en décroissance ; espérons. Sans être en guerre, notre pays aura connu, hélas, les anxiétés de la guerre, les craintes et les douleurs de ceux qui tremblent pour le soldat, qui s'interrogent sur le sort des blessés, un frère, un mari, un père....

Ce deuil national assombrira les feux du 1^{er} août. On nous assure que l'épidémie est bénigne, mais les circonstances en rendent les effets désastreux. Trois cents soldats en tout auraient succombé jusqu'au jour où j'écris ces lignes, sur des milliers de malades. Mais c'est sur la fleur du pays que la terrible faux s'est abattue ! Quelle pitié, quel chagrin que de penser à ces beaux jeunes hommes ! La pleine activité, la conscience de ses forces, l'ardeur, le dévouement ; le rayon de l'intelligence sur le front ; la loyauté dans le regard ; déjà de précieux services rendus, et la promesse de beaucoup d'autres... plus rien.

Notre première pensée va aux victimes. Entre tant d'autres, il en est une dont on nous permettra de rappeler pieusement la mémoire. Tout Lausanne s'est incliné avec émotion et respect

devant le cercueil du docteur Serge Burnier, qui a payé son zèle et son patriotisme de sa vie. Son successeur, le docteur Habel, a été emporté quelques jours après lui ! Ceux-là, de propos délibéré, se sont jetés au feu pour sauver leurs hommes. Médecins, infirmiers, infirmières, honneur à ces braves ! Leur nom, avec celui des soldats morts au service de la patrie, devrait être gravé sur une page de nos montagnes, puisque là est notre livre d'or. Eux aussi, comme leurs ancêtres, ils se sont sacrifiés par devoir et par fidélité. Et leur abnégation silencieuse n'est pas moins belle que l'autre, celle du combattant qui obéit à son chef et tombe. Ils ont donné l'exemple du courage en l'une de ses formes les plus rares, car c'est à la fois le courage militaire et le courage civil.

Le président de notre conseil d'administration, M. Charles Burnier, est frappé d'un coup profondément douloureux. Nous présentons au président et à l'ami, à sa famille aussi, l'hommage de notre fervente sympathie.

Nous pensons aux victimes ; nous pensons aussi aux responsables. Un grondement de colère a parcouru la Suisse, et c'est la Suisse allemande qui, cette fois, en a donné le signal.

Colère légitime et saine, s'il est vrai que l'épidémie pouvait être évitée ou enrayée, et que le nécessaire n'a pas été fait à temps ; légitime et saine aussi, quand bien même la contagion aurait été impossible à enrayer, si l'on n'a pas pris toutes les mesures propres à adoucir les maux, à prévenir les complications et à hâter la guérison.

Mais ne cédon pas au besoin de trouver un coupable en tout accident pour lui faire tout expier à lui seul, sans délai.

Je serais tenté de dire : attendons, si j'étais sûr que l'indignation de notre peuple se change en une volonté réfléchie et inébranlable de faire la lumière et d'établir les responsabilités. Ce qui m'en retient, c'est la crainte de voir quelque éponge officielle proménée sur l'obituaire, et quelque bienveillante enquête

aboutissant, après toutes les traineries et longueurs de temps requises pour abattre l'excitation, à des solutions ambiguës, à un enchevêtrement de considérations circonspectes et au classement final de l'affaire par un bénisseur breveté.

Fermes, mais justes ! On peut frapper un homme, en l'espèce M. le colonel Hauser, et peut-être sera-t-il frappé, car on me dit qu'il a des ennemis. Cela ne nous fera pas avancer d'un pas, cela ne changera rien à une situation qui s'est révélée intolérable, cela ne corrigera rien à l'incurie que nos beaux jeunes hommes paient si cher. Il faut savoir quelle était, non d'après les règlements, mais en fait, l'organisation du service sanitaire, quelles précautions ont été prises au début de l'épidémie, et qui avait à les prendre.

Or nous voyons que, des trois services sanitaires, celui de l'armée, celui des étapes, et le service territorial, M. le colonel Hauser en détenait deux, les deux premiers, et qu'il y ajoutait tout le service de l'internement.

Pourquoi cette phénoménale surcharge d'occupation ? A cause du régime personnel que la guerre et les pleins pouvoirs nous ont valu. C'est M. Hoffmann qui a fait venir M. Hauser quand la Suisse eut accepté de recevoir les prisonniers de guerre malades, et lui remit tout ce nouveau service, sans prendre l'avis de personne, sans en référer au Conseil fédéral, ni au chef du département militaire !

M. Hauser est un bon organisateur. Il a fort bien conçu le service de l'internement, si l'on ne croit devoir envisager ce service que du point de vue médical et aussi du point de vue de l'hôtelier.

La question de l'internement offrait bien d'autres aspects ; c'est ce que les Hollandais, par exemple, ont compris tout de suite et qu'on n'a pas vu chez nous. Passons sur ce point.

La première conséquence du système de M. Hauser a été d'immobiliser ou de mobiliser dans les fonctions de l'interne-

ment un grand nombre de médecins qui eussent été mieux employés à faire de la médecine, tant pour nos civils que pour nos soldats.

La seconde conséquence a été celle qui se produit quand on doit être à la fois au four et au moulin.... L'un des deux l'emporte; ou bien c'est le moulin, ou bien c'est... le four.

A partir de ce point, nous ne savons plus, nous sommes dans l'obscurité. Il est probable qu'on ne demandera pas mieux que de nous y laisser.

Pendant que M. le colonel Hauser s'occupait du service de l'internement, qu'est-ce qui se passait dans ses deux autres services sanitaires, celui de l'armée et celui des étapes?

Si tout allait bien, comment l'encombrement, le désordre, l'insuffisance du matériel et des produits nécessaires ont-ils pu avoir lieu tout d'un coup? A cause de la rapidité de la contagion? D'abord, c'est là un point de fait à vérifier. Il semble qu'on n'ait pas été pris si à l'improviste. Cela paraît avoir commencé par une unité cantonnée à Aigle et qui devait gagner le front, mais qui s'est égrenée jusqu'à Fribourg. Dès qu'il y a contagion dans la troupe, on doit craindre pour les agglomérations d'hommes, et se munir. Et puis, qui dit organisation sanitaire, à l'armée, dit réserves, installations à l'arrière du front, lazarets. Tout cela existait-il en suffisance, oui ou non? Qui osera dire la vérité, non pour exercer des vengeances, mais pour que notre malheur nous serve de leçon?

Ici deux cas se présentent, et c'est le second, je crois, qui est vrai. Ou bien on a laissé aller les choses sans réclamer, ou bien on a fait les demandes nécessaires. Le colonel Hauser a-t-il connu l'état de ses services, a-t-il exigé des compléments, des améliorations, c'est-à-dire forcément, des crédits, et ses demandes ont-elles été repoussées? Il faut espérer que nous arriverons à savoir cela aussi.

L'organisation du service sanitaire laissant à désirer et ses

défauts étant signalés, qui avait qualité pour exiger des améliorations, et qui, par suite, avait le devoir de le faire? Le général.

Le service sanitaire de l'armée relève directement du général.

Les responsabilités s'échelonnent et se subordonnent. Elles se subdivisent et se multiplient vers le bas, où l'on finit par ne rencontrer que la faute personnelle commise dans un cas particulier; elles se simplifient et se généralisent vers le haut, où l'on ne peut examiner chaque jour le détail de chaque rouage, — *de minimis non curat practor*, — mais où l'on est d'autant plus responsable quand les défectuosités du détail et les insuffisances particulières sont telles que l'ensemble en soit affecté sérieusement.

Oui, l'émotion populaire est justifiée. Elle ne l'est que trop. Reconnaissons ce qui a été fait pour remédier à des lacunes cruellement sensibles; gardons-nous de méconnaître les difficultés de la tâche; admirons le zèle, l'héroïsme de notre personnel sanitaire. Mais le fait subsiste. Il y a là trois cents tombes. Et ces jeunes hommes étendus dans la mort, nous en avons l'obsession.

Cela nous est-il permis? Nous reconnaitra-t-on le droit de pleurer avec ceux qui pleurent? On nous conteste en tout cas le droit de plaider pour ceux qui veulent vivre dans un pays libre et honnête. La *Revue* a publié en première colonne, dans son numéro du 23 juillet, sous la signature R. R. un article singulièrement dyspeptique à l'adresse des professeurs qui se mêlent de journalisme. Cette concurrence lui déplait. Je la comprends et l'approuve. Si ceux qui ont passé leur vie à étudier s'avisent de prendre la parole, ne voyez-vous pas que c'est la confusion des genres? Il faut que les uns étudient et que les autres parlent. Tout ira bien ainsi, parce que ceux qui étudient ne seront pas dérangés et que ceux qui parlent ne seront pas contredits. Ils parleront d'autant plus, sinon d'autant mieux. Surtout, ils parleront aussi longtemps qu'on voudra sans dire

ce qu'il ne faut pas dire, sans poser des questions indiscrètes. Ils béniront, béniront, béniront. C'est chose extraordinaire que de voir combien le type du bénisseur a prospéré en Suisse depuis quatre ans.

Il a raison, ce R. R. Nous le gênons beaucoup. Allez donc bénir d'un geste auguste, bénir en rond, bénir en croix, bénir le département de l'économie publique, et l'office de l'alimentation, et le bureau fédéral des blés, bénir la censure, je pense, quand une bande de journalistes d'occasion, parce qu'ils ont un peu étudié pendant trente ou quarante ans, vous assourdissent de leurs criaileries, troublent le rite solennel du « motus », altèrent la source sacrée des pleins pouvoirs ! Non seulement on ne peut plus bénir, mais on ne peut même pas digérer en paix !

Alors, le dolent R. R. fouille dans son dictionnaire et tombe sur Pic de la Mirandole. Le voilà, le chef de file, l'ancêtre de cette race audacieuse qui se rue à travers les défenses, passionnée de savoir tout ! Il a mal fini, après des avertissements de la censure, et en pestilence de magie.

Hélas ! cher confrère, remontez plus haut. Celui qui en a su le plus long sur toute chose, c'est Fridugise, au neuvième siècle, puisqu'il a prouvé que le néant existe. Sérieusement, le néant peut-il exister ? Au fait, quand je vous considère....

Tenez, sage et digne Ronron, je vous donne Fridugise, contre Pic de la Mirandole. Vous vous entendrez mieux avec le premier. C'était un abbé qui a dû bénir abondamment. Et pour le second vous ne le connaissez guère, sans quoi vous ne lui feriez pas l'injure de nous comparer à lui. Songez donc ! Il n'a traité en ses neuf cents thèses que *de omni re scibili*, de toute chose connaissable. Et nous, ce qui nous inquiète, c'est le nombre innombrable des choses qu'on ne peut pas savoir. Par exemple : délivre-t-on des quittances, à Berne, à ceux qui prennent des permis d'exportation ? Et ces quittances, s'il y en a, portent-elles mention exacte de la somme payée ?

Cette question nous hante. Eh bien, Pic de la Mirandole n'en aurait pas traité, parce qu'elle ne fait point partie de l'ensemble des choses connaissables.

Cela fait une grande différence entre Pic de la Mirandole et nous. Il savait trop de choses ; ce n'est qu'un défaut. Nous en voudrions trop savoir, c'est une souffrance et presque un crime.

Toutefois il en est une que nous savons et sur laquelle nous renseignerons volontiers M. R. R. Il se demande qui choisir, à défaut de Pic de la Mirandole, pour remplacer les sous-dictateurs économiques dont quelque disgrâce judiciaire vient à nous priver.

Réponse : n'en remplacez que la moitié et, pour cette moitié, choisissez d'honnêtes gens. Payez-les bien, pour qu'ils ne se paient pas eux-mêmes. Si ce n'est pas la Confédération qui y gagne, ce seront assurément les Confédérés. Et si vous ne trouvez pas les compétences nécessaires dans la coterie habituelle, qui a déjà casé son monde, informez-vous auprès de l'industrie et du commerce suisses, au lieu de les rebuter systématiquement.

Seulement, il ne faut pas dire, comme au Palais fédéral : *Die Syndicate sind ein Landesunglück*. Ce seul mot dénote une mentalité contemporaine de Sennachérib. Ce n'est pas la vôtre, candide Ronron, puisque vous ne remontez qu'à Pic de la Mirandole. Lisez Fridugise : *De nihilo et tenebris*, du néant et des ténèbres. Pour vous, ce sera de la lumière.

Passons aux bolchéviks sans chercher de vaine transition. M. Camille Dudan, un jeune licencié de l'université de Lausanne, revient de Moscou. Il a précédé de quelques mois le convoi des rapatriés, et ses mémoires, précédant leurs récits, nous les résument par avance ¹. Son ouvrage n'est pas, tant s'en

¹ Camille Dudan, *La Russie Rouge. Impressions d'un témoin suisse de la Révolution russe*. Lausanne, Imprimerie centrale et populaire. En vente chez l'auteur et dans les librairies.

faut, d'un ennemi de la Russie. Mais il est d'un témoin véridique.

Nous savions le principal. Le rôle de Lénine, de Trotzky alias Bronstein, de leurs acolytes, l'appui que les monarchistes leur ont donné, la trahison! Nous nous doutions que l'ancienne police, l'Ochrana, s'était mise au service des nouveaux égorgeurs. Mais le détail vu, le fait quotidien, l'impression que font à la fois l'audace insolente de la canaille et la veulerie passive des bourgeois, le genre de vie, enfin, que tout cela compose, voilà ce que M. Dudan nous rapporte. Et je vous assure que le pittoresque n'y fait pas défaut. Imaginez ce spectacle : huit à dix millions de bandits armés lâchés dans les villes d'un grand pays, maîtres des transports, de l'administration, de la planche à frapper les roubles, et se gobergeant à cœur joie. Les Saturnales, la Fête des fous, devenues l'institution régulière et le ressort du gouvernement. Il y a réellement quelque chose de nouveau sous le soleil, c'est cela, et que cela ait pu durer pendant près d'un an, et dure encore !

M. Dudan, dont nous saluons les débuts littéraires, écrit avec facilité et agrément ; sa marque est la modération, même dans le récit des excès, et la fermeté du jugement qui inspire la confiance.

J'en dirais autant de M. Romain Rolland quand il parle d'Empédocle, s'il pouvait en parler sans penser aux événements du jour¹. Il a, en plus, la manière, et par moments la grande manière du poète, le bouillonnement de l'imagination et une ardeur concentrée qui s'échappe en images frissonnantes. Pourquoi c'est Empédocle qui l'attire aujourd'hui, je n'en sais trop rien, sinon que le philosophe d'Agrigente, dont on omet de nous rappeler qu'il fut aussi thaumaturge et charlatan, expliquait les révolutions des choses humaines par l'alternance d'une période

¹ Romain Rolland, *Empédocle d'Agrigente*. Cahiers du Carmel. Genève. Imprimerie Reggiani.

d'amour et d'une période de haine. Or nous sommes dans la période de haine et l'amour viendra. Cela explique tout, et si simplement ! Et cela dispense si aisément de prendre son parti dans le conflit de ceux qui égorgent et de ceux qui sont égorgés ! Evolution naturelle, vous dis-je. Y a-t-il quelqu'un qui *a voulu* la tuerie, qui a dit : Qu'elle soit ! et qui pouvait ne pas le dire, et toutes ces atrocités, y a-t-il un état-major qui les a ordonnées méthodiquement et qui pouvait ne pas les ordonner ? Evolution ! La haine règne, voilà tout. L'amour viendra. Eh bien, votre amour ne vaudra pas mieux que la haine, s'il n'est que le résultat aveugle du jeu des forces inconscientes. Et toutes ces dissertations ne sont qu'un verbiage solennel et ampoulé, quand on s'obstine à traiter des choses humaines comme si elles n'avaient pas des hommes pour auteurs. Que j'aime bien mieux la brochure de M. Benjamin Vallotton, rééditée et augmentée, où nous assistons aux voyages des évacués à travers notre pays et à celui de M. Vallotton lui-même aux régions dévastées et mutilées systématiquement par l'envahisseur ¹. Nous avons déjà lu tout cela avec émotion. Nous le relisons comme si cela venait d'être écrit. Quelle belle sincérité et quel beau tempérament d'homme et d'écrivain M. B. Vallotton fait éclater chaque fois qu'il touche à sa plume ! Vraiment, s'il est le favori de notre public, et il l'est, notre public a bien placé sa confiance ; son admiration aussi. Ces pages, comme tant d'autres, frémissent de vie, même dans la peinture de la mort. Je ne les résumerai pas. Prenez et lisez. C'est probablement déjà fait.

MAURICE MILLIQUET.

¹ Benjamin Vallotton, *Au pays de la Mort*. Neuchâtel, Attinger, 1918.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le papier de feuilles d'arbres. — Utilisation industrielle de la tourbe. — La résistance du chou à la maladie. — Pour remplacer la farine de blé dans le pain. — La toxicité des œufs et la saison. — Altérations de l'aluminium. — Les microbes des vêtements. — Le rationnement du pain a-t-il des avantages? — Modifications récentes dans la lune. — Publications nouvelles.

La crise du papier est universelle : sur quoi, du reste, n'y a-t-il pas crise? Et en quel pays ne sévit-elle pas? Les neutres en souffrent autant que les belligérants. Il se fait en temps normal une consommation de papier effroyable. En temps de guerre elle a bien un peu diminué, mais ce qui diminue surtout, c'est la matière première, le bois. Il serait à tous les points de vue très désirable que le papier se fabriquât avec une matière moins précieuse que le bois, dont il faut une grande quantité pour la construction et le reste.

On cherche beaucoup, depuis plusieurs années, quelles substances végétales pourraient remplacer le bois comme matière première de la pâte à papier. Le problème intéresse spécialement la France qui, consommant un million de tonnes de pâte à papier par an, en importait la moitié de l'Autriche et de l'Allemagne.

D'après une note présentée à l'Académie des sciences par M. Karen Bramson, les feuilles des arbres fourniraient une pâte à papier très suffisante.

On peut faire une objection : c'est qu'il est plus sage pour l'avenir de la forêt de lui laisser ses feuilles mortes qui servent d'aliment et d'engrais aux arbres. Sans aucun doute. Il ne faudrait pas enlever la totalité des feuilles. Au reste, celles-ci, pour

la France, représentent chaque année quelque 35 ou 40 millions de tonnes, et il suffirait de 4 millions de tonnes pour fabriquer tout le papier nécessaire au pays, par an. Il suffirait d'opérer la récolte des feuilles dans des forêts différentes d'année en année.

La manière de faire n'est pas indiquée. On nous dit seulement que le procédé est simple, rapide, et peu coûteux. Il consiste à écraser les feuilles, qui sont réduites en deux éléments : les nervures, et une poudre résultant de l'écrasement du limbe. Ce sont les nervures qui donnent la matière première de la pâte à papier. Elles sont soumises à un lessivage suivi de lavage et de blanchiment.

La poudre, elle, fournit du combustible. On peut la comprimer en briquettes avec un peu de poussière de charbon, ou telle quelle. On peut aussi la soumettre à la distillation sèche, qui fournit un charbon riche en calories (6500-7000) et facilement agglomérable, un goudron, de l'acétone, et de l'acide pyroliqueux.

Les 4 millions de tonnes de feuilles sèches nécessaires à la fabrication de la pâte à papier nécessaire à la France (un million de tonnes) laissent deux millions de tonnes de sous-produits utiles.

Il y a une autre manière d'utiliser la poudre. C'est de l'employer comme aliment pour le bétail. La valeur nutritive de cette poudre serait presque égale à celle du foin ; mélangée à de la mélasse elle donnerait un tourteau excellent.

Toutes les feuilles conviendraient, sauf celles des résineux. Et le rendement de 1000 kg. de feuilles sèches serait de 250 kg. de pâte à papier, 200 kg. de charbon pur ou bien 500 kg. de poudre alimentaire ; plus 30 kg. de goudron, 1 kg. d'acide pyroliqueux, et 600 gr. d'acétone, si l'on utilise la poudre par distillation. Tout cela est intéressant. Mais il faudrait voir ce que vaut le papier, et ce qu'il coûte aussi. Souhaitons que l'épreuve donne des résultats satisfaisants, car il faut arrêter la destruction des forêts.

— La crise du charbon a fait diriger beaucoup de regards du côté de la tourbe, sœur cadette, pauvre et méprisée, du charbon. La tourbe est combustible assurément. Mais elle n'y met pas un zèle extrême. Et elle chauffe avec retenue. Mieux vaudrait, d'après MM. Houlbert et Galaine (Académie des sciences) employer la tourbe d'une autre façon. D'après ces auteurs il faudrait traiter les tourbes, sciures de bois, ordures ménagères et autres produits organiques légers, par carbonisation et distillation. Au lieu de brûler tout cela dans les foyers domestiques, il faudrait le travailler, convertir dans des usines. MM. Houlbert et Galaine proposent la distillation de la tourbe pour la fabrication de l'acide acétique, de l'alcool méthylique, de l'ammoniaque et des goudrons. Ils ont établi des appareils — des cornues tournantes rappelant les torrificateurs de matières organiques. Les cornues contiennent une tonne de tourbe et font dix tours à la minute : l'opération de carbonisation-distillation dure 40 minutes en moyenne. Il n'est rien dit du rendement, ni du coût. Au reste ce n'est pas tant la tourbe même, et seule, qui intéresse les auteurs : c'est la méthode générale de la carbonisation-distillation des matières organiques.

— La maladie n'est pas spéciale aux humains. Elle sévit sur tous les organismes. Et les maladies des plantes sont parmi les principaux ennemis de l'agriculteur. Aussi celui-ci aimerait-il bien connaître les moyens de rendre les plantes plus résistantes. Peut-on y arriver ? Une récente étude de M. L. R. Jones, professeur au Collège d'agriculture du Wisconsin, fournit sur ce point quelques détails intéressants (*Revue générale des sciences*, 15 avril).

Le malade, c'est le chou. Quoique vigoureux de sa nature, le chou est très sensible à certaines maladies parasitaires, en particulier à la jaunisse, due à l'envahissement du système racinaire par un champignon vivant dans le sol, un *Fusarium*. Et une fois le *Fusarium* établi dans le sol, ce dernier ne vaut plus rien pour la culture du chou : il faut supprimer ce légume. Mais

dans un champ contaminé les choux ne meurent pas nécessairement tous. Il en est qui présentent une résistance naturelle prononcée et on en trouve parmi des variétés diverses.

Pourrait-on, en ne propageant que la descendance de ces individus, obtenir des races résistantes sur lesquelles la jaunisse n'aurait pas prise ? M. Jones l'a tout naturellement pensé, et, choisissant 50 de ces individus résistants en 1910, il en a recueilli la graine en 1911 pour la semer en 1912 dans les sols les plus infectés. La résistance des pieds en 1912 fut remarquable. Sur 100, il survécut 96 pieds, dont 80 pommèrent.

La graine de ces plantes résistantes de 2^{de} génération fut recueillie en 1913 et semée en 1914. Et la résistance resta excellente. En moyenne survécurent 99,5 pieds sur 100, alors que les graines non sélectionnées donnèrent 46 % seulement.

Le caractère de résistance à la maladie est chose fixe et héréditaire, et par la sélection judicieuse on arrive aisément à éliminer les races faibles pour ne conserver que les vigoureuses.

Qu'est-ce qui constitue la résistance à la maladie ?

Celle-ci ne tient pas à un obstacle superficiel, car le parasite qui passe par les poils des racines passe aussi bien dans les plantes résistantes que dans les non résistantes. Mais si chez ces dernières le parasite se ramifie au point d'envahir la plante entière, chez les plantes résistantes il se heurte à un obstacle empêchant la ramification. Une couche subéreuse se développe qui empêche la ramification d'atteindre les vaisseaux.

Les influences extérieures jouent un rôle, elles aussi. Surtout la température du sol. L'envahissement par le parasite n'a lieu qu'à partir de 17° C. Au-dessous, même dans les sols les plus parasités, la plante n'a rien à craindre. Mais, dès que le sol atteint 17° C., l'infection se produit, et elle est particulièrement virulente quand la température du sol atteint 27° C. Aussi durant les étés frais la jaunisse est-elle rare ; elle sévit pendant les étés chauds. Et dans ce dernier cas elle attaque parfois les variétés

les plus résistantes, mais de façon partielle seulement. Le travail de M. Jones est fort intéressant : sur beaucoup de maladies des végétaux il pourrait et devrait être fait des recherches similaires. Ce n'est qu'à force de travail et d'ingéniosité que l'homme asservit la nature.

— Encore une crise : celle du pain. Car le monde entier a tout juste de quoi manger, en fait de pain, et de bien d'autres choses du reste. Aussi s'est-on beaucoup occupé de trouver au blé des succédanés dans la fabrication du pain. M. Balland, qui est un spécialiste bien connu, a présenté sur ce point une note instructive à l'Académie des sciences. Que peut-on utiliser, à la place du blé, pour faire du pain ?

L'avoine ? Sans doute. Mais il n'y en a déjà pas assez pour les chevaux, et il faut bien la garder pour ceux-ci. La châtaigne ? Cela donne une galette lourde, compacte, comme l'avait déjà vu Parmentier. Mieux vaut utiliser la châtaigne en tant que fruit, bouilli ou grillé.

La farine de coton ? A éviter, car la farine de coton est souvent toxique, comme l'a montré Cornevin. La fétuque, de composition voisine de celle du pois chiche ? Mais même à 1 % la farine de fétuque donne une saveur déplaisante. Les fèves ? On peut en utiliser la farine dans la proportion de 4 ou 5 %, sans inconvénients pour la saveur du pain. Il en va de même pour les haricots du Brésil, et pour la farine de maïs ; cette dernière dans la proportion de 10 ou 20 %. Mais le pain au maïs n'est pas un régal. Sa couleur semble promettre de la brioche, et la dent ne rencontre qu'un pain très sec. Le manioc ? Utilisable aussi, au taux de 10 ou 20 %. Le millet ? De même, dans la proportion de 3 ou 4 %. L'orge ? Très acceptable ; on peut en introduire 30 ou 40 %. Le pois chiche ? N'en pas introduire plus de 4 ou 5 %. La pomme de terre ? M. Balland n'est pas encourageant. Si on peut introduire un peu de pomme de terre en purée dans le pain de fantaisie, on ne peut faire un pain de munition décent avec 80 % de farine de blé et 20 %

de pomme de terre. Le rendement du pain est inférieur, le prix de revient élevé. Mieux vaut manger la pomme de terre sous forme de pomme de terre tout simplement. Le sarrasin? On peut en mettre dans la proportion de 10 ou 15 % : pas plus. Dans la Bresse, on est revenu aux gaufres, que l'on consommait beaucoup il y a 60 ans. Le seigle? Très utilisable naturellement : on peut en ajouter un tiers et plus. Le soja? Utilisable dans la proportion de 10 ou 15 %, sous forme de farine. Sans doute on lui a enlevé sa saveur spéciale au préalable. Enfin la farine de sorgho est utilisable, mais il n'est pas dit à quel taux.

— Nul n'ignore que les œufs sont toxiques pour bon nombre de personnes. A quoi cela tient-il? C'est un point sur lequel M. F. Maignon a donné quelques renseignements intéressants dans une note à l'Académie des sciences. Il a nourri des rats blancs avec de l'albumine d'œuf exclusivement, donnée à discrétion, additionnée de sels minéraux pour éviter la déminéralisation et prévenir l'acidose. Et il a constaté que la résistance à ce régime est faible. Elle varie d'ailleurs. Le rat le supporte de 20 à 26 jours en été et en hiver; la survie n'est que de 3 ou 5 jours au printemps et en automne. Dans les deux cas il y a perte de poids : de 20 ou 30 % dans le dernier, de 40 % et plus dans le premier. A quoi tient la mort? Celle-ci a des causes différentes selon la saison. Au printemps et à l'automne, il s'agit d'une intoxication, non d'une insuffisance alimentaire. L'animal entre dans une période de vive excitabilité brusquement suivie de coma. En hiver et en été l'animal meurt dans le marasme avec un amaigrissement extrême.

Aucun régime exclusif n'est bon, pour un omnivore en tout cas. Mais il peut être malfaisant de deux manières comme on vient de le voir, et la façon dont les choses se comportent selon la saison permet de comprendre le caractère saisonnier des manifestations de certaines maladies de la nutrition rattachées à l'intoxication azotée, comme l'eczéma, les affections rhumatismales, etc.

— L'aluminium est un métal fort altérable, mais on ne sait pas bien encore pourquoi. D'après un récent travail de M. Jean Escard, les causes sont diverses. L'aluminium est attaqué par les acides et par les solutions alcalines : donc éviter de nettoyer les objets en aluminium avec les cristaux de soude. Dans l'eau pure, l'aluminium reste pratiquement inaltérable. S'il n'est pas pur, s'il contient des traces de cuivre, fer, sodium, silicium, etc., il se désagrège au contact de l'air humide et surtout de l'eau acide, par électrolyse. L'aluminium ne vivrait guère si, à l'air, il ne se formait à sa surface une pellicule très mince d'alumine, très adhérente, se reformant dès que détruite, et protégeant le métal contre l'oxydation.

En outre de l'oxydation, et de l'attaque chimique ou électrolytique, l'aluminium présente des phénomènes de désagrégation mécanique amenant la séparation des fibres. Ces accidents se produisent surtout sur les échantillons fortement écrouis. Les ustensiles exposés par leur destination à des variations de température importantes présentent la désagrégation, la transformation en une masse pulvérulente. Le rôle principal est joué par les actions mécaniques et leur retentissement sur la structure moléculaire. Malgré sa sensibilité, toutefois, l'aluminium rend de grands services ; l'essentiel est de l'employer à ce à quoi il est bon. Il en va de même pour les alliages d'aluminium, dont M. J. Escard énumère les avantages et les défauts.

— Les microbes sont à tel point répandus dans la nature que le phénomène le plus surprenant, en chirurgie de guerre, est qu'il puisse jamais y avoir des plaies non infectées. On est même étonné que la gangrène gazeuse ne soit pas plus répandue. Un bactériologiste américain, M. J. P. Simond, a eu l'idée de rechercher les spores des bactéries anaérobies dans le tissu des uniformes belges, et il les a presque invariablement trouvées. Ce sont certaines de ces bactéries qui déterminent la gangrène gazeuse. Comme dans énormément de plaies il y a introduction de fragments d'étoffe, on comprend que la gangrène se

développe si les germes en existent dans le tissu du vêtement.

A coup sûr la fréquence de l'infection des vêtements n'étonne pas dans le cas de soldats revenant de la tranchée. Chez ceux-ci, l'uniforme est infecté de façon constante. Le contact avec le sol, la boue, les eaux impures, explique que le taux d'infection soit de 100 %. Mais la vie de tranchée n'est pas indispensable. Chez des soldats placés à l'arrière et y vivant depuis 8, 15, 20 jours, les vêtements sont également infectés : les pantalons toujours, les vareuses un peu moins. Même les uniformes neufs n'ayant pas encore servi, et pris au magasin, sont infectés. En moindre proportion, il est vrai : dans la moitié des cas, au plus. L'étoffe, elle-même, avant d'être taillée et cousue, est infectée ; elle arrive infectée dans les magasins. Elle est infectée dans 100 % des cas, superficiellement, et, en profondeur, dans 80 % des cas.

On peut se demander à quel moment les germes infectieux lient partie avec les tissus. Les probabilités sont que la liaison se fait avant le tissage. Les bactéries et spores doivent se trouver sur la laine. Elles existent dans le tube digestif de tous les animaux ; elles se séparent du crottin ; le vent les dissémine sur la toison des moutons, et elles restent là résistant au lavage, au filage, au tissage, à la teinture, se trouvant en état de vie latente qui est toute prête à devenir vie active dès qu'un milieu favorable, une plaie, s'offre à les héberger et nourrir. On peut bien stériliser les vêtements, mais dans les trois jours — même à l'arrière, loin des tranchées — les deux tiers sont infectés à nouveau. Impossible, par conséquent, de supprimer le danger.

— Le rationnement du pain aurait-il des avantages ? C'était l'opinion d'un dermatologiste bien connu, le Dr Sabouraud, qui, il y a un an, exprimait sa satisfaction à penser qu'on mangerait moins de pain.

Mais pourquoi cette satisfaction ? Il l'a expliquée. Le pain est utile, le pain est nécessaire, a-t-il dit, c'est entendu. Mais beau-

coup en abusent, au détriment de leur santé. Les obèses gagneront à être rationnés au point de vue du pain. Car c'est surtout au pain qu'ils doivent leur obésité et mille inconvénients connexes, dont bon nombre d'accidents d'ordre dermatologique. Et il semble que le pain, qui nourrit et entretient l'obésité, nourrit et entretient aussi les affections cutanées des obèses, par exemple l'acné furonculaire, si fréquente chez les individus à gros cou, à cou de taureau, les intertrigos, eczémas, couperoses, acnés et le reste.

Le médecin, généralement, dans ses conseils relatifs au régime des sujets atteints d'affections cutanées, ne tient pas compte du pain. Il ne pose guère de questions à cet égard et ne formule pas de recommandations non plus.

Or, pour M. Sabouraud, c'est là une grande erreur. Le pain est le plus souvent une cause notable d'obésité. Et il y a beaucoup d'obèses que l'on fait maigrir à coup sûr en leur supprimant le pain. (Beaucoup, mais non pas tous : il n'y a pas de médecin qui ne connaisse des sujets restant obèses, quoique soumis au régime antiféculent strict des diabétiques.)

Le médecin, généralement, ne s'occupe pas du pain. Il défend les pommes de terre, le riz, les haricots, les fèves, les lentilles, mais ne dit rien du pain. Aussi rien n'est changé à la condition du malade. Les fèves, s'il en mangeait un plat par an, c'était le maximum ; ce n'est pas leur suppression qui va rien changer. A supposer qu'il mangeât du riz ou des lentilles, ou des haricots une fois la semaine, pense-t-on que la suppression d'un plat de féculents tous les sept jours va faire quelque chose ? Erreur, grosse erreur, dit M. Sabouraud. Condamner les mets qu'on ne mange que de loin en loin et laisser manger le pain, c'est agir de la façon la plus irrationnelle. Il faut permettre les fèves et le reste, mais restreindre considérablement le pain. D'autant que le pain est mal cuit et provoque souvent l'indigestion. Celle-ci, naturellement, est toujours mise au compte de quelque autre aliment : les fèves, par exemple. Il arrive parfois que le médecin

convoqué parle d'une crise hépatique, alors qu'il s'agit d'une simple indigestion due à un excès de mie de pain. Du moins il en était ainsi. Maintenant, avec le rationnement, c'est fini.

Les obèses ont tout à gagner à ce rationnement. Les maigres aussi, surtout ceux qui ont de l'hyperacidité gastrique, de la couperose du nez et des joues, ou les acnés de la cinquantaine, ont tout avantage à manger moins de pain. De façon générale, dit M. Sabouraud, c'est entre 35 et 40 ans que le pain commence à être moins bien digéré, c'est l'âge aussi où s'installe souvent l'obésité.

Par conséquent, disait M. Sabouraud, le rationnement du pain sera très avantageux à bon nombre de consommateurs. Et ceux-ci, instruits par l'expérience, constatant les bons effets d'une absorption moindre de cet aliment, M. Sabouraud les voyait dorénavant assagis, se privant de pain une fois le moment venu où on en mangerait à son gré. « A quelque chose malheur est bon », dit le proverbe. Il serait intéressant de savoir si les espérances de M. Sabouraud, formulées en février 1917, ont été réalisées. Les obèses et les sujets à peau irritée ont-ils bénéficié du rationnement du pain? Sans doute, M. Sabouraud le fera savoir, car il doit suivre les événements avec un intérêt tout spécial. Quand on a fait une prophétie, on aime bien la voir se réaliser.

— Se passe-t-il quelque chose dans la lune? Bien que la lune soit un astre mort, où rien ne vit probablement, parce que les conditions (atmosphère, température, humidité, etc.) nécessaires à la vie telle qu'elle nous est connue par les êtres vivant sur terre ne s'y prêtent pas, ce serait une erreur de croire que tout y est immobile et immuable. Et sans doute, avec le temps, plus on photographiera la lune dans ses détails en comparant entre elles les photographies obtenues aux époques successives, plus on s'assurera que des changements s'y produisent. Peut-être une certaine activité volcanique peut-elle encore se manifester, d'où des modifications topographiques appréciables. D'autre part, il est bien probable que la lune est couverte d'une épaisse couche

de poussière, en partie cosmique et en partie lunaire. L'absence d'eau fait que toute désagrégation par le froid des roches superficielles doit aboutir à la formation de poussière qui s'accumule, puisqu'il n'y a pas d'eaux pluviales et courantes pour l'entraîner dans des océans d'ailleurs absents.

La couche superficielle des roches se décompose donc en poussière, et à celle-ci s'ajoute la poussière cosmique résultant de la chute de parcelles matérielles venues de l'espace. Il doit en tomber sur la lune comme il en tombe sur la terre. Et elles s'accumulent sur place forcément. Il peut arriver toutefois que l'atmosphère lunaire, bien ténue sans doute, soit agitée par suite des oscillations de température : des nuages de poussière peuvent être soulevés et peut-être les apercevrait-on ou se photographieraient-ils s'ils étaient d'épaisseur et de dimensions suffisantes. Si des volcans existent, se réveillant de temps à autre, des nuages de fumée pourraient s'apercevoir.

Quoi qu'il en soit, deux observateurs ont communiqué à la Société astronomique des faits venant à l'appui de l'idée qu'il se fait des changements sur la lune. L'un d'eux, M. Houdard, signale depuis avril 1915, au sud du grand cirque Posidonius, une ligne vaporeuse grisâtre. L'autre, M. Annequin, a remarqué, en décembre 1914 et en mars 1915, dans le cratère Aristellius, l'existence d'une raie noire partant du pic central et traversant le cirque et sa paroi. Selon les jours les dimensions et l'aspect de cette raie présentent des différences. S'agit-il de produits volcaniques, cendres, fumée dans l'air, ou de sortes de givres et de dépôts à la surface du sol? On ne sait trop. Mais des changements semblent se faire et les astronomes en suivront certainement l'observation.

— Publications nouvelles : *Pour la repopulation et contre la vie chère*, par A. Krug (Paris-Nancy, Berger-Levrault), ouvrage substantiel, dû à un auteur qui a le sens des réalités, — qui vit non dans les livres et les théories, mais dans la vie réelle

et pratique, un Alsacien industriel plein de confiance en la possibilité de progrès économiques et sociaux qui sont bien désirables dans toute notre société occidentale. L'auteur touche à toutes les questions du jour, et par là intéresse un public des plus étendus : le public de tous ceux qui réfléchissent et qui ont de la bonne volonté pour changer une situation qui a besoin d'être modifiée, sans aucun doute. Une partie de l'ouvrage est consacré à la dépopulation, à ses causes, et à la repopulation ; l'autre se rapporte à la terre, à son exploitation, à l'enseignement agricole, à l'organisation de l'agriculture. Livre à lire et à méditer. — Dans *L'évolution des plantes*, par Noël Bernard (Préface de J. Costantin), publiée chez F. Alcan, Paris, nous avons un recueil des principaux travaux du regretté Noël Bernard, un jeune botaniste mort en 1911 et qui s'était déjà fait un nom dans la science. Un second volume suivra sans doute. Noël Bernard a attaché son nom de façon impérissable au problème de la symbiose. Il a découvert l'importance capitale de la symbiose pour la mutation chez les orchidées et pour leur reproduction, et pour la biologie générale. Les mémoires reproduits dans ce volume se rapportent à des problèmes généraux seulement : évolution individuelle et sexualité, notion d'espèce, hérédité, espèces et variétés, croisement et variation, caractères généraux des plantes supérieures, formes générales, l'évolution dans la symbiose. Livre de premier ordre pour le botaniste ayant de la philosophie et pour le biologiste.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

La guerre. — La victoire des pangermanistes. — La détresse de l'Autriche. — Dans le monde slave. — Deux morts. — La confiance dans le camp de l'Entente.

La troisième offensive allemande s'est produite. Les troupes impériales se sont allongées sur la Marne entre Château-Thierry et la lisière occidentale de la Montagne de Reims ; elles ont passé la rivière et conquis quelques kilomètres de terrain sur la rive sud. Mais les Français étaient prêts. Ils semblent même avoir vu, sans aucun déplaisir, l'ennemi avancer plus qu'une saine prudence n'aurait dû le lui conseiller. Pour aggraver ses pertes et ménager leurs forces, ils ne laissaient sur leur première ligne que des nids de mitrailleuses qui semaient largement la mort autour d'eux, et ne soutenaient la résistance à fond que sur leurs positions principales. Puis, quand l'armée du Kronprinz, se prolongeant du nord au sud, en est arrivée à dessiner comme une poche profonde, les Français et leurs alliés américains l'ont vigoureusement attaquée de l'ouest et de l'est.

Les journaux allemands faisaient grand état, depuis quelque temps, du retour des troupes impériales sur la Marne. Ils y voyaient la revanche du revers de 1914 qu'ils reconnaissent d'ailleurs pour la première fois ; ils constataient que la guerre allait finir là où elle avait commencé.... Il n'en est que plus singulier de voir le haut commandement renouveler la même faute à quatre ans de distance : maintenant, comme en 1914, il prête un flanc prolongé, sur un front très étroit, aux troupes

qu'il doit supposer particulièrement nombreuses dans une région comme le camp de Paris. Le résultat est également le même : les Allemands ont dû rétrograder en grande hâte ; ils ont repassé la Marne, reperdu Château-Thierry, la lisière est de la forêt de Villers-Coterets, les abords de la Montagne de Reims. Il y a aussi l'effet moral.... Et si l'agence Wolff s'attache à prouver, par des tours de force d'exégèse, que ces mouvements étaient prévus et voulus, que tout répond exactement aux calculs puissants du général Ludendorf, elle abuse décidément de la naïveté de ses lecteurs et ne peut rencontrer, même en Allemagne, qu'une incrédulité générale.

L'événement est-il décisif ? Non, certes.... Les Allemands possèdent de fortes réserves dont ils disposent avec une rapidité remarquable ; ils ont organisé avec un soin extrême une série de positions dont on ne les délogera point facilement. Bien que les bulletins de l'Entente nous disent que la lutte continue, que les Alliés marquent de nouveaux progrès, la bataille va se « stabiliser » sans doute, comme se sont stabilisées toutes les autres batailles, sur le front occidental, depuis tantôt quatre ans.

Pourtant cette contre-offensive poussée à fond est d'une importance capitale. Depuis que la défaillance russe a fait sentir ses effets, les troupes des puissances libérales avaient fait montre d'une patience extrême ; elle encaissaient les coups de l'ennemi là où il lui plaisait de les porter, se bornant à réagir de leur mieux ; rien n'avait pu les faire sortir de la défensive : les chefs avaient apparemment d'excellentes raisons pour cela. Brusquement la scène change : le général Foch refuse de subir plus longtemps la volonté de l'adversaire. Il ne s'agit plus de contre-attaques locales destinées à ralentir les progrès d'un ennemi maître du champ de bataille, mais d'une offensive stratégique qui force l'adversaire à déplacer précipitamment ses réserves, à modifier tous ses plans. Un élément nouveau est donc intervenu dans la guerre.... Cependant, à moins de modifications

politiques difficiles à prévoir, l'Allemagne ne peut plus espérer intensifier son effort et, dans le camp de l'Entente, les Américains arrivent en rangs serrés.

— C'est un fait historique constant que les ambitions d'un souverain, d'une famille ou d'une caste n'apparaissent dans toute leur ampleur que quand le maximum de l'effort est déjà dépassé ; cela pour le plus grand malheur du peuple qui consent à servir d'instrument à de semblables projets. Alors que les armées allemandes donnent, pour la première fois, des signes indéniables de fatigue, la caste pangermanique remporte à l'intérieur son ultime victoire, elle écarte le seul homme qui se permettait de faire opposition — et avec quelle prudence ! — à ses projets.

M. de Kühlmann était un homme d'Etat souple. Il savait qu'en se dressant résolument contre les conservateurs et les militaires, il ne pouvait que se faire briser comme un fétu. A plus d'une reprise il avait élevé la voix et s'était associé au concert des loups. En parlant de la restitution de l'Alsace-Lorraine, il avait à trois reprises, en un crescendo impressionnant, prononcé le fameux « jamais. » Il avait, en prenant comme point de départ la formule de conciliation votée par le Reichstag voici une année, négocié, à Brest-Litovsk et à Bucarest, des traités de paix qui ouvraient à tous les appétits les perspectives les plus alléchantes ; nul doute qu'il ne se préparât à en faire de même sur l'autre front si les puissances occidentales avaient l'imprudence d'ouvrir des pourparlers. Il était très dangereux.

Mais M. de Kühlmann savait que c'est avec du miel qu'on attire les mouches et même les guêpes : il affectait une modération extrême. Il se rendait compte aussi que l'Allemagne ne pouvait espérer imposer sa volonté de haute lutte à tous ses ennemis d'Europe et d'Amérique et que le moment viendrait où la diplomatie serait appelée à parfaire, moyennant quelques concessions de surface, le glorieux travail des armes. Un jour,

moins prudent que de coutume, il se laissa aller à affirmer devant le Reichstag cette vérité simple, aux applaudissements d'ailleurs de la majorité de l'assemblée. Et les pangermanistes, qui lui en voulaient de ne pas savoir conserver partout et toujours l'attitude dure et hautaine qui seule convient à un ministre du Kaiser, qui lui reprochaient ses traités de paix comme de déshonorantes faiblesses, jurèrent sa chute et l'obtinrent.

Le contre-amiral Hintze, qui lui succède en qualité de secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, ne leur donnera pas les mêmes sujets d'indignation. Son activité à Pékin et à Christiania prouve qu'il sait se plier à toutes les besognes. Il est l'homme de Hindenbourg et du quartier général : il appliquera la manière forte. Reste à savoir si c'est bien la manière qui conviendra toujours à l'Allemagne.

Cependant les partis qui forment la majorité du Reichstag, après avoir fait mine de se fâcher sérieusement, ont accueilli ce changement de personnes avec une bonne volonté remarquable. Avides d'être rassurés, pour n'être pas obligés de persévérer dans une attitude d'opposition qui répugne à leur tempérament, leurs délégués ont applaudi le comte Hertling qui affirmait, devant la « commission principale », qu'il n'y avait rien de changé dans la politique de l'empire vu que, cette politique, c'est lui qui la faisait. Pourtant le vieux chancelier, qui est un homme de grande intelligence, ne pouvait ignorer qu'il énonçait une contre-vérité et aucun de ses auditeurs ne se faisait la moindre illusion sur ce point.

La même faveur a entouré le premier fonctionnaire de l'Etat quand il a déclaré que l'Allemagne ne considérait la Belgique que comme un gage qu'elle était disposée à abandonner, moyennant des garanties sur lesquelles il a jugé préférable de ne point s'expliquer, au moment des négociations de paix ; si toutefois ses adversaires se montraient disposés à lui assurer en retour de légitimes satisfactions.

Théorie monstrueuse ! Voilà un pays libre que les armées allemandes n'ont occupé, le chancelier l'a reconnu, que par suite de « nécessités militaires » ; elles l'ont rançonné, dépeuplé, ruiné.... Et maintenant, parce qu'elles l'occupent, le comte Hertling, un juriste, un vieillard et un chrétien, considère que l'Allemagne y a acquis un droit de propriété, il le regarde comme un objet d'échange qu'elle rendra si d'autres veulent bien acheter cette restitution par des sacrifices suffisants. Et les journaux libéraux affectent de trouver cela fort généreux et déclarent que si l'Entente, désormais pleinement rassurée, ne se hâte pas d'entrer en négociations, elle achèvera de révéler l'esprit méchant qui l'inspire ; tandis que les conservateurs laissent éclater leur mauvaise humeur et allongent, avec tant d'ardeur, la liste des « garanties » prévues par l'orateur, qu'il menace de ne rester plus rien de la Belgique autrefois indépendante et heureuse.

Que l'on compare les principes qu'expose le président Wilson dans chacun de ses discours avec cette effarante notion de la politique et du droit ! Jamais, sans doute, l'opposition entre les deux camps n'est plus nettement apparue. Et nous en sommes là, après quatre ans d'une guerre affreuse, quand de toutes parts s'élève un appel à la paix !

— Tandis que l'Allemagne achève de se soumettre à la caste qui lui a fait tant de mal, son alliée, la monarchie danubienne, souffre plus que jamais. Rien ne va plus : le peuple crie de misère et de faim, les nationalités asservies disent si haut leurs plaintes et leur indignation qu'on n'essaie même plus d'étouffer leur voix, l'armée se fait battre. C'est parce que la situation est intenable que M. de Seidler est tombé. Sauf les « bourgeois allemands » et quelques autres groupes, tous les partis se levaient contre lui. Le Reichsrat refusait de voter le budget et les crédits de guerre. Le ministre, impuissant à gouverner, a présenté sa démission à l'empereur, qui n'a plus essayé de le retenir. Le baron Hussarek a été chargé de la présidence du

conseil.... La chambre des députés ne lui refusera sans doute pas les crédits indispensables ; et l'on vivra tant bien que mal pendant quelque temps. Mais si l'on s'imagine, à la Hofburg, qu'il suffit d'un changement d'homme pour transformer la situation, on se berce d'une illusion décevante. Le mal est autrement profond.

Mais l'Autriche, qui a déchainé la guerre, n'a plus le droit de demander la paix. Elle n'est même plus libre dans sa propre maison. Elle ne peut plus faire aux nationalités des concessions qui d'ailleurs, ne les apaiseraient pas, car elles n'ont plus de confiance. L'empire des Habsbourg a lié son sort à celui des Hohenzollern. A Salzbourg, une conférence s'occupe de river la chaîne. Ils ne se sépareront plus.

— Dans tout l'Orient, l'action de l'Allemagne reste prépondérante.

Le Conseil de Lithuanie a élu comme souverain le duc d'Urach, principicule germain que seuls connaissent les lecteurs de l'almanach de Gotha. Il paraît fort probable que Berlin était d'accord avec ce choix : sans cela il n'aurait pas eu lieu. Les provinces baltiques attendent qu'il soit prononcé sur leur sort. Comme les 95 % de la population n'ont aucun moyen régulier de faire entendre leurs vœux, il nous paraît difficile que la décision, quelle qu'elle soit, réponde aux beaux principes qui ont tenu une si grande place dans les préliminaires du traité de Brest-Litovsk. La Finlande est de complexion plus coriace : elle ne veut pas d'un roi. Malgré l'arrestation préventive d'une partie de ses membres, il ne paraît pas que la diète puisse être amenée à accepter une solution monarchique. Grosse déception parmi les familles princières allemandes, extraordinairement avides de trôner, qui avaient jeté leur dévolu sur celui-là. Mais le dernier mot n'est pas dit....

En Ukraine la situation ne change pas. Les paysans continuent à vouloir garder leur blé. Ils se préparent à résister

vigoureusement aux agents qui viendront réquisitionner les récoltes. Le gouvernement de l'hetman voudrait bien donner pleine satisfaction à ses amis ou protecteurs de Berlin et de Vienne. Mais les moyens d'action lui manquent : il aurait besoin de troupes nombreuses et les empires centraux sont assez embarrassés de les lui fournir. Dur problème !

Dans la Grande-Russie l'anarchie s'aggrave selon le rythme prévu. Le fait que les troupes tchéco-slovaques, une poignée d'hommes en comparaison des cent millions d'habitants qu'est censée contenir encore la République des Soviets, tiennent le chemin de fer sibérien des deux côtés de l'Oural dénote la pitoyable faiblesse du gouvernement bolchéviste.

Pourtant ces gens usent de la manière forte. A la suite du meurtre du comte Mirbach, ambassadeur d'Allemagne à Moscou, le délégué aux affaires étrangères Tchitcherine annonce, en manière d'expiation, qu'on a fait fusiller incontinent deux cents socialistes-révolutionnaires : élégante manifestation qui caractérise bien l'avenir de justice et de fraternité universelle dont les sieurs Lénine et Trotzky se sont faits les apôtres. Malheureusement, le régime n'en devient pas plus robuste pour cela : au contraire ; et si M. Helfferich, qui succède à M. de Mirbach en qualité de résident général auprès des Soviets et aura là sans doute l'occasion de réparer des fautes trop nombreuses, ne compte pour le protéger que sur la police bolchéviste, il a bien des chances de couronner par une fin fâcheuse une intéressante carrière. Mais les précautions doivent être prises ; des troupes allemandes veilleront sur l'ambassadeur allemand : suprême humiliation imposée à l'ancienne Sainte-Russie dont, selon toute apparence, Lénine et sa bande prendront fort lestement leur parti.

— L'anarchie a fait une victime illustre. Il paraît bien cette fois que l'ex-tsar a été arraché à sa vie d'humiliations et de douleurs, sur l'ordre d'un comité obscur, par des agents infimes.

J'ai trop souvent parlé des faiblesses et des fautes de Nicolas II pour revenir aujourd'hui sur ce malheureux. Je constate seulement qu'on l'a tué alors qu'il ne faisait plus aucun mal, au moment où il ne demandait qu'à finir ses jours paisiblement dans quelque demeure écartée et tranquille : sa faiblesse intellectuelle et morale étant d'ailleurs la sûre garantie qu'il ne menacerait plus qui que ce soit ou quoi que ce soit. La Russie révolutionnaire a préféré l'assassiner. Grosse erreur ! En le frappant, elle l'a lavé de ses fautes et de ses crimes. Aujourd'hui, en face de ce pauvre homme, nous chercherions vainement à réveiller notre indignation de jadis. Nous n'avons plus que de la pitié. Or il arrive que la pitié est un des sentiments les plus puissants parmi ceux qui agitent notre humanité et on admet que, par la volonté divine et la tradition des monarchies, un souverain ne disparaît jamais complètement : il a toujours un successeur.

La mort de Mahomet V, sultan, padischah, ombre de Dieu sur la terre, seigneur de la mer Blanche et de la mer Noire, commandeur des croyants, etc., etc., fait une moindre impression. Ce vieillard timide, porté d'une prison au trône, n'avait pu se débarrasser de l'effarement de sa jeunesse et de son âge mûr. Il avait toujours fait ce qu'on lui avait dit de faire ; il s'était incliné devant les maîtres de l'heure, eussent-ils les mains couvertes de sang. Son successeur, Mahomet VI, qui a vécu dans les mêmes conditions, serait fort embarrassé de prendre une autre attitude. Les journalistes qui se plaisent à lui dicter une tâche et à lui dresser un programme ont apparemment de l'imagination à dépenser et du temps à perdre : qui mieux est, ils ne connaissent rien aux choses de là-bas.

— Tandis que l'autoritarisme, la violence, la misère ou le désordre paraissent gagner de proche en proche les pays qui ont le bonheur de subir l'organisation germanique, le camp de l'Entente présente un tout autre spectacle.

Sans doute on n'y fait pas tout ce qu'on devrait y faire. Les attaques qui se poursuivent contre des hommes parfaitement dans leur rôle, M. Lloyd George, par exemple, ou M. Clemenceau, prouvent que, si les peuples ont acquis la pleine compréhension de la nécessité et du danger, les politiciens ne peuvent se débarrasser de leurs ambitions, si inquiétantes et coupables soient-elles. On célèbre force fêtes aussi, on prononce une impressionnante quantité de discours... et l'observateur lointain se demande si, pour assurer l'union des peuples, il est indispensable de se livrer à tant de manifestations puériles, tandis que de redoutables problèmes se posent et que les soldats se font tuer. Fait plus grave : l'accord diplomatique, qui doit seconder le travail des armées et hâter la fin de la guerre, ne paraît pas, malgré des affirmations nombreuses et de très louables efforts, être du domaine des réalités vraies.

Mais les intentions sont là : l'Entente ne veut plus porter atteinte à la liberté de personne. L'union morale existe aussi : tous ces peuples si divers vibrent d'un seul cœur. Et la volonté de vaincre plane sur cet étrange assemblage de nations et de continents et le rend apte à tous les efforts, à tous les sacrifices. Jamais, depuis l'été 1914 de tragique mémoire, la grande ligue qui s'est dressée contre la caste pangermanique n'a montré plus de dignité ou inspiré plus d'espairs. Je souhaite, alors que si souvent j'ai élevé la voix pour signaler des erreurs ou annoncer des dangers, d'en dire autant jusqu'à la fin.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 juillet 1918.

APPEL

Le monde tremble sur ses assises.

La liberté est en danger, menacée par ses ennemis mortels, l'anarchie et l'autocratie, la révolution et la réaction.

De l'intérieur, comme de l'extérieur, la Suisse voit poindre des périls de tous genres. Des forces étrangères semblent vouloir saper les bases de notre liberté. Dans le domaine économique une dépendance continue nous guette. Des éléments venus du dehors tentent de ruiner notre unité sociale et dans le domaine politique même, sèment la désunion parmi notre peuple.

Au lieu de concentrer toutes leurs forces vers le seul but des Suisses, *la cohésion interne*, au lieu de faire front *contre les influences du dehors*, les citoyens sont divisés et absorbés par des luttes stériles de partis.

L'Union suisse des démocrates indépendants cherche à réunir toutes les forces du pays autour des principes contenus dans son programme. Elle n'est pas un parti politique dans le sens propre du mot. Elle veut être une association populaire dans laquelle les éléments intellectuels et les grandes masses populaires pourront prendre contact pour étudier les questions politiques *dans un sens patriotique et démocratique*, au moyen de conférences, de discussions et de publications. L'Union s'efforcera de dévoiler les influences étrangères et de paralyser leur action. Grâce à de nombreux groupements locaux, le programme de l'association pourra pénétrer dans tout le pays et son esprit devra animer toutes les classes de la population.

Citoyen de la libre Suisse ! Veux-tu qu'au point de vue tant social que politique ton pays sorte ferme et uni du conflit mondial ? Veux-tu que ta patrie s'oppose à temps aux influences étrangères économiques et intellectuelles, à la réaction impérialiste, à l'anarchie sociale ? Veux-tu qu'à l'avenir les peuples de l'Europe ne soient plus assis sur un tonneau de poudre que peuvent faire sauter quelques irresponsables pour un prétexte quelconque ?

Si tel est ton désir, travaille dans cet esprit et appuie nos efforts en adhérant à notre Union.

Berne, 8, Kramgasse.

UNION SUISSE DES DÉMOCRATES INDÉPENDANTS :

Le Comité : E. BAUMANN, architecte ; B. BÄCHLER, pharmacien ; E. BÄHLER, commerçant ; L. FATTON, traducteur ; A. GLUTZ, gérant ; Ch. KÖRNER, technicien ; H. SUTER, historien ; A. TRITTEN, agent d'assurances ; Fr. ZURLINDEN, commerçant.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

(Cent-vingt-troisième année.)

Tome XCI — N° 273. — Septembre 1918.

I

La situation morale.

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Il faut bien citer, une fois de plus, ces paroles immortelles, qu'on croirait gravées dans le bronze romain, et que, le 5 septembre au matin, le général Joffre adressait à ses soldats en retraite. Tous comprirent. Enfin on allait pouvoir livrer, à visage découvert, en vraie terre de France, une vraie bataille française où la valeur individuelle et l'habileté manœuvrière ne risqueraient plus d'être entièrement annihilées par d'expugnables organisations défensives et par de stupides écrasements d'artillerie lourde! Merveilleux ressort du tempérament français! Les fatigues sans nom et les humiliations de la retraite, les marches forcées sous la pression ennemie,

¹ Ces pages sont extraites d'une *Histoire de la Grande Guerre* dont le premier fascicule va paraître prochainement à la librairie Hachette.

les nuits sans sommeil, les inévitables défauts du ravitaillement, la faim, la soif, la chaleur accablante ; à l'horizon, les villages qui flambent, les obus qui éclatent, les grands géants roux dont le cercle se resserre, les lamentables convois des pauvres gens qui fuient l'invasion ; en une minute, tout cela est aboli, oublié. Hier, c'était une armée sur laquelle paraissait souffler le vent de la défaite, et qui, hésitant à se croire vaincue, se demandait si elle n'était pas trahie. Aujourd'hui, c'est une armée toute neuve, aguerrie, confiante en elle-même et en ses chefs, confiante en la justice de sa cause, et qui, tout entière, d'un seul élan, se redresse contre l'envahisseur. Comme le géant de la fable qui reprend force et vie au contact de la terre maternelle, elle a entendu « l'appel du sol » ; ses morts ont parlé ; leurs voix ont redit à ses oreilles l'hymne lointain des aïeux, le cri inextinguible des races qui ne veulent pas mourir. Ces bois, ces champs, ces vallées ombreuses, ces aimables coteaux modérés, tout ce clair paysage français, il faut le délivrer des hôtes odieux qu'il abrite. Ces foyers modestes où le rude étranger est entré en maître et qu'il brûle, pille, et parfois déshonore, il faut les libérer de l'impure présence qui les souille. Ce Paris tout proche, cœur de la France et foyer du génie français, où le César germanique médite une entrée triomphale, où ses soudards rêvent d'assouvir leurs brutales convoitises, il faut leur en interdire la conquête. Et de ces images, de ces visions, de ces impressions presque physiques, se dégageait, pour tous les soldats de France, le plus éloquent, le plus vivant commentaire des paroles de leur chef, l'imprescriptible obligation morale de vaincre ou de mourir.

Comme pour les confirmer dans leur confiance et leur

renaissant espoir, voici que, sous le désordre apparent, l'ordre foncier se révèle. Comme toutes les retraites du monde, celle-ci, qui restera l'une des grandes choses de l'histoire militaire, a souvent présenté l'aspect d'une certaine confusion. Une armée moderne de plusieurs centaines de mille hommes, avec tout le matériel, les approvisionnements qu'elle traîne après elle, ne se replie pas sans laisser quelques traînards, sans que certains ordres mal compris ne se transgressent, sans que certaines unités ne se mêlent. En réalité, le mouvement de recul a été conduit avec une méthode, une sûreté, une maîtrise auxquelles les hommes du métier s'accordent à payer un juste tribut d'admiration. Au moment de faire tête, chaque homme se retrouve à son rang, à sa place, coude à coude avec ses camarades de combat ; les unités sont séparées, reformées ; les cadres sont reconstitués ; les officiers qui se sont montrés inférieurs à leur tâche ont disparu ; un commandement éprouvé, fraternellement uni dans la doctrine et dans une même pensée patriotique, a pris en mains la conduite des opérations, et, à toute sorte de signes, les soldats sentent qu'ils n'en sauraient souhaiter un meilleur ; les renforts, les munitions affluent. La partie est désormais moins inégale. Elle va se jouer, chacun le sent, avec le maximum de chances que, pour le moment, la cause française a pu réunir.

La France de l'arrière s'efforce de son mieux de correspondre à ces dispositions morales qu'elle pressent, qu'elle devine, plutôt qu'elle ne les analyse avec une claire conscience. Mal préparée par nos premiers succès, et par les réticences ou atténuations officielles, aux revers qui allaient suivre, un peu stupéfaite d'apprendre coup sur coup l'échec de notre offensive générale, la

retraite, la rapide invasion du territoire, l'exode du gouvernement à Bordeaux, profondément émue par la vue et les récits des réfugiés du nord et du nord-est, dont les douloureux cortèges déferlent inlassablement sur les régions plus privilégiées, la France provinciale s'est promptement ressaisie. En dépit de tous les bruits pessimistes qui circulent, et que propagent mille agents étrangers soudoyés par l'ennemi, elle se refuse à admettre la possibilité d'un désastre ; elle ne perd pas confiance ; elle s'obstine à espérer, fût-ce contre toute espérance ; elle croit ; elle attend.... Et Paris, le vibrant et nerveux Paris, qui se sait si menacé et si imparfaitement défendu, que pense-t-il ? que devient-il ? Paris est admirable de dignité simple, de bravoure tranquille et modeste. Il a vu passer, il a acclamé — avec quel élan ! — nos admirables troupes d'Afrique, et il sait qu'il sera défendu « jusqu'au bout. » Il a confiance. Il a évacué les bouches inutiles, il a vu fuir la tourbe cosmopolite qui l'encombre d'ordinaire, et rendu à sa vraie nature, tout à son labeur quotidien, il espère et il attend. Pas un éclat de voix, pas un mot emphatique ; mais une sorte de gravité recueillie et presque souriante, et cette « tranquillité dans le tragique » qui a si vivement frappé tous les étrangers témoins de notre vie guerrière. L'atmosphère morale qui plane sur toute la France de septembre 1914, c'est exactement celle que l'on respire dans nos plus belles tragédies classiques.

En face de ce peuple qui tout entier refait d'instinct le geste héréditaire, geste de vaillance et de discrétion, l'Allemagne est en proie à son habituel délire d'exaltation romantique, *furor teutonicus*. D'un bout à l'autre de l'empire, on acclame la guerre « fraîche et joyeuse » ;

on illumine, on pavoise, on festoie, on s'enivre en l'honneur de la Germanie invincible ; on commente, on amplifie les dithyrambiques bulletins de l'*Agence Wolff*, les emphatiques communiqués de l'état-major, les déclarations impériales ; on croit toucher du doigt la réalisation du rêve pangermaniste ; on annexe le monde ; on dépouille toute pudeur et tout scrupule ; c'est l'heure où Harden écrit ses articles les plus frénétiques. Et comme « guerre, commerce, piraterie, c'est là une indivisible trinité », — au dire de Goethe, — on ne se contente pas de se faire envoyer par les troupes conquérantes les dépouilles des pays envahis, des femmes d'officiers vont elles-mêmes piller et cambrioler sur place. Quant aux soldats, entre deux étapes, il n'est pas d'excès orduriers qu'ils ne commettent ; et même si l'on ne possédait les innombrables témoignages de leurs victimes, les aveux de leurs propres carnets de campagne suffiraient à dresser contre eux le plus écrasant réquisitoire. Son immoralité même sera pour cette armée une cause prochaine de faiblesse.

Car, dans sa hâte de vaincre pour jouir, elle n'écouterà pas les conseils de la plus vulgaire prudence. Fonçant sur l'ennemi « avec une sottise de taureau », elle ne verra pas les pièges qui vont se tendre sous ses pas. Ne croyant qu'à la force matérielle, elle ne concevra pas les imprévues réactions de l'idéalisme moral. Lourdemment orgueilleuse de ses premiers succès, elle croira irrémédiablement vaincu l'adversaire qui se dérobe à son étreinte ; elle se laissera prendre aux apparences d'une retraite qui jamais n'a dégénéré en déroute ; et elle apprendra à ses dépens que presque toujours l'esprit géométrique finit par abdiquer devant l'esprit de finesse, et la force brutale devant les intuitions du cœur.

Ce n'est pas d'ailleurs que le commandement allemand, quand, à sa grande surprise, il vit l'armée française brusquement faire tête, ait méconnu l'importance de la partie qui allait se jouer. On a retrouvé l'ordre du jour que le général commandant le VIII^e corps adressait à ses troupes ; c'est le suggestif pendant de celui de Joffre :

Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint ; les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être continuellement repliées. La grande décision est indiscutablement proche : demain donc la totalité des forces de l'armée allemande, ainsi que toutes celles de notre corps d'armée, devront être engagées sur toute la ligne allant de Paris à Verdun *pour sauver le bien-être* et l'honneur de l'Allemagne. J'attends de chaque officier et soldat, malgré les combats durs et héroïques de ces derniers jours, qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle ! Tout dépend du résultat de la journée de demain !

Les soldats allemands vont se battre avec une incontestable bravoure pour sauver *le bien-être* de l'Allemagne ; ils ne parviendront pas à sauver son « honneur. »

Avec quels sentiments les peuples alliés et les neutres vont-ils assister à ce duel formidable ? Si résolus qu'ils soient à faire jusqu'au bout tout leur devoir, Anglais, Belges et Russes, — nous reviendrons là-dessus, — les alliés de la France ne sont pas sans inquiétude. L'avance germanique a été si rapide et si brutale qu'elle paraît, sinon irrésistible, tout au moins difficile à enrayer ; et l'on doute non pas de la vaillance, mais de la force française. « Il y eut des jours, avouait un peu plus tard un écrivain anglais, M. Glutton Brock, où, durant la rapide

marche en avant allemande, nous craignons que les armées françaises ne fussent par trop inférieures à leurs adversaires, où nous croyions que l'Allemagne ne serait battue que sur mer et sur sa frontière orientale, et qu'après la guerre *la France ne subsisterait*, en tant que puissance, *que grâce à l'aide de ses alliés.* »

A bien plus forte raison les neutres partagent ces craintes. Certes, ils aiment la France, au moins pour la plupart, et ils souhaitent sa victoire, d'abord par sympathie pour elle, et puis parce qu'ils tremblent, la France une fois vaincue, pour leur propre indépendance. Que pèseraient la neutralité suisse, la neutralité hollandaise ou danoise dans une Europe où dominerait l'Allemagne victorieuse ? Coupable d'avoir courageusement parié pour le droit contre l'injustice, l'Italie aurait tout à craindre d'une défaite française ; elle le sait, elle s'en alarme, elle pousse ses préparatifs de défense. Mais les succès allemands ont été si prompts, la presse allemande est si insolemment triomphante qu'on a peu d'espoir dans un prochain retour de fortune. Et l'on se prend d'une immense pitié pour la malheureuse nation que sa générosité même a livrée, pieds et poings liés, à sa farouche ennemie ; on rappelle son noble passé, la douceur de ses mœurs, la grâce de son sourire, le charme de son art, son humanité enfin ; et l'on pleure sur la « pauvre France » que son courage, hélas ! ne va pas préserver de la ruine. « Nous nous disions — a écrit un Suisse, M. Paul Seippel — : Si la France est écrasée cette fois, que deviendra-t-elle ? Que fera-t-on de cette nation qui a joué un rôle si magnifique dans l'histoire du monde ?... Quel rôle pourra-t-elle encore jouer ? *Qui dans le monde pourra faire contre-poids à ses vainqueurs ?* » Le cœur plein d'angoisse, avec effroi, avec tristesse, les peuples

s'apprêtent à voir jouer l'un des drames les plus poignants de l'histoire. « Le monde retenait sa respiration. » Une semaine va s'écouler avant qu'il puisse pousser un soupir de délivrance.

II

Dessein et caractères de la manœuvre française.

A Bar-sur-Aube, au seuil de la paisible demeure où, le 1^{er} septembre, quittant Vitry-le-François, Joffre est venu s'installer avec le grand quartier-général, tout ce tumulte, toute cette inquiétude expirent. Jamais le généralissime français n'a été plus calme, plus maître de lui, jamais son imperturbable sang-froid de joueur heureux, confiant et tenace ne s'est plus magnifiquement étalé ; aucune nervosité ; aucune impatience ; à peine s'il est un peu plus méditatif et plus absorbé qu'à l'ordinaire. Assisté de ses collaborateurs éprouvés, le général Belin, le général Pellé, le général Berthelot, il mûrit ses plans, rédige ou dicte ses ordres. Il avait d'abord songé à livrer bataille le 5 ; sur l'avis du général Franchet d'Esperey, il ajourne au 6 la reprise de l'offensive. Et le 4, au soir, il lance l'ordre général que voici :

1^o Il convient de profiter de la situation aventurée de la 1^{re} armée allemande [von Klück] pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême-gauche. Toutes dispositions seront prises dans la journée du 5 septembre, en vue de partir à l'attaque le 6 ;

2^o Le dispositif à réaliser pour le 7 septembre au soir sera :

a) Toutes les forces disponibles de la 6^e armée [Maunoury], au nord-est de Meaux, prêtes à franchir l'Ourcq, entre Lizy-sur-Ourcq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry. Les éléments disponibles du 1^{er} corps de cavalerie qui

sont à proximité seront remis au général Maunoury pour cette opération ;

b) L'armée anglaise [French], établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail ;

c) La 5^e armée [Franchet d'Esperey], resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à attaquer en direction générale sud-nord, le 2^e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la 5^e armée ;

d) La 9^e armée [Foch] couvrira la droite de la 5^e armée, en tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond, et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne ;

3° L'offensive sera prise par ces différentes armées le 6 septembre, dès le matin.

Et le 5, au matin, ces instructions étaient complétées par les suivantes :

4^e armée [de Langle de Cary]. — Demain, 6 septembre, nos armées de gauche attaqueront de front et de flanc les I^{re} [von Klück] et II^e [von Bülow] armées allemandes. La 4^e armée, arrêtant son mouvement vers le sud, fera tête à l'ennemi, en liant son mouvement à celui de la 3^e armée qui, débouchant au nord de Revigny, prend l'offensive en se portant vers l'ouest.

3^e armée [Sarrail]. — La 3^e armée, se couvrant vers le nord-est, débouchera vers l'ouest pour attaquer le flanc gauche des forces ennemies qui marchent à l'ouest de l'Argonne. Elle liera son action à celle de la 4^e armée, qui a l'ordre de faire tête à l'ennemi.

Il va d'ailleurs sans dire que tous ces mouvements sont intimement liés aux opérations offensives de la 1^{re} et de la 2^{me} armée qui, en Lorraine, sous les ordres des généraux Dubail et de Castelnau, contiennent et repoussent, nous l'avons vu, — avec quelle bravoure et quelle ténacité ! — les armées de von Heeringen et du prince

de Bavière, et leur interdisent l'accès des voies d'invasion. Ce sont les victoires de ces deux armées françaises, couverture des autres armées alliées, qui ont rendu possible la victoire de la Marne.

Jetons un coup d'œil sur l'ensemble de la manœuvre, telle qu'elle ressort des instructions du général Joffre. Elle est la reprise, ou plutôt la mise au point, mais une mise au point française, de celle que les Allemands ont tentée, au début de la campagne, dans la bataille des frontières. Moins « colossale », plus ramassée, mieux équilibrée, plus souple et plus agile, moins dogmatique et moins livresque, plus rapidement improvisée, mieux adaptée aux circonstances locales, elle suppléera aux insuffisances matérielles qu'ont révélées dans notre force armée les premières rencontres ; et elle agira sur l'adversaire précisément parce qu'elle lui fera l'effet d'une arme toute personnelle qu'on lui ravit et qu'on retourne contre lui. Notre front affecte désormais cette forme enveloppante qui lui est chère ; et, après avoir échappé à l'encerclement, c'est nous qui le menacerons, sur ses deux ailes, d'être enveloppé à son tour. Le coup de massue par le centre que le kronprinz impérial n'a pas réussi à donner, c'est nous qui l'assénerons. L'état-major allemand a dû trouver que le généralissime français avait bien vite profité des premières leçons de la guerre.

Un autre trait de la manœuvre française, c'en est, si l'on peut ainsi dire, l'extrême libéralisme. Elle est précise, et pourtant elle n'enchaîne pas ceux qui l'exécutent ; elle est claire, mais elle ne s'impose pas à leur raison, à la manière d'un théorème rigide et abstrait, ou d'une dure règle de fer. Elle prescrit la solidarité, et elle provoque l'initiative ; elle associe à une œuvre commune

des volontés individuelles dont elle respecte la libre et vivante spontanéité. Œuvre bien française en cela encore, et qui s'oppose au lourd et impérieux machinisme des conceptions allemandes.

Et c'est dans un cadre essentiellement français que va se développer la manœuvre qui doit briser la ruée des Barbares. Ici, sur ce champ de bataille prédestiné, admirablement connu de nos chefs, où sont venues expirer, voici tant de siècles, les hordes hurlantes d'Attila, plus rien des mystères, des obscurités, des trahisures de la forêt des Ardennes ou de la région des étangs de Lorraine ; tout est clair, net, dégagé. Aux deux extrémités, les deux places de Paris et de Verdun qui vont fournir appui et renforts. Entre les deux, cette vallée de la Marne, cœur de la France, tantôt riante et grasse, tantôt sèche et monotone : des champs, des bois, de vastes plaines poudreuses, quelques hauts plateaux ; l'Ile de France, le Valois, la Brie, la Champagne, le Barrois ; lieux illustrés il y a un siècle par les prodiges de la campagne de France ; les marais de Saint-Gond, Champaubert, Montmirail, noms évocateurs de victoires.... Plus on y songe, plus on se convainc que c'est là, sur ce coin de terre tout plein des souvenirs de notre histoire, que *devait* avoir lieu la rencontre décisive entre les deux races ennemies.

III

Le rythme de la bataille.

A Maunoury revient l'honneur de déclencher la manœuvre. C'est un magnifique soldat, un vigoureux tacticien, brave, énergique, fertile en ressources. Von Klück, un reître, mais au témoignage de Joffre, un « rude homme

de guerre » lui aussi, habile et audacieux, — von Klück s'est jeté sur les traces de l'armée anglaise et de l'armée d'Esperey, qu'il croit à demi défaites, et qu'il veut achever, et, pour protéger sa droite, il n'a laissé que le IV^e corps de réserve. Dès le 5, à 14 heures, Maunoury, à Monthyon, attaque ce IV^e corps ; non sans pertes, — c'est là que tomba Charles Péguy, — il enlève Penchard, Marcilly, Chambry, Barcy, et refoule, le 6, les Allemands vers l'est. Prévenu, Klück envoie deux de ses corps d'armée à la rescousse. Mais Maunoury reçoit lui aussi des renforts : Gallieni, qui, de son clair et ferme regard, surveille l'énorme bataille, lui envoie toutes ses forces disponibles, la 61^e division, puis la 62^e, qui vient de débarquer à Paris, et qu'il fait immédiatement transporter par *auto-taxis* ; entre temps, le général Boëlle, de l'armée Sarraïl, lui amène son 4^e corps. Une violente bataille s'engage sur l'Ourcq, avec des alternatives diverses, entre la 6^e armée française et presque toute l'armée Klück, qui, rappelée, a repassé la Marne, talonnée par French et Franchet d'Esperey. La chaleur est accablante, et la fatigue extrême. Le 9, Klück, que son impérial maître presse de son impatiente et anxieuse fureur, tente un effort désespéré pour tourner d'un côté et enfoncer de l'autre son adversaire. La lutte est effroyable. Un moment, à Nanteuil, la situation du général Boëlle est inquiétante ; il reçoit l'ordre d'aller malgré tout de l'avant et « de se faire au besoin tuer sur place. » Le 4^e corps repart follement à l'attaque. Quand il débouche sur le champ de bataille, il trouve le vide devant lui : la I^{re} armée allemande — une armée de 260 000 hommes — battait en retraite vers le nord.

Et le lendemain 10, le général Maunoury adressait à ses troupes un vibrant ordre du jour :

La 6^e armée vient de soutenir pendant cinq jours entiers, sans interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte a été dure; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer. Vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent....

La 6^e armée avait été puissamment aidée dans son action par les deux armées voisines. Le 6, l'armée anglaise était vivement attaquée par le II^e et le IV^e corps de von Klück. Brusquement, les attaques cessent, l'artillerie ennemie redouble de fureur et la cavalerie d'activité. Un peu tard, le maréchal French s'aperçoit que Klück a rappelé ses 80 000 hommes pour les lancer contre Maunoury; il se met d'abord lentement, puis plus vite, à leur poursuite, franchit derrière eux le Petit-Morin et la Marne, sous le feu des canons tudesques, et dès le 8 il accroche et presse la cavalerie de Marwitz qui recule devant lui. C'est pour la gauche de Klück une menace d'enveloppement.

A la droite de French, Franchet d'Esperey, qui a succédé à Laurezac, s'est mis en mouvement, le 6 au matin, dans la direction de Montmirail: il a devant lui quatre corps de Klück, dont deux corps de cavalerie, et deux corps de Bülow; il est appuyé à sa gauche par un corps de cavalerie, à sa droite par une partie de l'armée Foch; mais il n'a pas l'avantage des positions. Durant toute la journée du 6, la bataille, acharnée de part et d'autre, est indécise, et c'est vers le soir seulement que les Français réussissent à enlever Esternay. Le lendemain, d'Esperey apprend le repli des troupes allemandes, car les deux corps de Bülow ont dû suivre les mouve-

ments de l'armée Klück, et, en même temps, les violentes attaques que le même Bülow dirige contre la droite de l'armée Foch. Immédiatement, pour soulager l'armée voisine, il pousse à droite deux de ses corps qui progressent en dépit d'une farouche résistance et, avec les deux autres, il poursuit la retraite ennemie. Celle-ci se défend avec une rare violence : l'artillerie fait rage ; la cavalerie et l'infanterie multiplient les contre-attaques. Vains efforts : après une lutte sans merci, qui coûta 7000 morts aux Allemands, le général Hache s'empare de Montmirail, le 8 ; Vauchamps est pris ; la Marne est atteinte ; le 18^e corps, que commande le général de Maudhuy, la passe à Château-Thierry. Si Klück ne brise pas l'effort de l'armée Maunoury ou ne bat pas en retraite, il sera encerclé, et ce sera pour l'envahisseur un irrémédiable désastre. N'ayant pu, le 9, dans sa tentative suprême, venir à bout de la 6^e armée française, vaincu, « le cœur lourd », le général allemand prend le douloureux parti de se replier vers le nord. Paris est sauvé. L'.... couronné n'a pu y faire l'« entrée » qu'il méditait, et, de dépit, quittant la France, il est retourné à Luxembourg, sans attendre l'issue dernière de la bataille.

Car la bataille n'était pas finie. En réponse à la manœuvre de Joffre, le commandement allemand avait décidé, pour enfoncer le centre de l'armée française, d'accumuler tous ses moyens, de faire donner ses meilleures troupes. En face de la Garde prussienne et des principaux corps de Bülow, on a placé, à la tête de la 9^e armée, le général Foch, savant et audacieux manœuvrier, dont la ténacité indomptable et le robuste optimisme ne se manifestent jamais mieux que dans les mo-

ments de crise. Ce petit homme aux cheveux gris, au regard d'acier, au front barré de pensée, est l'énergie personnifiée. Dès le 6, il est violemment attaqué à sa gauche, et, trois jours durant, la pression ennemie est si forte qu'elle vient à bout de l'héroïque résistance française ; d'importantes positions sont évacuées ; Saint-Prix est pris et Mondement aussi ; le 9, la Garde nous chasse de la Fère-Champenoise. La situation est alarmante : Foch est presque seul à ne pas se départir de son calme et de son imperturbable confiance. Il ordonne de reprendre l'offensive ; il signale à ses hommes « le désordre qui règne dans les troupes allemandes, signe précurseur de la victoire » ; il leur rappelle que « le succès appartiendra à celui qui durera le plus. » Les aviateurs l'ont averti qu'une fissure s'est produite entre l'armée Bülow et l'armée Hausen, et il brûle d'en profiter. Par une manœuvre hardie, il a fait venir, pour soutenir sa droite, la 42^e division qui, placée à sa gauche, est en pleine action, et dont chacun attend l'arrivée avec une vive anxiété, car l'ennemi multiplie ses attaques et la résistance française a ses limites. Enfin, au soleil couchant, Grossetti, vrai héros de légende, apparaît à cheval au milieu de ses braves. Foch lance alors ses troupes à l'assaut. De son côté, la division marocaine du général Humbert, après une lutte terrible, s'est emparée de Mondement, où l'ennemi laisse 3000 morts. Nous dominons maintenant les marais de Saint-Gond. Forcée de s'y battre et de reculer sous notre feu d'artillerie, la Garde ne s'y enlize pas, comme on l'a dit, mais elle y abandonne plusieurs milliers de cadavres. Le matin de cette chaude journée du 10, Foch vient installer son quartier-général à la Fère-Champenoise, et, parmi des légions de bou-teilles, l'armée française victorieuse ramassait ivres-morts

nombre de soldats et d'officiers allemands qui, trop sûrs du succès, avaient noyé leur triomphe éphémère dans des flots de champagne français. Enfoncées à leur tour, menacées d'enveloppement et de dislocation, les II^e et III^e armées allemandes se voyaient obligées de suivre le mouvement de repli exécuté par l'armée von Klück, et, décimées par notre 75, battaient en retraite devant des troupes « hallucinées de fatigue » et que, quelques jours auparavant, elles croyaient démoralisées, incapables du moindre effort. Dès le 9 au soir, le général Franchet d'Esperey qui, par son action personnelle, par l'appui qu'il a prêté à Maunoury et à Foch, a si puissamment contribué au succès commun, adressait à ses soldats un ordre du jour empreint de la plus mâle fierté :

Soldats, — leur disait-il, — sur les mémorables champs de Montmirail, de Vauchamps et de Champaubert qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. Poursuivi sur ses flancs, son centre rompu, l'ennemi bat en retraite vers l'est et le nord par marches forcées. Les corps les plus redoutables de la vieille Prusse, les contingents de Westphalie, du Hanovre, du Brandebourg se sont repliés devant vous...

A ces glorieux résultats avaient vaillamment collaboré de leur côté nos deux armées de droite, la 4^e, que commande toujours le général de Langle de Cary, dont la bravoure, le calme et la « froide ténacité » ont été déjà si souvent mis à l'épreuve, et la 3^e, à la tête de laquelle le général Sarraill a succédé au général Ruffey. Ces deux armées ont pour mission de protéger Bar-le-Duc et l'essentiel « pivot » de Verdun, et de couvrir les opérations des autres armées françaises. Elles ont devant elles, avec quelques corps de l'armée Hausen, les deux fortes et

entreprenantes armées du duc de Wurtemberg et du kronprinz impérial. Le duc de Wurtemberg attaque furieusement le 6 et le 7, à Sermaise, au point de jonction entre les deux armées de Langle et Sarrail. S'il réussit à percer, non seulement ce sont ces deux armées disloquées, mais c'est le reste de la ligne française prise à revers. Le 7, Sermaise est pris ; mais l'intervention opportune de quelques brigades de l'armée Sarrail rétablit la situation et arrête les progrès de l'ennemi. Puis, le 8, sous la poussée violente d'un corps saxon, c'est la gauche de l'armée de Langle qui fléchit à son tour ; l'arrivée du 21^e corps, envoyé par l'armée Dubail, met heureusement fin à ce recul. Le 9, le 10, à sa gauche et à sa droite, la 4^e armée reprend l'offensive, bouscule les troupes allemandes que le repli des armées voisines commence à atteindre et à ébranler, s'empare de Vitry-le-François, repasse la Marne, reprend Sermaise. Et le 11, l'armée du duc de Wurtemberg, menacée d'encerclement, bat en retraite, semant sur son passage les incendies et les ruines.

Un sort analogue est réservé au kronprinz. Le 6, il avait attaqué avec vigueur dans la direction de Bar ; Revigny tombe entre ses mains. Mais le 7, il se heurte à une énergique résistance française et il n'avance plus guère, cependant qu'une division, partie de Verdun, menace ses derrières. Le 8, l'infanterie et l'artillerie françaises, reprenant le dessus, repoussent nettement dans la région de l'Ornain les forces allemandes. Mais en Woëvre des masses ennemies s'ébranlent, s'infiltrant vers Saint-Mihiel. Si elles réussissent à franchir la Meuse, la 3^e armée sera tournée, et Verdun, isolé, très gravement menacé. On fait appel au général de Castelnau qui envoie immédiatement deux divisions à la rescousse. Et en les

attendant, le 9, le 10, Sarrail contient les attaques des Allemands auxquels il inflige de lourdes pertes, tandis que le fort de Troyon, à demi écroulé, résiste héroïquement à un bombardement effroyable. Enfin, le 11, le kronprinz, averti de la retraite générale des armées allemandes, pressé de toutes parts par les troupes françaises après un dernier effort inutile sur Troyon, abandonne lui aussi la partie ; il se replie précipitamment ; et la 3^e armée se lance à sa poursuite.

Dès lors, sur tout l'immense front, c'est la retraite et c'est la poursuite. Retraite fort désordonnée en plus d'un point, et qui aurait pu aisément dégénérer en déroute, d'une part si l'armée battue avait été moins fortement encadrée et moins disciplinée, et d'autre part si l'armée victorieuse avait été moins fatiguée, pourvue d'une cavalerie plus nombreuse et plus fraîche, et surtout peut-être si elle n'avait pas épuisé ses munitions. Nous rentrons à Compiègne, à Soissons, à Reims, à Châlons, à Sainte-Menhould, ramassant des prisonniers, des canons, — 160 en une seule journée et en un seul secteur, — des paniers d'obus, et un important matériel de guerre. Dès le 11, le général Joffre prononçait le mot de « victoire incontestable. » « Tous, officiers et soldats, ajoutait-il, vous avez répondu à mon appel. Vous avez bien mérité de la Patrie. »

Mais le 16 septembre, le communiqué français annonçait que les armées allemandes faisaient tête sur tout le front, dont certaines parties étaient fortement organisées, — ces organisations avaient été préparées, ou tout au moins étudiées sur place dès avant la guerre, inspectées par von Klück en personne, — et que l'ennemi allait livrer une bataille défensive. Le nouveau front était

« jalonné par la région de Noyon, les plateaux au nord de Vic-sur-Aisne et de Soissons, le massif de Laon, les hauteurs au nord et à l'ouest de Reims et une ligne qui vient aboutir au nord de Ville-sur-Tourbe (à l'ouest de l'Argonne), prolongée au delà de l'Argonne par une autre qui passe au nord de Varennes (abandonné par l'ennemi) et atteint la Meuse vers le bois de Forges (au nord de Verdun). » Sur ces positions formidables, ce n'est pas seulement une nouvelle bataille qui va commencer ; c'est à proprement parler une nouvelle guerre qui va s'ouvrir. Quelques jours auparavant, et comme pour le faire pressentir, la Turquie supprimait les capitulations.

Ainsi donc, cette campagne d'Occident qui, en six semaines, devait venir à bout de la France, se terminait par une victoire française. Une armée de plus d'un million d'hommes mieux armés que ne l'étaient leurs adversaires, et dont les premiers succès avaient exalté l'orgueil, avait été battue par une armée d'environ 800 000 hommes qui venait d'éprouver la décourageante douleur d'un échec et l'amertume d'une épuisante retraite. Ce merveilleux « rétablissement » stratégique, peut-être sans précédent dans l'histoire, a eu deux causes essentielles : d'abord les vertus militaires d'une vieille race guerrière qui ressaisit tout l'héritage d'un lointain passé ; et d'autre part, l'habileté manœuvrière d'un commandement qui sait tirer parti des occasions propices et qui, au besoin, les provoque. Simple, forte et claire, d'une élégance toute française et véritablement classique, à la manière d'une page de Pascal ou d'une tragédie de Racine, la manœuvre qu'a conçue le général Joffre a été exécutée par ses lieutenants avec une vigueur qui l'a rendue souverainement efficace. En attirant à elle toute l'aile mar-

chante de von Klück, en la décimant, au prix de durs sacrifices, en la menaçant d'enveloppement, en la forçant à un recul précipité, l'armée de Maunoury, soutenue et renforcée par Gallieni, a ébranlé toute la ligne allemande ; elle a déterminé un mouvement de repli qui s'est communiqué de proche en proche et que, bon gré mal gré, toutes les armées ennemies ont dû suivre. Mais pour que ce mouvement pût se généraliser, il a fallu que chacune des armées françaises l'appuyât de tout son effort, et, brisant la résistance ou la volonté d'offensive de chacune des armées adverses, les mit tour à tour ou simultanément en péril ; il a fallu que tous les chefs français, sans jamais cesser d'agir et de lutter pour leur propre compte, se prêtassent l'un à l'autre un mutuel appui. Or, c'est là ce qui s'est fait admirablement. De Paris à Verdun, disons mieux, de Paris aux Vosges, il n'y a eu qu'une seule action, multiple et une, diverse et concentrée, conduite par des généraux savants, énergiques et braves, exécutée par des soldats que celui qu'ils ont vaincu, l'infortuné von Klück, a qualifiés de « grandioses. » Comme ces cathédrales gothiques, sur lesquelles va bientôt s'assouvir la rage obscure des Barbares, et dont l'insigne beauté est faite de la subordination consentie de mille volontés individuelles à une grande pensée religieuse, la victoire de la Marne est une prodigieuse réussite de la fraternité nationale ; elle est une des grandes œuvres collectives et, pour une large part, anonymes du génie français.

VICTOR GIRAUD.

LA FERME DE LA DAGUE

ROMAN

SIXIÈME PARTIE ¹

Le coup de tampon.

Daniel Coffin, de l'île de Nantucket, était tombé aux mains de l'ennemi quand, dans la baie de Boston, le navire britannique *Shannon* avait capturé la frégate américaine *Chesapeake*. A présent, il se trouvait, avec un certain nombre de camarades infortunés, dans la plus terrible prison anglaise qui ait jamais glacé le cœur d'un captif.

A cette époque, Princetown ne comprenait pas encore ces cottages, ces petites boutiques, ce grand clocher qui, aujourd'hui, se groupent au pied de la cime déchiquetée de l'Hisworthy septentrional. Seul le cercle immense de la prison s'étendait, hideux, sur le Dartmoor, où il mettait sa note lamentable dans la beauté sévère du paysage.

Le mur extérieur avait un mille de tour et seize pieds de haut ; le mur intérieur, à trente pieds de l'autre, portait une chaîne interminable de cloches courant le long d'un fil de fer. Les énormes bâtiments de granit pouvaient loger dix mille personnes ; ils enfermaient déjà,

¹ Pour les cinq premières parties voir les livraisons d'avril à août.

nous l'avons dit, huit mille Français lorsqu'arrivèrent les Américains. Leur légèreté gauloise, une certaine philosophie, adoucissaient un peu l'amertume de leur situation. La vue de l'étendue rébarbative, du ciel pluvieux, des murs suintants, les avait tout d'abord plongés dans le désespoir ; puis ils étaient passés à la résignation et même à une patience où la gaité avait sa part. L'habitude les réconciliait avec les dures nécessités de leur état ; elle leur enseignait à souffrir les geôliers brutaux et la maigre nourriture. Les plus faibles mouraient par centaines ; ceux qui avaient le cœur ferme et le corps vigoureux résistaient et faisaient l'impossible pour tirer parti de tous les avantages d'une prison militaire au Dartmoor. Le manque d'argent était leur plus grand supplice. On avait établi des marchés réguliers dans les diverses cours : les paysans venaient y vendre leurs denrées à des prix raisonnables ; mais les distributions d'argent étaient aléatoires, et nombre de prisonniers s'efforçaient de gagner quelques sous en fabriquant des jouets et des souvenirs. Ils tenaient ainsi leur rôle dans le drame de la destinée humaine, vivaient d'espoir et faisaient des vœux pour Napoléon.

Daniel Coffin et ses compatriotes furent incarcérés au numéro 4. Il va de soi qu'ils y souffrirent beaucoup. Les gardiens les redoutaient. Des galères arrivaient des avertissements au sujet de leur intelligence, de leur ingéniosité, de leur courage, de leurs efforts résolus et énergiques pour recouvrer la liberté. Ils furent donc traités avec une rigueur sans merci. On leur refusa certaines faveurs accordées aux Français ; à toutes leurs pétitions, à leurs justes plaintes, à leurs observations, le gouverneur faisait la sourde oreille. En outre, le médecin de l'établissement manquait à la fois de connaissances médi-

cales et d'humanité et se tirait d'affaire par des mensonges, jusqu'au jour où il fut relevé de ses fonctions. Mais il n'entre pas dans notre propos d'écrire en détail les événements de cette époque. Sans nul doute, plus d'un Anglais périt dans les geôles américaines. Une immense agonie, une misère sans fin sont les vautours accompagnateurs de la guerre. Les péchés de l'Etat retombent sur ses enfants. Exposer les erreurs de ceux qui ne sont plus peut servir de leçon aux vivants, — mais pourquoi exciter la fureur de deux peuples et les pousser à maudire la poussière des morts ?

Un jour du mois d'août, Coffin et son compagnon particulier d'infortune — un nommé Gédéon Porter, charpentier de vaisseau, du *Chesapeake* — flânaient par la cour du numéro 4. Ils fumaient leur pipe, à la grande envie de certains de leurs voisins, qui depuis longtemps pâtissaient de la privation de tabac. Dans un coin de l'enceinte était le cachot, ou mieux la maison de correction. Sur une échelle dressée contre le mur de celle-ci, un homme travaillait. Au pied de l'échelle se tenait un soldat armé pour garantir l'ouvrier contre une attaque possible.

— S'il y avait plus d'Anglais de votre sorte, nous serions mieux traités, dit Coffin en lançant des bouffées et s'adressant à l'homme de l'échelle. Vous êtes dans le fer, à ce qu'il paraît, mais ça n'a pas réussi à vous rendre le cœur aussi dur qu'à ces types, — le gouverneur, le docteur et le reste. Ils veulent tous notre peau, ma parole. Ils sont bâtis en pierre, comme ces murailles ; ils ne s'attendriront qu'en enfer.

— Tout de même, dit Gédéon Porter, — petit homme au dos rond, à la peau jaune, aux grandes oreilles saillantes, aux yeux minuscules, — tout de même, un conseil

pour votre tabac, forgeron. Laissez-moi cette cochonnerie, qui n'est bonne ni à fumer ni à chiquer, et achetez du virginie. Il n'a pas son pareil.

— C'est la première fois que j'en entends parler, répondit Noé Newcombe du haut de son échelle. Je n'en ai jamais connu d'autre que celui que je vous ai donné.

— Pas moyen de rien se procurer à présent, dit Porter. Ils ne nous laisseront pas avoir un marché, le diable les emporte ! Comme ça, il nous faut nous adresser à ces sacrés Français pour nos fournitures ; c'est tous des catholiques romains, vous voyez d'ici leur honnêteté !

Un souvenir souleva tout à coup le gros rire de Coffin.

— Ged, as-tu vu Henry Midge, ce nègre que nous avons embauché juste avant de mettre à la voile ? Il est fou du tabac. Les jours où il en manque, la vie est un fléau pour lui. Pour en avoir un peu, il a donné hier son pantalon à une de ces grenouilles ; et maintenant il est en bannière, jusqu'à ce qu'un voisin lui trouve quelques loques pour se couvrir.

— Je parierais qu'il est déjà sorti, dit Porter. Une casaque rouge lui a donné un sac, et ça lui a fait un meilleur pantalon que toi ou moi n'en aurons d'ici longtemps.

— Je peux avoir à chacun de vous un bon sac à pommes de terre pour un shilling, dit la sentinelle.

— Un shilling ! Donnez le shilling d'abord, crapaud, répliqua Daniel Coffin. Pour quoi faire, des sacs ou des pantalons ? Le brouillard et la pluie, est-ce que ça ne peut pas servir de veston et de pantalon dans ce sacré climat ? On ne voit pas d'un bout de la cour à l'autre un jour sur dix.

— Cette satanée place a honte d'elle-même, elle n'ose pas montrer sa vilaine figure à des yeux honnêtes, déclara Porter.

— Nom de nom ! ce que j'aimerais voir le chemin qui mène à une ville appelée Ashburton ! reprit Coffin d'un ton joyeux. Il y a là un tas d'Américains prisonniers sur parole. Ce n'étaient pas des combattants, je suppose ; en tout cas, on leur permet de respirer. C'est quelque chose, ça. Peut-être que vous me direz la route, monsieur le forgeron ?

— Elle n'est pas facile à trouver, répondit Noé. Ayez le soleil du matin devant vous, et allez jusqu'à ce que vous soyez à la ville.

— Pauvre poteau-indicateur que le soleil, dans ce pays pourri ! dit Gédéon Porter.

— Quand pensez-vous partir, Dan Coffin ? demanda le gardien. Ça m'intéresse, vous savez.

— Je vous écrirai un mot la veille, riposta l'Américain, et je vous préciserai l'endroit où j'escaladerai ce joli mur ; ainsi vous pourrez sauter par-dessus et me rattraper.

— Mais ne touchez pas les sonnettes, on pourrait les entendre !

— Et faites attention qu'il y a une culbute de seize pieds de l'autre côté, dit Noé en riant.

— Alors je vous emprunterai votre échelle.

— Pour ça, non, impossible, à mon regret.

— Et que feriez-vous à Ashburton, si vous y arriviez ? demanda la sentinelle.

— Hé ! hé ! je ne sais pas trop si ça vous regarde, fit le marin ; mais n'importe, je veux bien vous satisfaire, camarade. Voyez-vous, les prisonniers sur parole ont la permission de se balader sur les grand'routes, un mille

du côté de Londres, ou un mille du côté de Plymouth, à leur gré. Ils doivent être rentrés avant la nuit et répondre à l'appel deux fois par semaine. Mais ils reçoivent plus de trente sous par jour. Ça fait toujours plaisir de voir des gens galetteux. Donc, allant par là, je rencontre des pays, n'est-ce pas ? Ils ont pas mal de choses à me raconter. Puis, je descends à Tor Bay, je trouve un contrebandier, je passe en France, et de là en Amérique. Le temps de sauter sur une frégate ou un corsaire, et v'lan ! encore une claque à cette damnée Angleterre !

— Bonne chance ! dit la sentinelle.

— Vous y gagnerez toujours un gueuleton et un coup de vin, dit Noé.

— Ou un bon coup de baïonnette, ajouta la sentinelle.

— Ah ! s'écria Noé, Dieu veuille que cette guerre soit bientôt finie !

— Oui, appuya Gédéon Porter, et que le bon droit l'emporte, sinon il y aura un clou de plus au cercueil de ce maudit pays.

— Vous aimeriez bien fabriquer ce cercueil, je parie, étant charpentier de votre état, dit Newcombe.

— Ce sera l'affaire de l'enfer, non la mienne, de tenir tous les Anglais, riposta l'homme au dos rond, et s'il y a par là-dessous un gril encore plus chaud que celui où l'on fera rôtir les Anglais, il sera pour les Américains qui ont abandonné le combat et payé leur liberté en équipant vos vaisseaux. Ils ont leur part avec Judas pour l'éternité.

A ces mots, le visage de Coffin perdit son expression joviale et se renfroigna.

— Quant à ça, ils ne sont pas pires que les Anglais qui les ont poussés par la faim, dit-il. Voilà pourquoi ils

ne nous donnent pas notre saoul ; ils nous traitent comme des bêtes à l'abattoir. Ils veulent nous faire aller sur leurs sales navires combattre contre notre chair et notre sang, tuer nos fils et nos filles ! Les Peaux-Rouges eux-mêmes n'ont jamais rien imaginé de pire. Vous là-bas, le soldat, n'avez-vous pas honte d'être Anglais ? A votre place, j'en deviendrais plus rouge que votre veston.

Noé Newcombe, ayant achevé de sceller ses barreaux à la fenêtre du cachot, descendit de son échelle. La dernière remarque des Américains l'intéressa.

— Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, dit-il. J'ai appris qu'il y a bon nombre d'Anglais de naissance à l'intérieur de cette prison ; et plus d'un de ceux qui sont partis l'autre semaine joindre le vaisseau britannique *Sealark* était Anglais. Qu'est-ce que ça signifie ? qu'ils étaient vos prisonniers et avaient combattu pour vous afin de n'être pas affamés par vos gardiens. La justice est la justice. Je parierais que vos prisons de guerre ne sont pas trop gaies non plus.

— Oui, ricana le charpentier, facile à un homme en liberté de tenir ce langage de freluquet. Et les honnêtes Américains qui ont travaillé pour vous tant d'années, comment les payez-vous quand ils refusent de se battre contre leur pays ?

— Ça, répondit Newcombe, c'est une question qui vaut la peine d'être bien considérée. Voyez-vous, si un soldat ne se bat pas pour le pays qui le nourrit, c'est un traître.

— Un traître, pour ne pas se battre contre sa mère ? demanda Coffin avec rage. Peut-on honnêtement exiger ça de lui ?

— Un homme se doit tout d'abord à son pays.

— Je donnerais ma vie pour couper le cou à votre sacré roi, jura le charpentier en roulant ses yeux minuscules ; et il grinçait des dents comme un rat en cage. Il ne se doutait pas qu'il n'avait plus que dix minutes à vivre.

— Ce n'est pas votre méchante langue qui empêchera Sa Majesté de dormir, l'ami, riposta Noé Newcombe en toisant le farouche petit marin.

Comme il parlait, on entendit tout près un bourdonnement de voix, puis des cris perçants, puis une trépidation de foule.

— Voilà ces grenouilles de Français qui coassent encore, dit la sentinelle.

Elle tendit l'oreille à un signal.

Deux Américains passèrent en courant.

— Arrivez, vous tous, cria l'un d'eux ; on a une belle vue, là-bas, au bout de la cour. Le diable fait des siennes de l'autre côté ; il paraît qu'ils se tuent tous.

Les hommes se précipitèrent. Coffin était sur le point de les suivre quand un violet coup de sifflet, suivi d'un autre, retentit. La fureur de l'invisible foule redoublait ; les voix s'élevaient pareilles aux grognements de bêtes affamées. Le sol tremblait, une poussière montait en lourds nuages au-dessus du mur de séparation.

— A en juger par le tapage, c'est quelque chose de plus qu'une vulgaire gaité, dit Coffin. Allons-y, Ged.

Et les Américains s'en furent à leur tour. Le vacarme augmentait ; on eût dit qu'une éruption volcanique allait engloutir la prison. Un coup de feu partit, répercuté par les murs élevés ; puis un autre, et un troisième.

— Ça prend une sale tournure, dit le soldat. Restez ici, forgeron, je reviens dans un instant vous ouvrir.

Trois coups de feu, c'est signe qu'on réclame du renfort.

Mousquet en avant, il courut vers la sortie principale où d'autres soldats se hâtaient. Il avait à peine disparu que Noé Newcombe vit Daniel Coffin et son ami revenir de l'autre côté du cachot. Les trois hommes se trouvaient là dans un coin, à l'écart : devant eux, la maison de correction aux fenêtres fortement grillées ; derrière eux, le mur intérieur, couronné de sa rangée de cloches.

A présent, le brouhaha était indescriptible ; mais Daniel courut à Noé et lui parla à l'oreille. Il s'agissait d'une grosse affaire en peu de mots :

— Anglais, prêtez-nous cette échelle.

Noé le regarda en face et ne répondit pas.

— Pas le temps de causer, dit Coffin. Une chance s'offre à nous ; si nous la négligeons, nous ne méritons pas d'être libres.

En disant cela, il empoigna Newcombe, et le forgeron comprit avec plaisir que l'homme entendait lutter.

— Pour une fois, vous vous mettez le doigt dans l'œil, mon brave, grogna-t-il, car vous tombez sur le meilleur lutteur du Dartmoor !

— Et qui le sera encore, je parie, quand je serai libre, répondit Coffin.

Newcombe ne dit mot, car, à l'étreinte de l'autre, il sentit qu'il avait affaire à un adversaire digne de lui. Ils se saisirent à bras le corps. Pendant ce temps, Gédéon Porter avait dressé l'échelle contre le mur. Il fit bouger les cloches, mais leur carillon aigu resta noyé dans le tumulte.

— Fous-lui le « coup de tampon », et casse-lui la

gueule ! cria le charpentier au dos rond. Tu rigoleras demain.

Coffin comprit. Son adversaire et lui étaient tous deux de grande taille et de force athlétique ; mais l'Américain, bien que plus léger de dix kilos, en savait plus que l'Anglais. Le coup appelé « coup de tampon », le forgeron ne pouvait pas plus s'y attendre qu'il n'eût pu prévoir un éclair. Dans l'instant qu'il préparait un bon coup de son pays, il fut soudain renversé et s'en alla donner de la tête et des épaules contre le granit de la cour où son crâne s'aplatit violemment. Le pauvre garçon y demeura gisant comme un chien, et le sang jaillit des cheveux blonds.

— Tout ce qu'il y a de plus fâché, mais pas le choix ; pas le temps de flémarder par ici ! cria Coffin à des oreilles qui n'entendaient plus.

Et il suivit son camarade. Ils eurent vite fait de tirer après eux l'échelle jusqu'à la crête de la première muraille, et, en moins d'une minute, ils étaient dans la tranchée qui séparait les deux enceintes. Il n'y avait plus de danger, l'émeute des Français ayant réquisitionné tous les gardiens ; cependant, une sentinelle, accourant de son poste éloigné, s'élança après les fugitifs. Elle aperçut un homme de haute taille au pied d'une échelle où grimpait lestement un petit prisonnier au dos rond. Le soldat s'arrêta, mit un genou en terre et lâcha son coup de mousquet au moment où Porter parvenait au sommet du mur et s'y perchait. Le coup bien dirigé l'atteignit en plein cœur. Le cadavre tomba sur Coffin, qui montait à son tour. Courir sus à un gaillard de cette corpulence et lutter avec lui corps à corps n'était point pour tenter le soldat. Il resta à l'endroit où il avait

tiré et se mit à recharger son arme au plus vite. Mais Coffin ne s'inquiétait point du soldat. Il examinait avec attention le corps de Gédéon Porter, y cherchant quelque signe de vie. Hélas ! la mort avait marqué les traits du charpentier de son indubitable empreinte. Alors, comprenant que son compagnon était vraiment libre, Coffin ne songea plus qu'à soi-même. En un clin d'œil il eut escaladé l'échelle, qu'il retira, puis laissa glisser à l'extérieur. Le soldat, maintenant, était impuissant à le poursuivre : il n'avait pas épaulé son mousquet que Daniel était disparu. Grâce à ses longs bras, Coffin réduisit à huit la chute de seize pieds : il arriva sain et sauf sur le sol. Il jeta un regard circulaire sur un monde qui lui était parfaitement inconnu. Il ressemblait à un homme tombé d'un ballon en pays étranger ; mais son instinct le fit s'éloigner du mur en prenant à angle droit. De là s'étendait une pente qu'il descendit en courant, et il s'engagea dans la vallée du Blackabrook.

Ce fut ainsi que notre homme s'évada de Princetown, avant la fin de l'échauffourée qui avait servi sa fuite. Lorsque les deux factions rivales des Français furent enfin séparées, leurs meneurs mis aux cachots et leurs blessés à l'hôpital, Daniel Coffin, sous le couvert des nuages de pluie, était à une distance de deux milles.

Et, comme il se hâtait sans savoir où, il se ressouvint de la parole que son infortuné camarade avait dite le jour de leur arrivée au Dartmoor : « Regarde autour de toi ; c'est la prison autant d'un côté du mur que de l'autre. »

— Oui, oui, c'est Gédéon qui est libre, pensa-t-il, — pas moi. Pauvre vieux, va ! Ça me fait bien de la peine qu'il soit mort.

Roger Honeywell se vêt de noir.

Un nid posé dans le giron des hautes collines qui semblaient l'entourer de bras affectueux, tel apparut à Coffin le bois de Wistman, planté dans le granit, plongé dans une ombre solennelle et bercé par le chant du Dart.

En dépit des émotions personnelles qui l'assiégeaient, Coffin trouvait le temps de s'émerveiller au spectacle de cette forêt fantastique. Les plus anciens de ces chênes remontaient au delà de la Conquête; et cependant, vigoureux et tordus, ils parlaient de jeunesse : chaque tronc portait branches et rameaux pleins de vie, produisait au printemps des chatons et en automne des fruits. Du milieu des rocs épars la forêt surgissait, et le granit et le chêne, couverts de lichens gris, semblaient des solidités rivales. Les branches moussues lentement s'épandaient et, s'infléchissant, assuraient une retraite aux baies des myrtilles, aux franges de la bruyère, aux lapins bondissants, et à ce renard rouge qui, endormi dans la brande, s'éveilla au pas soudain de l'homme et disparut, pareil à une lueur.

Une ombre humide enveloppait le bois, habitacle de la Solitude. Coffin était-il poète ? Il lui parut que ces chênes, pleins de sensibilité, se rendaient compte de sa présence.

« Dans ce pays, les braves arbres eux-mêmes sont archivieux, se disait-il ; où que je regarde, je ne vois que des antiquités. Cette méchante île tout entière moisit sur ses vieilles jambes. Ça craque de partout. Quand nous l'aurons prise, nous en ferons une villa d'été et un

jardin pour le Président. Elle n'est pas bonne à autre chose. »

En attendant, la vénérable forêt lui offrait un abri sûr. Mais il mourait de faim. Comment ferait-il ? Sans nourriture, la marche était impossible et l'évasion définitive avortée. Une maison qu'il aperçut en bas, dans la vallée, lui parut digne d'intérêt. Il lui promit une visite, dès la nuit venue. C'était la *Tête du Sarrasin*, petite auberge récemment construite au bord de la route neuve.

Comme la chouette hululait et que seule une ligne blanchâtre indiquait la rivière, le fugitif descendit vers le Dart. Il atteignit l'auberge. Caché tout près, il attendit qu'on eût éteint les lumières et que le dernier cavalier fût passé. Il laissa couler une heure encore avant de se mettre à l'ouvrage. L'entreprise ne présentait aucune difficulté. Des voyageurs avaient bien fait courir le bruit qu'une centaine d'Américains s'étaient évadés de Princetown ; mais les trois habitants de la *Tête du Sarrasin*, l'aubergiste, sa femme et son fils, — n'en dormaient pas moins d'un sommeil sonore.... Comment se fussent-ils doutés de la présence dans leur office d'un géant affamé ?

Daniel découvrit une grande provision de pain et de fromage, un quartier de bœuf et une terrine de saindoux. Il bourra les poches de ses haillons, remercia Dieu pour une paire de souliers dressée devant un feu de tourbe, puis s'en alla, rapide et silencieux, comme il était venu : il mangerait de meilleur appétit à la belle étoile que dans le bruit des ronflements. Mais il ne retourna pas au bois de Wistman, voisinage que son larcin rendait dangereux. Ce fut beaucoup plus loin qu'en un petit val retiré il se jeta sur les provisions volées et mangea comme il ne l'avait fait depuis la prise du *Chesa-*

peake; et, repu, il avait encore deux bons repas en perspective.

L'aube dessina les cimes de Bellaford. Coffin se dirigea par là, espérant y dénicher quelque cachette jusqu'à la nuit prochaine. Autour de lui, le vaste Moor changeait mystérieusement d'aspect. Il se couvrait de constellations de perles comme pour répondre à la lumière du jour. L'aurore effleura l'obscurité de ses teintes rosées; puis une rougeur se posa gentiment sur le granit, sur la bruyère, sur la blancheur des eaux. La brise du matin souffla sur Coffin, étranger dans ce pays étrange; les genêts d'or, tels des feux répandus par milliers, éclairaient sa route; le jour naissant respirait la douceur et réveillait les souvenirs. Le home éloigné ne sembla plus si loin : Coffin, dans un mirage, aperçut une petite île près d'un grand continent. Nantucket lui apparut avec ceux qu'il aimait et qui le pleuraient; et la pensée de son compagnon mort vint aussi le frapper au cœur sous ces vives clartés matinales....

Il monta aux rochers qui étaient comme les tourelles et les forteresses de Bellaford. Il vit le soleil se lever et, lampe fabuleuse, se suspendre lentement sur la lisière du monde. Des nuages couraient, libres, à travers le ciel, mais sans que leur ombre tachetât le Moor, car les rayons solaires brillaient au-dessous d'eux, frangeant leurs bords d'un éclat de gloire.

L'homme, harassé, trouva bientôt le refuge qu'il désirait : dans le roc, une crevasse envahie de joncs et d'éboulis. Il en retira quelques pierres trop grosses, rendit l'endroit plus sûr contre les regards possibles, rassembla une brassée de bruyères et de genêts pour ses membres fourbus, et, l'instant d'après, s'abîmait dans un profond sommeil.

A un mille, sous l'épaule nord de la chaîne, était la ferme de la Dague ; plus loin, dans le creux de la vallée, le Dart gazouillait au matin, et l'aurore posait ses arcs-en-ciel sur les chutes écumantes. Ainsi la course aventureuse de l'Américain l'avait conduit sur le théâtre de cette histoire ; la destinée faisait plus que de l'y introduire, elle voulait qu'il y jouât un rôle important.

Vers le temps où l'étranger faussait compagnie à la prison, un malheur survenait à Postbridge.

Eve n'était plus prisonnière ; mais, le bien-aimé absent, la vie offrait moins de charme. Tristement elle vaquait aux soins du ménage, et tristement s'en allait au bord de la rivière parcourir ces sentiers, hanter ces coins d'amour si chers à Quinton. Le Dart parlait de lui, les oiseaux le chantaient. Elle avait une prédilection pour les fleurs fanées : c'étaient celles qu'il avait regardées peut-être.... Les floraisons nouvelles ne l'avaient pas connu ; elle fit le vœu de n'en pas cueillir une jusqu'au retour de l'ami. Elle s'étonnait fort qu'il ne lui eût point dit une dernière parole ; avec l'impulsion de l'amour, elle devinait que, victime d'un événement cruel, il n'avait pu lui faire ses adieux. Elle ne l'en aimait pas moins, et, se rappelant les longues heures nocturnes passées à l'attendre, elle ne lui en voulait point de n'être pas venu.

Parfois son cœur s'embrasait à la pensée de Quinton prouvant sa valeur à combattre les ennemis de l'Angleterre ; mais d'autres fois la guerre lui mettait la mort dans l'âme, et elle se disait que, poète, c'était au milieu des belles choses qu'il devait vivre, non dans une sauvage atmosphère de fumée et de sang.

... Tout en rêvant ainsi par la vallée, à l'heure de

midi, Eve vit se mouvoir au loin un objet qui n'avait rien de commun avec les choses environnantes. Le paysage avait sa parure d'été; la pierre disparaissait sous les claires frondaisons des saules, éclipsés à leur tour par les aulnes et les plants de chênes. L'eau empruntait du ciel sa lumière et reflétait les amoncellements de nuages. Nulle teinte vive ne marquait le jour grisâtre, mais nulle obscurité non plus. Une clarté diffuse enveloppait toutes choses; une pluie légère tombait. Une tache d'un noir intense apparut brusquement, — qui bientôt prit la forme d'un homme. Eve s'étonna : un si sombre costume dans la vallée du Dart un jour de travail ! D'ordinaire, chacun était vêtu de couleurs comme appropriées au paysage; le dimanche seulement on se mettait en noir, par respect pour le ciel, et par habitude.

L'étrange figure approchait. Eve sentit le cœur lui battre avec force quand elle reconnut Roger Honeywell. Un homme si actif errant solitaire le long du Dart, voilà qui semblait peu naturel. Il se mouvait lentement, solennellement, l'air préoccupé, les regards tournés vers la terre. Ses bas de soie, son habit noir, sa culotte, paraissaient tout neufs, et la plus grande simplicité marquait chaque partie de son ajustement. Quand il fut près de la jeune fille, il tira de sa poche un mouchoir dont les bords, eux aussi, étaient noirs. L'homme sombre allait à pas menus, piquant le sol du bout de sa canne à poignée d'or. Il ne semblait pas du tout remarquer la présence d'Eve. Au moment où il passa devant elle, il leva la tête, jeta autour de lui un regard d'indifférence et de tristesse, et tout à coup l'aperçut. Il suspendit sa marche, puis, incertain, fit encore un pas ou deux, se retourna, ôta son chapeau avec cérémonie, et :

— Pardonnez-moi si je fais erreur, mademoiselle. Il se peut que la jeune fille qui est dans mes pensées soit justement celle que j'ai devant les yeux ; peut-être aussi le chagrin a-t-il obscurci ma vue, comme c'est bien naturel. Mais est-ce à M^{lle} Eve Newcombe que j'ai l'honneur de parler ? Excusez-moi si je me trompe.

— Je suis Eve Newcombe, monsieur.

— Oui, ces choses n'arrivent pas par hasard. Ah ! j'ai le cœur bien gros. Vous aimiez Quinton, n'est-il pas vrai ?

— Je l'aimais, et je l'aimerai toujours.

Honeywell soupira.

— A brebis tondue Dieu mesure le vent, fit-il. Un sage pasteur l'a écrit, et puisse-t-il avoir dit juste ! Vous n'avez pas aimé mon cher neveu plus qu'il ne vous a aimée lui-même. Il convient que vous le sachiez, enfant. Ce sera pour vous un heureux souvenir. Les circonstances l'ont empêché d'aller vous voir, une certaine nuit, il y a de cela six semaines....

— Sept semaines et un jour, monsieur. Et voilà sept semaines et cinq jours que je l'ai vu pour la dernière fois.

— Oui, l'amour se souvient bien de ces petits détails. Quelle tristesse, hélas ! plus triste que les fleurs fanées ! Je puis vous dire que j'étais pour vous. J'encourageais Quinton ; j'étais bien disposé en votre faveur, mais je pensais qu'il devait s'écouler quelque temps — des années peut-être — avant que le garçon fût en état de vous épouser. J'espérais qu'il plairait à Dieu d'adoucir le cœur de votre père ; je conseillais la patience. Alors il me dit comment on vous tenait prisonnière, m'assura qu'il était très facile de vous délivrer de cette pénible situation. Ah ! si je l'avais su ! Mais mon erreur — si

erreur il y a — me vaut un châtiment cruel. Je pressai Quinton de partir pour un temps ; je lui montrai que son éloignement seul vous rendrait la liberté. Une grande occasion s'offrit. Le navire de guerre de son oncle, le *Waterwitch*, était sur le point de quitter Plymouth ; je représentai à mon neveu que ce serait sage à lui de s'embarquer. Il sauta sur cette idée. Il se faisait une gloire d'acquérir un nom... à partager avec vous. Il dit son noble désir de se rendre utile pour l'amour de vous. Pardonnez à mes larmes.... Je suis un vieillard, et les pleurs sont une torture pour mon visage flétri. Il se mit joyeusement en route. Il ne fallait pas songer à vous revoir, car le jour fixé pour votre rendez-vous était celui où le *Waterwitch* mettait à la voile. Ses derniers mots furent pour me prier de tout vous expliquer à vous-même dès que j'en aurais la chance. Je le lui promis avec joie ; mais la maladie m'a tenu à la ferme. Cependant, voilà, nous nous rencontrons....

— Je savais bien ! Je savais que tout s'arrangerait. J'avais confiance en lui, comme d'autres ont confiance en Dieu.

Le vieillard secoua la tête.

— Hélas ! enfant, une telle impiété est trop souvent punie. Mon cœur saigne pour vous ; mais la vérité ne peut être cachée plus longtemps.

— Quelle vérité ? Vous n'allez pas dire qu'il m'a abandonnée ? Ce n'est pas vrai. Je sais que chaque battement de son cœur, c'est mon nom qu'il prononce : — Eve, Eve, Eve, — je le sais....

— Hélas ! pauvre fille ! Rassemblez votre courage, comme j'ai dû rassembler le mien. Son cœur ! il a cessé de battre. Il y a trois jours, j'ai reçu de mon frère une

lettre apportée par un navire qui rentrait au pays. Ce qu'elle contenait a fait de moi un vieil homme.... Un engagement avec une frégate américaine... Il est tombé en héros à l'heure de la victoire... Sa tombe est le grand océan... Il...

Honeywell s'arrêta, car il parlait à des oreilles qui n'entendaient plus. L'expression de son visage, de triste qu'elle s'était faite, redevint dure, ce qu'elle était habituellement. Ses yeux brillèrent, et, le poing dirigé vers les murs blancs de la Dague :

— Tiens, John Newcombe, brigand ! assassin ! démon ! Voilà pour les coups que tu m'as donnés. C'est un baume à une peau meurtrie. Et ce n'est que le commencement, — rien que le commencement !

Il regarda celle qui gisait à ses pieds, évanouie. Puis, sans le moindre mouvement de pitié, il tourna le dos et prit le chemin de Vitifer.

EDEN PHILLPOTTS.

Traduit de l'anglais par L. A. Delieutraz.

(*La suite prochainement.*)

VIVE LA NATION!

I

Je fis ce rêve un jour :

J'étais devant un temple,
Un de ces temples de l'Hellas, d'où l'on contemple
La mer pourpre emplissant un grand golfe vermeil.
Telle une vasque d'or où saigne le soleil.
C'était un blanc portique en haut d'une acropole.
Je venais, sur son mur, inscrire la parole
Qui dirait tout mon cœur au Dieu du temple clair,
Suivant un vieil usage, aux Grecs antiques cher....

Sur la blanche paroi se mélangeaient les âmes :
Prières, vœux d'amour, insultes, noms de femmes,
Chacun était venu, sincère, confessant
Son plus ardent désir au seuil du Tout-Puissant :
Chacun candidement, délivrant sa poitrine,
Avait dit son secret à la paroi divine ;
Tout homme, le plus humble auprès du plus altier,
En un signe, en un mot, s'était mis tout entier....
Et moi, pour résumer l'idéal de ma vie,
La suprême beauté, qu'ont cherchée et suivie
Toutes mes volontés, toute ma passion,
J'écrivais sur le mur : VIVE LA NATION !
Aussitôt un grand rire aigre, éclata tout proche :
Je vis un de ces bons apôtres un peu Boches

— Un de ces rois du cœur facile de Paris —
 Qui grinçait et bavait : « Je ris ! Comme je ris !
 Je l'avais toujours dit, tu n'as rien d'un poète !
 Un vrai poète, un vrai, quand il est sur ce faite
 Où chaque homme trahit son suprême secret,
 Un vrai poète, un vrai, se connaît à ce trait :
 Qu'il inscrive aussitôt sur la blanche muraille,
 Au lieu du cri pompier, pour lequel je te raille,
 Des mots dont les esprits (tel le mien !) délicats
 Puissent sans déshonneur avouer qu'ils font cas !
 Vois ceux dont mes amis ornèrent ces portiques !
 Voilà des cris pleins d'art ! Des thèmes *poétiques* :
 Nature ! Amour ! Doux jeux du printemps sous le ciel !
 Tous ont de la beauté le rythme essentiel !
 Ton âme, malheureux, n'est pas vraiment choisie,
 Pour que la vierge aux yeux ardents, la Poésie,
 Frémisse sous ta chair du fécondant émoi !...
 VIVE LA NATION !... ô Prose ! engage-toi !
 Dans l'orphéon naïf où ces doux patriotes,
 Coppée et Déroulède, ont tromboné leurs notes !
 Ta bonne volonté permet de t'y ranger ! »

Et moi, me détournant j'ai dit : « Pauvre étranger !... »

II

Pauvre étranger ! Je ne sais pas quelle est la mère
 Qui vous berça sur ses genoux,
 Mais je comprends que vous vous sentiez l'âme amère,
 En voyant notre mère à nous !

Tristes, tristes enfants, de quelque cité morte,
 Ayant clos pour jamais les yeux,
 Au front d'un Morija tragique qui la porte,
 Fauve morte, en de fauves cieux,

Vous m'enviez l'immense orgueil qui me pénètre
D'exister, de vivre sans fin,
Dans l'être le plus fier, le plus sacré, dans l'être
De ce monde le plus divin !

Je vis en ma Cité ! J'existe de sa vie !
Sa vie éternelle est en moi,
De jour en jour, de siècle en siècle, poursuivie,
Dans tout l'avenir de ma foi !

Les siècles passeront, elle vivra, ma France,
Et drapé de son manteau bleu,
Je suis, je resterai, magnifique espérance,
Un rayon de cet Etre-Dieu !

III

Vive ma Nation française ! Etre sublime,
Etre idéal pétri de calme royauté !
Un vertige est en moi, d'approcher de la cime
Où trône sa beauté !

Trente siècles déjà passèrent sur la tête,
Aux anadèmes d'or de notre Gallia,
Depuis qu'Elle jetait à la Ville inquiète,
Dans son geste d'enfant ce défi : l'Allia !

Son jeune front est là, toujours nimbé d'aurore,
Son jeune front est là, charmant et radieux,
Promis à l'avenir, à l'avenir encore,
Le plus divin des dieux !

Trente siècles d'efforts, de luttes, de victoires,
Et l'Etre surhumain — et pourtant si réel !
Semble avoir façonné le manteau de Ses gloires
De tout l'azur du ciel !

Et nous sommes la chair de cet être sublime !
Son âme de lumière est en chacun de nous !
Chaque fois que la France a conquis une cime,
Nous pouvons proclamer : C'est Elle et c'est nous tous !

Avec l'Etre géant qui, tous, nous accompagne,
Combien d'efforts géants nous avons accomplis !
Nous avons mis en main son globe à Charlemagne !
Nous avons fait surgir le soleil d'Austerlitz !

En Lui, c'est des milliers de héros que nous sommes !
Toute la France en tout Français existe un peu !
Tous, nous avons porté, parcelles de grands hommes,
Ta cuirasse, Bayard, ta pourpre, Richelieu !

Qu'es-tu donc, toi qui viens, hautain, heurter ma porte ?
Sache bien, quel que soit ton titre, prince ou roi,
Qu'auprès de ma grandeur, nulle grandeur n'importe :
Je suis un peu de France, moi !

IV

Oh ! quelle beauté dans ce monde,
Quelle jeune chair svelte et blonde,
Mérite que l'on s'y confonde,
Avec plus folle passion ?
Songe à l'Etre chargé de gloire,
A jamais debout dans l'histoire !
Vois, vois ! la tombe n'est plus noire
Sous les pas de la nation !

Etranger, envieux et triste,
Tu mens ou tu n'es pas artiste,
Car en l'univers il n'existe
Digne, autant, d'adoration

Nulle beauté qui soit pareille
A cette beauté qu'enseille
Trois mille ans de clarté vermeille :
Notre éternelle nation !

Vive tout front où luit le rêve,
Le rêve radieux qu'élève
Ce grand front dont vivra sans trêve
L'innombrable incarnation !
Vive, vive toute pensée,
Qui poursuit, flamme au ciel lancée,
L'œuvre de clarté commencée :
Vive, vive la nation !

Oh ! pour que l'œuvre continue,
Que la voix soit forte ou menue,
Qui jette ton cœur vers la nue,
Réponds à la Convention,
Réponds au Roi-Soleil splendide,
Au Cardinal notre grand guide,
A la Lorraine au front candide :
Vive à jamais la nation !

V

Et c'est pourquoi j'inscris sur ta muraille, temple,
Temple blanc encadré de pylones d'ifs noirs,
A de meilleurs que moi donnant mon humble exemple,
J'écris dans un geste ample — oh ! que n'est-il plus ample !
Ces mots où j'ai crié mes plus ardents espoirs !

Temple, j'inscris mes mots sur ta muraille blonde,
Pour dire au Dieu mon rêve et mon ambition,
Car toute la beauté que je connais au monde,
Toute la poésie éternelle et féconde
Sont pour moi dans ce cri : VIVE LA NATION !

ALBERT DU BOIS.

DE « ROMANTIQUE » A « ROMANTISME »

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

C'est ici le lieu de rappeler qu'Henri Meister, dont nous citons tout à l'heure les paroles inspirées par *Richard Cœur de Lion*, est un Suisse (on retrouve des Suisses dans toutes les avenues du romantisme français) qui, par sa langue maternelle, reste en contact étroit avec la littérature allemande, un Zuricois compatriote de Bodmer et de Breitinger. Mais mieux encore peut-être, Philibert Masson est un Français qui passe une grande partie de sa vie hors de France, non seulement en Suisse et en Russie, mais en Allemagne même. Au moment où il publie la *Nouvelle Astrée*, depuis longtemps préparée, il est fonctionnaire français à Coblenz ². Ce ne serait point un travail inutile, sans doute, que de suivre d'un peu plus près sa trace à travers l'Allemagne lettrée de 1800 et de marquer avec quelque précision ce qu'il doit au courant romantique d'outre-Rhin. Peut-être serait-on amené à

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

² Charles-François-Philibert Masson, né en 1762 à Blamont (Franche-Comté), protestant de naissance, réfugié à la Chaux-de-Fonds, puis à Bâle et à Strasbourg, précepteur en Prusse, puis à Pétersbourg, chargé de missions diplomatiques en Allemagne, banni par Paul I^{er}, réfugié en Prusse, puis à Baireuth, de retour à Paris en 1800, est nommé secrétaire général du département de Rhin-et-Moselle, avec résidence à Coblenz, où il meurt en 1807.

lui réserver une petite place à côté de ces grands intermédiaires spirituels entre l'Allemagne et la France au commencement du dix-neuvième siècle, les Villers et les Staël.

Pour le moment, bornons-nous à signaler la coïncidence.

Il est certain que l'Allemagne a beaucoup fait pour préciser le nouveau sens du mot *romantique*, mais qu'elle n'a peut-être pas autant devancé la langue française qu'on avait pu le croire jusqu'ici. C'est en 1784 qu'Henri Meister signale « la tournure simple et *romantique* des romances de *Richard Cœur de Lion*. » C'est quatre ans plus tôt seulement que Wieland lance le célèbre appel par lequel débute son *Obéron* :

Noch einmal sattelt mir den Hippogryfen, ihr Musen,
Zum Ritt ins alte *romantische* Land.

Toutefois, alors que l'emploi du mot se fixe très vite en allemand, grâce surtout à l'école d'Iéna, en français il est lent à s'établir, et seulement à la suite d'apparitions lointaines et sporadiques, comme on a pu le constater déjà pour le mot *romantique* emprunté à l'anglais.

En 1799, F.-D. Pernay, le traducteur de Wieland, rend comme suit les vers que nous venons de citer : « Sillez-moi encore l'hypogryphe, ô muses ! pour faire un voyage dans l'ancien pays de la féerie ! » Le titre de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, en 1802 : *Die Jungfrau von Orleans, eine romantische Tragödie*, élimine complètement l'épithète audacieuse dans la traduction de C.-F. Cramer, parue la même année : *Jeanne d'Arc ou la Pucelle d'Orléans, tragédie en cinq actes*. En 1815 même, le traducteur J.-B. Daulnoy n'ose pas grand'chose de plus : *Jeanne d'Arc, tragédie romanesque, traduite*

de l'allemand. Peut-être croirait-il faire tort à l'ouvrage allemand en le décorant d'une épithète suspecte au moment où bat son plein la première grande bataille romantique.

Il restait en effet à accomplir l'effort suprême, qui, à force d'analyse et de précisions, devait transformer le mot *romantique* en un véritable instrument de combat. Il restait à faire de l'adjectif *romantique* la directe antithèse de *classique*, *classique* étant lui-même entendu dans un sens belliqueux tout nouveau. C'est cela qui est l'œuvre propre des critiques allemands.

Il ne semble pas que l'opposition soit encore très tranchée dans les *Romantische Dichtungen* de Tieck, ni dans la *romantische Tragödie* de Schiller. Ces titres renferment surtout une allusion au caractère historique et merveilleux des sujets. Dans la préface des *Chants des Minnesingers*, qui paraissent trois ans après les *Romantische Dichtungen*, Tieck appelle *romantique* la poésie narrative du treizième siècle : « L'amour, la religion, la chevalerie, la magie s'unirent alors, dit-il, et se confondirent dans une grande épopée merveilleuse, dont les poèmes en particulier n'étaient que des fragments ¹. »

Mais dans la *Comparaison entre la Phédre de Racine et celle d'Euripide*, publiée en français par A. W. Schlegel, à Paris, en 1807, nous avons un acheminement vers quelque chose de plus. L'auteur disserte du rôle de l'amour charnel dans la tragédie antique et moderne :

« L'antiquité, dit-il, franche en tout, déguisait beaucoup moins cette partie de l'amour que les nations modernes, chez qui la galanterie chevaleresque et les mœurs du Nord en général ont introduit un culte plus respectueux pour les femmes, et chez qui l'enthousiasme du sentiment s'efforce, ou de subjuguier les

¹ Cité par A. Bossert, *Grande Encyclopédie*, I, p. 330, art. *Allemagne*.

sens, ou de les purifier par sa mystérieuse alliance. C'est pour-quoi l'amour devenu *romantique* peut et doit jouer un beaucoup plus grand rôle dans nos compositions sérieuses et mélancoliques, que dans celles des anciens, où cette passion se montre avec des caractères purement naturels, tels que les produits du Midi¹. »

Mais ceci n'est encore qu'une escarmouche avant la bataille. L'opposition est plus dans le sujet que dans les termes. Notons seulement que Schlegel insiste ici sur le caractère septentrional du romantisme, en quoi il ne sera pas suivi par tous ses successeurs. Quoi qu'il en soit, c'est peu après seulement que s'organise complètement sa doctrine dans son célèbre *Cours de littérature dramatique*, professé à Vienne en 1808, publié à Heidelberg en 1809 sous ce titre : *Ueber dramatische Kunst und Literatur*. Là vraiment le romantisme apparaît comme une grande tradition littéraire et morale, qui prend sa source dans la société mixte du moyen âge et se perpétue dans la société moderne avec ses caractères propres de diversité, de contradiction, de spontanéité, de liberté, d'idéalisme et de mysticisme. Ainsi définie, cette tradition fait apparaître dans une plus saisissante lumière la tradition contraire. *Romantique* s'oppose directement à *classique*² :

« D'après cette manière de voir, on a imaginé de faire ressortir le contraste qui existe entre le génie antique ou *classique* et celui des arts modernes, en donnant à ce dernier le nom de genre *romantique*. Ce nom lui convient sans doute, puisqu'il est dérivé de celui de langue Romance, sous lequel on désigne les idiomes populaires qui se sont formés par le mélange du latin

¹ *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*, Paris, 1807, p. 11-12.

² Cette seconde épithète, ainsi que l'observe M^{me} Necker-de Saussure dans la préface de sa traduction, devient, sous la plume de Schlegel, « une simple désignation de genre, indépendante du degré de perfection avec lequel ce genre est traité. » (Préface, p. VIII, note.)

avec les anciens dialectes germaniques, de même que la nouvelle civilisation européenne s'est formée du mélange, d'abord hétérogène, mais devenu intime avec le temps, des peuples du Nord avec les nations dépositaires des restes précieux de l'antiquité¹. »

On sait comment le *Cours* de Schlegel a été traduit cinq ans après sa publication par M^{me} Necker de Saussure qui, par là, s'est faite patronne des mots comme des idées du critique allemand. Mais auparavant déjà *romantique* commence à se répandre en français dans son nouveau sens critique et belliqueux. .

C'est M^{me} de Staël qui, dans son livre *De l'Allemagne*, imprimé en 1810 (mais publié seulement en 1813), donne au mot son grand retentissement de cri de guerre :

« Le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne, pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme.... On prend quelquefois le mot *classique* comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques². »

Ces lignes sont célèbres. Mais avant M^{me} de Staël même, ou du moins pendant qu'elle fait imprimer son livre *De l'Allemagne*, un autre intermédiaire moins fameux, mais tout aussi actif, Charles de Villers, introduisait devant ses compatriotes le nouveau mot escorté de sa nouvelle formule. C'est dans une lettre adressée en 1810 au *Magasin encyclopédique* de Millin. Villers rend compte d'un recueil de *Minnelieder* publié par le professeur Benecke de Göttingue. Tout le début de la lettre

¹ Traduction Necker de Saussure, Paris et Genève, 1814, I, p. 16.

² Deuxième partie, chap. 11.

esquisse les origines de ce « qu'on peut appeler la *poésie romantique*, à cause de la langue *romane* dans laquelle elle s'exprimait le plus souvent. » Cette poésie, née du fond même de l'esprit des nations modernes, aurait pu devenir la véritable expression du génie français :

« Une poésie formée de la sorte, soutenue par la mythologie de la religion nationale elle-même, nourrie par l'esprit local et inhérent au terroir, peignant les maux, les aventures, les exploits des héros indigènes, nous eût formé à la longue une littérature originale, native, qui serait devenue la *Romantique* polie et perfectionnée, dont la couleur eût mieux convenu que celle de toute littérature étrangère à nous; qui eût influé avec plus d'efficacité sur la masse des peuples et eût certainement imprimé à notre existence intellectuelle une autre tournure et un autre caractère ¹. »

Cette *romantique* s'oppose dans le langage de Villers, comme pour Schlegel et M^{me} de Staël, à « la littérature dite *classique* », dont il est loin, du reste, de méconnaître le mérite propre. Le genre nouveau est devenu, « au milieu de l'immense et dévorante activité de la littérature allemande », l'objet des prédilections d'« une secte spirituelle », 'et même « le célèbre Schiller a nommé sa tragédie de *Jeanne d'Arc* une *tragédie romantique*. » Ainsi Villers indique nettement ses inspirateurs et ses sources. Il s'annonce comme un éclaircisseur avancé du romantisme allemand en terre française.

Toutefois, pour méritoire que soit son rôle, il s'efface auprès de la retentissante *Allemagne*, reparue en 1813 et 1814, du *Cours de littérature*, traduit en 1814, ou encore du grand ouvrage de Sismondi publié en 1813, *De la littérature du midi de l'Europe*. C'est à ces trois

¹ *Magasin encyclopédique*, 1810, t. V, p. 7-8. Sur le rapport de Villers avec M^{me} de Staël et l'Allemagne, voyez le chap. VII de la thèse de M. L. Wittmer, *Charles de Villers*, Genève et Paris 1908, surtout p. 375.

manifestes, en effet, que se référeront constamment dans la suite les adversaires du romantisme¹.

Sous la plume un peu molle de Sismondi, nous retrouvons la haute philosophie et les antithèses tranchées de Schlegel : la littérature moderne « partagée en factions si opposées qu'elles ont cessé de pouvoir s'entendre l'une l'autre » ; les Français devenus « complètement étrangers » à la poésie de leurs ancêtres, se « détachant de toutes les nations modernes pour se mettre sous la protection des anciens » ; l'« étendard d'Aristote » levé contre la tradition des trouvères et des troubadours ; d'un côté le raisonnement, les règles, de l'autre la libre inspiration, bref, comme dit le sommaire de la table, l'école *classique*, « mise en opposition avec l'école *romantique*². » Dans un pareil langage, les termes prennent un sens de plus en plus abstrait : *classique* finit par devenir synonyme de *correction*, *romantique* l'équivalent de *génie*³.

Tout cela se trouve déjà plus ou moins dans le *Cours de littérature dramatique* et dans le livre *De l'Allemagne*. Ce qui est plus personnel chez l'auteur de la *Littérature du Midi*, c'est sa façon de limiter l'aire du romantisme : « Pour faire connaître la littérature du Midi, écrit-il, littérature que, d'après les langues romanes, on a nommée *romantique*⁴. » Et certes ni Schlegel, ni M^{me} de Staël, plus particulièrement orientés vers le Nord, n'accepteraient cette étroite définition. Tout le monde, cependant, est d'accord pour reconnaître que le genre roman-

¹ Voyez sur ce sujet les savantes *Notes sur la bataille romantique*, 1813-1826, de M. Jules Marsan, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1906, p. 573 et ss.

² *De la littérature du midi de l'Europe*, I, p. 300 et 440.

³ *Ibidem*, III, 56 : « Il était *classique* et non *romantique*; La correction le frappait plus que le génie. »

⁴ *Ibidem*, II, p. 343. Cf. IV, 560 et 561.

tique est le produit du mélange de deux civilisations, de deux grandes races entrées en contact à la suite de l'invasion germanique dans les pays latins.

D'autre part, Sismondi achève de rendre courantes les expressions d'*esprit romantique*, *littérature romantique*, *école romantique*, *poème*, *ode*, *théâtre*, *drame romantique*, qui vont entrer désormais dans la grande circulation.



Pénétrant ainsi pour la seconde fois dans la langue française par la grande porte de la critique militante, l'adjectif *romantique* ne devait pas tarder à faire souche.

Comme substantif tout d'abord, il désigne les auteurs anciens ou modernes qui représentent la tendance : « Les Allemands, dit Sismondi, expliquent la différence entre les anciens ou *classiques* et les modernes ou *romantiques* par la différence de religion. » Saint-Chamans, l'auteur de l'*Anti-romantique*, pamphlet célèbre écrit en 1814, publié en 1816, cite ce passage et répond : « Je vois seulement que les *classiques* sont matériels et les *romantiques* spirituels¹. »

Toutefois ce sens ne paraît pas avoir longtemps prévalu. Saint-Chamans dit lui-même plus volontiers un *auteur romantique*². C'est donc surtout comme synonyme de « partisan du romantisme » que le substantif *romantique* fait fortune. Son apparition dans ce sens marque le moment où ces partisans furent assez nombreux pour former un parti : « M. de Saint-Chamans demande d'abord à MM. les *romantiques* de vouloir bien s'expliquer », écrit

¹ *L'Anti-romantique*, Paris, 1816, p. 4-5. Cf. Féletz, *Jugements historiques et littéraires*, 1840, p. 413 : « Elle est empreinte en traits plus touchants dans les vers de ce poète *classique* que dans tous les ouvrages de Caldéron, de Shakespeare, de M. Schlegel lui-même et de tous les *romantiques* allemands. » (Article sur l'*Anti-romantique*.)

² *Ibidem*, 171.

Féletz en 1816¹. Il est évident que *romantique* ainsi employé n'est pas un compliment à l'adresse de l'adversaire. C'est un mot pris en mauvaise part. Il en est toujours ainsi ; comme ce sont les factions hostiles qui se baptisent mutuellement, elles n'y mettent aucune bonne intention.

Restait à désigner par un substantif le système même auquel Schlegel, M^{me} de Staël et Sismondi venaient d'attacher leurs noms, le *genre romantique*, comme on s'est contenté de dire tout d'abord.

Villers, nous l'avons vu, l'appelle en 1810 *la romantique*. C'était de l'allemand, comme on en trouve par exemple dans Jean-Paul : « Die höhere Entzückung gehört der lyra und der *romantik* an². » Plus tard, on dira *le romantique* (à quoi correspond l'*anti-romantique* de Saint-Chamans). Féletz qui, nous venons de le voir, rend compte de cet ouvrage en 1816, écrit : « Un ministre de Buonaparte... à qui le *romantique* et l'*anti-romantique* étaient également indifférents³. » Et en 1823, analysant un autre pamphlet de Saint-Chamans, *Le petit-fils de l'homme aux quarante écus*, il ne paraît toujours pas connaître d'autre expression⁴. « Qu'est-ce que *le romantique* ? » demande-t-il ; ou encore : « J'ai parlé du *romantique* et du goût qu'avait pour ce genre le descendant de l'*Homme aux quarante écus*. »

Faut-il croire que *romantisme* n'était point encore entré dans l'usage de cette époque ? A vrai dire, faute d'une enquête plus approfondie, je n'oserais l'affir-

¹ *Op. cit.*, p. 413.

² *Vorschule der Aesthetik*, Hamburg, Perthes, 1804, II, 127 (d'après le Dictionnaire de Grimm).

³ *Jugements*, 411 ; cf. le *Journal des Débats* du 14 juin 1824 : « On a été jusqu'à vouloir intéresser la religion au succès du *romantique*. »

⁴ Cf. *Mélanges*, Paris, 1830, t. VI, p. 309 et sq.

mer. On peut en tout cas présumer qu'il ne devait pas être très commun. Divers indices paraîtraient le prouver.

Par exemple Stendhal, dans la première partie de *Racine et Shakespeare*, parue la même année (1823), peut encore dire couramment *romanticisme* à l'italienne¹. C'était, de sa part, habitude ancienne, datant de l'époque où, fixé à Milan, il assistait et prenait part aux fameuses querelles soulevées par les théories de Berchet :

« Qu'auras-tu pensé du mot *romanticisme* qui s'est égaré, je crois, dans la longue dissertation que je t'ai adressée le mois dernier ? écrit-il à Romain Colomb le 1^{er} avril 1819. Quoi qu'il en soit, je t'envoie une sorte de petit traité sur ce que j'entends par le *romanticisme* dans la musique. Un jour, probablement, tu visiteras l'Italie ; il est bon que tu saches d'avance quelles sont les idées qui y ont le pas. »

Le petit traité dont parle Stendhal, c'est son livre *Del romanticismo nelle arti*, publié à Florence en 1819. Stendhal a un pied dans les deux langues. Aussi bien, c'est ce qui le désigne particulièrement à notre attention. Par lui, nous prenons conscience du troisième affluent étranger qui se déverse dans la littérature française sous le couvert du romantisme. Telle est la signification du *romanticisme* de *Racine et Shakespeare* expliqué et précédé par tous les *romanticismes* de la correspondance auxquels s'accouple ici et là, depuis 1819, le nom caractéristique de Manzoni². On sait tout ce que le théâtre français, notamment, doit à ce courant italien du roman-

¹ M. Jules Marsan écrit cependant dans un article sur le *Théâtre historique et le romantisme* (1818-1819) (*Revue d'hist. litt. de la France*, 1910, p. 14) : « Pour mieux marquer ses affinités naturelles, il évite jusqu'à ce mot de *romantisme*, d'usage courant ; il affecte d'écrire à l'italienne : le *romanticisme*. » Quel dommage que M. J. Marsan, si familiarisé avec la littérature romantique, ne nous ait pas recueilli quelques bons exemples de *romantisme* antérieur à Stendhal !

² 21 décembre 1819, 6 mars 1823.

tisme. Un critique qui a étudié de près cette période a pu même parler d'« influence prépondérante¹. »

Or le théâtre italien de l'époque romantique est surtout nationaliste et patriote. C'est bien ainsi que l'entend Stendhal lorsqu'il souhaite, par exemple, que le prochain « opéra buffa » de Rossini « ne soit pas une traduction du français, mais une chose *vraiment italienne*, adaptée à nos mœurs, et, par là, vraiment *romantique* » (1^{er} avril 1819). Cette première notion se complète de celle de modernité. Mais surtout, et d'une façon plus personnelle, l'attribut essentiel de *romantisme*, aux yeux de Stendhal, c'est l'« âme », chose qui n'étonnera pas chez l'auteur du *Rouge et Noir*. De là son scrupule au sujet de la statue du peintre Appiani à Milan. Vouloir l'affubler d'un costume moderne et la surcharger d'accessoires, c'est au fond donner dans le travers du classicisme ; car le *classiciste* est, par définition, celui qui se plaît à la finesse et à l'ingéniosité. Il y a des cas où le *romanticisme* à la Stendhal entre en conflit avec lui-même (18 mars 1819).

Cependant Stendhal ne devait pas toujours dire *romanticisme*. Le 6 mars 1823, il écrit encore à un Anglais :

« Probablement, vous ne vous doutez pas, en Angleterre, de la grande dispute du *romantique* contre le *classique* qui occupe les littérateurs de France, et surtout ceux d'Italie.... L'Académie française a pris la résolution de ne jamais admettre dans son sein tout homme de lettres qui se serait souillé de l'hérésie du *romanticisme*. »

Mais le 26 avril 1824, le même Stendhal, se trouvant à Paris, écrit au baron de Mareste : « L'Académie vient de lancer un manifeste contre le *romantisme* ; » et la seconde partie de *Racine et Shakespeare* publiée en 1825 n'utilisera plus elle-même que du terme *romantisme*.

¹. Jules Marsan, *Le théâtre historique et le romantisme*.

Que s'est-il passé dans l'intervalle qui sépare les deux parties du célèbre pamphlet ? Il s'est passé, suivant la propre indication de Stendhal, que le 24 avril 1824 M. Auger a prononcé devant les quatre Académies son grand *Discours sur le romantisme*, où il n'est question que de secte du *romantisme* (« car c'est ainsi qu'on l'appelle »), de partisans du *romantisme*, ou du *romantisme* tout court. L'usage académique étant ainsi déclaré, Stendhal s'est empressé de s'y soumettre, d'autant plus qu'il devait lui paraître confirmé par son entourage. « On a déjà tant de fois défini le *romantisme* », écrit Emile Deschamps dans la *Muse française* de mai 1824¹.

On était au fort de la seconde grande bataille romantique, déchainée par Stendhal, la première s'étant livrée autour des manifestes de Schlegel, de Sismondi et de M^{me} de Staël. Désormais, l'effort de la langue technique était épuisé. Si, pendant de longues années encore, on se fatiguera à combattre ou à définir le romantisme, du moins nul courant nouveau venu du dehors ne s'y précipitera, nulle idée nouvelle ne s'y ajoutera, à plus forte raison nul mot nouveau n'en sortira pour compléter le vocabulaire des critiques. Ceux qui, pour des raisons mi-littéraires et mi-politiques, ont ressuscité la grande querelle des classiques et des romantiques au début du vingtième siècle, ne trouveront pas mieux pour signaler ou pour battre en brèche la citadelle centenaire.

ALEXIS FRANÇOIS.

¹ Edit. Marsan, II, 264.

Le Livre du Thé

par OKAKURA KAKUZO †

Traduit de l'Anglais † † † † † † † † † † † †

par GABRIEL MOUREY † † † † † † † †

I. La coupe de l'humanité.

II. Les écoles de thé.

III. Taoïsme et zennisme.

IV. La chambre de thé.

V. Du sens de l'art.

VI. Les fleurs.

VII. Les maîtres de thé.

PRÉFACE

L'auteur du *Livre du thé*, Okakura Kakuzo, est né en 1863 et non en 1913. Japonais d'origine, d'éducation, de culture, défenseur ardent des traditions et des mœurs qui ont fait, durant des siècles, la force de la civilisation japonaise, ses ouvrages, les *Idéaux de l'Orient* (1903), le *Réveil du Japon* (1905), ont été, comme le *Livre du thé* (1912), écrits et publiés en anglais.

« Tout jeune encore, en 1886, dit Margaret Noble dans la préface des *Idéaux de l'Orient*, il fut désigné pour faire partie de la commission impériale que le gouvernement japonais envoya en Europe et aux Etats-Unis étudier l'histoire de l'art et le mouvement artistique moderne. Loin d'être affaiblie par cette expérience, sa passion de l'art asiatique ne fit que grandir au cours de ses voyages et c'est de cette époque que date l'influence sans cesse croissante qu'il exerça dans le sens d'une renationalisation de l'art japonais en opposition avec les tendances pseudo-européanisantes alors en faveur dans l'Extrême-Orient.

« A son retour d'Occident, le gouvernement japonais, pour reconnaître ses services, le nomma directeur de la nouvelle école d'art de Venô, Tokyo. Mais des changements politiques survinrent qui remirent en honneur les méthodes européennes dans les écoles et, en 1897, leur redonnèrent une nouvelle vigueur. M. Okakura donna alors sa démission. Six mois plus tard, trente-neuf jeunes artistes, parmi les plus doués, se groupaient autour de lui et ouvraient le Nippon Bijitsuin ou Palais des Beaux-Arts du Japon, à Janaka, dans les faubourgs de Tokyo.

« M. Okakura est en quelque sorte le William Morris de son pays et le Nippon Bijitsuin une espèce de Merton Abbey japonaise. Les arts décoratifs, tels que la laque et l'art du métal, l

fonte du bronze, la céramique y sont enseignés, ainsi que la peinture et la sculpture japonaises...

» M. Okakura a de plus aidé le gouvernement japonais à classer les trésors d'art du Japon. »

L'auteur du *Livre du thé* était un esprit passionné de lumière et de beauté, extraordinairement raffiné et subtil, d'une sensibilité infiniment délicate, d'une vaste érudition, du goût le plus sûr, un de ces hommes qui ont la sagesse... ou la folie de penser que l'humanité serait peut-être moins malheureuse si elle était restée plus étroitement attachée à ses traditions et à ses croyances ancestrales, un de ces artistes-poètes qui savent jouir de tous les spectacles de la nature et de la vie et pour qui l'art ne réside pas uniquement dans les œuvres des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des architectes, mais sous mille autres formes invisibles aux regards du vulgaire, et qui procurent aux sens et à l'âme des initiés d'incomparables et uniques voluptés.

« C'était, — écrivait une poëtesse hindoue de la famille Tagore, Priamboda Dévi, au peintre Andrée Karpelès à qui je dois d'avoir connu l'existence du *Livre du thé* et qui avait bien voulu lui demander, de ma part, quelques souvenirs personnels sur Okakura Kakuzo dont elle avait été l'amie, — un grand idéaliste. Les réalités de l'existence n'étaient point faites pour lui et le rendaient souvent malheureux. Sa seule passion était l'art ; il voulait faire revivre les vieux « idéaux de l'Orient » et rêvait de recréer l'union complète de l'Asie. Il travailla, lutta, se sacrifia, vécut et mourut pour cet idéal. C'était l'ami le plus sûr.

» Patriote ardent, quand il vit que la pensée et les idées, les mœurs et les coutumes, les arts et les métiers de l'Europe envahissaient, inondaient le Japon, quand il vit les forces spirituelles de la nation japonaise succomber sous les forces matérielles de l'Occident, il abandonna tout pour combattre ce fléau, il fit à cette cause le sacrifice de ses ambitions personnelles, de sa tranquillité, de sa fortune.

» Le nouvel empereur était de ses amis ; comme lui, il espé-

rait assister à la renaissance des anciens idéaux et à l'arrêt de cette marée de civilisation matérialiste venue de l'Occident.

» Okakura était un véritable ami de l'Inde et des Hindous ; il se considérait lui-même comme un fils adoptif de l'Inde, désireux de travailler pour elle, de lui faire du bien. Comme pour le Japon, un de ses buts les plus chers était de raffermir dans l'esprit des fils de l'Inde moderne les idéaux du passé.

» En février 1913, il composa en anglais un livret d'opéra en trois actes, d'une inspiration très pure et très belle, en vers de tout premier ordre, dont un compositeur français ¹ devait écrire la musique. J'en ai eu le manuscrit entre les mains. La première représentation devait avoir lieu à New-York.

» Il était aussi en train d'écrire un livre sur l'art chinois : je crains qu'il ne l'ait laissé inachevé.

» Il tomba malade, souffrit beaucoup, mais n'en dit jamais rien à ses amis. Aussi la nouvelle de sa mort fut-elle inattendue comme un éclat de tonnerre dans un ciel sans nuage. Il laisse une femme, un fils et une fille, et un frère, J. Okakura, professeur à l'université de Tokyo, lui-même écrivain de grand talent et auteur d'un ouvrage remarquable, *L'esprit du Japon*. »

Okakura Kakuzo était, je crois bien, entièrement inconnu en France jusqu'à ces dernières années, et je ne sache pas qu'aucun article ait jamais été publié chez nous, le concernant, avant celui que je donnai au *Temps* ², alors que je travaillais à la traduction du *Livre du thé*. Depuis, au début de l'année courante, M. A. Gérard a consacré, dans la *Revue des Deux-Mondes* ³, de fort intéressantes pages à l'auteur des *Idéaux de l'Orient* et du *Réveil du Japon* ; mais il n'y a pas même mentionné le délicieux petit ouvrage que je viens de nommer ; je ne puis comprendre pourquoi ; je comprends d'autant moins pourquoi que certaines des idées et des théories chères à Okakura Kakuzo, et qui forment

¹ J'ai essayé de connaître le nom de ce musicien ; je n'ai pu, à mon grand regret, y parvenir.

² *La religion du thé*. *Le Temps*, 8 février 1914.

³ *Un essai de philosophie de l'histoire et de l'art du Japon : Okakura Kakuzo*. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1916.

le fond substantiel et essentiel de son œuvre, s'y trouvent exposée autrement, il est vrai, mais avec tout autant de force, d'éloquence, d'ingéniosité et de conviction que dans les deux autres sur lesquels M. Gérard a uniquement insisté ; notamment celle de « l'unité de l'Asie » et de la mission du Japon, « qui n'est pas seulement de revenir à son ancien idéal, mais aussi de sentir et de ranimer la vie dormante de cette vieille unité. » Omission ou dédain regrettable, car, quelle que soit la valeur, et elle est incontestable et très haute à mes yeux, des *Idéaux de l'Orient* et du *Réveil du Japon*, je ne pense pas que celle du *Livre du thé* soit moindre.

Quoi qu'il en soit, je n'hésiterai point à affirmer qu'il n'est nullement besoin d'être Japonais pour tirer profit des leçons de sagesse et de beauté dont Okakura Kakuzo a fleuri, à profusion, ce délicieux petit livre ; au contraire, c'est à nous autres, Européens, que ces leçons peuvent être le plus utiles, c'est à nous autres qu'elles sont le plus nécessaires. On m'objectera sans doute que la conception de la nature, de la vie, de l'art qui y est enseignée cadre mieux avec les mœurs de l'Extrême-Orient et particulièrement du Japon ; l'on ne saurait nier en tout cas qu'il n'y ait pour nous que des avantages à essayer de nous en rapprocher, en si faible mesure que ce soit ; que la lecture de ces pages contribue seulement à ébranler quelques-uns des préjugés sur lesquels nous vivons, moins encore à nous les faire regarder comme des préjugés, je n'ose l'espérer, me bornant à souhaiter que ceux qui les liront y éprouvent autant de délicat et rare plaisir que j'ai eu moi-même à les traduire. Les exemples, les rapprochements de faits et d'idées, les anecdotes, les légendes dont elles fourmillent, les vues qui nous y sont ouvertes sur la vie héroïque, religieuse, intime du vieux Japon, l'atmosphère de poésie qui y règne, je me refuse à croire que tout cela n'enchanter pas les raffinés que nous nous piquons d'être et que nous ne sommes pas toujours de la façon dont nous devrions l'être, pour donner à notre sensibilité son entier épanouissement.

GABRIEL MOUREY.

I

La coupe de l'humanité.

Avant de devenir un breuvage, le thé fut d'abord une médecine. Ce n'est qu'au huitième siècle qu'il fit son entrée, en Chine, dans le royaume de la poésie, comme une des distractions élégantes du temps. Au quinzième siècle le Japon l'ennoblit et en fit une religion esthétique, le théisme.

Le théisme est un culte basé sur l'adoration du beau parmi les vulgarités de l'existence quotidienne. Il inspire à ses fidèles la pureté et l'harmonie, le mystère de la charité mutuelle, la sève du romantisme de l'ordre social. Il est essentiellement un culte de l'imparfait, en ce qu'il comporte un tendre effort pour accomplir quelque chose de possible dans cette chose impossible que nous savons être la vie.

La philosophie du thé n'est pas une simple esthétique dans l'acception ordinaire du terme, car elle nous aide à exprimer, conjointement avec l'éthique et avec la religion, notre conception intégrale de l'homme et de la nature. C'est une hygiène, car elle oblige à la propreté ; c'est une économie, car elle démontre que le bien-être réside beaucoup plus dans la simplicité que dans la complexité et la dépense ; c'est une géométrie morale, car elle définit le sens de notre proportion par rapport à l'univers. Elle représente enfin le véritable esprit démocratique de l'Extrême-Orient en ce qu'elle fait de tous ses adeptes des aristocrates du goût.

Le fait que le Japon s'est trouvé si longtemps isolé du

reste du monde a aidé puissamment, en développant le goût de la vie intérieure, à propager le théisme. Nos maisons et nos habitudes, notre vêtement et notre cuisine, notre porcelaine, notre laque, notre peinture, notre littérature même, tout, chez nous, a subi son influence. Personne ne peut l'ignorer qui connaît la culture japonaise. Il a pénétré aussi bien dans les maisons les plus nobles et les plus élégantes que dans les plus humbles demeures. Il a appris à nos paysans l'art d'arranger les fleurs, il a enseigné au plus simple travailleur le respect des rochers et de l'eau. Dans le langage usuel l'on dit volontiers, en parlant d'un homme insensible aux épisodes serio-comiques du drame individuel, qu'il « manque de thé » ; et au contraire l'on flétrit l'esthète grossier qui, indifférent à la tragédie mondaine, s'abandonne sans mesure, en toute liberté, au courant de ses émotions, en disant qu'il a « trop de thé. »

Un étranger s'étonnera sans doute que l'on puisse faire à ce propos tant de bruit pour rien. « Quelle tempête dans une tasse de thé ! » dira-t-il. Mais si l'on considère combien petite est, après tout, la coupe de la joie humaine, combien vite elle déborde de larmes, combien facilement, dans notre soif inextinguible d'infini, nous la vidons jusqu'à la lie, l'on ne nous blâmera pas de faire tant de cas d'une tasse de thé. L'humanité a fait pis. Nous avons sacrifié trop librement au culte de Bacchus ; nous avons même transfiguré l'image ensanglantée de Mars. Pourquoi ne nous consacrerions-nous pas à la reine des Camélias et ne nous abandonnerions-nous pas au chaud courant de sympathie qui descend de ses autels ? Dans le liquide ambré qui emplît la tasse de porcelaine ivoirine, l'initié peut goûter l'exquise réserve de Confu-

cius, le piquant de Laotsé, et l'arome éthéré de Çakya-mouni lui-même.

Ceux qui sont incapables de sentir en eux-mêmes la petitesse des grandes choses sont mal préparés à discerner la grandeur des petites choses chez les autres. Un Occidental quelconque, dans sa complaisance superficielle, ne verra dans la cérémonie du thé qu'une des mille et une bizarreries qui constituent pour lui le charme et la puérilité de l'Extrême-Orient. Il s'était habitué à considérer le Japon comme un pays barbare tant que l'on n'y pratiquait que les arts aimables de la paix ; il tient le Japon pour civilisé depuis qu'il s'est mis à pratiquer l'assassinat en grand sur les champs de bataille de Mandchourie. Que de commentaires n'a-t-on pas consacrés au code des Samouraï, à cet art de la mort auquel nos soldats font si joyeusement le sacrifice de leur vie ; mais personne n'accorde d'attention au théisme qui, pourtant, représente si bien notre art de la vie. Ah ! nous resterions volontiers des barbares si notre titre à la civilisation ne devait reposer que sur la gloire militaire et nous attendrions volontiers l'heure où serait accordé à notre art et à nos idéaux le respect qu'ils méritent.

Quand donc l'Occident comprendra-t-il, ou essaiera-t-il de comprendre l'Orient ? Nous sommes parfois épouvantés, nous autres Asiatiques, de l'étrange tissu de faits et d'inventions dont on nous a enveloppés. L'on nous représente vivant du parfum des lotus, quand ce n'est pas de souris et de blattes. Il n'y a chez nous que fanatisme impuissant ou sensualité abjecte. Le spiritualisme hindou n'est que de l'ignorance, la sobriété chinoise que de la stupidité, le patriotisme japonais que le produit du fatalisme ; et l'on a été jusqu'à dire que, si nous sommes

moins sensibles à la douleur et aux blessures, c'est à cause d'une moindre délicatesse de notre système nerveux.

Pourquoi ne pas vous amuser à nos dépens ? L'Asie vous retourne le compliment. Vous ririez bien davantage si vous saviez tout ce que nous avons imaginé et écrit sur vous. Il y a là tout le charme de la perspective, tout l'hommage inconscient du merveilleux, toute la vengeance silencieuse du nouveau et de l'indéfini. L'on vous a chargés de vertus trop raffinées pour les envier et accusés de crimes trop pittoresques pour les condamner. Nos écrivains d'autrefois — hommes sages, et savants ! — nous ont appris, par exemple, que vous portiez des queues de bois cachées quelque part sous vos vêtements et qu'il vous arrivait souvent de dîner d'une fricassée d'enfants nouveau-nés ! Il y a pis encore : nous étions habitués à vous considérer comme le peuple le plus impratique de la terre, parce qu'on nous avait dit que vous prêchiez ce que vous ne pratiquiez pas.

Heureusement ces idées fausses commencent à se dissiper chez nous. Le commerce a mené bien des Européens vers les portes de l'Extrême-Orient ; les jeunes Asiatiques affluent vers les collèges occidentaux pour acquérir l'éducation moderne. Si nous n'approfondissons pas encore votre culture, du moins avons-nous la volonté de la connaître. Nombre de mes compatriotes ont adopté déjà bien trop de vos coutumes et de votre étiquette, avec l'illusion de croire qu'en achetant des cols raides et des chapeaux de soie ils acquéraient en même temps la connaissance de votre civilisation. Si douloureuses et si déplorables que soient de semblables affectations, elles prouvent en tout cas notre empressement

à nous approcher avec respect de l'Occident. Malheureusement, l'attitude occidentale est peu favorable à la compréhension de l'Orient. Le missionnaire chrétien vient chez nous pour enseigner et non pour apprendre. Ses informations sont basées sur quelques pauvres traductions de notre immense littérature, quand ce n'est pas sur les anecdotes, peu dignes de foi, de voyageurs qui passent, et c'est bien rarement que la plume chevaleresque d'un Lafcadio Hearn ou d'un écrivain comme l'auteur du *Tissu de la vie indienne* éclaire les ténèbres orientales avec la torche de nos propres sentiments.

Mais il se peut que je trahisse ma propre ignorance du culte du Thé en me montrant si franc. L'essence de la politesse commande de ne dire que ce que l'on attend de nous, pas davantage. Tant pis si je passe pour un théiste impoli. L'incompréhension mutuelle du Nouveau Monde et du Vieux a déjà fait tant de mal qu'il n'y a pas à s'excuser de vouloir collaborer si peu que ce soit au progrès d'une compréhension meilleure.

Le commencement du vingtième siècle aurait épargné au monde le spectacle d'une guerre affreusement sanginaire si la Russie avait condescendu à mieux connaître le Japon. Quelles conséquences terribles pour l'humanité comporte l'ignorance méprisante où elle est des problèmes orientaux ! L'impérialisme européen, qui ne dédaigne pas de pousser le cri absurde du Péril jaune, n' imagine pas que l'Asie puisse aussi un jour pénétrer le sens cruel du Désastre blanc. Vous pouvez rire de nous qui avons « trop de thé », mais ne pouvons-nous pas vous soupçonner, vous autres Occidentaux, de « manquer de thé » dans votre constitution ?

Empêchons les continents de se harceler ainsi d'épi-

grammes et soyons plus attristés, sinon plus assagis du gain mutuel d'un demi-hémisphère. Nous nous sommes développés dans des sens différents, mais il n'y a pas de raison pour que l'un ne complète pas l'autre. Vous avez gagné en expansion au prix de l'absence de toute tranquillité ; nous avons créé une harmonie sans force contre une attaque. Le croiriez-vous ? L'Orient, à certains égards, vaut mieux que l'Occident !

N'est-ce pas étrange, en tout cas, que de si loin l'humanité se soit rencontrée autour d'une tasse de thé ? Voilà le seul cérémonial asiatique qui emporte l'estime universelle. L'homme blanc a raillé notre religion et notre morale, mais il a accepté sans hésitation le breuvage doré. Le thé de l'après-midi est maintenant une fonction importante de la vie de société occidentale. Dans le bruit délicat des soucoupes et des tasses, dans le joli gazouillement de l'hospitalité féminine, dans le catéchisme admis partout de la crème et du sucre, nous avons autant de preuves que la religion du Thé est maintenant au-dessus de toute contestation. La résignation philosophique de l'unité au destin qui l'attend sous la forme d'une décoction souvent douteuse proclame bien haut que, là du moins, l'esprit de l'Orient règne sans conteste.

La première mention écrite que l'on connaisse du thé en Europe se trouve, dit-on, dans le récit d'un voyageur arabe qui raconte qu'après 879 les principales sources de revenus de la ville de Canton étaient constituées par les droits sur le sel et sur le thé. Marco Polo parle de la déposition d'un ministre des finances de Chine en 1285 à cause d'une augmentation arbitraire des taxes sur le thé. C'est à l'époque des grandes découvertes que l'Eu-

rope commença à être un peu mieux renseignée sur les choses de l'Extrême-Orient. A la fin du seizième siècle, les Hollandais répandirent le bruit que l'on faisait en Orient une boisson délicieuse avec les feuilles d'un arbuste. Les voyageurs Giovanni-Battista Rarunsio (1550), L. Almeida (1576), Mafferio (1588), Tareira (1618) font aussi mention du thé¹. Dans cette dernière année, des bateaux de la Compagnie hollandaise des Indes orientales apportèrent en Europe le premier thé, qui fut connu en France en 1636 et parvint en Russie en 1638². En 1650, l'Angleterre l'accueillit et en parla comme de « cette excellente boisson approuvée par tous les médecins chinois, que les Chinois appellent *téha* et les autres nations *tay*, alias *tee*. »

Comme toutes les meilleures choses du monde, la propagande du thé ne fut pas sans rencontrer de l'opposition. Des hérétiques, comme Henry Sanllé (1678), la dénoncèrent comme une boisson impure. Jonas Honway, dans son *Essai sur le thé* qui date de 1756, affirmait que l'usage du thé faisait perdre aux hommes leur stature et leur amabilité ; aux femmes, leur beauté. Le prix du thé à ses débuts (environ quinze à seize shillings la livre) l'empêcha de devenir une boisson de consommation courante et en fit « un régal pour les réceptions du grand monde, dont on ne fait présent qu'aux princes et aux grands. » Cependant, en dépit de ces inconvénients, l'usage du thé se répandit avec une extraordinaire rapidité. Dans la première moitié du dix-huitième siècle, les cafés de Londres étaient devenus, en fait, des maisons de thé et le rendez-vous des beaux esprits comme Addi-

¹ Paul Kransel, *Dissertations*. Berlin, 1902.

² *Mercurius Politicus*, 1656.

son et Heele, qui s'oubliaient eux-mêmes devant leur « plat de thé. » Le thé devint bientôt une nécessité de la vie et, par suite, une marchandise imposable. Rappelons, à ce propos, quel rôle important il a joué dans l'histoire moderne. L'Amérique coloniale a supporté l'oppression jusqu'au jour où la patience humaine se révolta devant les droits trop lourds dont on frappa le thé. L'indépendance de l'Amérique date de la destruction de caisses de thé dans le port de Boston.

Le goût du thé possède un charme subtil qui le rend irrésistible et particulièrement susceptible d'idéalisation; aussi les humoristes occidentaux n'ont-ils point tardé à mêler son arôme au parfum de leur pensée. Le thé n'a pas l'arrogance du vin, la conscience de soi du café, l'innocence souriante du cacao. Déjà en 1711, le *Spectateur* dit : « Je veux recommander particulièrement mes réflexions à toutes les familles bien menées qui consacrent une heure spéciale chaque matin au thé, au pain et au beurre et je tiens à les prier instamment, dans leur intérêt, d'exiger que ce journal leur soit particulièrement servi et de le considérer comme faisant partie du service à thé. » Samuel Johnson, enfin, faisant son propre portrait, se représente sous les traits « d'un buveur de thé endurci et sans pudeur, qui pendant vingt ans n'a arrosé ses repas que d'infusions de la plante enchantresse ; que le thé a toujours amusé le soir, consolé à minuit et qui avec le thé a toujours salué la venue du matin. »

Charles Lamb, adepte déclaré du thé, a donné la vraie note du théisme en écrivant que le plus grand plaisir qu'il connût était de faire une bonne action à la dérobée et de s'en apercevoir par hasard. Car le théisme est l'art de cacher la beauté que l'on est capable de découvrir, et

de suggérer celle que l'on n'ose pas révéler. C'est là le noble secret de se sourire à soi-même, calmement mais entièrement, et c'est aussi l'humour même, le sourire de la philosophie. Tous les humoristes vraiment originaux peuvent être considérés comme des philosophes du thé, Thackeray, par exemple, et, par ailleurs, Shakespeare. Les poètes de la décadence — quand donc le monde n'a-t-il pas été en décadence ? — ont aussi, jusqu'à un certain point, par leurs protestations contre le matérialisme, ouvert la voie au théisme ; et il se pourrait bien aujourd'hui que ce soit grâce à notre faculté de contempler sérieusement l'imparfait que l'Occident et l'Orient peuvent se rencontrer dans une sorte de consolation mutuelle.

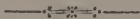
Les Taoïstes racontent qu'au grand commencement du Non-commencement, l'Esprit et la Matière se livrèrent un combat mortel. Enfin l'Empereur jaune, le soleil du ciel, triompha de Shuhyung, le démon des ténèbres de la terre. Le Titan, dans son agonie, frappa de sa tête la voûte solaire et fit éclater en morceaux le dôme de jade bleu. Les étoiles perdirent leurs nids, la lune erra sans but parmi les abîmes déserts de la nuit. Désespéré, l'Empereur jaune chercha partout quelqu'un pour réparer les cieux. Il ne chercha pas en vain. De la mer orientale surgit une reine, la divine Ninka, avec une couronne de cornes et une queue de dragon, resplendissante dans son armure de feu. Elle souda les cinq couleurs de l'arc-en-ciel dans sa chaudière magique et rebâtit le ciel chinois. Mais l'on dit aussi que Ninka oublia de boucher deux petites crevasses dans le firmament bleu. Ainsi commença le dualisme de l'amour — deux âmes qui roulent à travers l'espace et ne se reposent jamais jusqu'à ce

qu'elles se rejoignent pour compléter l'univers. Chacun doit rebâtir à nouveau son ciel d'espérance et de paix.

Le ciel de l'humanité moderne a été brisé dans la lutte cyclopéenne entre la richesse et la puissance. Le monde marche à tâtons dans les ténèbres de l'égoïsme et de la vulgarité. L'on achète la science pour une mauvaise conscience, l'on pratique la bienveillance par amour de l'utilité. L'Orient et l'Occident, comme deux dragons ballottés dans une mer en fermentation, luttèrent en vain pour reconquérir la pierre précieuse de la vie. Nous avons besoin d'une Ninka pour réparer le grand désastre ; nous attendons le grand avatar. En attendant, dégustons une tasse de thé. La lumière de l'après-midi éclaire les bambous, les fontaines babillent délicieusement, le soupir des pères murmure dans notre bouilloire. Rêvons de l'éphémère et laissons-nous errer dans la belle folie des choses.

OKAKURA KAKUZO.

(La suite prochainement.)



DE L'ORIGINE DE QUELQUES JEUX

DE PLEIN AIR

L'enfant joue. Demandons à l'observation quels sont les caractères essentiels de cette activité, la première que manifeste son être conscient.

Du banc de promenade où je suis assis, je regarde et j'écoute un bambin de quatre à cinq ans qui fait, tout seul, « au chemin de fer. » Il est à la fois locomotive, sifflet, échappement de vapeur, pistons, chef de train, voyageur et le reste. Il donne un signal, part en avant, stoppe, recule sur une oblique, — une voie de garage, évidemment, — agite ses petits bras comme des bielles, accompagne ses mouvements de « *tchi-tchi, tchi-tchi* », appelle les voyageurs, crie le nom de la station, bref, accomplit les manœuvres et prononce les paroles auxquelles assiste et qu'entend quiconque voyage en chemin de fer.

Indépendamment de la réalité dans laquelle le plonge son imagination, je note : 1° qu'il imite, copie et répète une série d'actes reliés les uns aux autres par une idée directrice ; 2° que de cette série il a retenu l'essentiel seulement et 3° qu'il introduit dans la série une règle, de telle sorte que les mouvements et les paroles, s'il y a

lieu, se succèdent dans un ordre donné. *Imitation, simplification, régularité*, voilà trois caractéristiques du jeu spontané de l'enfant.

Je dis « spontané », parce qu'il est invraisemblable que l'enfant ait appris de son père ou de sa mère à jouer au chemin de fer : c'est l'observation directe qui est la source de son jeu. Mais ces trois éléments d'imitation, de simplification et de régularité ne se retrouveront-ils pas aussi dans le jeu *enseigné* ? Telle est la curiosité qui a donné lieu au présent essai.

Comme il est impossible de connaître directement l'origine de la plupart des jeux de plein air, on est forcément conduit à leur *supposer* des modèles. Il s'agira d'établir, entre le modèle supposé et le jeu qu'on en fait dériver, des relations assez plausibles pour qu'on puisse, sans qu'elle paraisse absurde, présumer la filiation de celui-là à celui-ci.



L'ignorance où nous sommes de la manière dont les jeux sont nés et ont pris la forme où nous les voyons aujourd'hui résulte de leur haute antiquité. Rabelais, qui en mentionne une kyrielle, est d'hier comparativement aux gamins qui jouaient aux osselets sur les places publiques d'Athènes ou de Thèbes. Les règles ne changent guère : à un demi-siècle et plus d'intervalle, les pères et les grands-pères le constatent à regarder les ébats de leurs après-venants. Voilà un motif de penser que, s'il y a de l'arbitraire dans la fixation des règles de jeu, cet arbitraire est singulièrement stable. Or la stabilité n'étant pas, en général, l'attribut de l'arbitraire, on en peut inférer que les règles des jeux sont dictées par une raison qui se rattache à leur origine : nous voilà ramenés à pen-

ser que la règle, dans le jeu, est dérivée de l'imitation et de la simplification.



Avant de montrer de quel ordre de faits ils peuvent dériver, il convient de décrire les jeux pour lesquels cette filiation sera proposée.

Le plus beau des jeux de plein air suisses est sans contredit le *hornuss*, auquel s'adonnent les gens de l'Emmenthal. Dans *Uli der Knecht*, Jérémias Gotthelf mentionne ce délassement, mais il décrit, plutôt que le jeu lui-même, les passions qui animent les joueurs.

Hornuss est le nom, en dialecte bernois, de la guêpe royale ¹. Dans le jeu, c'est un tore de dix à douze centimètres de diamètre en bois très dur, généralement en buis, dont on dira tout à l'heure le rôle.

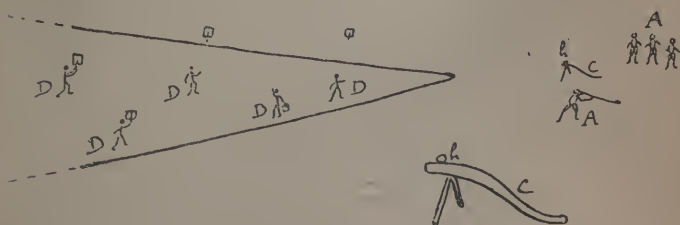
Le terrain du jeu — une prairie fauchée convient à merveille, — est long de 180 à 200 mètres et, pour la commodité des joueurs et la sécurité des spectateurs, large de 40 à 50. A l'une des extrémités est posée une sorte d'affût ou de moitié de chevalet : c'est une poutre cintrée (fig. 1 c) reposant sur le sol par une de ses extrémités, l'autre, celle qui est tournée du côté du champ, étant portée sur deux pieds. Le *hornuss* est posé sur la partie supérieure de cette poutre, élevée de 1 m. à 1^m20 au-dessus du sol ; il est maintenu dans le plan vertical et longitudinal à l'aide d'un peu de terre glaise.

En avant du chevalet, à une trentaine de mètres, commence le camp, figuré sur le terrain au moyen d'un léger sillon ou d'une chevillière tendue sur le sol. Le camp a la forme d'un V dont la pointe regarde le chevalet et dont les branches se prolongent jusqu'à l'extré-

¹ L'insecte hyménoptère qu'on appelle talène en Suisse romande.

mité du terrain de jeu, où l'ouverture est de 30 à 40 mètres.

Les joueurs se partagent en deux camps égaux, dont l'un se tient au chevalet, appelons-les assaillants ; l'autre se disperse à l'intérieur du V, ce sont les défenseurs. Ces derniers portent le *Schindel*, plateau de bois à peu près carré, de 50 à 60 centimètres de côté, formé de planchettes assemblées et muni d'un manche¹. Les assail-



Jeu de hornuss.

- C. Le chevalet portant le hornuss *h*.
- A. Les assaillants, dont l'un brandit la gaule crossée pour chasser le hornuss.
- D. Les défenseurs, à l'intérieur du camp à défendre. Ils sont porteurs du schindel. Deux d'entre eux l'ont lancé en l'air, dans la supposition que le hornuss est parti.

lants sont armés de fortes gaules d'un bois souple, généralement du frêne, longues d'environ 2 mètres, « enchapelées » d'une crosse de bois très dur longue de quelque 20 centimètres. Brandissant sa gaule tenue à deux mains, chaque assaillant, quand vient son tour, frappe le hornuss de la crosse terminale. Le projectile doit être envoyé de manière à voler à travers les airs aussi loin que possible, mais à retomber dans le camp, c'est-à-dire entre les branches du V. Le coup du maladroit qui porte le hor-

¹ C'est le bouclier primitif, fait de bardeaux ou éclats de bois (*Schindel*) assemblés.

nuss en dehors du camp est salué de clameurs ironiques par les porteurs de schindel.

Le jeu des défenseurs est d'empêcher que le hornuss touche terre à l'intérieur du camp sans avoir été préalablement reçu sur le schindel. On les voit, guettant le projectile dès son départ sous le choc de la crosse, le suivre dans son vol qui l'envoie jusqu'à deux cents mètres du chevalet. Il faut des yeux exercés pour ne pas perdre de vue le hornuss. Les défenseurs se le signalent du geste accompagné d'une huchée. Les plus adroits prévoient, avec une précision qui remplit le spectateur d'admiration, l'instant où la trajectoire du projectile le fera passer au-dessus de leur tête ; ils lancent leur bouclier jusqu'à huit et dix mètres en l'air, où le hornuss le rencontre et tombe inerte.

Il est difficile de ne pas reconnaître, dans le chevalet, le mangonneau, la catapulte ou la baliste antiques ; dans la gaule crossée, la corde qui chasse la flèche ou le cuilleron qui projette la pierre ; dans le V tracé sur le terrain, l'angle sous lequel se présente aux assaillants le camp retranché, le donjon, le château-fort défendu contre l'assaillant et son artillerie ; dans le schindel, le bouclier qui protège le corps des flèches, ou les peaux mouillées qui arrêtent et éteignent les projectiles enflammés de l'ennemi.

Le jeu du hornuss serait ainsi l'image, et aussi l'exercice pratique en temps de paix d'une action militaire définie, le siège d'une place tel qu'il se pratiquait dans l'antiquité et au moyen âge. Il est superflu de faire remarquer que le caractère d'imitation s'accompagne ici, comme dans le jeu spontané observé chez l'enfant, de simplification et de régularité : l'attaque d'une forteresse a, de tout temps, présenté des incidents et des accidents

qui ne trouvent pas place dans le jeu. La régularité s'affirme dans ce jeu, et on la retrouvera dans tous ceux qui seront passés en revue, sous forme de règlements : il y a des normes, des manières, des rôles dont aucun joueur ne saurait se départir sans être blâmé, privé d'un tour, voire exclu, ou sans entraîner pour son parti une pénalité collective, soit qu'un ou plusieurs points soient acquis à l'adversaire, soit que, les rôles étant intervertis, le parti pénalisé soit condamné à jouer le moins glorieux.

Si simplificateur que le jeu soit de la réalité, il serait téméraire d'attribuer à l'imitation toutes ses particularités. Toutefois, le hornuss en présente deux qui mettent sur la voie de suppositions dont il serait intéressant de rechercher le bien ou le non fondé. Tout d'abord, catapulte, baliste et mangonneau sont des engins compliqués produits d'une civilisation déjà avancée. Est-ce que le chevalet et la crosse n'en seraient pas les prototypes plutôt que les figurants ? Je ne sache pas qu'aucun explorateur en pays habités par des sauvages ou par des barbares ait jamais relaté le siège d'une *zériba* ou d'un *kraal* où fût fait usage du chevalet et du lance-projectile, mais mon ignorance n'est pas un document.

On se demandera en second lieu si le jeu de hornuss ne manifeste pas un détail des combats de siège de jadis : le lancement du bouclier. Lorsque les instruments de jet antérieurs à la poudre à canon envoyaient leurs projectiles avec une moindre puissance et à des intervalles espacés, il pouvait être sage autant qu'habile, sans que ce fût d'usage courant, d'amortir en plein vol le choc de la pierre ou de la flèche et de l'empêcher ainsi de produire sur le but visé l'effet de destruction cherché par l'assaillant. Le combattant moderne a mieux à faire, de-

vant la force de percussion et le tir en rafale des armes modernes, que de recourir à une tactique semblable, mais rien ne dit qu'elle n'ait pas été pratiquée au temps jadis, et peut-être en trouverait-on la trace en la cherchant dans la littérature militaire de l'antiquité et du moyen âge.

Quoi qu'il en soit, la parenté est frappante entre le jeu du hornuss et la guerre de siège. Dans cette guerre, sous la variété des accidents, les opérations principales se déroulaient suivant un cycle consacré d'un côté : disposition de la machine, pose et lancement du projectile ; de l'autre, la parade. Ce rythme aura fixé les phases du jeu ; ce que l'action présentait de constant a été seul retenu ; ce qu'elle avait d'épisodique a été éliminé, — sauf, peut-être, le jet du bouclier au-devant du hornuss.

Observons en passant que la fidélité aux règles établies est une condition du plaisir cherché : elle inspire confiance au même titre que la probité dans les relations de la vie ordinaire. A son tour le plaisir éprouvé réagit sur l'esprit du joueur : il lui fait apprécier la loyauté et respecter la règle. En cela réside la vertu éducative du jeu, vertu à laquelle on ne rend pas assez justice, et qui l'emporte, moralement parlant, sur l'utilité du jeu considéré comme exercice en vue de l'activité dont il est l'image.



Dans la mesure où l'explication proposée du jeu de *hornuss* satisfait la raison, elle engage à chercher si d'autres jeux n'ont pas aussi pour origine la transposition d'actions militaires. Tel est le cas, notamment, du *cricket* des Anglais. L'analogie est frappante avec le hornuss, moyennant que le bôleur¹ y remplace celui qui frappe

¹ Celui qui sert ou offre la balle au batteur en visant le *wicket*.

de la gaule crossée ; que la boule de bois à triple enveloppe de cuir s'y substitue au disque de buis, la guêpe du jeu suisse ; le *wicket*¹ au V dessiné sur la pelouse ; le *bat*² au schindel. Au jeu de cricket, le bôleur et ses partenaires dispersés sur la plaine visent à toucher le wicket, c'est-à-dire, en langage de siège, à faire pénétrer un projectile dans le guichet ou dans la meurtrière de la forteresse afin d'y mettre hors de combat celui des défenseurs qui tire de là sur les assaillants ; le batteur et, à leur tour, ceux qui le suppléent quand il a succombé — quand, le wicket atteint par l'adversaire, il a été mis hors de partie — cherchent à empêcher la boule de toucher le wicket, autrement dit ils défendent l'entrée de la citadelle.

Le cricket renferme une particularité qui ne figure pas dans le hornuss. Le projectile lancé par le bôleur n'y est pas seulement amorti, comme le hornuss par le schindel ; il est relancé par le *bat* : la boule est tour à tour projectile d'attaque et de défense ; le batteur la frappe aussi fort et l'envoie aussi loin qu'il peut, de manière à se donner le temps, jusqu'à ce que ses adversaires aient réussi à la saisir et à en frapper le wicket en son absence, de courir jusqu'à un but fixé et d'en revenir à son poste. Je propose, pour expliquer cette manœuvre supplémentaire, d'y voir l'image, ou bien d'une rapide sortie de l'assiégé contre l'assiégeant chez qui l'envoi du ou des projectiles a jeté le trouble, ou, plus prosaïquement, d'un abandon momentané de sa meurtrière par le défenseur qui, ayant riposté, court boire un coup et manger un morceau.

¹ C'est notre vieux mot français « guichet. »

² Que nous appelons, en Suisse romande, la palette. Par sa forme, le *bat* du cricketeur ressemble à la batte d'Arlequin.

Hockey et *foot-ball* reproduisent également des actions tactiques : il s'agit de faire pénétrer une boule ou un ballon dans le camp adverse qui représente la porte du retranchement à forcer. La boule et le ballon figurent un projectile brûlant qu'on ne peut toucher de la main ou quelque machine de guerre dont chaque camp redoute l'approche et qu'il s'efforce de retourner contre l'adversaire. Si cette explication paraît tirée par les cheveux, on considérera que boule ou ballon sont les dérivatifs chargés de recevoir les coups dont se bourrent deux partis dont chacun s'efforce de pénétrer dans le réduit de l'autre.

Dans le tennis et la longue paume, les adversaires sont séparés par un obstacle, le filet, interposé au lieu d'un cours d'eau ou d'une haie d'épines par-dessus lesquels les adversaires se bombardent. Les raquettes tiennent lieu à la fois d'arme de projection et de bouclier.

Ces deux jeux offrent d'ailleurs des particularités dues probablement à des circonstances étrangères aux exercices guerriers, telles que l'absence d'espace disponible combinée avec l'intérêt qu'ajoutent à la partie des restrictions et des obstacles à surmonter exigeant plus d'attention et un plus grand déploiement d'adresse.

J.-EL. DAVID.

(*La suite prochainement.*)



LES PRUSSIENS

Comme on le sait, il y a belle lurette que les Prussiens n'existent plus. Le philologue Sayce nous apprend ¹, en effet, que le dernier représentant de cette race infortunée a expiré en l'an 1683.

Les Prussiens, les véritables Prussiens, les Pruzzi, comme ils s'appelaient eux-mêmes ², n'avaient aucun rapport quelconque avec les Allemands.

C'était un peuple doux, chevaleresque, assoiffé d'indépendance, paisible, laborieux et hospitalier.

Appartenant au même rameau ethnique que les Lithuaniens et les Lettons, nations qui auront bientôt voix délibérative dans la Ligue des nations civilisées, ils parlaient une langue ressemblant à celle de ces deux peuples, langue qui différait complètement de l'allemand et avait quelque affinité avec les langues slaves.

Ils habitaient le pays compris entre les bouches de la Vistule et du Niémen, entre les lacs Mazuriques et la mer Baltique, pays qui forme, en un mot, l'extrémité nord-est de l'actuel empire allemand.

Les Prussiens, ou Pruzzi, étaient grands, de taille élancée ; ils avaient les cheveux clairs et les yeux bleus.

¹ *Principes de philologie comparée*, trad. Jovy, p. 134.

² Le nom de Borussi qu'on leur a appliqué est fantaisiste.

Le nom qu'ils s'étaient donné signifiait : « les intelligents » ou « les prudents. »

Dans les vastes forêts de pins qui couvraient une partie de leur territoire, il y avait beaucoup de gibier ; aussi étaient-ils grands chasseurs.

Ceux que leurs goûts ou leurs besoins portaient plutôt du côté de la pêche se procuraient du poisson en abondance dans les innombrables lacs et cours d'eau qui sillonnaient leur patrie.

La culture du sol était chez eux très avancée. Ils cultivaient le blé, le chanvre, le lin, élevaient du bétail, troquaient contre d'autres marchandises les peaux de bêtes et l'ambre jaune, dont le pays était très riche, de toute antiquité.

La Prusse produisait beaucoup de miel, qui servait à ses habitants à fabriquer leur boisson favorite, l'hydromel, et beaucoup d'orge avec lequel ils faisaient de la bière.

Les historiens allemands reconnaissent que les mœurs des Prussiens étaient douces ; ils étaient humains et, ce qui étonnait beaucoup à cette époque reculée, ils ne tuaient pas les naufragés que la tempête jetait sur le rivage.

Très charitables envers les indigents, ils manifestaient encore leurs sentiments d'humanité d'une manière étrange : ils abrégeaient les souffrances des malades incurables, en leur faisant faire le grand et dernier voyage.

Ils n'étaient pas très forts en calcul et s'étonnaient que l'on pût correspondre à distance au moyen de l'écriture et de feuilles de papier. Cependant ils étaient bien doués et les rares jeunes Prussiens qui eurent l'occasion d'aller étudier à l'étranger firent de rapides progrès.

Un professeur allemand ¹ a écrit : « Ils étaient remarquablement laborieux, à l'inverse des anciens Germains, auxquels ils ne ressemblaient que par leur goût pour la boisson. »

En effet, à côté de leurs qualités, ils avaient un malheureux penchant pour l'ivrognerie, défaut qui résultait, en somme, de leur hospitalité, et, il faut ajouter aussi, de la rigueur du climat.

Les Prussiens étaient divisés en onze peuplades, chacune habitant une contrée différente et gouvernée par un prince indépendant. Ils n'avaient pas de souverain commun, mais ils obéissaient tous à un chef spirituel, un grand-prêtre, sorte de pape, pour lequel ils professaient le plus profond respect.

Ce personnage mystérieux habitait au fond d'un bois sacré, dans les environs de la ville actuelle de Königsberg. Son autorité était grande bien au delà des frontières du pays, et s'étendait jusque sur la Lithuanie. Il se tenait caché à la vue des simples mortels, et les gens admis à le voir, des prêtres chanteurs, jouissaient d'une considération toute particulière ; ses messagers, porteurs de son bâton, insigne de leur charge, étaient eux-mêmes l'objet d'une grande vénération.

Les Prussiens n'entreprenaient rien sans consulter leurs dieux, par l'entremise de leur grand-prêtre. Leurs dieux étaient innombrables : le soleil, la lune, les étoiles, les forces de la nature, les roulements du tonnerre, l'eau des sources, le bruissement du vent dans la forêt, les arbres élevés, les animaux, tout cela était l'objet de leurs hommages et de leur culte.

Dans chacune de leurs provinces se trouvait un grand

¹ Woker, dans le *Kirchenlexikon de Weter und Welle*, 2^e édition tome X, page 370.

chêne sacré, dont les feuilles, agitées par la tempête, leur donnaient des indications sur ce qu'ils avaient à faire, au point de vue politique ; cette institution en valait, en somme, une autre et leur eût procuré d'heureux résultats, s'ils avaient eu l'idée d'unir leurs efforts.

Ils croyaient à la vie future et à une justice rétributive dans l'autre monde : les bons auraient à manger et à boire à discrétion, et, chose importante, ils recevraient, en hiver, des vêtements chauds ; les méchants, eux, seraient rationnés, comme nous le sommes ici-bas dans ce moment.

La principale occupation sociale des Prussiens était de célébrer les funérailles des membres de leur famille.

Il s'écoulait un mois, parfois deux, entre le jour du décès et celui des obsèques. Ce délai augmentait encore, plus le rang social du mort était élevé, et il atteignait six mois pour un chef de tribu.

Pendant ce temps, on conservait à la maison le corps, par un procédé frigorifique, le même procédé que l'on employait pour rafraîchir les boissons en été.

Jour après jour, les parents, les amis, les simples relations affluaient de plusieurs lieues à la ronde à la maison mortuaire ; on leur donnait à manger, on leur offrait à boire, on jouait, — il fallait bien les distraire, — c'était une fête continuelle, une série de banquets et de réjouissances aux frais de la succession. Lorsque le corps avait été enfin porté sur le bûcher et incinéré, on établissait les comptes. S'il restait encore quelque chose de l'héritage, on en faisait trois lots : un grand, un moins grand et un petit. Les candidats à la succession montaient à cheval et une course de chevaux se trouvait organisée.

Le vainqueur gagnait le gros lot, et les autres cavaliers, selon leurs capacités sportives, les lots suivants.



Les Prussiens vivaient tranquilles et presque ignorés dans leur pays, isolé du reste du monde par la mer bordée de dunes de sable et par une ceinture de fleuves, de lacs et de marécages.

Et tout à coup le malheur s'abattit sur eux.



Un Allemand avait fondé, au commencement du douzième siècle, une confrérie pour soigner, en Palestine, les croisés blessés et malades.

Ces infirmiers se lassèrent bientôt de rendre des services obscurs ; ils voulurent, à l'instar des croisés, se couvrir de gloire, et ils se transformèrent en un ordre de chevalerie, qui fut l'Ordre teutonique¹.

A cheval, revêtus d'un ample manteau blanc orné d'une croix noire, le sabre à la main, ces nouveaux chevaliers partirent en guerre. Mais, au bout de quelques années, ils se rendirent compte que cela n'allait pas tout seul : les Sarrasins, nombreux et vaillants, se défendaient comme des lions et, au lieu de faire des progrès, nos chevaliers durent reculer. Ils quittèrent la Palestine en se disant qu'il leur serait plus profitable, au lieu de combattre une nation robuste et puissante, d'essayer d'écraser un petit peuple. C'est une idée qui est encore en honneur de nos jours dans certains pays.

Après avoir bien cherché, l'Ordre teutonique accueillit avec joie l'appel que lui adressait un ennemi des Prussiens, qui réclamait son aide, et il partit faire la guerre — ou plus exactement : porter l'Évangile — aux Prussiens.

Le pape leur donna sa bénédiction et avec une armée

¹ Il s'appela d'abord : « Ordre des chevaliers de Sainte-Marie. »

formée d'Allemands, l'Ordre teutonique entra en Prusse en 1230.

Ces païens furent sommés de se convertir, puis, sur leur refus, plusieurs corps de troupes parcoururent leur territoire, pillant, tuant, incendiant, abattant les chênes sacrés et les remplaçant par des sanctuaires chrétiens.

Comme le froid était rigoureux dans ce pays, au commencement de la mauvaise saison les Allemands se retirèrent dans leur patrie, ne laissant en arrière que des postes de garde, chargés de protéger leurs conquêtes.

Alors les Prussiens massacrent les envahisseurs, détruisent les églises et rentrent en possession de leurs domaines.

Au printemps suivant, les chevaliers de l'Ordre teutonique amènent de nouvelles troupes allemandes, qui procèdent comme devant. Mais cette fois, à l'automne, avant de rentrer dans leur lointain pays¹ pour y passer l'hiver, ils construisent autour des terres conquises des fossés et des tranchées, protégés par des palissades, et élèvent sur les collines et sur les hauteurs des fortins et des blockhaus.

L'année d'après, nouvelle avance, protégée immédiatement par une nouvelle ligne de fortifications.

Cela dura cinquante-trois ans, car, avec un courage inlassable, les Prussiens se défendirent comme des lions.

Lorsqu'une certaine étendue de pays était conquise, on y bâtissait des bourgs, des villes et surtout de formidables châteaux-forts, aux murs énormes et qui existent encore.

Ces nouvelles localités devenaient la résidence d'une foule de paysans, de marchands, d'artisans et d'ouvriers,

¹ Les Allemands étaient parqués alors presque exclusivement à l'ouest de l'Elbe.

accourus d'Allemagne et qui suivaient les troupes d'invasion, celles-ci formées en partie de nobles. La terre, les domaines devenaient la propriété des nouveaux venus. La population indigène qui avait échappé aux massacres était autorisée à rester, mais en qualité de domestiques et de serfs, dans leurs propres demeures.

La Kultur, telle que nous avons l'avantage de la connaître aujourd'hui, existait donc intégralement il y a sept siècles.

Le défaitisme existait aussi : on attirait parfois des jeunes gens bien doués ; on les comblait de prévenances ; on leur offrait de faire des études complètes et on les envoyait à Magdebourg, la grande ville allemande la plus rapprochée et qui possédait des écoles réputées. On ne doutait pas que les jeunes Prussiens, façonnés à la manière de penser allemande, ne devinssent, une fois rentrés dans leur pays, d'utiles auxiliaires de la conquête germanique. Mais le défaut de psychologie inséparable du caractère teuton trompa cruellement les Allemands dans leurs calculs. Les vaincus ne pouvaient pas oublier si vite le traitement subi par leur peuple. On cite le cas, notamment, d'un jeune chef prussien, nommé Monte, que l'évêque de Magdebourg hébergea dans son propre palais. On le bourra de science allemande, puis on lui remit le diplôme de maître d'école et on l'expédia en Prusse pour y répandre la bonne semence de la culture germanique parmi ses jeunes compatriotes.

On fondait de grands espoirs sur lui. Mais le jeune Monte avait appris, dans ses loisirs, la stratégie, et, de retour dans sa patrie, il n'eut rien de plus pressé que de jeter loin son diplôme d'instituteur et de réunir une armée de Prussiens sous ses ordres.

Les Allemands marchèrent contre lui, mais leurs trou-

pes, commandées par des chefs dont la haute noblesse s'étalait dans leurs armoiries, furent battues à plate couture par Monte, pendant huit campagnes. On ne réussit à s'emparer de lui que par trahison. Et pour le récompenser de s'être montré toujours d'une générosité chevaleresque à l'égard des chefs ennemis faits prisonniers par lui, on le pendit à une branche d'arbre.

L'Ordre teutonique renonça alors au défaitisme et recourut au pacifisme. Un de leurs gouverneurs invita un jour tous les chefs prussiens des environs à une conférence de réconciliation. On leur offre un banquet. Au milieu du repas, les Allemands sortent subrepticement de la salle, dont ils ferment les portes à l'extérieur. On met le feu à la maison et tous les chefs prussiens invités sont carbonisés.

Cette perfidie fut le signal d'un soulèvement formidable. Les Prussiens parvinrent à s'emparer de cinquante-quatre chevaliers teutoniques, qui furent brûlés par eux sur un immense bûcher.

Il semblerait, n'est-ce pas, que l'on fût quitte des deux côtés ? Oh ! que non pas ! L'Ordre teutonique organise une battue, s'empare de quatre mille personnes : hommes, femmes et enfants, et leur fait arracher les yeux et la langue.

C'est ainsi que cette confrérie allemande, fondée un siècle auparavant pour soigner les malades et les blessés, avait fini par s'acquitter de sa tâche !

A noter ceci : que non seulement les chevaliers, mais les colons, les marchands, les paysans et les ouvriers venus avec eux dans le pays, portaient toujours la croix, emblème divin de la charité, sur leurs vêtements, car l'on n'était venu en Prusse que pour en convertir les habitants à la religion chrétienne.

Le bruit de ces horreurs parvint jusqu'à Rome, aux oreilles du pape. Celui-ci demanda des explications à ceux qui prétendaient gagner le pays à la foi.

Les Allemands répondirent que les Prussiens étaient de mauvaises têtes, mais que leur conversion marchait bien, quand même.

Et, en effet, en quelques instants, tous les Prussiens que l'on put atteindre furent convertis : on les rassemblait par groupes de plusieurs centaines à la fois, un prêtre lisait la formule du baptême, quelques soldats allemands promenaient une pompe à incendie autour de la foule, en l'arrosant, et... le baptême était accompli.

On peut se représenter l'idée que les Prussiens se faisaient d'un pareil christianisme ! Comme ils étaient scrupuleux, un bain leur paraissait plus que suffisant pour légitimer leur retour à leur ancienne foi. Mais les Allemands n'en considéraient pas moins ceux qui avaient reçu quelques gouttes de l'arrosage à la pompe comme dûment convertis, et si, dans la suite, ils retournaient à leur culte panthéiste ou se révoltaient, ils les punissaient comme des traîtres.

Un historien allemand a écrit¹ : « Jamais un peuple païen, bon, brave et généreux, n'a été maltraité d'une manière plus cruelle que celui-ci. »

Nous lisons dans un autre historien allemand² : « Ce pays a été dévasté par des procédés hideux et abominables, que l'on ne peut guère raconter. »

Un autre encore, Tschackert, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Göttingue, a écrit³ de son côté : « L'Ordre teutonique attira des colons dans le

¹ Schleicher, *Les langues de l'Europe moderne*, 1852, p. 244.

² Wolfgang Menzel, *Geschichte der Deutschen*, p. 467.

³ Dans le *Kirchenlexikon de Weizer und Wette*, 2^e éd., vol. 16, p. 30.

pays, mais seulement dans des vues intéressées, et par le commerce en grand, qu'il exerçait à son profit, il s'enrichit, mais en s'attirant la haine de ses sujets. Il fit périr la population indigène ; il n'a point opéré la christianisation des « Pruzzi », car le christianisme de ceux-ci ne fut qu'un paganisme fardé. »

Au bout de cinquante-trois ans de ce système, le pays tout entier put être considéré comme soumis : le grand-prêtre s'était sauvé en Lithuanie, et il n'existait plus guère que quelques bandes armées qui se cachaient dans les forêts.

Les Prussiens n'étaient cependant pas au bout de leurs souffrances, car, lorsque, dans la suite, les Allemands étaient en guerre avec leurs voisins : les Polonais, les Poméraniens, les Lithuaniens, ils formaient des bataillons des Prussiens survivants, qu'ils plaçaient, comme de juste, en première ligne dans les combats.

Devenus des sans-patrie dans le pays de leurs ancêtres, dépouillés, traqués, emprisonnés, condamnés, exterminés¹, les derniers Prussiens finirent par disparaître complètement et il y a environ deux cent cinquante ans qu'il n'en existe plus.

Comment donc se fait-il que le peuple prussien s'étant définitivement éteint il y a deux ou trois siècles, l'on compte aujourd'hui près de 45 millions de Prussiens ?

Voici comment : ce pays était devenu, ainsi que nous venons de le voir, la proie des Allemands, conduits par l'Ordre teutonique. Cet ordre avait à sa tête un grand-maître, élu à vie. Il arriva que l'un de ces grands-maîtres

¹ On ne connaît leur langue que d'après les mots conservés dans les dossiers des procès qui leur furent intentés, et d'après le... catéchisme de Luther, traduit à leur intention.

était un Hohenzollern. Sans se gêner, il confisqua tout le pays à son profit et se proclama : duc en Prusse.

A sa mort, comme il ne laissait pas d'héritiers directs, il légua son duché à son cousin, qui était margrave de Brandebourg, avec Berlin pour chef-lieu.

Grâce au testament de son cousin, le margrave de Brandebourg devint aussi : duc en Prusse.

L'un des descendants de ce margrave, Frédéric III, était l'un des neuf électeurs de l'empire d'Allemagne, c'est-à-dire l'un des neuf princes allemands chargés, à la mort d'un empereur d'Allemagne, d'élire son successeur.

Cet électeur, Frédéric III, eut envie de devenir roi, par amour-propre. D'abord, il ne pouvait supporter que les ambassadeurs de la République de Venise eussent la préséance sur ses envoyés. Et, chose plus grave, quand il rencontrait un roi, ce roi avait le droit de s'asseoir dans un fauteuil, tandis que lui, margrave, devait se contenter d'une simple chaise.

Mais, en Allemagne, l'empereur ne se souciait pas d'avoir un autre roi que lui-même, un autre roi qui aurait pu prendre trop d'influence.

L'on sait, en effet, que les rois de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe ont été faits rois ¹ par l'empereur français Napoléon I^{er} ; libre à ces potentats de penser que tout est pourri en France ; leurs couronnes, cependant, sont bel et bien des couronnes françaises et ils n'en sont pas moins extrêmement fiers de les conserver sur leurs têtes.

¹ Respectivement le 25 décembre 1885, le 1^{er} janvier 1806 et le 11 décembre 1806. Ces trois princes ne se doutent peut-être pas qu'à chaque fois qu'ils invoquent leur qualité de roi ils font par là même, implicitement, acte de vassalité envers l'État français, dont le chef leur a octroyé leurs titres.

Le margrave de Brandebourg était un personnage sans envergure et qui n'aurait abouti à rien si sa bonne étoile n'eût agi pour lui.

Sa bonne étoile se nommait Catherine Rickers ; fille d'un cabaretier d'une petite ville des bords du Rhin, elle avait, comme on dit, jeté son bonnet par-dessus les moulins et quitté la maison paternelle.

Quelques mois plus tard on la retrouvait à Berlin, à la cour du margrave. Elle y faisait la pluie et le beau temps ; le margrave, à qui elle plaisait beaucoup, la créa comtesse de Wartenberg. Cette personne de mœurs légères était mariée et son mari, Kolbe, valait encore moins qu'elle ¹.

On trouve à la cour de beaucoup de princes des favorites. Quelquefois ces personnes rachètent un peu leurs défauts par quelques qualités ; ainsi, à la cour de Louis XV, la marquise de Pompadour, qui était fort peu recommandable, avait cependant de la distinction dans les manières ; elle protégeait les artistes et les écrivains, avait elle-même du goût pour les arts, composait des chansons, entre autres : « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. » C'est à elle que l'on doit la fondation de la manufacture de Sèvres.

Mais la comtesse Kolbe von Wartenberg était grossière et commune sous tous les rapports ². Elle ne savait que donner des gifles et en recevoir. Elle se prit une fois aux cheveux avec la femme d'un ministre étranger et comme, dans ce temps-là, les grandes perruques, poudrées à frimas, étaient à la mode, les deux combattantes,

¹ Il accepta pour lui-même le titre décerné à sa femme. Il était le modèle des maris complaisants. Je gaze. Voir Wolfgang Menzel, *Gesch. der Deutschen*, p. 818.

² Voir Menzel, *op. cit.*, p. 818, 819, 820.

la dame noble et l'aventurière furent bientôt au milieu d'un nuage poussiéreux, et l'on ne sut comment s'y prendre pour les séparer. Il en résulta presque une guerre entre deux Etats ¹.

Si la comtesse Kolbe était d'une vulgarité achevée, elle était, par contre, une intrigante de première force. Elle et son mari intriguèrent pendant trois ans, agirent au moyen de la corruption, des petits cadeaux et des pots de vin ; ils remirent plusieurs millions, en valeur de nos jours, à des jésuites, confesseurs de l'empereur d'Allemagne, à Vienne ; ils graissèrent la patte aux princes allemands et autres jaloux, et finirent par vaincre les obstacles.

Au mois de décembre 1700, le margrave Frédéric put annoncer qu'il était roi.

Mais, hélas ! c'était un roi de deuxième ou troisième catégorie : l'empereur d'Allemagne avait refusé carrément de le laisser devenir roi en Allemagne et il ne lui permit d'être roi qu'en Prusse, pays qui se trouvait situé en dehors des limites de l'Allemagne.

Souvent déjà, au moyen âge, des princes s'étaient payé le luxe inoffensif de royautes lointaines. Il y eut, par exemple, bien des rois de Jérusalem simultanément. De nos jours encore, l'empereur d'Autriche est doublement roi de Jérusalem, un roi de Hongrie ayant acquis ce titre en l'an 1290, et un empereur d'Allemagne le 5 novembre 1527 ; cela ne fait, d'ailleurs, de mal à personne.

L'empereur Léopold accorda donc au margrave Frédéric le titre de *roi en Prusse*, pour bien marquer qu'il était roi là-bas, dans ce pays lointain, et aucunement en Allemagne.

¹ Menzel, p. 819.

Et ce titre précaire, le margrave, outre les pots de vin, dut l'acheter au moyen de conditions fort dures.

Ainsi, il dut fournir, à ses frais, pendant onze ans, un corps d'armée supplémentaire de 8000 hommes à l'empereur d'Allemagne, à Vienne. Puis il dut promettre de ne jamais revendiquer pour lui, ni pour ses successeurs, la couronne impériale d'Allemagne. Enfin, il s'engageait à appuyer toujours les propositions de l'Autriche dans les diètes.

Très pressé, le margrave Frédéric, après avoir demandé au roi de Pologne la permission de traverser ses Etats, alla, en plein hiver, se faire couronner à Königsberg, en Prusse, le 18 janvier 1701¹.

ANDRÉ LANGIE.

(La fin prochainement.)

¹ C'est pour commémorer cette date que Bismarck créa son maître empereur le 18 janvier 1871.

IMPRESSIONS DE SOLDATS

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

La notion du devoir n'est pas le privilège exclusif des instruits, des dirigeants. Elle est partout. Et elle ne se discute pas. Dans *Nuits de guerre* (Flammarion), M. Genevoix fait ainsi parler Pannechon, un de ses soldats :

« Y'a des choses qu'on ne comprend pas, voyez-vous, faute d'y avoir pensé une fois. Et puis un jour comme par hasard, ça vous vient à l'idée tout d'un coup, et alors ça vous crève les yeux. Après tout, n'est-ce pas, c'qu'on vous d'mande, à vous comme à nous, c'est pas tant d'questionner que d'y en mettre quand on a besoin de nous. A vous, mon lieutenant, on vous dit : « Faut prendre c'te tranchée. » Pourquoi ? Ça vous regarde pas. Faut la prendre : un point, c'est tout. Alors vous nous dites à nous : « Les gars, suivez-moi là où que j'irai. » Là d'sus vous partez, et on part. Vous courez, on vous suit. Vous sautez dans la tranchée ; on y saute comme vous, tout au moins ceux qui restent. Et ça y est. On n'avait pas besoin d'en savoir plus long. L'principal, je le vois bien, pour vous comme pour nous, c'est d'obéir.... »

Evidemment la notion est plus ou moins ancrée, plus ou moins solide. Chez beaucoup, c'est devenu une habi-

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons de juin, juillet et août.

tude, une seconde nature. P. Dubrulle raconte la mort du commandant Broussaud. Combien sont morts de même....

« Il voulut se rendre compte de la difficulté. Il se dressa donc au-dessus du parapet et de sa jumelle fouilla la position ennemie. Ses voisins, épouvantés pour lui, lui criaient : « Mon commandant, faites attention, vous allez vous faire descendre. » Et lui paternellement répondait : « Va, mon petit, ne t'inquiète pas pour moi. » Insouciant il prolongea à loisir son observation. Tout à coup deux balles claquèrent et le commandant s'abattit lourdement.... Il était mort. »

Voyez encore le caporal Carlotti, cité par Louis Thomas, dans les *Diables bleus* : Carlotti est un chef de pièce mitrailleur, resté seul avec un homme ; c'est en août 1914, à l'époque où la France était le moins en état de faire la guerre :

« Vers 5 h. Carlotti reçoit deux balles à la tête ; il se retourne vers son sergent, lui dit simplement : « Touché », et reste à son poste. Une troisième, puis une quatrième balle le frappent. Il ne bouge pas. Le lieutenant commandant la section, blessé lui-même, vient panser son caporal. Les balles continuent à pleuvoir : une cinquième, une sixième, une septième viennent toucher le malheureux chef de pièce qui semble les mépriser et accuse les coups en disant avec calme : « Encore une, mon lieutenant.... » A 5 h. 30 il a reçu neuf blessures, dont cinq à la tête.

« Il faut reculer. Mais Carlotti, bien que blessé intransportable, se lève, sort dans la nuit et cherche à rejoindre son bataillon, ne voulant pas être prisonnier ; il fait douze kilomètres avant d'être recueilli. »

Voyez encore comment mourut Marcel Étévé (*Lettres d'un combattant*, Hachette), d'après M. Paul Dupuy :

« Étévé gardait le commandement. Le sous-lieutenant M. les rejoignit et lui dit : « Mon pauvre vieux, si dans cinq minutes

nous n'avons pas de renforts, nous sommes morts. Or, nous ne pouvons pas en avoir. Adieu. » Etévé lui répondit : « Je le sais, mais ne disons rien, pour ne pas décourager les hommes. Adieu. » Quelques instants après il recevait une balle dans la tête. »

Ces héros du devoir sont légion ; ils sont, en somme, l'armée tout entière : l'armée combattante principalement.

« Les héros où sont-ils ? demande le cap. Ferd. Belmont dans ses belles *Lettres d'un officier d'alpins*. Ils n'ont ni galon, ni médaille, ils sont invisibles et innombrables ; chaque jour ils renouvellent sans bruit leur sacrifice admirable. Personne ne les regarde ni ne les aime ; ils le croient, du moins, parce qu'ils ne peuvent pas deviner. Il faut aller, ils vont ; il faut souffrir, ils souffrent ; ils sont blessés, ils meurent ; leurs corps parfois sont abandonnés, perdus, anéantis ; personne n'est là pour voir, pour savoir, pour comprendre. Et plus tard, quand ils auront amoncelé ainsi des montagnes de dévouements et de sacrifices, un privilégié du rang ou du hasard recevra le prix de leurs innombrables efforts. »

Il y a toutefois des nuances dans le sentiment du devoir. Certains y apportent quelque chose d'un peu plus relevé ; ils y mettent un élément particulier d'honneur et d'amour-propre. Car beaucoup agissent héroïquement plutôt parce qu'il le faut que parce que cela leur plaît. M. A. Rédier les a dépeints (*Méditations dans la tranchée*) :

« Il faut distinguer la bravoure volontaire et la bravoure par contrainte. La première est de plus belle qualité. Elle consiste à choisir de plein gré le poste dangereux : les engagés, ceux qui, pouvant rester à l'arrière, ont demandé à venir au front ; les intrépides, qu'on trouve toujours prêts à partir en patrouille ou dans les missions périlleuses, sont braves entre les braves. Tous les autres qui auraient aimé qu'on les oubliât à la mobilisation,

qui, dans les heures dangereuses, se mettent au second rang et se font petits pour passer inaperçus et n'être pas désignés, deviennent braves quand ils ne peuvent pas faire autrement. Ne méprisons pas leur courage. Les gens innombrables qu'on appelle la foule n'en ont pas d'autre. Ces assauts qui font l'admiration du monde et dont nos adversaires parlent avec respect, la troupe qui s'y précipite en furie poussant des cris de victoire, ne demandait pas à les faire. Il faut marcher coûte que coûte. Alors chacun s'avise de devenir un héros. Ce pauvre diable qui tremblait se grise. Il va mettre son orgueil à tenir tête au péril. Il n'a pas cherché cette aventure, mais l'y voici jeté : hardi donc ! Il sent le coude de ses voisins. Il les regarde et s'en sait regardé. Il rougirait de marcher moins vaillamment que les camarades, et l'amour-propre donnant à son sang le dernier coup de fouet, il tâchera d'arriver avant les autres et de se montrer le plus beau de tous. »

Mais d'autres trouvent leur contrainte en eux-mêmes. N'est-ce point magnifique d'élégance, ce propos que rapporte le lieutenant Péricard, dans *Ceux de Verdun* (Payot) ? C'est à Fleury. Le capitaine charge le sergent-major Sainmont de porter à l'arrière la caisse du régiment. Sainmont la remet froidement au sergent-fourrier et répond :

« — Mon capitaine, je ne puis pas abandonner mes hommes en des circonstances pareilles : c'est une question de propreté. »

Propreté.... C'est parfaitement bien dit. Et par propreté on a beaucoup vu de soldats, qui n'étaient pas autrement héroïques, le devenir. J. Dieterlen (*Bois le Prêtre*) en cite un cas ; on en pourrait rapporter beaucoup d'autres. Il s'agit d'un gamin de Paris :

« Il passa au début pour un peureux. On disait qu'il était froussard. Et de fait on le vit maintes fois baisser la tête ou s'esquiver d'une besogne dangereuse. Il s'aperçut un jour qu'on

se rendait compte de sa peur.... Alors il employa toutes les forces de sa volonté à faire disparaître cette réputation qu'on lui avait faite. Et il y arriva si bien que bientôt on le connut comme un des plus braves. »

Il trouva plus propre d'être courageux. Et on fait hautement appel à ce sentiment. Comme le dit G. Bertrand (*Carnet de route d'un officier d'alpins*), en parlant de sa troupe, formée de paysans, ouvriers et bourgeois :

« Ce mélange est malléable. On le pétrit à loisir lorsqu'on daigne le connaître. Contre toutes les fatigues, les désillusions, l'abattement, il est toujours un recours : l'appel au sentiment de l'honneur. L'honneur, plus encore que le patriotisme, est un levain d'héroïsme. Car il exige d'être manifesté publiquement devant le chef qui vous scrute de ses yeux tranquilles, devant le camarade qui vous regarde, curieux spectateur, et devant « l'autre soi-même », celui que l'on a dans le cœur et qui vous épie sans cesse. Le chef, le camarade, la conscience sont là pour vous observer dans l'action. La « patrie » est bien loin. Elle n'a pas les yeux sur nous.... »

La flamme toutefois peut manquer. Dans un ou deux des livres de guerre publiés, elle fait certainement défaut. On sent l'âme seule. C'est rare. Mais la catégorie des résignés existe. Ce sont des résignés que nous fait voir J. Variot dans la *Croix des larmes* (Berger-Levrault). C'est avant l'attaque, avant la sortie de la tranchée : on attend l'ordre....

« Dans ces moments-là on se comporte d'une façon opposée à celle que tout le monde imagine. Combien supposent des scènes pathétiques dignes de l'histoire par l'image et qui seraient tout étonnés du naturel des gens qui se battent ! Ces hommes qui, dans quelques instants, affronteront la mort, boivent un petit coup de vin à la manière des faucheurs qui vont entamer un arpent. Et ils trinquent. « A la tienne, vieux, tâche de t'en

tirer. » Et c'est tout. S'il y a une vague appréhension, comme tout le monde l'étouffe soigneusement, c'est comme si elle n'existait pas. »

On observe souvent le courage froid, qui se manifeste sans exaltation apparente, sans les gestes truculents de Tartarin (ces gestes d'ailleurs sont propres à ceux de la nuque ; au front, on ne les rencontre pas : on y agit, on ne gesticule pas).

Un bel exemple a été cité. Entre les deux lignes de tranchées dans le nord, un officier empalé sur le fer barbelé se tordait de douleur. A la fin, un officier de l'autre camp dit : « Je ne puis pas supporter la vue de ce pauvre diable. » Et il sortit, sous la rafale d'artillerie, releva le blessé, et le porta à la tranchée de ses compatriotes. Puis il revint à la sienne.

Ai-je besoin d'ajouter que ce geste de *gentleman* fut l'œuvre d'un Britannique ? Il faut, pour être juste, ajouter que les Allemands ne tirèrent pas dans le dos de ce héros tandis qu'il rentrait dans sa tranchée. Sachons reconnaître les actes généreux, partout où ils se rencontrent. Ce courage froid est tout à fait dans la tradition britannique. J. Civray dans son *Journal d'un officier de liaison* l'a noté :

« J'ai été frappé par le flegme des troupes britanniques et par l'insouciance avec laquelle elles courent au danger.... J'ai vu (partir une compagnie) au pas ralenti, les hommes la pipe à la bouche et les officiers la canne à la main, comme à une partie de golf.... »

On pense à la phrase de Napier : « Et on vit alors avec quelle dignité le soldat britannique se fait tuer. » Cette dignité, les Français savent l'avoir aussi. G. Bertrand la note dans son *Carnet de route d'un officier d'alpins*, à propos de son chasseur Charente :

« A nous deux nous prenons le quart. Je n'ai parfaitement confiance qu'en lui.... S'il me sent inquiet, s'il entend quelque bruit insolite, le voilà qui se lève, et, seul, dans l'obscurité, va faire sa ronde. Il sort de la tranchée. Il rôde, en rampant, le long de la ligne allemande. Il se glisse parmi les postes ennemis. Il revient et m'apporte avec une sereine tranquillité le renseignement demandé. Quand nous allons en reconnaissance, c'est lui qui me précède. Le premier il descend dans le fond des ravins et gravit les hauteurs. Tout doucement il aborde la crête, inspecte les pentes opposées avec un calme et un flegme déconcertants. Invariablement il essuie le feu des sentinelles surprises. Il s'en moque ; il est *tabou*. Calme, la pipe à la bouche, serein, il revient vers moi en clignant des yeux. Chez lui pas de forfanterie, pas d'affectation, nulle morgue. »

Cette endurance, cette ténacité tranquilles frappent tous les témoins de la guerre. « Il y a là, dit Pierre-Maurice Masson, dans ses nobles *Lettres de guerre* (Hachette), un héroïsme de ténacité qui est effrayant et superbe. » Ils s'en étonnent parfois eux-mêmes. « C'est épâtant, déclare quelqu'un : on n'en crèvera pas », a écrit Paul Lintier dans *Le tube 1233*. Et on tient, on tient ferme. Comme l'a écrit M. Genevoix (*Nuits de guerre*) :

« Notre guerre, à nous, manque d'élégance. Elle est âpre, elle est sale, elle est laide. Et nous ne sommes pas des d'Artagnan ni des d'Auteroche, mais de simples braves gens qui essaient de faire tout leur devoir, leur pénible devoir de chaque jour et de chaque heure, sans forfanterie, sans gloriole, consciencieusement. Est-il donc si dur de risquer sa vie en pleine fièvre d'une bataille ? Allons donc ! Le moins brave en est capable, et de s'exalter, un instant, au-dessus de lui-même : le sang bout, la tête s'échauffe, et l'on se sent comme une brute qui voit rouge. Le beau courage, et digne d'admiration ! Ce qui est dur, affreusement dur en de certaines heures, ce qu'il faut admirer sur

toutes choses et sous peine d'être injuste, c'est le sacrifice tranquille et silencieux que ceux d'entre nous qui sentent et qui comprennent, ont consenti de toute leur loyauté ; c'est l'offrande continue qu'ils font de tout leur être, et beaucoup moins l'offrande de leur vie, qui est peu, que celle de leur obscure, de leur interminable souffrance. »

Le lieutenant Péricard (*Ceux de Verdun*) parle dans le même sens :

« Oh ! le soldat de la grande guerre ! Quels mots seront dignes de lui faire escorte ? Quelles admirations pourraient se hausser à sa taille ? Héros ? non. Il y a dans ce mot héros je ne sais quoi de forcé, de surhumain, de hors nature. Et le poilu est simple. Le calme qu'il avait en labourant son champ ou en poussant sa varlope, le même calme l'accompagne sur le champ de bataille. »

Et le capitaine Rimbault (*Journal de campagne*, Berger-Levrault) écrit :

« Notre soldat vaut surtout par le détail, par les mille futiles sentiments obscurs de la vie quotidienne de guerre. Résistant aux intempéries, veilleur de créneau émérite, les jours d'assaut il devient grave, silencieux, un peu inquiet. Il pense au pays qu'il ne reverra peut-être plus ; il se rapproche de son chef comme d'un abri protecteur ; il sera brave si celui-ci est brave, pour avoir son estime, son affection.... Notre poilu de la grande guerre, il faudrait le montrer sous la forme d'un soldat endurant, résigné, vigilant, sentimental, blagueur et un tantinet vaniteux, d'un soldat qui s'attache à son chef comme le chien à son maître, d'un soldat quasi pacifique, qui, les jours de crise, a besoin d'un quart de gnole, d'une forte discipline, d'un bel exemple de chef pour aller à la mort. »

Le soldat actuel est un être d'exception, façonné par les circonstances et les hérédités, et qui a reçu une empreinte spéciale :

« Je comprends maintenant, dit H. Malherbe, dans la *Flamme*

au poing, ce masque de persévérante âpreté que cette longue guerre a collé sur le visage de nos soldats, leurs patients efforts, leurs répliques retardées. Nous avons cru, nous autres qui avons lutté les premiers mois de la campagne, que nous ne verrions pas de plus hauts spectacles de sacrifice humain. Mais non. C'est aujourd'hui qu'il est beau de combattre et d'oser. Après plusieurs mois de guerre, seules les grandes âmes ne sont pas rassasiées. Ceux dont la fièvre dure et qui allient la ruse actuelle à l'audace ancienne sont les premiers des hommes.... On reste confondu devant cette abnégation qui se fait subtile, devant cet héroïsme tenace que n'entame pas la conscience glacée par tant de visions de férocité et de mort. D'une race comme la nôtre nous pouvons tout espérer. »

Le lieutenant Péricard, qui en est de cette race, et qui a vu celle-ci à l'œuvre, travaillant avec elle, nous a tracé un curieux portrait, dans *Ceux de Verdun*, en une apostrophe tantôt pleine de saveur, tantôt grande comme ceux à qui elle s'adresse :

« Je n'ai pas dit, je n'ai pas pu dire ce qu'é fut le soldat de Verdun, le simple, le modeste, le boueux, le minable, le splendide poilu. Ce soldat qui dépasse les soldats de toutes les batailles comme l'Himalaya dépasse une taupinière, quelle folie de s'essayer à le dépeindre....

» Poilu... Les ancêtres qui d'en haut contemplant se regardent l'un l'autre, honteux de leur gloire ; ceux qui ont des croix sur la poitrine les arrachent et les laissent à leurs pieds tomber. Tu marches environné d'étoiles ; quand ton nom est prononcé, le monde entier se tait ; la terre paternelle tremble d'amour à ton passage. Et tu te grattes, car tu es plein de vermine. Au repos tu ne connais que les plaintes. La guerre t'en dégoûte ; tes officiers sont des jean-foutre, et tu ne crains pas à l'occasion de blasphémer contre la patrie.... Mais qu'on t'envoie en première ligne et voilà un homme nouveau qui s'élance des cendres du vieil homme. Tu restes des heures les pieds dans l'eau... tu

veilles à ton créneau, tes habits sont une gaine de boue... tu manges de la soupe froide où la graisse fait des caillots.... Qu'une attaque soit annoncée : « Allons, encore nous, toujours les mêmes, alors.... Eh bien, si on compte sur nous pour nous faire casser la gueule, on peut toujours courir. » Cela pour montrer aux camarades que tu n'es pas un jobard, que tu as reçu ton certificat d'études primaires. Et puis le moment venu tu bondis, le vent aux jambes, l'éclair aux yeux, terrible comme un dieu, beau comme une jeune fille.... »

Par les pages qui précèdent on voit que les sentiments développe une « juste guerre », comme le disait Charles Péguy, une guerre non d'agression ou de conquête, mais de défense du sol national, de la liberté et du droit. Par les actes bien connus de l'Allemand, en Belgique, dans le nord de la France, en Italie, en Arménie, et ailleurs, on se fait une idée des sentiments qui accompagnent et dictent une guerre d'agression et de domination.

C'est dire qu'il y a de tout comme sentiments à la guerre : du noble et de l'ignoble.

Comme le dit le capitaine Canudo, dans *Combats d'Orient* :

« Je crois que la guerre développe follement autant de sentiments bas, vulgaires, ignobles même, d'égoïsme étroit, de bravoure intéressée qui se montre, et de peur bestiale, que de noblesse et de puissance intérieure haute et belle. »

Certes, il y a de l'ignoble à la guerre. Mais que de noblesse aussi ! Et il ne faut pas croire que la paix ne développe que la noblesse d'esprit ; il y a aussi les « horreurs de la paix » : toutes les bassesses, les vilénies, tous les efforts pour se soustraire au devoir, et à la loi, l'ensemble de malpropretés morales dont chaque jour est fait pour tant de gens.

Assurément ceux qui les commettaient durant la

paix risquent de continuer durant la guerre. On ne change pas d'âme si facilement. Mais les autres, comme ils se sont élevés encore !.... Écoutez Léo Latil (*Lettres d'un soldat*, Bloud & Gay) :

« Ne priez pas pour que les souffrances me soient épargnées : priez pour que je les supporte, pour que j'aie tout le courage que j'espère. Il ne faut pas perdre de vue que nous allons nous battre pour de grandes choses, pour les plus grandes choses.... La victoire que nous aurons sera une victoire des forces de l'idéalisme.... »

Voyez encore ce que dit « l'ami F... » dans la *Flamme au poing* :

« Je n'ai peut-être jamais été aussi dégagé des lourdeurs matérielles, des lois bestiales que depuis que j'ai été jeté dans ce désordre tragique des choses et des êtres.... Les destructions inouïes de cette guerre renforcent les mysticismes et nous donnent la valeur précise des biens de la vie. »

Quel sentiment du devoir dans ces lignes du sergent Philbert (L. Colin, *Reliques sacrées*) :

« Il me semble que je n'oserais plus vous regarder en face si je n'écoute pas la voix qui m'appelle là-bas. De même, vous ne demandez pas que je reste ici, les bras croisés, à compter les coups. Jamais, vous m'entendez, jamais je n'oserais plus retourner en France. Tout le monde me montrerait du doigt, et comme à ceux qui n'ont ni cœur ni patrie, on dirait : « Voilà un lâche qui s'est caché le jour de la bataille. »

Paroles vengeresses et brûlantes que s'appliquent à eux-mêmes certains qui ont, avant tout, voulu rester en dehors de la mêlée. Combien le regretteront ! Sur ce point, voici quelques lignes que méditeront avec profit les embusqués et déserteurs : il y en a toujours ; elles

sont du jeune aspirant Granier, dans le *Carnet d'un combattant* du capitaine Tuffrau :

« J'aurais eu honte devant elle si j'étais resté, et elle n'aurait pas été bien fière de moi. Je crois que les ménages qui auront rusé pour esquiver les risques de cette guerre le paieront durement plus tard. Avec la honte chez l'homme et le mépris chez la femme il leur sera difficile de faire du bonheur. »

Lisez encore ces belles lignes d'Alan Seeger, le poète américain, à sa mère (*Poems*, page 36) :

« Mais si je ne dois pas en revenir, vous devrez être fière, comme une mère spartiate, et sentir que c'est notre contribution au triomphe d'une cause dont vous sentez si vivement la justice. Tous devraient participer à cette lutte qui doit avoir un effet si décisif non seulement sur les nations qui y sont engagées, mais sur toute l'humanité. Il ne devrait pas y avoir de neutres, et chacun devrait supporter quelque part du fardeau. Si votre part devait être si grande, vous en seriez d'autant supérieure aux autres femmes, et vous devriez en être plus fière à proportion. Il n'y aurait rien à regretter, car je n'aurais pu faire autrement que j'ai fait, et je n'aurais, je crois, pas pu faire mieux. La mort n'a rien de terrible, après tout. Peut-être même signifie-t-elle quelque chose de plus étonnant que la vie. En tout cas elle ne peut rien être de pire pour le bon soldat ¹. »

Certes oui, la guerre est affreuse, surtout quand elle ne se fait pas entre *gentlemen*. Mais quelle admirable éclosion de courage ! Et le courage n'est-il pas la plus haute qualité virile ?

Aussi la guerre a-t-elle ses admirateurs. Voici, par

¹ Sous le titre : *Alan Seeger, le poète de la Légion étrangère ; ses lettres et poèmes écrits durant la guerre*, M^{lle} Odette Raimondi Matheron a publié (chez Payot) un livre qu'il faut absolument lire. Elle a eu le bon esprit de donner le texte anglais des poèmes en même temps que la traduction, ce qui permettra à ceux qui lisent l'anglais d'admirer pleinement le magnifique poète que la guerre a enlevé à l'Amérique.

exemple, la lettre d'un officier d'artillerie pour qui la vie de guerre est bien près d'être la seule vraie. Elle a été citée par Miss Butts dans *Héros* :

» Nous sommes nés à une autre vie. A part le tragique de la situation plus d'un se demande si cette garde vigilante contre l'inconnu et le risque, si cette lutte qui réveille en nous tant de richesses intimes que nous ne soupçonnions pas, ne serait pas la vie véritable et si l'autre, la paisible, la quotidienne, ne serait pas une fausse apparence de vie, une vie de fantômes. N'étions-nous pas comme dans le conte anglais cet être indéterminé, ce chef-d'œuvre mécanique qui criait plaintivement à son fabricant : *Give me a soul*, donne-moi une âme ? Cette âme nous la sentons maintenant. Elle est, tout au moins, forte et virile. Elle a sa certitude et son but. »

Même note chez le commandant Bréant (*De l'Alsace à la Somme*, Hachette) :

« Ah ! c'est beau, c'est beau à crier, à pleurer !... »

» ... Sous le ciel gris qui est tout de même le ciel, c'est beau tout cet effort sur la terre boueuse qui est tout de même la terre, dans ces vallons désolés où la nature se révèle tout de même, avec la grâce d'une consolation, avec le goût de la vie. »

M. A. Rédier (*Méditations dans la tranchée*) pense de même :

« On ne peut nier que la guerre soit, d'une certaine manière, plus belle que la paix. Elle est belle comme un incendie. Encore la nature pacifique nous montre-t-elle des couchers de soleil qui embrasent tout le ciel et ne font pas de mal aux hommes, tandis que la paix des cités et des peuples traîne habituellement sa beauté dans la médiocrité ou le vice. L'impudeur des toilettes féminines, la sombre hideur de celles des hommes : si la paix est ainsi, la guerre vaut mieux. Je revenais à elle comme au plus passionnant spectacle. L'univers entier la regarde avec avidité. Ceux du premier rang seuls la voient, et j'allais reprendre ma

place au premier rang. Le front, c'est la rampe sur laquelle s'accourent les privilégiés tandis que la foule se bouscule en vain par derrière. »

La guerre a certainement son bon côté ; tout, dans ce monde, a au moins deux faces. Et c'est ainsi qu'en jugeait le chasseur Edmond Kuehn (*Reliques sacrées*, L. Colin) :

« Ma génération ne pensait qu'à jouer. Chacun se plaignait de son sort et languissait dans trop de bien-être. L'ouvrier, qui jamais n'avait été mieux, ne s'était jamais si mal trouvé, et ainsi de chacun. Que serait devenue la génération future si l'actuelle était ainsi ? Une génération franchement pourrie et dissolue. Mais voici la guerre et les énergies vont reparaitre. La leçon est dure, mais du moins sera profitable à un certain nombre. »

Espérons qu'il en sera ainsi. Car ce sont ceux qui restent, surtout, qui avaient besoin de la leçon ; les autres qui sont partis, comme le petit chasseur Edmond Kuehn, la savaient déjà.

Encore une fois, il faut lire les récits des témoins de la guerre. Ils sont remplis de choses intéressantes, et on y trouvera à profusion des pages bien plus belles que toutes celles qu'a pu nous laisser l'antiquité, laquelle décidément passe à l'arrière-plan.

HENRY DE VARIGNY.



PROGRAMME ET ACTION POLITIQUE

DU

COMITÉ NATIONAL POLONAIS A PARIS

exposé à la réunion du parti républicain radical
et radical-socialiste du 30 juin 1918
par M. Erasme Piltz, membre du Comité et délégué
auprès du Gouvernement français.



A la réunion du parti radical-socialiste qui a eu lieu le 30 juin 1918, sous la présidence de M. Charles Debierre, sénateur, les représentants des organisations politiques polonaise, tchéco-slovaque, yougo-slave et roumaine, invités par le comité du parti, ont fait des déclarations et donné des explications en ce qui concerne leurs programmes et leur action politique.

Invité à prendre la parole, M. Piltz, délégué du Comité national polonais auprès du gouvernement français, a donné lecture de la déclaration ci-dessous du dit Comité :

« Notre but est de créer un Etat polonais indépendant formé de tous les territoires polonais, y inclus ceux qui donnent à la Pologne un accès à la mer Baltique, un Etat fort, afin qu'il puisse tenir tête aux Etats germaniques, qu'il aurait à l'ouest pour voisins, et former un rempart à leur expansion en Europe centrale et orientale.

» Nous savons que ce n'est qu'avec l'Entente et par elle que nous pouvons obtenir l'unification et l'indépendance de la Pologne, et, croyant fermement dans sa victoire définitive et déci-

sive, qui sera en même temps la victoire du Droit et de la Liberté, nous nous considérons comme ses alliés, non seulement pendant cette guerre, mais après la conclusion de la paix. Nous nous sentons liés à l'Entente, aussi bien par la défense contre l'ennemi commun que par l'unité de l'idéal, consistant dans la sauvegarde des droits imprescriptibles des nations, bases du développement pacifique de l'humanité. »

Ensuite M. Piltz a exposé le programme du Comité dans ses détails et il a donné des renseignements sur son action politique.

Voici cet exposé :

Le programme politique.

Notre programme politique est conforme à celui de toute la nation. Nous nous efforçons de contribuer à le réaliser, c'est-à-dire à créer un Etat polonais indépendant, formé de toutes les terres polonaises, y compris celles qui lui assurent l'accès à la mer.

La Lithuanie et la Ruthénie.

En ce qui concerne la Lithuanie et la Ruthénie, qui ont fait partie de la République polonaise jusqu'à sa fin, où la population polonaise est forte de 3 millions, et où les Polonais ont acquis des droits par leur action civilisatrice durant des siècles, nous n'y avons aucune visée de conquête.

Nous sommes solidaires avec tous nos partis politiques qui, tous, dans les trois parties de la Pologne, se sont prononcés solennellement pour le droit de chaque nation à disposer d'elle-même. Ils n'ont fait qu'exprimer le vœu que la Pologne pût rétablir sous la forme d'une union libre son rapport avec les autres peuples qui faisaient partie de l'ancienne République polonaise. Ce n'est pas une politique annexioniste.

Toutefois, en reconnaissant les droits des nationalités

à décider de leur sort, nous devons nous rendre compte que la création d'un Etat lithuanien et d'un Etat ukrainien par les Empires centraux amènerait une situation dangereuse.

Quelle est cette situation, où est le danger ?

Selon la conception allemande, l'Etat lithuanien doit embrasser non seulement la Lithuanie ethnographique, mais aussi des territoires dans lesquels les Polonais et les Blancs-Ruthènes sont en majorité. La capitale de cet Etat doit être Wilno, où la population chrétienne est représentée par 5 % de Lithuaniens et 60 % de Polonais. Quant à l'Ukraine, elle veut, en complicité avec les Allemands, nous arracher la province de Cholm, partie intégrante du royaume de Pologne, où la population polonaise est en majorité.

Nous protestons contre ces atteintes à nos droits et à nos intérêts.

Les Allemands, en créant des Etats qui n'ont qu'un simulacre d'indépendance, en les créant avec des peuples qui sont encore au premier stade de leur développement politique, ne visent qu'à faire d'eux les instruments dociles de leurs ambitions et de leurs calculs. Une Lithuanie et une Ukraine organisées et assujetties politiquement, militairement et économiquement aux Empires centraux sont une menace constante pour la future Pologne, qui se trouvera ainsi entourée de toutes parts et serrée dans l'étau de fer des Etats germaniques ou vassaux de l'Allemagne.

Mais les Etats, lithuanien et ukrainien, créés par les Allemands sont également une menace pour l'Entente, parce que leur création favorise l'expansion de l'Allemagne dans l'est.

La question de la Galicie orientale.

La question de la Galicie orientale demande à être expliquée tout particulièrement. Elle n'est ni aussi claire ni aussi simple qu'il semblerait à certains théoriciens. Polonais, nous reconnaissons tous les droits politiques de la population ruthène. Toutefois, nous croyons qu'il ne faut pas oublier que le mouvement national et séparatiste ruthène a commencé à se manifester en Galicie il y a une cinquantaine d'années seulement, et que ce pays a appartenu pendant des siècles à la Pologne et a subi son influence civilisatrice. Aujourd'hui encore, nous y sommes possessionnés au point de vue national, social et économique dans une très large mesure. Il est vrai que numériquement nous y sommes en minorité (40 %), mais dans les villes il en est autrement. Non seulement la capitale de la Galicie : Lwow (Léopol) est une ville polonaise, mais dans toutes les villes moyennes de la Galicie orientale le pourcentage de la population polonaise est sensiblement supérieur à celui des Ruthènes. La propriété foncière moyenne et grande est exclusivement dans les mains des Polonais. Dans toutes les professions libérales, dans toutes les branches d'activité, à l'exclusion des petits cultivateurs terriens et du clergé, les Polonais sont représentés par une majorité de 90 %.

Il faut ajouter qu'au parlement de Vienne, sur 106 députés de Galicie élus au suffrage universel, il y a 28 Ruthènes et 78 Polonais.

Je n'insisterai pas sur le fait, lequel actuellement et dans les conditions présentes ne peut être envisagé avec indifférence, que dès le début de la guerre les Ruthènes se sont mis du côté de l'Autriche et que, dans

la crise intérieure de la monarchie, ils se sont déclarés contre les autres Slaves. Mais je tiens à constater que, de notre point de vue et, j'en suis certain, du point de vue de l'Entente, il serait inadmissible que la question de la Galicie orientale fût, même en théorie, décidée et réglée actuellement, c'est-à-dire au moment où seuls les Empires centraux ont la possibilité matérielle de la régler. C'est une question qui ne devrait être décidée qu'en corrélation avec tous les grands problèmes de cette guerre et après la victoire définitive des Alliés, c'est-à-dire au Congrès de la paix.

Les conditions de la paix.

Nous reconnaissons que parmi les plus importantes conditions de la paix et les premiers buts de la guerre se trouvent :

- 1° Le retour à la France de l'Alsace-Lorraine qui lui a été arrachée par la violence en 1871.
- 2° La « restitution *in integrum* » de la Belgique.
- 3° La création des Etats indépendants tchéco-slovaque et yougo-slave.
- 4° Le retour à l'Italie, à la Roumanie et au Danemark des territoires qui se rattachent à ces Etats et qui se trouvent jusqu'à présent sous la domination des Empires centraux.

Il est superflu de dire que nous, Polonais, nous considérons la création d'un Etat polonais unifié et indépendant, ce qui comprend la reprise à la Prusse et à l'Autriche des territoires polonais, comme un des principaux buts de guerre et une des conditions primordiales d'une paix durable.

La reconstitution de la Russie.

Nous reconnaissons que la renaissance de la Russie sur des bases constitutionnelles et libérales est une des conditions essentielles de l'équilibre européen. Nous ajouterons qu'il est dans l'intérêt de la Pologne de voisiner directement avec un Etat russe restauré, et c'est précisément à quoi l'Allemagne s'oppose obstinément en donnant une extension artificielle au territoire de l'Etat lithuanien et à celui de l'Etat ukrainien.

Le gouvernement de Varsovie.

On nous demande souvent quelle est notre attitude à l'égard du gouvernement polonais de Varsovie. Notre réponse est simple : nous ne pouvons pas considérer comme autorité suprême polonaise le Conseil de régence qui n'a que les apparences de la souveraineté. Nous ne pouvons pas non plus considérer comme notre gouvernement national le Conseil des ministres de Varsovie qui n'a pas sa liberté d'action et qui dépend des autorités d'occupation. Mais nous reconnaissons sa grande utilité en ce qui concerne l'administration du pays, ainsi que ses indéniables mérites dans la défense des intérêts de la population polonaise contre l'oppression allemande.

L'Etat polonais.

Quelle doit être la future Pologne, le futur Etat polonais ?

Il faut que cet Etat soit fort, afin que, voisinant avec les Empires centraux, qui ne se résigneront que contraints à l'abandon de leurs provinces polonaises, il puisse maintenir pleinement son indépendance. La création d'une Pologne grande, forte, et par suite réellement indépen-

dante, est également dans l'intérêt de tous les Etats alliés. En effet, c'est seulement de cette façon que pourra être créé à l'est contre les Allemands un rempart d'autant plus indispensable qu'il est impossible de prévoir quand la Russie parviendra à reconstituer son organisation d'Etat.

L'organisation de l'Etat polonais.

L'Etat polonais doit avoir une constitution démocratique. Il doit être dirigé par des principes de liberté et de justice, mais en même temps par des principes d'ordre, sans quoi aucun effort de civilisation, aucun progrès n'est possible. Il ne peut pas exister des classes privilégiées dans la nouvelle Pologne, mais la lutte des classes doit être également exclue. La liberté de conscience doit y régner et les droits des minorités doivent y être respectés.

L'action politique du Comité.

Ce n'est qu'avec l'Entente et par l'Entente que nous pouvons réaliser nos aspirations nationales en leur totalité. Pour atteindre ce but, nous comptons avant tout sur la sympathie traditionnelle et active de la grande et héroïque France.

Notre organisation politique, reconnue par tous les Etats alliés, s'efforce de contribuer à ce que la victoire qui doit apporter la liberté au monde et l'indépendance de la Pologne vienne le plus tôt et soit le plus complet possible. Nous faisons tous les efforts pour que notre pays, cruellement éprouvé, occupé entièrement par l'ennemi, soit informé de tout ce qui se passe en dehors de ses frontières, que son moral soit fortifié et qu'il persiste, inébranlable, dans son opposition contre ses oppresseurs.

L'armée polonaise.

D'accord avec des organisations polonaises de Russie et d'Amérique, nous nous sommes efforcés de contribuer à la création d'une armée polonaise autonome aux côtés des Alliés. Grâce au décret du président de la République du 4 juin 1917 et à l'aide du Gouvernement français, plusieurs régiments polonais sont déjà formés en France. En Amérique, quelques dizaines de milliers de volontaires attendent avec impatience le moment d'être embarqués pour se joindre à leurs frères combattant en France. En Russie, l'armée polonaise a subi un échec désastreux. Prises entre deux feux, les bolchéviks et les Allemands, quelques unités d'armée ont été vaincues et désarmées après des combats sanglants.

Mais les forces armées polonaises en Russie ne sont nullement anéanties. Il en est resté environ un demi-million de soldats, dispersés, il est vrai, mais animés d'une seule pensée et d'un seul espoir : se battre contre l'ennemi séculaire, des soldats qui représentent un contingent aguerri et prêt à agir au moment de l'intervention des Alliés ou à passer en France pour y renforcer les rangs de l'armée polonaise. Ceux qui ont pu échapper aux griffes allemandes font à l'heure présente cause commune avec les détachements tchéco-slovaques.

Telles sont les opinions, telles sont les tendances de notre organisation politique. Nous continuerons sans nous lasser et sans nous laisser rebuter par des obstacles, car nous croyons fermement à la force et la justice de la cause polonaise, ainsi qu'aux grandes devises inscrites sur les étendards des nations qui luttent pour le droit et la liberté.

CHRONIQUE ITALIENNE

Heureux signes. — La Romagne et le roi Victor. — La production littéraire.

Habitant hors du royaume, je ne puis avoir la prétention de fournir à mes lecteurs des nouvelles minutieuses et très originales. La guerre, en se poursuivant et en devenant plus âpre, a conféré de la force, de la souplesse et je dirais presque de la perfection à tant de ces mesures qui manquaient au début, comme il en est des choses trop neuves et qui répugnent aux habitudes très anciennes. La surveillance de la frontière, par exemple ; on remplissait cette très évidente obligation qui s'impose aux Etats en guerre par des procédés oscillant entre un minimum insuffisant et un maximum excessif : imparfaite vigilance, permis généralement abondants, puis fermeture hermétique absolue aux heures critiques. Licence d'aller et venir, accordée, pendant plusieurs jours ou plusieurs mois, aux personnes et aux choses les plus dignes de suspicion et les plus suspectes ; prohibition pour un jour ou pour un mois, s'étendant jusqu'aux journaux.... Aujourd'hui, du moins en ce qui concerne l'Italie, la barrière protectrice s'est élevée à une hauteur moyenne, mais stable, qui a permis d'éviter, même au moment de la fameuse offensive autrichienne de juin dernier, ces fermetures claustrales dont se prévalent volontiers les propagateurs de fausses nouvelles en pays neutres.

Il faut aussi se résigner à cette privation imposée par des raisons si péremptoires. Il y a quelques années, nous n'aurions pu admettre, nous autres Tessinois, qu'un jour notre chemin séculaire de Milan restât barré par un fossé presque infranchissable ; mais celui-ci se comblera. Et, d'autre part, il n'est pas si

large ce fossé, ni si défendu par des ouvrages redoutables au point qu'une voix de là-bas ne nous parvienne et que tant de choses ne nous arrivent.

Même, à certains égards, il y a quelque avantage à pouvoir observer ainsi, dans des conditions réalisant cet éloignement du temps et de l'espace qui rend possible la vision historique. Rien ne nous échappe de ce qui est vraiment essentiel ; en revanche, on ne voit pas ces fragments et ces minuties qu'il est ensuite si difficile de distinguer et de grouper. On savait fort bien, l'automne dernier, que la volonté de guerre du peuple italien n'était plus si vive et si nette. Souvent, il nous arrivait des bouffées tièdes et troublantes, ce bruit et cette odeur caractérisant le giolittisme en fermentation. A travers ces vapeurs morbides on discernait les infâmes manèges du socialisme et du cléricalisme, affairés à préparer la tragique aventure de Caporetto. Or, notre foi, même aux heures les plus sombres, plongeait précisément ses racines dans la conviction que le désastre avait été causé par un relâchement momentané, et non par une fatigue mortelle.

Eh bien, comme on avait alors le sentiment très précis de ces choses-là et aussi d'autres choses peu gaies, on sent aujourd'hui de même, au delà des frontières, le souffle puissant et — dirais-je presque — tranquille de l'homme et des hommes dans le cœur desquels la conscience du péril ne crée plus aucune anxiété, l'espoir ne provoque plus d'impatience et où la dureté du travail, qui s'est accrue, est supportée avec plus de vigueur dans les œuvres et plus d'austérité dans l'existence. Certes, une partie de ces meilleures dispositions est le résultat de l'espérance et de l'adaptation : étant un homme, on se fait à tout. Mais il s'agit ici de bien autre chose. Il suffit seulement de constater ces signes les plus évidents. La Chambre (qui, comme on sait, a toujours été pendant la guerre et est encore l'organe le moins vigoureux de la vie politique italienne) s'est résolue finalement à une discrétion de manières dont il serait injuste de ne pas faire cas. On dirait que la vertu rare et difficile du silence commence à faire des adeptes même parmi les députés qui savent parler.

Sans doute, le socialisme officiel ne s'est point amélioré, mais son activité malfaisante a diminué de beaucoup depuis que les autorités politiques et judiciaires ont décidé de traiter avec un peu de fermeté ceux qui propageaient si gracieusement le défaitisme. Le secrétaire de la direction du parti socialiste et le directeur de l'*Avanti* sont en prison et y resteront probablement jusqu'à la fin de la guerre. Ces mesures de rigueur n'ont pas suscité les révoltes que d'aucuns redoutaient ou feignaient de redouter. L'expérience elle-même a donné raison aux gens qui soutenaient que le bolchévisme italien puisait, pour une large part, ses forces dans les égards qu'on lui témoignait.... On sait, d'autre part, qu'une importante fraction du prolétariat italien s'est ardemment déclarée pour la guerre et l'on constate de temps en temps des fissures même dans les rangs du socialisme d'opposition. On a remarqué dernièrement le refus que Filippo Turati (incontestablement l'homme le plus éminent du camp socialiste italien) a signifié au parti qui prétendait lui défendre de continuer à siéger dans la commission nommée pour étudier les mesures d'après-guerre.... Et l'on pourrait faire d'autres observations si réconfortantes sur l'activité restreinte ou troublée des autres factions ennemies ou perfides : les giolittistes, les cléricaux, etc.

Mais, ce qui importe davantage, c'est la conscience nouvelle qui s'est formée dans la nation : conscience plus résignée et en même temps plus vive, plus fervente et plus réservée. Oui, plus réservée : l'héroïque résistance sur le Grappa et sur le Piave et la stupéfiante victoire remportée sur les Autrichiens en juin dernier ont provoqué en Italie moins de clameurs, moins de hosannas que le plus petit succès n'en provoqua à l'époque de la guerre de Libye. Un lecteur peu attentif des journaux italiens pourrait même ne pas s'apercevoir de cette plus grande ferveur dont je parle. Mais un certain calme solennel et une certaine modestie d'allures sont les signes les plus sûrs de la conviction intime et de la volonté unanime. Plus la foi, l'espérance et les autres vertus supérieures plongeront leurs racines dans l'âme des peuples, moins elles présenteront au vent des frondaisons

tumultueuses. On supporte les peines avec cette force tranquille qui est la force véritable. On veut, aujourd'hui, avec d'autant plus de ténacité que la persévérance exige davantage d'efforts. On espère et on travaille maintenant mieux qu'on ne le fit jamais aux jours où les espoirs étaient plus faciles et le labeur moins fatigant.

Et ceci est plein de sens pour qui sait réfléchir. Tant que l'armée italienne combattait au delà des frontières du royaume, un doute pouvait subsister et subsistait effectivement dans l'âme ignorante et défiante de la plèbe : le doute qu'on était en présence, au fond, d'une guerre de conquête. Ils étaient très nombreux — ils formaient peut-être la majorité — ceux qui ne saisissaient pas qu'une défense efficace s'imposait pour devancer l'offensive. Après Caporetto, après l'invasion, tout doute semblable a cessé, même dans l'esprit des plus rétifs, — ces derniers fussent-ils même loyaux. Le peuple italien soutient de mauvaise grâce les entreprises ayant même seulement l'apparence d'agression et de conquête. C'est là un point à considérer par ceux qui, aussi dans notre pays, parlent avec tant d'insistance, de dédain et de peur de l'« impérialisme italien ! »

— Un épisode singulier et très significatif de la vie italienne actuelle est la visite faite en juillet dernier par le roi Victor à plusieurs villes de la Romagne : visite accueillie avec des festivités telles que ç'aurait été folie de les prédire il y a quelques années ! Il faut se rappeler la mentalité et les mœurs de la race romagnolaise : race ardente, indocile, batailleuse, encore exaspérée, dirait-on, par le souvenir de son mauvais gouvernement de prêtres, divisée en deux factions — socialistes et républicains — adversaires déclarées, mais se réconciliant pour se défier des autorités constituées et pour se révolter chaque fois que l'occasion s'en présentait. De la Romagne sont venus plusieurs des personnages les plus accentués de la révolution italienne et de la révolution européenne : Felice Orsini, Enrico Malatesta, Andrea Costa ; de la Romagne également viennent les députés les plus âprement antimonarchistes du parlement italien. La Romagne est l'endroit où, en juin 1914, la fameuse « Semaine rouge »

mérita son nom plus que partout ailleurs, pour l'abondance du sang versé et des flammes — pas au sens figuré — qui éclairaient ces terribles journées. Mais ce sont des hommes généreux, ces habitants sanguins de la *marina dove il Po discende*. Et, dès le début de la guerre, ils en comprirent les hautes raisons et la fatalité solennelle. Et ils y apportèrent et y nourrirent la grande passion qu'ils employaient en temps ordinaire à s'injurier entre eux et à combattre le gouvernement. Et l'un de leurs députés républicains, M. Comandini, fait partie du ministère. Et maintenant que le roi est allé dans cette région ultra-républicaine, Ravenne, Cesena, Forlì et les autres villes l'ont accueilli avec une grande chaleur d'ovations et de vivats.

Il est probable que ces *accoglienze oneste e liete* soient en partie inspirées par un pur sentiment patriotique, c'est-à-dire par des raisons supérieures à la question de la forme politique — monarchique ou républicaine. C'est précisément comme républicains et socialistes, sans renoncer à leurs principes, qu'ils ont consenti, pendant la guerre, à devenir ministres du roi. Mais ce « ralliement » n'aurait pas été possible si le roi Victor n'avait pas, aussi bien avant qu'après 1914, prouvé qu'il était un loyal, libéral et laborieux chef d'Etat moderne. La simplicité de ses mœurs, son ardeur au travail, son dédain parfois excessif de tout ce qui est pompe, cérémonial, droit divin, s'ils lui ont un peu aliéné la faveur des courtisans, lui ont en revanche conquis la sympathie et le respect du peuple italien et des esprits sérieux. Déjà bien avant la guerre, il était plus facile d'entendre des critiques et des réserves formulées à son endroit par des bouches conservatrices que par des bouches démocratiques. Plusieurs démocrates (et non parmi les plus tièdes) pensent et disent que l'Italie n'aurait rien à gagner et beaucoup à risquer en substituant à un roi Victor un président Giolitti ou même un président Orlando. Encore plus caractéristique est ce que je me souviens d'avoir entendu de la part d'hommes aux idées extrêmes, en mai 1915, quand il semblait que M. Giolitti allait reprendre le pouvoir et, en automne 1917, quand la Chambre retentissait de doléances périlleuses qui manquaient de décorum. Mais pour-

quoi, disait-on, le roi ne sait-il donc pas se prévaloir de son autorité ? Pourquoi le souverain ne sait-il pas faire un acte d'énergie dont le pays lui serait reconnaissant ?

Cela vaut mieux ainsi. Il vaut mieux que le pays, même à travers de terribles épreuves, ait trouvé spontanément dans ses seules forces le moyen de se sauver. Le sauvetage le plus efficace et le plus durable est celui que les hommes et les peuples se font à eux-mêmes. Et le peuple italien devra être aussi reconnaissant envers le roi Victor pour ce qui, un moment donné, pouvait sembler timidité, indécision, répugnance à assumer les fonctions d'un tuteur et d'un sauveur.

— La production littéraire de cette dernière période est plutôt abondante et non sans mérite dans son ensemble. Le genre dit narratif, romans et nouvelles, occupe incontestablement la place la plus ample et la plus importante. De quoi dépend cette prépondérance si décidée ? Je ne saurais le dire avec certitude. Peut-être de causes éloignées, antérieures à la guerre, comme nous voyons fleurir, dans la saison inclemente, la rose de Noël non pas par l'effet de la neige et du vent, mais parce que le soleil d'été et d'automne avait préparé et pas encore fait éclore ces fleurs.... La guerre a-t-elle peut-être aussi quelque part à ce curieux phénomène ? On éprouve le besoin, principalement dans les temps les plus las et les plus tristes, de quelque heure d'oubli. Or, écrire des nouvelles et en entendre, c'est le meilleur moyen pour se créer une espèce d'oubli cordial et sain, qui repose et flatte les forces de notre âme, tout en les laissant intactes. On sait la prédilection des soldats dans les tranchées pour les ouvrages de narration, surtout pour ceux qui racontent des choses étrangères à la guerre. La grande littérature de guerre viendra plus tard, — si elle vient.

J'ajoute une liste des livres qui sont, selon moi, les plus remarquables de ceux ayant paru ces derniers mois : Gabriele d'Annunzio, *La beffa di Buccari*. (Milan, Treves.) — Ardengo Soffici, *Kobilek*. (Florence, La Voce.) — Mario Puccini, *Dal Carso al Piave*. (Florence, Bemporad.) — Ettore Romagnoli, *Il teatro*

greco. (Milan, Treves.) — Alfredo Panzini, *Novelle d'ambo i sessi.* (Milan, Treves.) — Rosso di San-Secondo, *La morsa.* (Milan, Treves.) — Grazia Deledda, *L'incendio nell' oliveto.* (Milan, Treves.) — Marino Moretti, *Guenda.* (Milan, Treves.)

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE ANGLAISE

Les vicissitudes de la guerre. — Irlande et Inde. — Le rapport Montagu. — La fête de l'Indépendance à Londres. — Libéralisme et parti du Travail. — Peinture et musique. — Quelques livres.

Nous avons passé, les deux derniers mois, par des événements sensationnels. Nous avons vu la machine militaire allemande à l'apogée de sa puissance. Nous l'avons vue atteindre la Marne et pousser sa marche sur Compiègne ; mais nous avons vu aussi son échec en Italie et son lent recul devant la contre-offensive des Alliés. Il est oiseux de chercher à rendre la vie d'une nation si l'on ne place pas de pareilles sensations en toute première ligne. La guerre est et ne peut qu'être intimement mêlée à toutes nos pensées et à tous nos désirs, et pour parler sans passion des réactions qu'engendre une menace si puissante et si continue, il faudrait une forte dose de détachement. En considérant autour de moi le cours de la vie, je ne sais si je suis plus émerveillé de l'admirable sang-froid de mes compatriotes pendant les journées critiques où les Allemands semblaient n'avoir plus qu'un effort à faire pour arriver à leurs fins, ou de l'absence louable de sonneries de cloches au moment du retour des choses. Celui qui, dans quelques années, alors que le monde ne sera plus sous le coup du curieux frisson que font passer en nous les temps terribles que nous vivons, celui qui, disons-nous, cherchera à en écrire l'histoire ne se rendra peut-être pas compte de l'étrangeté du fait que, tandis que les armées allemandes paraissaient en voie de justifier leur prétention à l'invincibilité, les Anglais, eux,

étaient en train d'élaborer les plus vastes plans de réformes à l'intérieur et à l'extérieur. C'est moins parce que la pression de la guerre nous fait réfléchir que parce qu'elle nous a fait sortir de notre routine traditionnelle en supprimant la nécessité de décision immédiate dans les questions de détail. En Allemagne on nous reproche l'asservissement de trois pays, l'Irlande, l'Inde et l'Egypte. En réalité, peu nous importe, puisque l'accusation n'est absolument pas fondée.

En effet, qu'y a-t-il à dire au sujet de l'Irlande, qui est pour nos hommes d'Etat le plus gros problème ? Est-ce que les Irlandais sont pauvres ou mal nourris ? Assurément non. Même leur langue est l'objet d'une sollicitude effective et qui se traduit par une aide financière. C'est peut-être — et notez que c'est un Irlandais qui écrit ces lignes — ce qui excite le plus les esprits en Irlande. Non seulement on fait tout ce que les Irlandais désirent, mais on n'attend pas même que leurs désirs soient exprimés. Les conditions d'achat des terres sont meilleures en Irlande que dans aucun pays du monde. Personne ne se mêle jamais de leurs affaires religieuses ou éducationnelles. Sauf sur un point, — l'autonomie, — ils n'ont rien à souhaiter, et à propos de cette question d'autonomie nous devons rappeler que, tandis qu'à peu près les trois quarts du peuple la demandent complète, l'autre quart, comprenant la partie la plus prospère de la nation, est tout aussi obstiné à ne pas vouloir être soustrait à la juridiction du parlement impérial. Les trois quarts proclament que c'est une question de droit, prétention que nul ne peut justifier devant le tribunal de la raison. L'autonomie est une question d'opportunisme, exactement comme le droit de vote des femmes. Car autrement on serait amené à prétendre que toute ville a *droit* à l'autonomie. Et qui sait si cette réduction à l'absurde n'est pas le nœud de la question irlandaise ? Peut-être la solution de ce sempiternel problème se trouverait dans un système plus vaste de dévolution ou de régionalisme, peu importe le terme. Mais, en dépit des anomalies dans lesquelles nous tombons, il est difficile de voir comment le gouvernement impérial, engagé dans une guerre qui dépasse ses intérêts et les intérêts de toutes

les nations du globe, peut trouver autre chose que des palliatifs. Ce n'est pas la solution de l'idéaliste, mais comparez avec la *libre* province de Posen, ou l'*ultra-libre* province d'Alsace-Lorraine, ou les Etats fraîchement *libérés* de Finlande, d'Ukraine, etc., et l'Irlande vous paraîtra presque romanesquement privilégiée.

En Inde, où un problème plus simple, mais plus vaste, se pose à nous, M. Montagu a procédé à une enquête et son rapport est un des grands documents de l'histoire du monde. Un système approfondi d'autonomie y sera concédé, et à ceux qui s'exclament qu'on le refuse à l'Irlande, je répète que le peuple de ce pays si troublé est incapable de se prononcer unanimement sur le système de gouvernement qu'il préfère. Le projet pour l'Inde prévoit une autonomie qui pourra être accrue presque indéfiniment. Le droit de vote et la représentation seront remaniés. Il y aura des ministres responsables indigènes, et dans la première liste des départements placés sous ce contrôle nous voyons l'administration locale, l'excise, la taxation provinciale et l'éducation. L'autonomie s'étendra au domaine rural, qui aura voix au conseil du vice-roi. Des changements aussi radicaux renferment le germe d'une autonomie complète, et comme tout l'ensemble du gouvernement de l'Inde sera révisé périodiquement, il n'y a pas de raison de douter que ceux qui veulent le bien de leur pays ne puissent le voir réalisé encore de leur vivant. N'oublions pas que ce rapport a paru au moment le plus critique de la guerre. Qu'on se donne la peine de l'étudier, et je suis convaincu qu'on arrivera à le considérer comme le plus merveilleux modèle de sang-froid et de détachement britannique.

Tels sont les points les plus dignes de retenir notre attention dans une rapide revue de notre histoire actuelle. Mais je ne suis pas sûr que la célébration de la fête de l'Indépendance à Londres ne soit pas d'un encore plus grand présage. Personne ne peut se rappeler la déclaration de l'Indépendance américaine et ce qui s'est ensuivi sans éprouver un curieux mélange de sentiments à l'idée que cet événement a été célébré à Londres comme une fête domestique. Le drapeau américain flottait dans les rues

partout on en vendait de petits, et l'après-midi il y a eu un match de *baseball* pour lequel le roi fit présent d'une balle portant son autographe. Les sports sont la dernière expression de l'esprit d'une nation dont les étrangers trouvent la clef. Ce match de baseball entre les équipes de l'armée et de la marine était quelque chose de tout nouveau pour beaucoup de Londoniens, avec ses démonstrations enfantines et ses cris étranges. Je ne sais si personne d'autre que des Américains est capable d'apprécier ces vociférations. Voici nombre d'années que je les ai entendues pour la première fois, et depuis lors elles sont toujours demeurées pour moi une énigme.

Mais, quoi qu'il en soit, les Américains étaient tout à fait chez eux, et ils le savaient. Dans les cours de justice, la fête fut célébrée par les juges en robes rouges neuves, il y eut un service solennel à l'abbaye de Westminster, et à la Bourse tout le monde chanta le *Star spangled banner*. Ce jour fut un témoignage historique que le temps met un baume sur bien des blessures et un présage d'avenir qui n'est pas à dédaigner. Des siècles d'hostilité, de froideur et de suspicion ont été balayés et l'élément anglo-saxon a retrouvé son unité.

Une autre face de la signification de l'entrée en lice des Etats-Unis est le formidable renfort parvenu déjà aux Alliés à la barbe des sous-marins allemands chargés du blocus. Un bien pauvre blocus, se dit-on, qui ne peut ni affamer une population, ni empêcher une armée de cette importance, avec tout son bagage, de franchir des milliers de lieues de mer ouverte. C'est ce fait peut-être plus que tout autre qui a permis aux habitants du Royaume-Uni de se rendre compte du peu d'effet de la campagne sous-marine. Quant à la question alimentaire, elle a été illustrée pour moi par une conversation que j'ai eue avec un éminent Suédois qui venait de traverser la mer du Nord. Il était très surpris de voir comme nous étions bien fournis. Quand j'ai essayé de lui rappeler que nous étions soumis à certaines restrictions, il m'écouta avec impatience et me répondit que l'Angleterre lui faisait l'effet d'une sorte de paradis. Le costume qu'il portait lui

avait coûté en Suède 625 francs, et il m'indiqua l'endroit où l'on pouvait s'en procurer un tout pareil pour 157 fr. 50. Nous sommes en fait bien mieux lotis que nous ne le soupçonnons, si affectés que nous puissions être par les restrictions dans notre liberté de choix.

C'est cela qui a conduit à une grève qui a menacé un moment d'être tout à fait sérieuse. La raison en était, paraîtrait-il, que les ouvriers spécialistes disponibles ne sont pas équitablement répartis. C'est du moins ce qu'ils prétendent. Ils affirment que quelques maisons ont autant de spécialistes qu'elles en veulent, tandis qu'un certain nombre de fabriques, plus petites, ne peuvent pas en obtenir. Jusqu'à quel point cela est-il vrai? C'est ce que la commission nommée à cet effet aura à déterminer. Mais en présence des gros salaires que peuvent gagner maintenant tous les ouvriers, ce grief paraît un peu académique et, pour la première fois dans un conflit de ce genre, la population, presque unanime, a désapprouvé les grévistes. Le fait que ceux-ci agissaient à l'encontre de leurs chefs est très significatif. J'ai suggéré naguère que le Travail pourrait être en passe d'hériter le rôle pâlisant du libéralisme, mais le Travail sans discipline ne peut espérer d'avoir jamais beaucoup de puissance comme parti. Le parti du Travail, en admettant les bourgeois dans son sein, a fait un grand pas, et il semble plus qu'évident qu'il a les atouts en mains s'il veut jouer correctement. Maintenant que des élections générales sont en vue, cela est de la plus grande importance. Le libéralisme en tant qu'inspirateur d'un grand parti a passé des vieux libéraux au groupe du Travail. Mais il ne faut pas oublier que dans un parlement d'environ 700 membres, on ne compte jusqu'à présent pas plus de 50 travaillistes. M. Enderson a encore beaucoup de chemin à faire pour devenir, comme il l'espère, un réel pouvoir dans l'Etat. Pour le moment il n'y a pas l'ombre d'un doute que le premier ministre peut rester en place en favorisant quelque parti qu'il lui plaira. Jamais sa popularité n'a été plus grande et, s'il lui convenait de continuer sa route avec un parti tory-démocrate reconstitué,

l'avenir du pays se dessinerait sous une forme que le Travail semble hors d'état de juger. Actuellement, il a une politique, mais pas de parti. M. Lloyd George a le parti, mais pas de politique définie ; il est vrai que, dans un monde peuplé d'humains, cela a peu d'importance et, à moins que le Travail ne se décide à constituer un parti, il n'a pas d'avenir, même par la violence.

En outre, les travaillistes semblent avoir petite notion et encore moins le sens de la politique internationale. Ils ont adopté les travailleurs du cerveau, mais en écartant les cerveaux. Il y a chez eux une trop grande tendance à voir ce qu'ils désirent voir. Beaucoup d'entre eux ont eu l'air de prendre l'assertion de Kühlmann, que la guerre ne pouvait pas être terminée d'une façon décisive, pour un rameau d'olivier. Les amis de Kühlmann — et il en avait beaucoup ici avant la guerre — ont moins de confiance et ne sont pas sûrs que les Ludendorff d'Allemagne se montreraient plus maniables que l'homme qui ne désirait pas la guerre, parce qu'il estimait que l'Allemagne aurait inévitablement conquis le monde sans elle. La dramatique apparition de M. Kerensky à la conférence du parti du Travail a obscurci le fait, de réelle importance, que celle-ci a mis fin à la trêve politique à une majorité de deux voix contre une. Le commentaire de M. Henderson sur la décision de l'exécutif l'a si bien noyée qu'il en a fait une demi-mesure illogique destinée uniquement à mettre les travaillistes en état de lutter aux élections complémentaires. Ils ne passent pas à l'opposition, mais veulent seulement essayer leur force et accroître leur pouvoir. Ce n'est que dans le parti du Travail que la dernière lettre de lord Lansdowne a reçu réponse. Partout ailleurs elle a fait long feu. Les conjonctures, sentent bien la plupart des gens, sont trop graves et, jusqu'à ce qu'il y ait quelque signe d'un réel changement en Allemagne, il est oiseux de parler d'une rencontre à mi-chemin. C'est à elle à faire la première moitié de la route ; cependant, en dépit du scepticisme au sujet des buts de guerre de l'Allemagne, le mouvement pour la ligue des nations va son train. La Chambre des lords a voté une motion en sa faveur et lord Robert Cecil a préconisé la lutte

économique comme le meilleur moyen d'arriver à la création de cette ligue.

L'agitation contre les étrangers d'origine ennemie a repris de plus belle; mais, quoique la grande masse du pays ne songe pas à s'alarmer du danger qu'il peut y avoir à laisser ces gens en liberté et même à les employer au service du gouvernement, il s'est produit un ou deux cas qui ont donné à penser même aux moins soupçonneux. Tel est celui de Sir Joseph Jonas, qui a été convaincu de fourniture de renseignements à l'Allemagne concernant la fabrication d'un nouveau fusil pour l'armée anglaise. Les pacifistes incorrigibles voient dans ce fait réellement la condamnation du trafic international d'armements; mais il laisse dans l'ombre le point grave de l'affaire, qui est que l'industrie armurière allemande a été mise ainsi en position de nuire aux Anglais. Il est vraiment affligeant de voir un homme aussi haut placé que Sir Joseph Jonas se rendre coupable d'un pareil manquement.

La vie politique du pays n'empêche pas une vigoureuse floraison artistique et littéraire. Le Beecham Opera trouve son profit à faire plusieurs saisons et a audacieusement essayé de donner du Wagner, la dernière fois avec grand succès. Pour beaucoup de gens, ces représentations sont un réconfort dans les jours pénibles que nous traversons. Il y a encore de nombreuses expositions de peinture. Je n'en citerai qu'une, celle des œuvres de feu Henri Gaudier-Brzeska aux Galeries Leicester, mais, presque toutes les semaines, il s'en ouvre de nouvelles où l'on trouve toujours quelque chose à voir. Il a paru aussi nombre de bons livres : un *Commentaire à la Critique de la raison pure de Kant*, par le professeur Kemp Smith; des *Essais irlandais et américains*, de W. B. Yeats; deux ouvrages remarquables sur des hommes de science, Sir Joseph Hooker et Sir William Ramsay; une charmante étude sur Rupert Brooke, que tous les admirateurs de ce brillant jeune poète liront avec plaisir et qui sans doute éveillera en eux l'idée que cet enfant de la lumière était prédestiné à mourir en Orient.

La conférence Romanes de M. Asquith a été publiée et l'on peut voir une fois de plus que les productions les plus délicates et les plus légères de l'ex-premier supportent l'examen aussi bien que si elles avaient été tournées par un artisan de génie. Le premier ministre actuel a un bien plus grand pouvoir d'enflammer les masses, mais M. Asquith est incomparable lorsqu'il s'agit de parler aux intellectuels. Cet essai sur *Quelques aspects de l'ère victorienne* est un chef-d'œuvre en son genre. Il ne prétend pas à être une appréciation définitive de cette époque ni à contenir plus que son titre n'indique : quelques-uns des traits les plus frappants et les plus dignes d'attention d'une période notable de l'histoire d'Angleterre. Les caractéristiques en ont été données dans le livre de M. Lytton Strachey que j'ai mentionné dernièrement, et M. Asquith, avec plus de bienveillance, arrive aux mêmes conclusions. L'ère victorienne est pour tout Anglais conscient une étrange mixture de malpropreté, de sottise, d'élégance et de grande production. M. Asquith constate que la note de révolte ne domine pas dans cette période, quoi qu'on en ait dit, et il y en a assez de preuves, bien que j'aie entendu réfuter la conférence sur ce point. Il est vrai qu'à notre point de vue d'aujourd'hui aucun personnage de l'époque victorienne ne paraîtrait un rebelle, et, d'autre part, nous devons admettre que le nombre des grands rebelles était petit. Mais n'est-ce pas vrai de tous les temps, et ne doit-il pas en être ainsi ? L'ère actuelle peut paraître contenir plus de ferments sociaux, mais dans un demi-siècle d'ici les écrivains noteront scrupuleusement notre satisfaction de nous-mêmes. M. Asquith a-t-il eu raison d'ignorer si complètement les rebelles, c'est une autre question. Mais, dans une conférence qui ne se proposait que d'effleurer la surface d'une période en en choisissant certains aspects caractéristiques, nous ne pouvions nous attendre à ce qu'on nous en dit davantage. M. Asquith, dans sa critique, est plus indulgent, plus tolérant que M. Lytton Strachey, mais au fond ils sont du même avis.

Je dois dire quelques mots de la mort de lord Rhondda. C'était une forte personnalité, et nul plus que lui n'était capable de

résoudre le problème infiniment complexe du rationnement des îles Britanniques. C'était un organisateur-né, et les résultats qu'il a obtenus en font foi. Son instinct dans le choix de ses aides ne le trompait jamais, et il savait tirer d'eux tout ce qu'ils pouvaient donner. Il peut sembler étrange à la réflexion qu'il ait passé une partie considérable de sa vie au parlement sans avoir attiré l'attention sur lui. Mais il n'avait pas d'ambition, bien qu'il souffrît à la pensée qu'il y avait de bonne besogne à faire, dont il se sentait capable, sans qu'il eût chance d'en être chargé. Sa mort est certainement une grande perte pour le pays.

H. C. O'NEILL.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

A propos du centenaire de Jacob Burckhardt. — Les traditions d'humanisme de Bâle. — Un historien qui ne croit pas à l'histoire. — Burckhardt conférencier et voyageur. — Le problème de la *Culture de la Renaissance en Italie*. — Fédéralisme et centralisme. — Livres et nouvelles littéraires.

Le centenaire de Jacob Burckhardt nous a valu quelques bons livres dont nous avons plaisir à parler. On n'a pas tous les jours l'occasion de rencontrer un esprit aussi varié, aussi charmant, aussi profond sous des dehors aimables que ce grand Bâlois qui fit si fort honneur à sa ville natale. Humaniste dans le vieux sens du mot, il perpétua dans la cité d'Erasmus ces traditions de bon goût, et de large culture, et par là marqua de son empreinte de nombreuses générations.

Ce fut sa fierté de contribuer à maintenir cet esprit, à le fortifier dans les générations nouvelles. La science n'était point pour lui un *Fach* dans laquelle s'enfonce l'érudit comme le rat dans un fromage de Hollande. Il la voulait large, active, rayonnante. Historien, il s'intéressait avant tout à la civilisation, dont il trouvait l'expression la plus parfaite dans les arts et la litté-

rature. Il n'était certes pas indifférent aux problèmes politiques; il y voyait même quelque chose d'essentiel dans la vie de l'humanité. Car sans politique la civilisation n'est pas possible, mais il s'attachait à dépeindre moins les institutions politiques que la vie du peuple prise dans l'acception la plus large du mot. De là son goût pour les grandes synthèses, les vastes généralisations. Mais l'homme, en fin de compte, restait le but de ses études et en histoire il s'appliqua surtout à faire comprendre les grandes individualités. Comme Rodin il aurait pu dire : « La vie, quelle merveille ! »

Ce qui distingue aussi Jacob Burckhardt comme historien, c'est l'universalité de sa culture. Son esprit était au-dessus des questions de race et de nationalité. Européen dans le plus beau sens du terme, il reconnaissait ce qu'il devait aux grandes nations modernes, l'Allemagne, la France, l'Italie. Disciple de Ranke, qui fut l'un des derniers représentants de la vieille Allemagne de Goethe, il avait à un haut degré l'universalisme qui distinguait les esprits d'alors; aussi abhorrait-il le nationalisme étroit des historiens du nouvel empire, Droysen, Sybel, Treitschke. Ce fut précisément au moment où l'action de ces hommes se marquait le plus fortement — entre 1865 et 1880 — qu'il fit ses deux cours, *Considérations d'histoire universelle* (1868-1871) et *Histoire de la civilisation grecque* (1880), voulant, semble-t-il, marquer par des actes combien il était hostile à ces théories.

Il ne nous a pas déplu de voir mettre en relief ce côté de l'activité historique de Jacob Burckhardt par M. le professeur Emile Dürr dans le beau discours qu'il a prononcé à la Société d'histoire et d'archéologie de Bâle à l'occasion du jubilé. « Cette méthode, qui s'éloigne si complètement de celle de l'école allemande postérieure à Ranke, dit M. Dürr, est française et, en dernier ressort, elle est un retour à l'historiographie de la belle époque de l'Aufklärung. » C'est bien en effet à Voltaire, le Voltaire de l'histoire des mœurs, qu'il convient avant tout de rattacher l'œuvre historique de Jacob Burckhardt.

— C'est aussi le point de vue qu'a soutenu M. Karl Joël, pro-

fesseur de philosophie à l'université de Bâle, dans un petit livre très substantiel et excessivement bien fait : *Jacob Burckhardt considéré comme philosophe de l'histoire*¹. Oh ! le philosophe ne cherche point à attirer l'historien à lui. Il sait trop combien il serait vain de vouloir extraire de son œuvre une philosophie de l'histoire. Jacob Burckhardt, le moins doctrinaire des esprits, avait en horreur les systèmes que l'on prétend tirer de l'histoire. Il avouait ingénument que les capacités lui manquaient pour cela. « Je n'ai jamais été une tête philosophique, disait-il, et même l'histoire de la philosophie m'est chose presque totalement étrangère. » Il ajoutait : « Mes constructions historiques ne sont pas sorties de la critique et de la spéculation, mais de l'imagination qui comble les lacunes de la contemplation extérieure des choses. L'histoire est toujours plus pour moi en grande partie de la poésie. C'est la plus riche galerie picturale qu'on puisse imaginer. Tous mes travaux historiques, comme mes barbouillages de paysages, ont eu pour origine une soif ardente de représenter la vie. »

Tout cela est très juste, mais, comme le remarque M. Joël, si les spéculations philosophiques ne sont pas le fait de Jacob Burckhardt, il n'en reste pas moins que ses œuvres si riches en idées, en points de vue originaux, en coups d'œil synthétiques, témoignent d'une rare puissance de généralisation. Et puis, n'est-ce pas aussi une « philosophie de l'histoire » que de prétendre que la vie historique, infiniment mouvante et qui est l'œuvre d'individualités si caractérisées, ne se répète jamais ; qu'on peut certes discerner entre le passé et le présent des analogies résultant de causes semblables, mais qu'il n'est pas possible de tirer de ces faits des lois rigoureuses et inflexibles ? A cet égard il n'est pas sans intérêt de relever comme le fait M. Joël une grande ressemblance entre la pensée de Jacob Burckhardt et celle de Schopenhauer. L'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* était le seul philosophe dont l'historien bâlois supportât la lecture. Et l'on n'a point de

¹ *Jakob Burckhardt als Geschichtsphilosoph*. Basel, Helbing & Lichtenhahn.

peine à le comprendre. Ce livre de métaphysique pratique basée sur l'expérience, qui ne donne que des faits, offre une philosophie de la vie point belle sans doute, désolée souvent, devait plaire à un historien qui cherchait surtout dans l'histoire des documents sur la vie.

— Un autre livre intéressant que ce centenaire a fait surgir est le volume publié par la Société historique de Bâle, *Jacob Burckhardts Vorträge*¹ (1844-1887).

On sait par Nietzsche, qui fut collègue de Burckhardt à l'université de Bâle, quel merveilleux conférencier était celui-ci. Spitteler, qui l'avait aussi entendu, écrivait en 1912 : « Ne se décidera-t-on point à publier ces conférences ? Si on négligeait de le faire, la perte serait irréparable. » C'est que là, en effet, dans un cadre restreint, Jacob Burckhardt révéla, peut-être encore mieux que dans ses livres, ses incomparables qualités d'historien, le don des vues panoramiques, l'art du portrait, le talent de dire beaucoup de choses dans une forme réduite et celui, non moins rare, de mettre l'accent sur l'essentiel et de saisir l'intéressant.

Ce n'est pas sans un grand travail que Jacob Burckhardt réussissait à faire d'une conférence d'une heure un tableau d'histoire achevé ou un portrait complet d'homme politique, d'artiste ou d'écrivain. On voit dans sa correspondance que, malgré sa grande érudition et sa connaissance approfondie des sujets, il mettait plusieurs semaines à les préparer. On voit même, avec le temps, une certaine lassitude se manifester. En 1881, Burckhardt se promet de n'en plus faire. « C'est une préoccupation par trop désagréable », dit-il. Pourtant on le sollicite de remonter sur le podium et il s'exécute, mais sans enthousiasme. Dans une lettre de 1886, il écrit : « Je compatiss du profond de mon cœur à ces vieux acteurs qui, pour gagner leur pain, doivent, avec des succès décroissants, affronter les planches. Je n'ai pas de peine à me mettre à leur place. » Jacob Burckhardt se calomniait, car au moment où il écrivait cela, il faisait sa plus jolie conférence, celle sur les *Lettres de Mme de Sévigné*.

¹ Basel, Benno Schwabe, 1918.

Dans ses conférences, Jacob Burckhardt aborde les sujets les plus divers : à côté d'études sur Rembrandt et Van Dyck, sur la peinture de genre chez les Hollandais, et sur l'allégorie dans l'art, il trace de larges tableaux d'histoire, — l'état de Rome sous Grégoire le Grand, Byzance au dixième siècle, l'état de la France à l'époque des guerres des Armagnacs, — fait des portraits historiques et littéraires, — Pythagore, Démétrius, Napoléon, Schiller, Dion Chrysostome et M^{me} de Sévigné. Et partout se révèle le même esprit alerte, la même fraîcheur d'impression, la même grâce de style. Le ton du conférencier est celui de la causerie et par là encore on peut voir combien grande fut chez lui l'influence des écrivains français. Parlant de M^{me} de Sévigné qui « écrivit avec un extrême naturel des choses qui se lisent aujourd'hui avec le même plaisir », il ajoute : « Quand des gens qui veulent parler français sentent que la langue qu'ils emploient commence à se rouiller un peu, ils savent tout le profit qu'ils peuvent tirer de ces lettres incomparables dont le timbre clair résonne comme celui de la conversation, et quelle conversation ! »

Cette confession que Goethe aurait pu signer ne peint-elle pas un homme ?

— Un livre qu'on aurait dû nous donner aussi à l'occasion de cet anniversaire de Burckhardt, c'est la publication de la première édition de la *Culture de la Renaissance en Italie*.

On sait le sort qui est advenu à cette œuvre, l'un des chefs-d'œuvre de l'historiographie au dix-neuvième siècle. Son éditeur, voulant la faire bénéficier des recherches nouvelles sur le sujet, chargea, à défaut de Burckhardt qui se refusait, un érudit de faire ce travail. Cet érudit, Ludwig Geiger, connu pour une biographie de Goethe qui est bien la plus plate compilation qu'on puisse rêver, se montra d'abord respectueux du texte de Burckhardt et se contenta de corriger quelques erreurs de détail. Mais, s'enhardissant à chaque édition nouvelle, il en vint à substituer sa propre prose ou ses propres idées à celles de l'historien, jusqu'au moment où, préparant la onzième édition, en 1913, il jeta

le masque et annonça dans sa préface : « Jusqu'à la dixième édition je ne me suis permis de toucher que légèrement au texte de Burckhardt et, conformément à ce principe, je m'étais contenté de renvoyer dans des notes mes réfutations de certaines assertions de l'historien et les corrections de maintes de ses erreurs. Maintenant il me semble que le moment est venu de rompre avec ce procédé. J'ai donc résolu de corriger dans le texte même les inexactitudes que de nouvelles recherches ont révélées dans l'œuvre de Burckhardt. »

Il s'est trouvé en Allemagne des érudits pour protester contre ce sacrilège, témoin M. Karl Vossler professeur, à l'université de Heidelberg, qui écrivit alors : « Ce livre qui, comme œuvre d'art, est une création magistrale, a cessé d'être un instrument de travail scientifique pour devenir une œuvre littéraire classique. C'est en vain que l'homme qui en prépare les éditions nouvelles, M. Ludwig Geiger, s'insurge contre cette vérité. Plus il s'efforce de tenir au courant de la science ce livre par ses corrections, remarques et additions, plus il grandit la valeur de la première édition, à laquelle il n'a point collaboré. »

Profitant du centenaire de Jacob Burckhardt, des écrivains suisses ont repris cette idée et demandent à grands cris qu'on publie de nouveau la première édition de la *Culture de la Renaissance en Italie*, devenue introuvable en librairie. MM. Jonas Fränkel et Hans Trog l'ont fait dans la *Nouvelle Gazette de Zurich* où ils dénoncent, avec preuves à l'appui, les nombreux méfaits de ce plumitif gonflé de vanité qui a nom Geiger. Il faut attendre dix ans avant que la *Culture de la Renaissance* entre dans le domaine public, mais en considérant que ce livre est un des chefs-d'œuvre de notre littérature, un éditeur suisse n'aurait-il pas à cœur de racheter dès maintenant son droit de reproduction ?

— La correspondance de Jacob Burckhardt, que nous connaissons par les lettres adressées à ses amis, Paul Heyse, Geymüller et Alioth, nous réserve sans doute d'autres surprises, à en juger par les lettres qu'on vient de publier sur un séjour que l'historien fit

à Rome au printemps de l'année 1875¹. Ce qu'elles nous montrent surtout, c'est que les voyages que Burckhardt faisait en Italie avaient pour but unique ses travaux : « Je ne jouis même plus de la vie méditative, comme en 1847 et 1848, écrit-il ; les nobles loisirs me manquent totalement. » Il ne voit personne, sauf quelques rares amis, comme l'esthéticien Bode qui partage ses goûts. « C'est, dit-il, un Brunswickois original, comme on en rencontre beaucoup dans son pays. » Burckhardt goûte moins les touristes allemands nouveau genre qui encombrement les musées et qui sont encore plus antipathiques que les Anglais. « Ils appartiennent, dit-il, à la race de ces pèlerins modernes qui ne font plus leur pénitence dans les églises de Rome à la manière des autres, avec des pierres dans les souliers et des sacs au dos, mais en s'ennuyant mortellement devant les œuvres d'art auxquelles ils ne comprennent rien. »

Par ces mots on voit combien peu Jacob Burckhardt entraînait dans l'esprit de l'Allemagne nouvelle. Il disait qu'il s'en tenait à « l'Allemagne de son ami Kinkel », c'est-à-dire à cette Allemagne fédérative qu'il aurait voulu voir subsister à la place de l'Allemagne impériale prussianisée. En cela cet homme qui adorait les petits Etats à forte culture — Athènes, Florence et Weimar — et qui haïssait les grands Etats centralisés dans lesquels il voyait des monstres — les despoties orientales, l'islamisme, l'Etat Louis-quatorzien et l'Etat napoléonien — restait fidèle à son génie. Je ne suis pas même sûr qu'en Suisse il ait vu avec plaisir les progrès de la centralisation qu'apportèrent les constitutions de 1848 et de 1874 ; du moins sa correspondance montre que, vieux Bâlois conservateur, il s'en tenait aux principes du fédéralisme qui avait donné à sa ville une si haute place dans les républiques helvétiques.

Il est bien certain que la centralisation qui a inspiré la constitution de 1848 s'est accentuée ces dernières années, et surtout depuis la guerre, d'une façon rapide qui inquiète même un

¹ *Die Briefe Jakob Burckhardts aus Rom*, als Manuskript gedruckt. Basel, Benno Schwabe.

grand nombre d'esprits clairvoyants dans la Suisse allemande. Aux travaux de MM. Fleiner et Feller vient de s'ajouter une étude très documentée d'un historien zuricois, M. Hans Nabholz, qui retrace la lutte pour le triomphe de l'idée centraliste dans la constitution fédérale¹. M. Nabholz constate que les formes politiques ont une tendance à continuer leur développement, comme en vertu d'une force acquise, et à dépasser le moment où elles sont vraiment utiles; forces bienfaisantes jusqu'ici, elles deviennent alors des causes de faiblesse. M. Nabholz reconnaît que le moment est venu pour la Suisse de ne pas aller plus loin, car la centralisation utile et nécessaire a atteint son but, l'a peut-être même dépassé. En s'exagérant, conclut M. Nabholz, elle risquerait de tuer des forces utiles et de mener à la ruine notre pays, comme le fit jadis le fédéralisme, mais par des voies différentes.

Voilà des paroles qu'en lettres d'or il faudrait inscrire aux frontons de nos édifices publics.

— L'éditeur Benno Schwabe de Bâle ne se lasse pas de faire connaître les artistes suisses. Après les études consacrées à Max Buri, à Adolphe Stäbli et Edouard Vallet, il publie aujourd'hui un *Album de peintres suisses contemporains*², alémaniques et romands. Les premiers sont représentés par Numa Donzé, Paul Barth, Pellegrini, Gimmi et Waldo de May; les autres nous font connaître des œuvres de René Auberjonois, Albert Muret, Alexandre Blanchet, Georges de Traz, Emile Bressler, Maurice Barraud et Henri Bischoff. M. Graber, qui a écrit la préface et d'excellentes notices sur chaque artiste, dit qu'à aucune époque de notre histoire on ne vit efflorescence d'art si variée et si originale. Les Suisses alémaniques se sont certes inspirés de Hodler, de même que les Suisses romands ont subi plus ou moins l'influence de Cézanne et des impressionnistes, mais tous ont su conserver leur originalité.

¹ *Der Kampf um den zentralistischen Gedanken in der eidgenössischen Verfassung* (1291-1848). Zürich, Rascher.

² *Jüngere Schweizer Künstler*, von Hans Graber. Erster Band, mit 30 Tafeln.

M. S. Zurlinden continue son *Histoire de la guerre mondiale vue d'un point de vue suisse*¹. Le second volume raconte les origines lointaines de la guerre depuis la réaction qui suivit le Congrès de Vienne jusqu'à l'ère bismarckienne, « époque de conquête brutale par la force », et à l'ère coloniale « remplie de sang et d'horreur. » Une seconde partie dans un troisième volume nous exposera la question d'Orient, d'où est sortie la guerre actuelle. Le livre de M. Zurlinden est un réquisitoire formidablement documenté contre la politique de la force.

L'éditeur Huber (Frauenfeld), qui annonce de nombreuses publications pour la fin de l'année, entre autres des nouvelles et des romans de J. C. Heer, Meinrad Lienert, Jacob Bosshard et Charlot Strasser, vient, en attendant, de mettre en vente un volume d'esquisses de la vie militaire en Suisse pendant la mobilisation, *Der Befreier*, qui est l'œuvre d'un jeune écrivain de talent, M. Hermann Weilenmann, et le récit d'un voyage à pied dans le Tessin de M. Hans Schmid² rempli de jolies descriptions de lieux et de gens et qui témoigne d'une connaissance approfondie de l'histoire tessinoise.

Pour terminer, une bonne nouvelle littéraire : la maison Rascher de Zurich, à l'occasion du prochain centenaire de Gottfried Keller, annonce la publication d'une édition suisse de ses œuvres ; elle en a confié le soin à deux critiques compétents, MM. Ermatinger et Hunziker, connus l'un par son excellente biographie de Gottfried Keller, l'autre par son intelligente collaboration à la grande édition de Gotthelf.

ANTOINE GUILLAND.

¹ *Der Weltkrieg*. Vorläufige Orientierung von einem schweizerischen Standpunkt aus. II. Band. *Die historische Grundlage des Weltkrieges*. Zürich, Orell Füssli, 1918.

² *Tessiner Sonnentage*. Neue Spaziergänge.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La nouvelle étoile. — Chimie des vitamines; symbiotes et vitamines. — L'Etat et les industries hydrauliques en Norvège. — L'utilisation de la betterave pour la fabrication domestique du sirop. — Traitement de la furonculose. — Publications nouvelles.

Une nouvelle étoile est apparue au firmament. Nouvelle, c'est façon de parler. Comme les astronomes évaluent sa distance à quelque 300 années-lumière, c'est en réalité du temps d'Henri IV qu'elle a surgi. Et il est infiniment probable que depuis longtemps elle a disparu, ou bien a été réduite à peu de chose. Mais les rayons lumineux une fois partis continuent leur chemin et, si celui-ci est long, ils donnent des nouvelles fausses à qui ne sait pas combien de temps ils ont mis à venir à nous, en ce sens qu'on est enclin à situer le phénomène générateur de la lumière en un point de la durée où il n'est nullement. Donc une *Nova* est apparue. De façon très soudaine, le 8 juin. Elle a été vue à Londres, à Lyon, à Montpellier, à Barcelone, à Juvisy, par de nombreux observateurs. Elle est dans l'Aigle, dans la Voie lactée — où d'ailleurs ont coutume de se montrer les *Novæ*; — avec Véga et Arcturus elle forme un grand triangle presque équilatéral. C'était une étoile très éclatante, de première grandeur. Elle n'était pas tout à fait telle le premier jour : elle a gagné un peu en éclat pendant 24 heures. Mais depuis, elle perd, visiblement. La première personne qui l'ait aperçue semble être Miss Grace Cook, de Stonemarket, qui la vit le 8 juin à 9 h. 30 (temps moyen de Greenwich). Il semble bien que la veille, l'étoile n'existât pas. Toute la nuit du 7 au 8 M. Denning a observé le ciel à la recherche de météores et il n'a pas vu alors la *Nova* qui, certainement, eût attiré son attention et excité sa surprise. Elle a dû prendre naissance dans la journée du 8 juin.

Encore faut-il s'entendre sur la valeur de cette expression : « prendre naissance. » Car il semble que la *Nova* de l'Aigle préexistait, sous forme d'une étoile fort insignifiante, de grandeur 8,8, qui a été photographiée et figure sur la carte céleste, zone d'Alger, comme étant le n° 108 de la plaque 1003. Cette étoile paraît avoir été photographiée au temps de sa médiocrité, en 1895 et 1909. Il convient de se servir du mot « paraître » et de faire des réserves, car, si l'identité de la *Nova* avec l'étoile 108 de la plaque 1003 d'Alger est probable, elle n'est toutefois pas encore absolument certaine.

Admettons qu'elle préexistait, mais à l'état d'étoile insignifiante. Comment se fait-il que tout à coup elle a pris un éclat à éclipser Véga, et d'autres de même luminosité?

Les théories explicatives ne manquent pas. Ainsi, on croyait volontiers autrefois, et certains croient encore maintenant qu'une *Nova* peut résulter de la chute de deux corps célestes l'un sur l'autre : corps éteints ou non, d'ailleurs. Evidemment le choc doit déterminer un dégagement de chaleur formidable. D'où la lumière vive, et généralement atteignant son maximum d'éclat dès le premier jour. Il y a toutefois des astronomes qui n'aiment pas beaucoup admettre la possibilité de chocs ou rencontres de ce genre. Et alors ils invoquent plutôt des rapprochements entre soleils presque éteints. Ces rapprochements amèneraient des marées formidables du contenu des astres, d'où éclatement des croûtes et dégagement de masses énormes d'hydrogène qui brûle. Ou bien ils admettent des rencontres entre astres plus ou moins éteints et nébuleuses ou astéroïdes; toujours avec l'échauffement et l'incandescence comme conséquence. A vrai dire, la théorie certaine des *Novæ* n'est point encore connue : on hésite entre plusieurs hypothèses.

Ce sur quoi on est bien d'accord, c'est le caractère éphémère de ces étoiles temporaires. Qu'elles surgissent, en apparence, d'astres obscurs reprenant de l'éclat, sous des conditions encore discutées, ou bien se constituent par la recrudescence, due à des causes incertaines, de l'éclat d'étoiles préexistantes, comme ce semble être le cas pour la présente *Nova Aquilæ*, les étoiles

nouvelles sont très temporaires. Leur éclat est peu durable. Elles restent visibles quelques mois au plus; leur lumière s'altère très vite, souvent de jour en jour, et finit par disparaître totalement, ou bien ne subsiste qu'extrêmement réduite. Diverses *Novæ* ont entièrement disparu; d'autres persistent sous forme d'étoiles très pâles, de faible grandeur, invisibles à l'œil nu, n'étant parfois révélées que par la photographie.

De tous temps il y a eu des *Novæ*. Il en fut enregistré avant l'ère chrétienne. La présente est la 30^e environ de celles que l'on a enregistrées. C'est une des plus brillantes, moins cependant que celle de 1572, observée par Tycho-Brahé, qui était plus éclatante que Vénus et Jupiter et que l'on pouvait voir en plein jour quand on savait où la chercher. La dernière *Nova* avant la présente est celle qui en 1917 se montra dans les Gémeaux (3^e grandeur). Avant elle il en apparut une en 1901 dans Persée. Celle-ci, d'abord de première grandeur, diminua vite d'éclat; elle existe encore sous forme d'une étoile de 13^e grandeur. En février de la présente année une *Nova* a été découverte dans la Licorne; et depuis octobre 1917 il en a été observé trois autres dans la nébuleuse d'Andromède. Les *Novæ* sont assez nombreuses, ces temps derniers.

Les observations spectroscopiques faites par M. Bosler à Meudon semblent indiquer des vitesses radiales énormes chez les gaz en combustion : 2300 kilomètres à la seconde. C'est beaucoup.... Nous avons dit au début de ces lignes que la *Nova* se trouve peut-être à 300 années-lumière. D'après *Nature* (20 juin), c'est peut-être 3000 qu'il faudrait dire. Et alors nous regarderions actuellement un phénomène qui a eu lieu plus de 1000 ans avant Jésus-Christ...

— Les vitamines continuent à beaucoup occuper les biologistes. Cela ne peut surprendre : elles sont fort intéressantes et curieuses. Mais en quoi consistent-elles? Dès le début, C. Funk, de Londres, y a vu des amino-acides; de là le nom de vitamines (amino-acides indispensables à la vie). Evidemment, ce sont des composés chimiques. Mais il y a tant de composés chimiques! De récentes recherches de R. R. Williams (analysées

dans le *Bulletin de l'Institut Pasteur*, 30 juin) ont montré que l'alpha-hydroxypyridine existe sous deux formes cristallisées isomères possédant des propriétés physiologiques différentes. Celle qui cristallise en aiguilles joue le rôle de vitamine en ce sens qu'elle a une action curative remarquable à l'égard de la polynévrite du pigeon; la forme en cristaux granulés est inactive. Et la première forme peut se transformer en la seconde. D'autre part, la forme cristallisée de la bêta-hydroxypyridine produit le même effet curatif, de sorte que l'agent actif pourrait bien être de la pseudo-bétaïne. La question est de savoir si pareille substance existe dans les matières azotées naturelles. D'après Williams ce serait possible; on pourrait la trouver à côté des bases nucléiques. D'autres expériences permettent de supposer que l'acide nicotinique possède aussi une forme correspondant à la bêtaïne, et si les vitamines de la levure sont curatives, cela tiendrait à cette modification isomérique ou à un polymère correspondant.

— Ce n'est pas quitter le chapitre des vitamines que de s'occuper des symbiotes, dont MM. H. Bierry et P. Portier ont récemment entretenu l'Académie des sciences. Les symbiotes sont des bactéries existant dans les tissus des animaux normaux. Ils sont abondants dans les téguments des graines, dans beaucoup de graisses animales (lait), et ils sont détruits à la température qui détruit les vitamines (120° C. environ). Existe-t-il quelque rapport entre ceux-là et celles-ci? Telle est la question que se sont posée MM. Bierry et Portier.

Que répond l'expérimentation? Elle montre que les symbiotes introduits dans le milieu intérieur des vertébrés sont parfaitement tolérés, ne produisant aucun désordre, aucune suppuration. Leur innocuité paraît absolue. Peuvent-ils jouer un rôle dans le métabolisme? Des rats et des pigeons sont soumis à un régime devant amener des troubles de sous-nutrition, par l'ingestion de graines décortiquées et stérilisées, de lard ou graisse et d'albumine stérilisés. Des témoins sont nourris des mêmes aliments non décortiqués et non stérilisés. Les premiers présentent les phénomènes de carence. Cette carence aboutit à la

mort, à moins d'interrompre le régime avitaminique à temps et de lui substituer le régime normal, non stérilisé. Mais on arrive au même résultat si à l'animal carencé, au lieu de rendre le régime normal, on injecte une culture de symbiotes vivants dans la peau. En 24 ou 48 heures, transformation complète, une véritable résurrection ; l'animal se remet, cesse de maigrir, voit se dissiper sa paralysie, et reprend du poids. La transformation opérée par l'injection de symbiotes est particulièrement frappante chez le pigeon. L'injection de symbiotes produit les mêmes effets que l'ingestion d'aliments vitaminés ; d'où la conclusion que vitamines = symbiotes, au moins comme effet sur la nutrition.

On peut faire une objection et dire que toute bactérie inoffensive pourrait bien agir de même, si les symbiotes agissent en tant qu'éléments vivants par les vitamines qu'ils renferment. En effet, certains microorganismes, comme la levure, contiennent des vitamines. Mais les bactéries intestinales ne paraissent pas agir : malgré leur présence la carence produit ses effets. Autre objection qu'a faite M. Yves Delages : si les symbiotes sont le substratum des propriétés attribuées à la vitamine, ils doivent manquer dans les tissus des animaux carencés. Et la culture faite avec des tissus d'animaux carencés doit fournir ou bien zéro symbiotes, ou bien des symbiotes inactifs. L'expérience devrait être faite.

D'autre part, quelle est la source, l'origine, des symbiotes ? Probablement les tissus végétaux. Il faudrait les rechercher dans ceux-ci, et élucider leur biologie. Peuvent-ils être eux-mêmes carencés ?

Ces points seront sans doute élucidés ultérieurement. En attendant, MM. Bierry et Portier ont essayé de montrer que les symbiotes sont capables de reproduire les phénomènes normaux du métabolisme. Un de ces phénomènes est le mode de combustion des acides gras à faible poids moléculaire, dont la combustion s'opère par transformation de l'acide butyrique en acide bêta-oxybutyrique, puis en acide acétylacétique et enfin

en aldéhyde acétique et acétone. Pour la glycérine, elle constitue une source de sucre par un mécanisme mal élucidé.

Or comment agissent les symbiotes? L'expérience montre qu'ils transforment la glycérine en dioxyacétone; en un véritable sucre. Agissant sur les acides gras, ils fournissent les réactions indiquées plus haut. C'est-à-dire que les symbiotes font toute la besogne attribuée aux tissus normaux.

Quelle est la portée de cette constatation, en elle-même, et pour la question des vitamines? On ne sait encore. Mais les résultats sont de nature à faire essayer de nouvelles expériences qui, sans doute, nous conduiront plus loin, hors du bois, où nous y verrons plus clair.

— Il est de plus en plus évident que le charbon diminue dans le monde de façon inquiétante, et qu'on le gaspillait de manière folle. Et le corollaire est qu'on ne saurait trop se hâter d'utiliser les forces hydrauliques en plein, partout où elles existent, et aussi de travailler à l'utilisation d'autres ressources naturelles telles que le vent, les vagues et marées, etc. Il n'y a pas de temps à perdre, surtout pour les pays depuis longtemps exploités, s'ils ne veulent pas voir toutes leurs industries tuées par les agglomérations industrielles qui ne manqueront pas de se créer dans les pays où la houille existe encore, en Afrique, en Chine, en Sibérie, etc.

Voici qu'en Norvège l'Etat se préoccupe de la question et décide de travailler au développement des industries hydrauliques, à l'utilisation des ressources hydrauliques du pays. Un ensemble de lacs et de rivières, qui a son origine dans l'Heisantjernet, relié au lac Nordmannslaagen, à 1200 m. environ au-dessus du niveau de la mer, et un bassin de réception de 1770 km. carrés, ensemble portant généralement le nom de Laagen, peut fournir quelque 320 000 HP aux générateurs. Des études sur les variations de débit ont été faites, montrant que le volume de l'eau à Tunhövd varie de 75,8 à 121,5 % du volume moyen ou normal annuel. Le volume de l'eau est en moyenne par an de 1 278 180 000 mètres cubes, débités à raison

de 40,6 mètres cubes à la seconde. Pour obtenir l'emmagasinement nécessaire, il faudra endiguer et régler quelque neuf lacs, formant réservoirs de capacité variant de 32 à 356 millions de mètres cubes. La réserve totale sera de plus d'un milliard de mètres cubes.

Les plans adoptés par le gouvernement norvégien comportent deux stations principales, haute et basse. La première sera sur le Rodberg, sur la rivière Opdal ; la seconde à Vrenne, sur le Norefjord, où seront utilisées les chutes de Halland.

La station supérieure comprend deux aménées d'eau, deux tunnels de 25 m. carrés, deux bassins de distribution et douze conduites aboutissant à autant d'unités génératrices. La station inférieure, un tunnel de 46 mètres carrés, un bassin, six conduites et six générateurs.

Les 12 unités de la station supérieure seront chacune de 21 500 HP, hauteur de chute variant de 324 à 342 mètres.

Le tunnel de la station inférieure est long de 3 750 mètres. La station même comporte six unités de 16 500 HP chacune. Hauteur de chute, de 92 à 97 mètres. Le coût est évalué à 50 millions environ pour la supérieure, à 20 pour l'inférieure.

Au Danemark, un projet analogue est à l'étude. Il s'agit d'utiliser la rivière Guden, dans le Jutland, pour la production d'énergie. Au moyen d'un barrage on pourrait avoir 600 millions de mètres cubes d'eau par an, avec une chute de 9 mètres environ. On obtiendrait quelque 10 millions de kilowatts. Coût, environ 6 millions. Il n'y a pas à se demander si cela plait de défigurer la nature et de créer des usines : *il le faut*. Et avec cela on ne peut s'empêcher de se demander ce que serait l'humanité si ni le fer ni la houille n'existaient, — tous deux causes de guerre aussi bien que générateurs d'industrie, donc de rivalités, — si nulle industrie n'était possible en dehors de celles qui régnaient avant l'âge des métaux, et si l'homme n'avait d'autre ressource que de cultiver son jardin. Assurément il serait moins instruit, moins cultivé. Serait-il moins heureux ? La question est d'ailleurs oiseuse. Les choses sont ce qu'elles sont. Mais on pourrait en tirer un autre parti.

— En attendant, il y a la crise du sucre, entre autres crises. Un agronome américain conseille — à ceux qui ont de la terre à cultiver — de la combattre en plantant des betteraves à sucre. Une fois mûres, on les tire de terre et on les met, coupées en tranches, dans l'eau, ce qui fournit un sirop que l'on concentre à volonté (quand on a du combustible). A cette méthode on a fait une objection : c'est que le sirop obtenu serait peu agréable au goût et par surcroît purgatif. Pour ce qui est du goût, on pourrait se faire une raison, mais le besoin d'être purgé n'est pas général.

Cette objection a amené le ministère de l'agriculture de Washington à s'occuper de la question et à dire son mot. Et ce mot a été : « Allez-y. Coupez vos betteraves en tranches aussi fines que possible ; versez dessus de l'eau chaude et laissez tremper une heure. Décantez-la et filtrez-la à travers plusieurs épaisseurs de toile. Le liquide brun clair qui passe, de saveur sucrée-amère, faites-le évaporer dans une casserole, très lentement, à petit feu. Enlevez l'écume par les moyens classiques. Il reste un sirop foncé qui, par l'écumoire, a perdu la saveur de betterave, et qui est très acceptable. Inutile de chercher à le décolorer, ce serait une dépense inutile. Ce sirop peut être employé à la place de mélasse, pour faire des gâteaux et préparer des plats domestiques. Si l'on pousse l'évaporation assez loin, un sucre solide, foncé, se précipite. Et il est très suffisant. Il n'est pas beau, mais il sucre et il nourrit, et il permet d'économiser le sucre commercial. » Ainsi parle le ministère de l'agriculture de Washington, et on sait qu'il se connaît en matière agricole.

— Un nouveau traitement de la furonculose, à ajouter à beaucoup d'autres, ce qui prouve qu'on n'en tient pas encore de bien satisfaisants. Il vient d'être signalé dans la *Presse médicale* par M. R. Burnier (2 mai 1918). C'est la racine de bardane qui en fait les frais. Mais il faut savoir utiliser cette racine. Seule la racine cueillie au printemps a des propriétés médicamenteuses. Et encore il faut l'utiliser fraîche, — il faut avoir ses furoncles au printemps, — ou bien il faut l'avoir stabilisée d'après le procédé Perrot-Goris, afin que, sèche, elle conserve les

propriétés de la plante fraîche. Dans l'un et l'autre cas la racine de bardane — plante herbacée, sauvage, bien connue — agit de façon remarquable. La douleur disparaît dans les 24 ou les 48 heures, l'inflammation s'atténue, le furoncle s'ouvre et se vide. Du moins il fait ainsi quand il est avancé. Les furoncles en bas âge, eux, se flétrissent et se résorbent, arrêtés net dans leur essor. M. R. Burnier déclare avoir obtenu de très bons résultats. Le traitement local consiste à appliquer une compresse de gaze sèche pour éviter le frottement des vêtements. Quant à la bardane, elle s'administre en pilules, à la dose de 60 centigrammes d'extrait mou : trois pilules par jour, pendant cinq ou six jours, au bout desquels la cicatrisation doit être complète. Les furoncles ne reviennent pas, est-il assuré. On peut toujours essayer : cela ne peut faire de mal.

— Publications nouvelles : *Comment utiliser nos fruits sans sucre*, par A. Truelle (Masson, Paris). Brochure d'actualité sur la façon de faire des conserves de fruits pour la mauvaise saison sans le secours du sucre. Beaucoup de fruits peuvent être conservés ainsi, et M. Truelle indique la façon de procéder. Son livre intéressera toutes les ménagères. — Chez le même éditeur, signalons encore : *Néo-Malthusianisme, Maternité et Féminisme, Education sexuelle*, par MM. J.-A. Doléris et J. Bouscatel, livre fort intéressant touchant à des questions délicates et graves à la fois, qu'il faut connaître et discuter, et qu'il est stupide d'écarter par une fausse pruderie. Quand, dans les romans, il est permis de tout sous-entendre, il est vraiment inconcevable que l'on ne puisse pas tout dire dans un livre sérieux et philosophique. Cette opinion est évidemment celle des auteurs et elle est juste. Il faut voir les choses en face, pour le bien social et pour l'hygiène des collectivités.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

La guerre. — Le contre-coup des victoires en France et en Angleterre. — En Allemagne ; l'entrevue des deux empereurs et la Pologne. — Bolcheviki et pangermanistes. — Les Tchéco-Slovaques et l'Entente.

Depuis la défaillance russe nous n'étions point gâtés en fait de bonnes nouvelles.... Car, sans souhaiter l'anéantissement de personne, j'entends par bonnes nouvelles celles qui marquent un échec de l'armée et de la nation allemandes ; vu que l'une comme l'autre, avec ou sans enthousiasme, n'ont cessé de soutenir les desseins de la caste pangermanique de dominatrice tendance.

Maintenant un souffle d'espérance passe. Sur le front occidental les Alliés gardent la direction de la guerre. Foch, le nouveau maréchal, ne laisse aucune trêve à l'ennemi. Les Franco-Américains combattent entre l'Aisne et l'Oise et gagnent, presque chaque jour, quelques kilomètres de front, quelques ruines de villages. Les Anglais refoulent l'adversaire à petits pas et poussent vers les Flandres. Et c'est au tour des bulletins de l'Entente de nous parler d'un énorme matériel conquis et de prisonniers par dizaines de milliers.

Ces victoires supposent une nouvelle tactique. Le temps est passé des longues préparations d'artillerie qui bouleversaient le terrain à quatre ou cinq mètres de profondeur. Maintenant le feu est court ; il s'applique à détruire, non pas les retranchements, mais les défenseurs. Cependant que les avions, à faible hauteur, arrosent de bombes le champ de bataille et que les tanks se chargent d'emporter les défenses avancées. Et il est intéressant de constater que cette lutte terrible risque de finir sous l'action de deux forces : l'une si moderne que, quand nous voyons passer un aéroplane, nous le regardons encore les yeux écarquillés ; l'autre tout ancienne, puisque les annales de Mésopotamie et les chroniques d'Israël parlent déjà des chars de guerre qui étaient l'arme la plus redoutable des rois.

— Aux succès des armées répondent, dans le camp de l'Entente, la confiance et l'ardeur. Les Etats-Unis sont fiers de la façon brillante dont leurs troupes ont supporté la redoutable épreuve. En Italie, les journaux ne parlent plus de propagande défaitiste. En France et en Angleterre, des résultats politiques apparaissent que nous saluons avec joie.

Quelle que soit la vigueur de sa résolution, la nation française, qui, depuis plus de quatre ans, soutient un effort surhumain, avait besoin de bonnes nouvelles et le vieux ministre qui ne veut rien savoir en dehors de sa guerre les souhaitait plus encore. Sans doute les tentatives d'accommodement avec l'ennemi, les actes, les propos mêmes susceptibles d'évoquer la défaillance ont été impitoyablement recherchés, réprimés. Mais la décision farouche du président du conseil n'était pas admirée par tout le monde. Certains personnages, et non des moindres, qualifiaient son obstination de sénile. Dans les milieux parlementaires s'esquissaient des combinaisons gouvernementales nouvelles et, à la tête de l'opposition, occulte plus qu'avouée, commençait à se dessiner un homme très éloquent, très habile, qui a déjà présidé nombre de fois les ministères de la France et paraît ne pouvoir se résigner à rester à l'écart, ne fût-ce qu'un peu de temps.

Sans doute, aucun chef de gouvernement nouveau n'aurait osé parler de paix; tous les ministres auraient proclamé leur ferme intention de continuer, d'intensifier même la guerre et s'y seraient employés de leur mieux. Mais alors pourquoi renverser l'homme qui jouit de toute la confiance des alliés, de l'armée, de la nation et qui possède ce que les autres n'ont pas : la volonté? N'y a-t-il pas là un péché contre le patriotisme? C'est ainsi que nous voyons les choses. Elles doivent apparaître un peu autrement aux parlementaires pressés....

Contrairement à d'autres pays, la France n'a pas à sa tête le personnel gouvernemental qui correspond à ses hautes qualités. Pour son plus grand malheur, elle a laissé se hisser au pavois une bande de politiciens avides.... L'opposition, marquée avant la guerre, est devenue éclatante depuis. Tandis que la nation a

dépensé sans compter son énergie et son sang, les parlementaires, après quelques mois de sagesse, sont revenus aux pratiques qui leur étaient chères : ils discutent, pointent et combinent ; aucun ministère ne trouve grâce aux yeux de ceux qui songent à le remplacer et tous les prétextes sont bons pour le démolir.... Ne disait-on pas, voici peu de semaines, qu'au cas où M. Caillaux ne serait pas condamné, M. Clemenceau tomberait ? Comme si le président du conseil avait promis autre chose que de faire passer les suspects devant des juges !... Maintenant, il est vrai, on ne dit plus cela : c'est la victoire.

En Angleterre aussi les batailles de la Somme et des Flandres ont un contre-coup heureux. Si M. Lloyd George paraît avoir gagné sa partie devant l'opinion publique de l'Europe et du monde, il ne manque pas d'adversaires dans son propre pays. Sans doute on peut ne pas tenir grand compte des lettres de lord Lansdowne, qui paraissent n'exprimer que l'opinion d'un homme isolé. Mais M. Asquith n'est plus d'accord avec le ministère. Il ne songe aucunement à mettre fin à la guerre ; mais il la conçoit d'une façon différente de celle de M. Lloyd George. Il n'approuve pas d'ailleurs, et il a avec lui la majorité du parti libéral, l'attitude, en face de l'Irlande, du premier ministre qui, lassé de ses efforts inutiles, a décidé de surseoir momentanément à toute tentative de réforme.

Pourtant M. Lloyd George reste plein de confiance et, la victoire aidant, il projette de faire un appel au pays, pour avoir une base plus solide que la Chambre élue en 1910 qui ne répond plus ni à la composition nouvelle du corps électoral, ni aux préoccupations du jour. Geste crâne s'il en fut ; car il est presque sans exemple qu'une grande nation moderne ait compliqué une entreprise de guerre d'une campagne électorale. Mais l'Angleterre n'a pas l'habitude d'imiter les autres gens et si, comme il y a lieu de le croire, le pays fournit au premier ministre la majorité qu'il attend, M. Lloyd George aura, une fois de plus, jugé clairement des choses et la guerre tendra vers la fin avec un redoublement d'énergie.

— En Allemagne, les nouvelles du front occidental paraissent

faire plus d'impression sur les cercles informés que sur le grand public. Le bon peuple continue à se nourrir des communiqués de Ludendorf et des bulletins de l'agence Wolff qui présentent la retraite comme voulue et déclarent que l'état-major atteint pleinement son but puisqu'il détruit les effectifs ennemis. Touchante confiance dont serait sans doute incapable n'importe quel autre peuple ; car, voici peu de mois, les mêmes communiqués et bulletins insistaient sur l'avance victorieuse et y voyaient la promesse d'une victoire prochaine.

Les ambitions ne paraissent d'ailleurs pas avoir diminué. La récente conférence au grand quartier-général, qui réunissait les deux empereurs et un nombre respectable de généraux, de ministres et de personnages princiers, s'est occupée abondamment du bien d'autrui. La question polonaise paraît avoir avancé d'un pas. Jusqu'ici les Allemands parlaient de démembrer l'ancien « royaume » et de s'en adjuger une partie, les Autrichiens voulaient le joindre à la Galicie et en donner la couronne à l'empereur Charles. Le projet en honneur aujourd'hui est un moyen terme. Il accorde à l'Autriche les satisfactions qui flattent en élevant un archiduc habsbourgeois sur le trône des Jagellons singulièrement rabaissé, à l'Allemagne les réalités qui durent, en lui liant le nouveau royaume par des conventions politiques, militaires, commerciales.

Il est vrai qu'après avoir été officieusement annoncé, ce programme rencontre des obstacles ; des démentis se sont succédés. Peut-être ne convient-il pas de leur attribuer trop d'importance. l'habitude de la presse germanique étant de revenir sur les nouvelles quasi sûres, de les discuter, de les contredire, comme pour savoir exactement à quoi s'en tenir sur l'état de l'opinion et marquer les mauvaises volontés, jusqu'au moment où, sous le coup d'un communiqué officiel, tout s'incline. Mais il y a les Polonais qui ne peuvent accepter ce projet, parce qu'il ne s'applique qu'à l'ancienne Pologne russe et consacre à jamais le démembrement de leur pays ; il y a l'Entente qui a déclaré, une fois pour toutes, qu'elle n'admettrait aucune des fantaisies des empires centraux quant à la reconstitution de l'Europe orientale

et a tracé, elle aussi, un projet de nouvelle Pologne qui diffère étrangement de celui qu'on vient d'arrêter. Peut-être, au grand quartier-général allemand, les deux empereurs et leur suite auraient-ils été bien inspirés en se préoccupant de diverses choses qui les intéressent de beaucoup plus près que la constitution d'une monarchie vassale.

— Les Bolcheviki paraissent de bien meilleure composition que les Polonais. Sans doute la Russie reste un champ de travail ingrat pour les Allemands. Selon l'ancienne tradition nationale, les partis vaincus se servent de leur arme coutumière : l'assassinat. Après le comte Mirbach, à Moscou, c'est le feld-maréchal von Eichhorn, tué à Kiev. Et son successeur, le colonel-général von Kirbach, au moment de se rendre à son poste, a pris congé des habitants de l'Esthonie et de la Livonie, dont il avait le gouvernement, en leur disant que la volonté de Sa Majesté l'appelait sur « un nouveau champ d'opérations. » On nous avait pourtant dit que l'Ukraine était tranquille et en pleine paix avec l'empire !

M. Helfferich, le nouveau représentant de l'Allemagne à Moscou, a jugé le séjour de la capitale des Soviets par trop compromettant pour sa santé. Une semaine s'était à peine écoulée qu'il repartait pour Berlin sous un prétexte quelconque. L'ambassade elle-même s'est repliée sur Pskof, dans la zone d'occupation allemande. Retraite peu glorieuse et de fort mauvais augure.

Mais les rapports officiels restent excellents. Au dire des journaux allemands, les pourparlers du sieur Joffe avec M. Helfferich auraient abouti ou peu s'en faut : la république des Soviets se désintéresse du sort de la Livonie et de l'Esthonie, ce qui signifie qu'elle les livre à l'Allemagne. Elle a déjà consenti tant d'abandons géographiques et tant de capitulations morales qu'on peut supposer que ce nouveau geste ne lui aura pas coûté beaucoup.

Lénine se rapproche du germanisme gouvernemental. Il aurait été charmé de le récompenser de ses bons offices en déchaînant la révolution à Berlin. Mais il n'était décidément pas de force à

porter un coup pareil. Et maintenant qu'il a réussi chez lui à exaspérer presque tout le monde, il cherche du secours au dehors. Entre l'impérialisme allemand qui exploite et dépèce la Russie et les démocraties occidentales qui veulent la protéger sans lui demander quoi que ce soit, il n'hésite pas un instant : c'est à l'empire autoritaire qu'il va. Et comme les journaux pan-germanistes, sans se faire aucune illusion sur la fidélité, pas plus que sur la solidité d'un pareil allié, estiment qu'il ne faut pas le laisser périr, on ne l'abandonnera pas. Ainsi l'alliance se dessine : les deux sectes s'unissent contre le danger commun.

— Car le danger existe. Il ne vient pas de l'ancienne Russie prostrée dans son inertie et le regret de son rêve détruit. Les populations gémissent, la bourgeoisie subit sans réagir les spoliations et les mauvais traitements, les officiers continuent de se laisser arrêter et tuer comme des moutons bêlants. Une dépêche à la *Gazette de Francfort* vient d'annoncer que les Bolcheviki en avaient encore emprisonné 50 000 et qu'après en avoir fusillé quelques-uns, ils allaient en employer d'autres à instruire leurs troupes et occuperaient le solde à des travaux forcés dans l'intérieur du pays. Et pourtant, quelle est la force de ces Bolcheviki ? Leurs gardes rouges se débandent dans la défensive comme dans l'attaque ; sans les régiments lettons, Lénine et Trotski seraient à la merci de la première échauffourée de rue. Lamentable abdication !

Mais la résistance est venue d'ailleurs. L'odyssée des Tchéco-Slovaques restera sans doute comme l'une des pages les plus pittoresques et les plus tragiques de l'histoire militaire. Ces soldats qui n'avaient rien à perdre, puisque c'était la prison ou le poteau d'exécution qui les attendait, ont cherché, avec l'autorisation des Bolcheviki, à gagner Vladivostok. Arrêtés par la trahison de la bande à Lénine et le désarroi des chemins de fer, ils se sont mis, comme les aventuriers d'autrefois, à faire la guerre pour leur propre compte. Peu nombreux, mais disciplinés et résolus, ils se sont étalés sur un pays immense. Ils se sont rendus maîtres des deux versants de l'Oural et ont tenu le Transsibérien sur plus de la moitié de son parcours.

Contre eux les gardes rouges étaient impuissants. Soutenus par les populations, renforcés de Russes adversaires du régime et de malheureux de tous pays, les Tchéco-Slovaques auraient pu arriver à Moscou. Leurs plus robustes ennemis ont été les prisonniers de guerre, armés et enrégimentés, qui, sur un ordre de Berlin, ont encadré les troupes des Soviets et fait campagne contre les intrus. La disproportion numérique était si écrasante que les Tchéco-Slovaques devaient succomber. Mais, ici, l'événement historique s'est dessiné. Les puissances de l'Entente, qui ne pouvaient s'accorder sur les conditions de l'intervention en Sibérie, ne sont pas restées insensibles au spectacle de cette poignée d'hommes qui luttaient pour leur cause. L'accord s'est fait. L'Angleterre a tenté une diversion sur la côte de Mourmanie, occupé Arkhangel, cependant que, à l'autre extrémité, des troupes venues de Mésopotamie prenaient possession de Bakou. Des détachements japonais et américains ont débarqué à Vladivostok et progressé vers l'ouest. Aujourd'hui le péril qui menaçait l'armée des *outlaws* n'a pas disparu ; mais elle ne se sent plus abandonnée ; que ses divisions, réparties sur un espace infini, tiennent encore quelques semaines et elles verront venir le secours.

Mais de quoi s'agit-il ? Peut-on espérer, dans un court espace de temps, porter la guerre en deçà de l'Oural et menacer Moscou ? Non pas.... L'aventure qu'une bande de désespérés a tentée, une armée moderne ne peut pas la risquer. Elle a besoin de matériel, d'approvisionnements, de bases. Les Japonais ne peuvent atteindre l'Oural qu'au bout de longs mois et l'hiver est précoce et rude en Sibérie. Et puis, il y aurait danger à envahir la Russie. Les petits hommes jaunes de l'Orient n'y ont jamais été populaires, et pour cause. Sous la menace d'une attaque, le peuple, par l'effet d'une propagande habile que l'on se chargerait aussi d'organiser à Berlin, serait capable de se grouper autour de ses maîtres, tout détestés soient-ils.

Il faut procéder avec prudence et c'est bien ce qu'on fait. Déjà une circulaire britannique a déclaré que, dans aucun cas, les puissances de l'Entente n'influenceraient les volontés de la

Russie, qu'elle ne voulaient que la délivrer de la pression allemande, que leurs troupes se retireraient sitôt leur œuvre faite. Ce que l'on projette, c'est de fournir des secours à ceux qui luttent, de former des noyaux de résistance autour desquels se grouperont tous ceux que le régime germano-maximaliste indigné, d'entretenir l'état de guerre dans la patrie des Soviets, d'empêcher en fin de compte l'Allemagne de retirer, de ce guépier où elle s'est imprudemment fourrée, un homme de plus pour le jeter contre les alliés de l'ouest. Et c'est de la bonne politique.

Alors, avec une menace sur ses arrière-lignes, il appartiendra au germanisme de gagner sa partie sur le front occidental, où se portent les grands coups. Il ne pourra pas, comme il l'a sans doute espéré, tirer des hommes du réservoir inépuisable de la Russie et des pays annexes. Ses alliés sont, à peu de chose près, à bout de forces et, au demeurant, médiocrement disposés à se sacrifier pour lui : et le nombre de ses adversaires grossit sans cesse.

La nation allemande tiendra-t-elle bon jusqu'au bout ? Elle a manifesté des désirs de paix quand les difficultés s'accumulaient devant elle et que la victoire paraissait désertir sa cause ; ses représentants au Reichstag se sont même enhardis jusqu'à tenter quelques timides efforts dans ce sens. Mais, lorsque la fortune des batailles lui est redevenue fidèle, elle s'est retrouvée aussi avide que ses inspireurs et maîtres. Il restera à voir comment elle supportera les graves revers s'ils paraissent sur son horizon.

ED. ROSSIER

Lausanne, 27 août 1918.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGT-ONZIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1918. — Nos 271-273.

	Pages
WILSON, LA GUERRE ET LA PAIX, par <i>William E. Rappard</i>	3
LA FERME DE LA DAGUE. Roman, par <i>Eden Phillpotts</i> .	
Quatrième partie	21
Cinquième partie	178
Sixième partie	341
UN POÈTE DU TRAVAIL. PIERRE HAMP, par <i>Geneviève Maury</i>	45
IMPRESSIONS DE SOLDATS, par <i>Henry de Varigny</i> .	
Seconde partie	58
Troisième partie	237
Quatrième et dernière partie	415
LES ANCIENS HABITANTS DES RIVES COMPRISES ENTRE	
MORGES ET VIDY, par <i>Julien Gruaz</i>	71
LES FRESQUES D'ERNEST BIÉLER AU MUSÉE JENISCH, A	
VEVEY, par <i>E.-C. Chatelanat</i>	89
UN POINT D'HISTOIRE, par <i>Henri-Edouard Droz</i>	100
LA RÉFORME DU CALENDRIER, par <i>P.-V. Gerber</i>	108
L'IDÉAL SUISSE, par <i>Virgile Rossel</i>	161
LA NOUVELLE EGLISE. Conte désintéressé, par <i>Eugène Richard</i>	195
LA COLONIE POLONAISE DE PARIS, par <i>Louis Leger</i> , de	
l'Institut	215
DE « ROMANTIQUE » A « ROMANTISME », par <i>Alexis François</i> .	
Première partie	225
Seconde et dernière partie	365

	Pages
SAGESSE. Poésie, par <i>Marcel Paquot</i>	234
LA DERNIÈRE HEURE DU PAPE INNOCENT III, par <i>Heinrich Federer</i>	250
L'ÉGYPTÉ ET LE DROIT DES PEUPLES, par <i>Aly Shamsy</i> ...	264
LA MARNE. Un chapitre de la Grande Guerre, par <i>Victor Giraud</i>	321
VIVE LA NATION! Poème, par <i>Albert du Bois</i>	366
LE LIVRE DU THÉ, par <i>Okakura Kakuzo</i> .	
Première partie.....	377
L'ORIGINE DE QUELQUES JEUX EN PLEIN AIR, par <i>J.-El. David</i> .	
Première partie.....	392
LES PRUSSIENS, par <i>André Langie</i> .	
Première partie.....	401
PROGRAMME ET ACTION POLITIQUE du Comité national polonais à Paris.....	429
CHRONIQUES ITALIENNES, par <i>Francesco Chiesa</i> .	
Juillet. — L'Autriche jugée du point de vue italien. — Le pseudo-Machiavelli. — L'activité littéraire.....	113
Septembre. — Heureux signes. — La Romagne et le roi Victor. — La production littéraire.....	437
CHRONIQUES ANGLAISES, par <i>H.-C. O'Neill</i> .	
Août. — Le procès Pemberton Billing. — M. Lloyd George à Edimbourg. — Irlande. — Augmentation des rations alimentaires. — L'exposition de M. Orpen. — « <i>Victoriens</i> » éminents, par Lytton Strachey.....	273
Septembre. — Les vicissitudes de la guerre. — Irlande et Inde. — Le rapport Montagu. — La fête de l'Indépendance à Londres. — Libéralisme et parti du Travail. — Peinture et musique. — Quelques livres.....	443
CHRONIQUE RUSSE, par <i>Ossip-Lourié</i> .	
Juillet. — Rêve et réalité. — Causes de la débâcle du grand empire. — <i>Tout pouvoir au Sovét</i> . — Le peuple et les faux intellectuels. — L'Allemagne conquiert la Russie. — La France, l'Ukraine et Odessa. — Le duc de Richelieu et l'amiral de Ribas. — La dictature en Ukraine. — Turcs, Arméniens et démembrement du Caucase. — Ce que la paix de Brest-Litovsk a coûté à la Russie. — Il faut sauver le peuple russe. — Programme politique. — Traite des blanches. — Platon, Tolstoï, les tolstoïsans et la non-résistance au mal par le mal. — L'avenir appartiendra à ceux qui sauront se défendre.	118

CHRONIQUE POLONAISE, par *Kappa*.

- Août.** — L'attitude de la Galicie. — Fin du Conseil provisoire.
— La Pologne et l'Entente. — Le Conseil de régence. —
Premières conséquences du traité de Brest-Litovsk 277

CHRONIQUES ALLEMANDES, par *A. Guillard*.

- Juillet.** — La grande crise mondiale. — Les révélations Lichnowsky
et Muehlon. — Un essai français sur la formation de l'esprit
public allemand. — M. Frédéric Naumann et la liberté alle-
mande. — Les idées de Constantin Frantz et du professeur
Lammasch 127
- Août.** — Discours et manifestes. — Berlin et Hambourg. — *Navi-
gare necesse est*. — Le cas de M. de Kühlmann. — Confession
d'un général. — Un diplomate d'il y a cent ans. — La mort de
Peter Rosegger 182

CHRONIQUES SUISSES ROMANDES, par *Maurice Millioud*.

- Juillet.** — L'obsession de la politique. — Les questions du jour. —
Le coup du charbon. — Les conséquences visibles. — Le rôle
de la Suisse romande. — Le *Roman d'un neutre* de M. Virgile
Rossel. — François Guex. — Le *Cours de langue française* de
M. H. Sensine 134
- Août.** — Le deuil national. — Les victimes. — En souvenir du
docteur Serge Burnier. — La vindicte prématurée et la discus-
sion nécessaire. — Des professeurs-journalistes, du ronron de
R. R., du néant, de l'universalité des choses en général,
particulièrement de nos sous-dictateurs. — M. Dudan et les
bolchéviks. — M. Romain Rolland et la Haine. — M. Ben-
jamin Vallotton, *Au pays de la mort* 290

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

- Septembre.** — A propos du centenaire de Jacob Burckhardt. —
Les traditions d'humanisme de Bâle. — Un historien qui ne
croit pas à l'histoire. — Burckhardt conférencier et voyageur. —
Le problème de la *Culture de la Renaissance en Italie*. —
Fédéralisme et centralisme. — Livres et nouvelles littéraires. . 451

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *Henry de Varigny*.

- Juillet.** — Emmagasiner et conservation du charbon de terre. —
Flore de champ de bataille; ce qu'elle apprend. — La néces-
sité du potassium dans l'alimentation. — Les matières azotées
et leur rôle dans la nutrition; les amino-acides et les vita-
mines. Recherches récentes. — Publications nouvelles 143
- Août.** — Le papier de feuilles d'arbres. — Utilisation industrielle
de la tourbe. — La résistance du chou à la maladie. — Pour
remplacer la farine de blé dans le pain. — La toxicité des œufs
et la saison. — Altérations de l'aluminium. — Les microbes
des vêtements. — Le rationnement du pain a-t-il des avan-

tages? — Modifications récentes dans la lune. — Publications nouvelles 399

Septembre. -- La nouvelle étoile. — Chimie des vitamines; symbiotes et vitamines. — L'Etat et les industries hydrauliques en Norvège. — L'utilisation de la betterave pour la fabrication domestique du sirop. — Traitement de la furonculose. — Publications nouvelles 409

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Ed. Rossier*.

Juillet. — La guerre en France et en Italie. — La crise de l'alimentation. — L'Allemagne et ses alliés. — En Russie 153

Août. — La guerre. — La victoire des pangermanistes. — La détresse de l'Autriche. — Dans le monde slave. — Deux morts. — La confiance dans le camp de l'Entente 311

Septembre. — La guerre. — Le contre-coup des victoires en France et en Angleterre. — En Allemagne; l'entrevue des deux empereurs et la Pologne. — Bolcheviki et pangermanistes. — Les Tchéco-Slovaques et l'Entente..... 469

REVUE DES LIVRES. (Voir aux annonces de juillet, août et septembre.)

